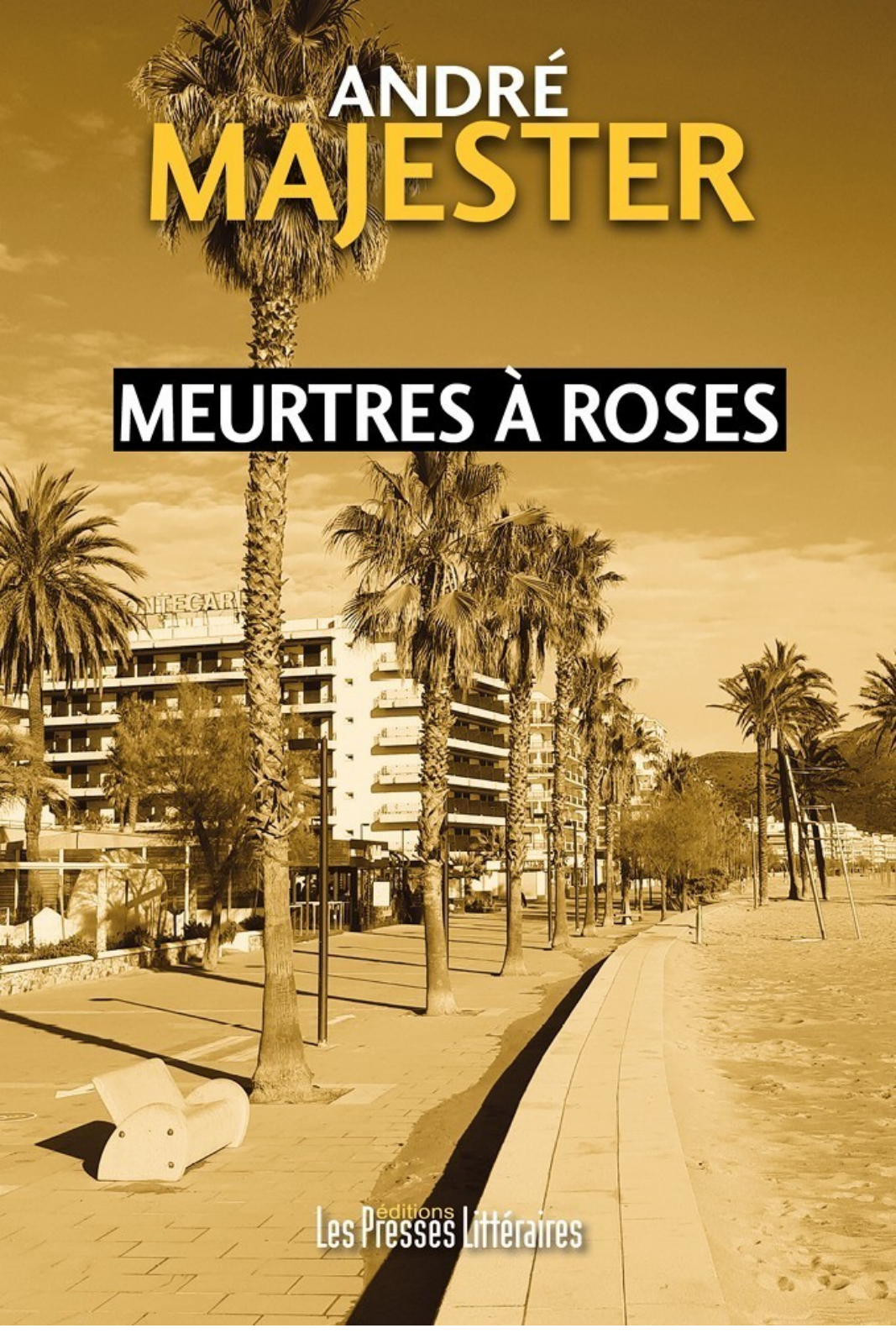
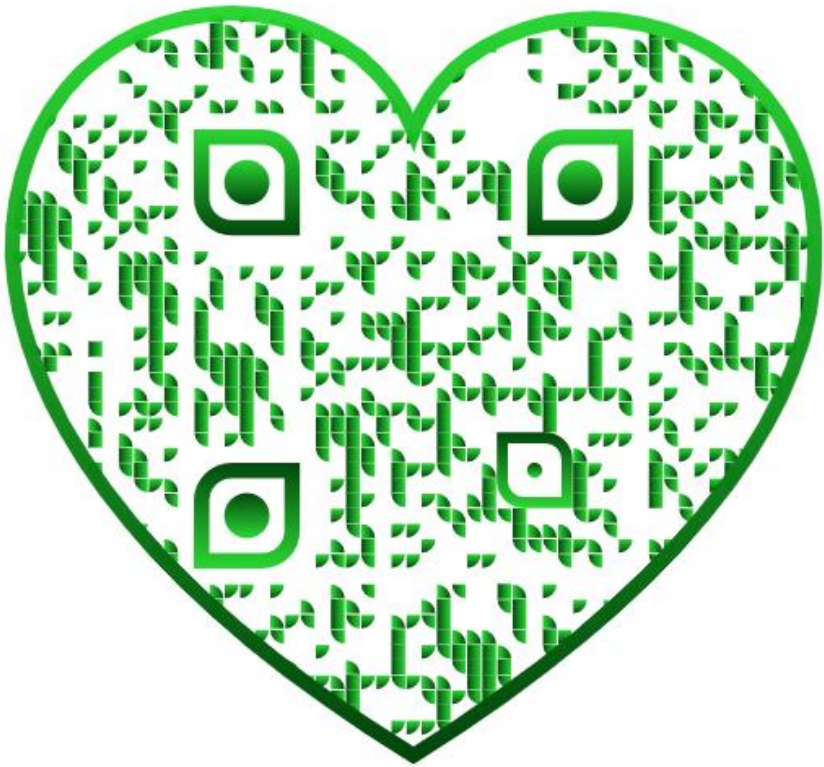
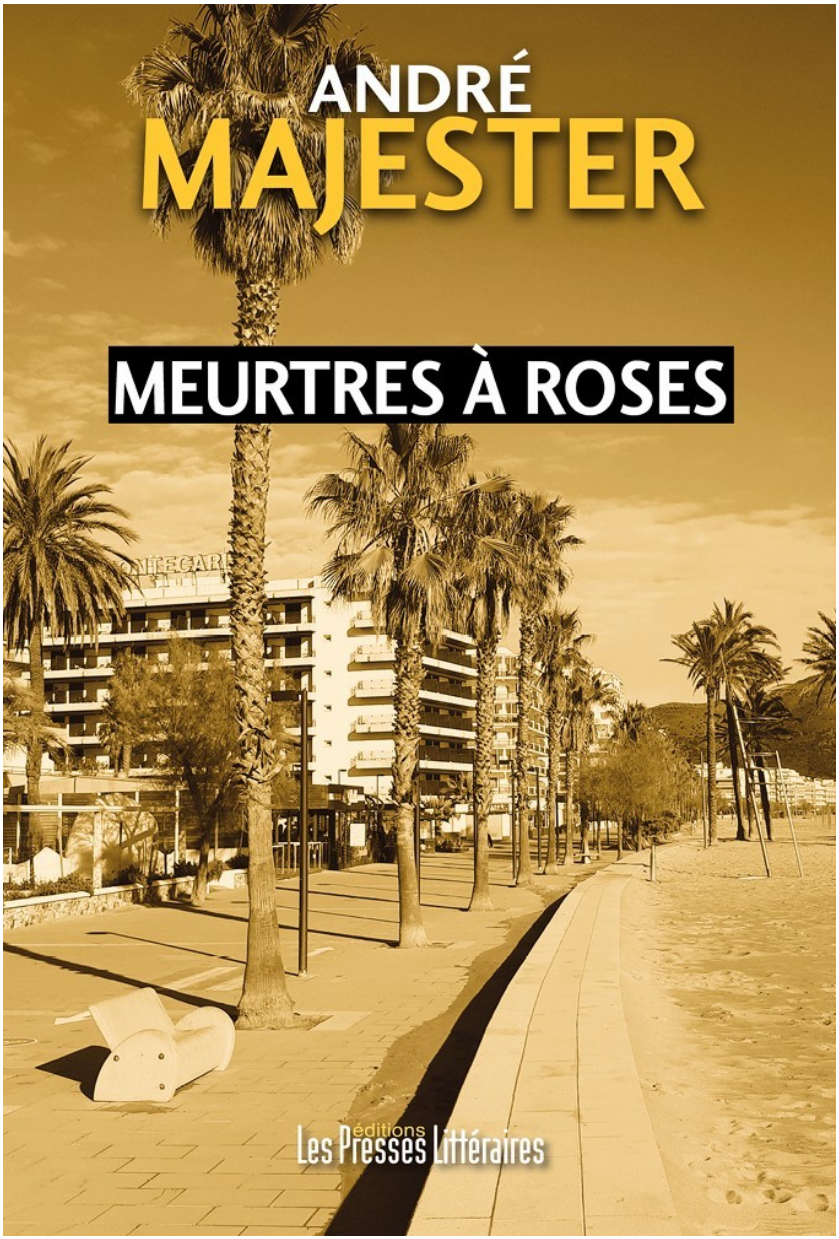
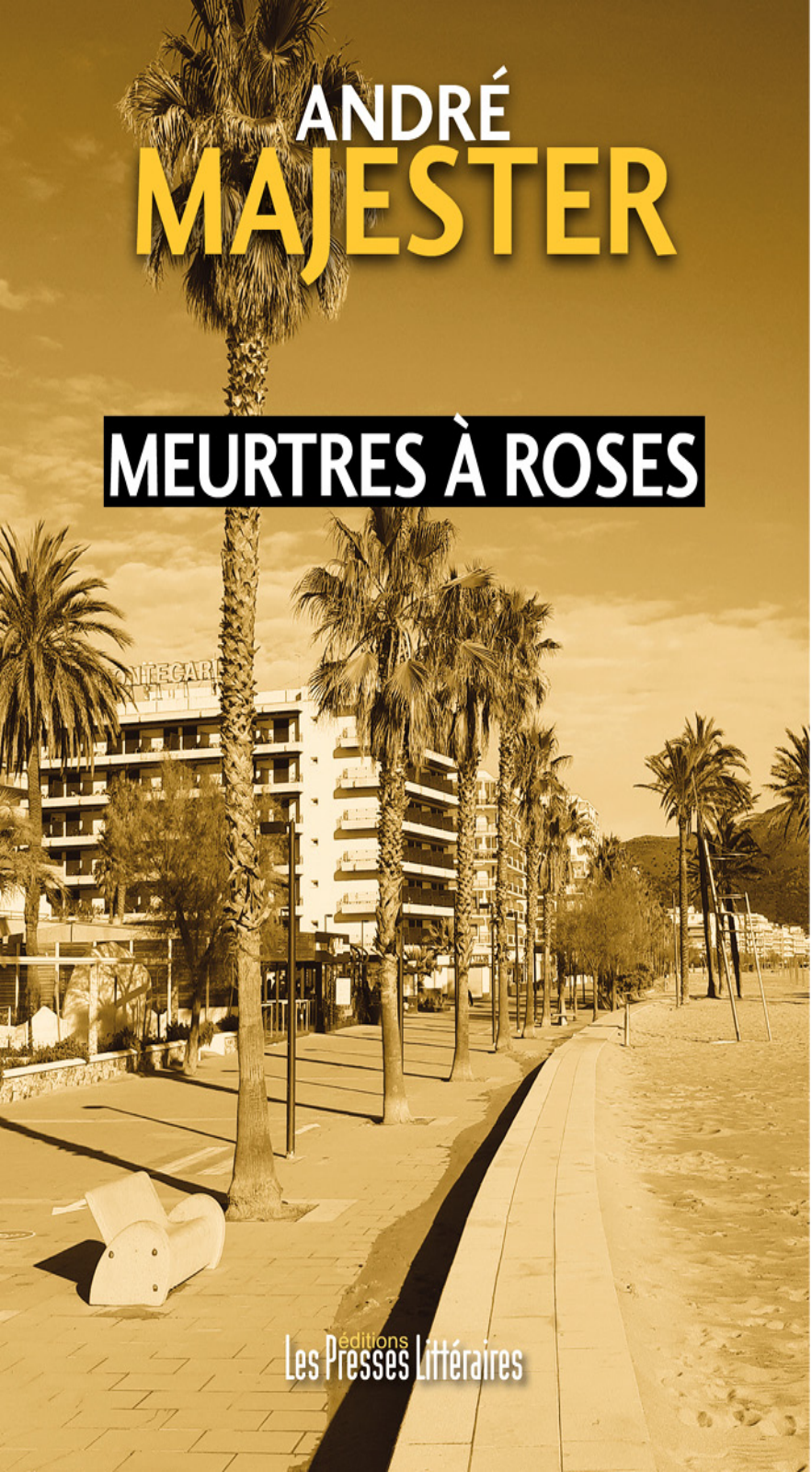

ANDRÉ
MAJESTER
MEURTRES À ROSES
Les Presses Littéraires




ANDRÉ
MAJESTER
MEURTRES À ROSES
éditions
Les Presses Littéraires


ANDRÉ
MAJESTER
MEURTRES À ROSES
Les Presses Littéraires

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
Philippe Delavaquerie

ISBN : 979-10-310-1499-9
© André Majester – Les Presses Littéraires, 2024

André majester

Meurtres à Roses

Éditions Les Presses Littéraires

1

Vendredi 26 avril 2019

Pierre arriva à hauteur du bar-restaurant Las Palmeras à Roses, descendit les trois marches qui mènent à la plage et s'assit face à la mer. Il regarda sa montre connectée qui indiquait huit heures cinquante le vendredi vingt-cinq avril deux mille dix-neuf. Un rendez-vous était fixé avec les participants à la marche aquatique, il patienta en attendant leur arrivée.

Derrière ses lunettes de soleil, ses yeux verts n'exprimaient plus la joie de vivre. De son regard ténébreux il balayait la mer qui aujourd'hui était belle, sans vague, calme comme un lac. Tant mieux, se dit-il, la marche aquatique ne sera que plus agréable. Pour lui, elle serait la première de l'année.

Durant ces six derniers mois, il avait cessé toutes activités avec l'association des Français du haut Emporda, depuis que son épouse Irène était décédée. Mais aujourd'hui, il avait cédé et dit oui à ses amis qui insistaient pour qu'il revienne parmi eux. Tous partageaient son chagrin, il fallait lui laisser le temps de faire son deuil et tous se désolaient de le voir quitter la vie sociale pour vivre en ermite dans sa maison perchée sur la colline. Il ne fallait surtout pas le laisser se détruire par le chagrin.

Tout en caressant le sable, il se mit à penser à sa Reine, c'est ainsi qu'il la surnommait. Il quitta un instant ses lunettes pour essuyer les larmes de son immense tristesse qui le rongeait un peu plus chaque jour. Il se demandait s'il avait bien fait de revenir au sein de l'association et éprouvait un sentiment de culpabilité, celui de ne plus penser à celle qu'il avait tant aimée. Il regarda la colline Puig Rom dominant la merveilleuse baie de Roses. Il se remémora son arrivée en Espagne avec sa Reine, de la vie merveilleuse qui les attendait.

Pierre et Irène s'étaient connus en entrant dans la vie active le même jour à la Banque populaire à Paris. Convoqués à leur prise de service par le directeur des relations humaines et chef du personnel, ils attendaient dans un bureau ultramoderne au mobilier design. Ils échangèrent quelques banalités d'usage et se trouvèrent des points communs sur la façon de concevoir le monde du travail et leur ambition personnelle pour réussir. Avant de rejoindre leur nouveau poste, ils décidèrent de se revoir. Ils se retrouvaient pendant leur pause et éprouvèrent vite, l'un pour l'autre, de profonds sentiments qui les amenèrent à se voir le soir après le travail et de plus en plus souvent. Ils choisissaient un petit restaurant pour y passer leurs soirées et faire plus ample connaissance, si bien que leur amour, grandissait de jour en jour.

Un an après leur rencontre, étant faits l'un pour l'autre, ils s'unirent par le mariage. Une vie heureuse et comblée, sans nuages, les remplissait de bonheur et d'amour. Souvent leurs amis les appelaient les inséparables.

Ils ne se quittaient jamais, mutés ensemble au siège de la Banque, leurs confortables salaires leur permirent d'investir à Enghien dans une belle villa. Cette petite ville du Val-d'Oise faisant partie du canton de Montmorency et située à une quinzaine de kilomètres de Paris, leur convenait parfaitement pour se

rendre à leur travail. D'une population de douze mille habitants environ, elle restait à l'échelle humaine relativement tranquille après des journées professionnelles bien remplies.

De leur union, naquit un fils Sébastien et une fille Florence, le choix du roi.

– Non, disait Pierre, le choix de la Reine, sa chère Irène.

Quand l'heure de la retraite sonna, ils ne souhaitèrent plus vivre en région parisienne. Les déplacements devenant épuisants avec un trafic de plus en plus dense aux entrées de Paris, ils ne se voyaient pas finir leurs jours à Enghien, d'autant que leur fils travaillait à Montpellier, après de brillantes études d'avocat et leur fille travaillait dans le social à la mairie de Toulouse.

Ils passèrent beaucoup de temps à décider de leur avenir. Au bout de leurs nombreuses discutions ils devaient trouver un accord commun, si l'un ou l'autre observait un obstacle, ils revenaient au point de départ. Ils finirent par tomber d'accord.

Ils décidèrent donc de partir vivre leur retraite au soleil.

Voulant s'installer à proximité de leurs enfants et au bord de la mer, ils cherchèrent un bien immobilier dans les Pyrénées Orientales.

Un couple d'amis, retraités depuis déjà deux ans, les invitèrent à passer une semaine à Roses en Espagne sur la Costa Brava, histoire de faire connaissance avec le pays et surtout avec la région.

Ce fut alors un déclic pour Pierre et sa Reine. Ils avaient trouvé le lieu idéal et idyllique pour s'installer et commencer une nouvelle vie.

Irène, femme très prévoyante, savait qu'en habitant à Roses, la frontière française pouvait se franchir en moins d'une heure pour se trouver à Perpignan et à moins de trois heures en voiture pour aller à Montpellier ou à Toulouse, ce qui leur donnait la possibilité de rendre visite aux enfants.

L'occasion également pour eux de venir autant de fois qu'ils le souhaiteraient les week-ends ou pour les fêtes mais également de permettre à leurs petits-enfants, plus tard, de profiter de la mer pendant les vacances scolaires.

Ce qu'elle ne négligea pas dans ses réflexions, était que les quelques dizaines de kilomètres les séparant de la France, apportaient une certaine sécurité en cas de maladie pour rejoindre les centres d'examens, cliniques ou hôpitaux se situant au Boulou, à Céret ou à Perpignan.

D'un côté la plaine de l'Emporda, de l'autre les montagnes surplombant les criques et au milieu s'étend la baie de Roses.

La baie de Roses est classée par l'Unesco pour être une des plus belles baies du monde. Pour en faire partie, elle a dû remplir certains critères, faire l'objet de mesures de protection, disposer d'une faune et d'une flore intéressantes, elle possède également un espace naturel remarquable. Elle est connue sur le plan régional et international. Elle est emblématique pour la population locale et possède un potentiel économique important.

Roses, petite ville de dix-neuf mille cinq cents habitants résidant à l'année, apporte à la population par son dynamisme, beaucoup de bien-être en offrant des manifestations festives qui commencent l'hiver avec son défilé des rois mages le six janvier, jour de L'Épiphanie et son carnaval dans le courant du mois de février

qui annonce l'arrivée du printemps avec le fleurissement des mimosas dont le jaune éclate au soleil omniprésent pratiquement toute l'année.

Magnifique région dont le climat méditerranéen avec ses hivers doux, ses étés très chauds et ses agréables arrière-saisons font que la vie se joue dehors, surtout pour les retraités pouvant se consacrer aux randonnées pédestres, à la natation, aux différents sports, nautiques et autres, ainsi qu'à la pêche sans oublier la pétanque.

Une fois leur décision prise de s'installer à Roses, ils vendirent la maison d'Enghien. Pierre, très prévoyant, sachant que la crise financière de 2008 se précisait, avait retiré à temps ses capitaux mis sur différents placements bancaires. Leur argent économisé, leur permit d'acquérir une magnifique villa sur les hauteurs de la colline Puig Rom ainsi qu'un bateau à moteur de sept mètres, leur donnant la possibilité de jeter l'ancre dans les criques et s'adonner au plaisir de la pêche. Une fois leur installation effectuée, il leur restait suffisamment d'argent pour couler de beaux jours sous le soleil espagnol.

La crise financière mondiale de 2008 était arrivée par un manque de liquidités des États et des entreprises entraînant une crise de solvabilité où les banquiers et les investisseurs perdirent confiance dans certaines entreprises. Cela provoqua une chute des marchés boursiers, la diminution des crédits, l'arrêt des investissements et une baisse importante des transactions immobilières. Par leurs erreurs de gestion, les banques françaises furent conduites à une imposante restructuration avec l'aide financière de l'État.

Pierre et Irène profitèrent de ce remaniement pour décider de prendre leur retraite et partir en ayant un compte en banque bien garni.

Le matin, Pierre se levait de bonne heure, il se mettait sur la terrasse un peu avant que la sirène du port retentisse à sept heures, annonçant le départ en mer des bateaux de pêche professionnels. C'était un rituel avec sa Reine, elle arrivait juste pour le départ des pêcheurs et déposait sur la table un plateau garni de bon café fumant et de tartines beurrées recouvertes de confiture maison. Ils regardaient ensemble le défilé des bateaux, longeant la baie, la crique de Canyelles et partir au large après le cap de Falconéra pour disparaître de leur champ de vision en pleine mer.

– Que le métier de pêcheur est dur ! dit Reine à son mari ! Difficiles pour les épouses de les voir partir, elles doivent prier tous les jours afin que la mer ne leur prenne pas leurs fils ou leurs maris. Combien de marins ne sont jamais rentrés au port ?

– Oui, tu as raison ma douce, ils sont très méritants. La société ne les met pas suffisamment à l'honneur. Nous devons prendre conscience de la difficulté rencontrée par nos pêcheurs, c'est qu'aujourd'hui la faune marine disparaît de plus en plus.

– Sais-tu ma chérie, que les chalutiers que tu vois partir et qui sont enregistrés dans la région ont le droit de pêcher à partir d'une profondeur de cinquante mètres ? Il faut savoir que les profondeurs de la mer sont exactement mesurées sur des cartes maritimes et dans des programmes informatisés. Les organismes de contrôle savent exactement, quelque que soit l'endroit de la mer, si le chalutier

pêche dans une zone légale ou illégale. Les bateaux en mer doivent respecter une distance de trois miles maritimes. Un mile maritime c'est l'unité de distance utilisée en mer.

– Cela représente quoi en mètres ?

– Un mile marin correspond à mille huit cent cinquante-deux mètres. Et c'est la même chose pour nous qui sommes des amateurs, que nous pêchions à la traîne, à la ligne, à la palangre, au filet ou à la palangrotte, on est surveillé, heureusement.

En fin de journée, la sirène du Port retentit à seize heures dix annonçant le retour des bateaux de pêche. Là, on peut les voir revenir suivis par les goélands volant autour en espérant récupérer, des poissons vidés et nettoyés, les entrailles jetées à la mer.

Une fois le petit-déjeuner avalé, Pierre et Reine restaient assis blottis l'un contre l'autre, ils observaient et admiraient le paysage idyllique qui s'offrait à eux.

La baie de Roses, Rosas en Français, forme un cercle parfait en offrant plus de quarante-cinq kilomètres de plage, quinze kilomètres de calanques et cinquante kilomètres de canaux navigables.

Le soleil commençait à illuminer d'une lumière extraordinaire toute la baie, éclaboussant progressivement les communes d'Empuriabrava, la Venise des temps modernes, Sant Pere Pescador, la Escala, puis plus au Sud à la pointe du massif de Montgri les Iles Mendes, qui, classées réserve maritime, sont devenues La Mecque de la plongée sous-marine avec une importante diversité de la faune marine. Un spectacle dont ne se lassaient pas Pierre et Irène. Le peintre Dali y trouvait d'ailleurs l'inspiration pour peindre ses toiles. Depuis la terrasse, ils voyaient également en face à quelques miles du Château de La Trinité, le fort de Roses, les petits bateaux des plaisanciers qui pêchaient au milieu de la baie. Certains jours, ils étaient plus de quarante à essayer de pêcher un maximum de saurels, de maquereaux, de dorades, de pageots, de loups et tant d'autres espèces.

Au minimum, une fois par semaine, dès sept heures trente, les bateaux de pêches partis en mer, Pierre et Irène prenaient leur embarcation et allaient eux aussi à la pêche. Dès qu'ils avaient quelques prises, juste pour le repas de midi, ils s'arrêtaient de pêcher et partaient se baigner dans une crique quand la température de l'eau le permettait. Parfois, ils se dirigeaient en direction du cap de Norfeu et là, non loin de ce cap, Irène tapotait l'eau de sa main et se mettait à siffler.

Il arrivait souvent que des dauphins viennent tourner autour du bateau.

– Ma Reine, on dirait que tu connais le langage des dauphins, ton sifflet les attire, je t'assure !

– Ils ont le droit de tomber amoureux d'une sirène ! Ils se mirent à rire de bon cœur.

– Il est vrai que tu es très belle, avec tes cheveux qui ondulent, tes yeux magnifiques et ton corps de rêve, Irène, Reine, Sirène, tu as raison ! Lui répondit Pierre en lui donnant un baiser.

Très souvent, elle leur lançait les poissons qu'ils pêchaient, oubliant le repas

de midi, ce qui leur importait peu. Pierre prenait des photos de ces instants magiques et privilégiés avec leurs amis dauphins qui les reconnaissaient au signal que leur envoyait Irène.

Après leur repas terminé, les dauphins en sautant autour du bateau leur offraient en guise de remerciements, un ballet majestueux comme pour leur dire au revoir, puis ils repartaient aussitôt pour prendre le large mais surtout pour éviter le danger quand ils rencontraient les bateaux naviguant en direction de Cadaques à vive allure.

Pierre s'indignait et disait à sa Reine de faire le triste constat que les gens ne prêtent aucune attention et surtout ne prennent aucun soin de préserver ce que la nature nous apporte de plus beau. Ce qui l'agaçait le plus, c'était les scooters des mers qui, ne respectant aucune règle maritime, passaient comme des fous au plus près des bateaux en les faisant tanguer ainsi que les plaisanciers arborant le pavillon belge dont le pilote n'avait pas besoin de permis bateau.

Furieux aussi, de constater que certains individus se disant pêcheurs, se vantaient de ramener plus de quatre-vingts maquereaux dans la matinée, pour en faire quoi ? Les vendre, il est interdit de pratiquer la vente sauvage. Les offrir, à qui et autant de poissons ? Ou en faire de la bouillie pour appâter le lendemain ? Souvent, ce sont les mêmes qui ramènent des petits poissons au lieu de les rejeter à la mer. Plus tard, ils se plaindront quand ils constateront que leurs pêches ne sont plus miraculeuses dans notre belle et magnifique baie.

Ils s'étaient bien adaptés à leur nouvelle vie de retraités. Ils partaient à pied, descendaient la colline pour sillonner les rues de Roses, faire connaissance avec les commerçants. Ils attachaient beaucoup d'importance à les faire travailler, une bonne façon également de s'intégrer dans la vie sociale. Le centre-ville, leur apportait tout ce dont ils avaient besoin. En discutant pendant leurs promenades, ils apprirent qu'une amicale de français existait, alors ils s'abonnèrent sans tarder. Ensuite sur un rythme souhaité, ils pouvaient pratiquer beaucoup d'activités, l'aquagym à la piscine municipale, le bowling, les randonnées, le scrabble, le jeu de cartes comme le tarot, la belote ou le bridge, la pétanque, les voyages ainsi que la marche aquatique et toujours ensemble.

Souvent en fin de journée, on les voyait main dans la main se promener sur les quatre kilomètres du passage maritime allant du port jusqu'à la passe de Santa Margarida, front de mer sécurisé, longeant la plage au pied des hôtels. Ils buvaient une sangria en regardant les couchers de soleil qui émerveillaient de nombreux touristes prenant des clichés en souvenir de leur passage en Espagne.

En fin de semaine, ils retrouvaient des amis à la terrasse de l'hôtel Monte Carlo où ils pouvaient danser de vingt et une heures à minuit. Le musicien savait mettre l'ambiance avec non seulement des danses de salon mais aussi beaucoup de danses latines accompagnant celles-ci au saxophone.

Pierre très amoureux, aimait ces moments où il serrait sa Reine dans ses bras et parfois il susurrait à son oreille pour lui indiquer les hommes seuls connus pour faire la conquête de nouvelles femmes célibataires fraîchement arrivées en vacances à Roses. Pierre les surnommait les vieux beaux qui attendent comme des prédateurs l'arrivée de leurs proies. Dès que l'un de ces vieux beaux en

apercevait une, il l'accostait en l'invitant à danser et ne la lâchait plus de la soirée espérant conclure, comme il disait.

Un jour pendant une partie de boules, Pierre avait surpris la conversation de l'un d'eux, justement celui qui se glorifiait d'avoir pêché énormément de maquereaux dans la matinée, considérait que le soir il allait aussi à la pêche mais à la morue au Monte Carlo. Ensuite, Il se vantait auprès de ses amis d'avoir eu autant de conquêtes durant l'été que le nombre de jours que comptaient ces trois mois. Ne serait-ce pas plutôt le péché d'un maquereau ?

Cela faisait dix ans qu'ils étaient à la retraite et tout se passait au mieux jusqu'au jour où Irène fit un malaise en revenant d'une promenade.

– Que se passe-t-il ma chérie ? D'habitude, nous avons le même pas cadencé et là, aujourd'hui, je te sens flemmarde !

– Non, mais il est vrai que je ne me sens pas très bien !

Pierre n'eut pas le temps de lui proposer de se reposer quelques instants en s'asseyant sur un banc, que sa chère Reine fut prise d'un vertige. Elle s'effondra sur le sol. Aussitôt Pierre appela les secours qui arrivèrent très rapidement, mais malheureusement trop tard, son cœur avait cessé de battre. Irène venait de le quitter pour toujours, son visage tourné vers la colline empourprée par le soleil couchant.

En présence de la police, le médecin légiste rédigea le certificat de décès. Le corps d'Irène fut recouvert d'un drap blanc en attendant que la voiture des pompes funèbres arrive pour emporter le corps au funérarium de Figueres.

Il supporta mal la séparation avec celle qui avait partagé quarante et un ans sa vie et se retrouver seul lui était insupportable. Ses enfants Sébastien et Florence l'assistaient du mieux qu'ils le pouvaient en venant régulièrement à tour de rôle pour ne pas désorienter et perturber sa vie monacale. Ses amis pêcheurs ou de l'amicale essayaient de lui remonter le moral, certains l'invitaient à venir prendre un repas dans un petit restaurant de la ville ou chez eux, d'autres lui rendaient une visite éclair, respectant son chagrin en se montrant le plus discrets possible. Mais rien n'y faisait, il ne quittait plus sa maison car les cendres de sa Reine reposaient dans l'urne sur un petit meuble dans le salon. Tous les jours, il y déposait une fleur ou bien un joli poème, il lui parlait et souvent, il lui faisait le reproche de l'avoir quitté si rapidement mais aussitôt, il se repentait et lui demandait le pardon. Tous les jours, il lui disait son amour. Rongé par le chagrin, il cessa toute vie active, il restait enfermé chez lui en regardant en permanence la mer. Le soir, il ne pouvait pas se coucher dans le lit conjugal et dormait sur le canapé. Comme il ne supportait plus de voir leur bateau, il le vendit et le jour où l'acquéreur vint le chercher il se trouva soulagé. Trop de souvenirs lui revenaient en tête, leurs parties de pêches, leurs baignades, leur complicité avec les dauphins, Il fallait en finir… Plus les jours passaient, moins l'envie de vivre sa vie sans sa Reine se faisait ressentir, il n'existait plus.

Cela faisait six mois qu'Irène était décédée quand Pascale et Thierry vinrent le trouver et insistèrent pour qu'il participe le lendemain à la marche aquatique.

Ce matin du vendredi 26 avril 2019, ils étaient venus le chercher et l'avaient emmené devant le bar-restaurant Las Palmeras, à Santa Margarida, lieu de

rassemblement des marcheurs qui pouvaient se changer et laisser leurs affaires en toute sécurité.

Pierre sentit une main se poser sur son épaule, ce qui le fit sortir de ses pensées.

– Bonjour mon cher Pierrot ! Je suis heureux que tu sois au rendez-vous ! Debout, il est l'heure de se mettre à l'eau !

– Tu apprécieras car elle est bonne ! Elle est le bienfait du corps et cela nous fera du bien à tous, dit Pascale lui donnant la main pour l'aider à se relever.

Elle constata qu'il avait pleuré car il fuyait son regard. Il tourna le dos à la mer et se dirigea vers la promenade maritime.

– Je n'ai pas envie de marcher dans l'eau. Je vais me changer et rentrer tranquillement chez moi. Merci quand même, Pascale, tu es très gentille.

À ce moment-là, Bernard revint près d'eux, vêtu d'une fine combinaison néoprène à manches courtes arrivant à mi-cuisses et chaussons en néoprène aux pieds. Il le prit par le bras et le fit se retourner pour qu'il entre avec lui dans l'eau.

– Pierre ! Fais un effort, tu n'es pas seul. Nous, tes amis, sommes désolés de te voir si triste, la vie continue, ce qui ne t'empêchera pas de penser à Irène, à nous aussi elle nous manque ! Tu dois sortir de ta mélancolie et de ton isolement, ton chagrin ne la fera pas revenir. Je suis sûr qu'elle te regarde de là-haut et qu'elle te dit : bouge-toi !

– Si tu ne fais pas cela pour toi, fais-le pour elle ! Elle qui était une battante, toujours la première à se mettre à l'eau, elle n'accepterait pas que tu renonces à cette marche aquatique, insista Bernard en ne lui lâchant pas le bras.

Ils entrèrent ainsi dans la mer, l'eau parut fraîche au début, les marcheurs se taquinèrent un peu avant que Christian, le coach, se retourne face au groupe pour donner ses conseils. Lorsqu'ils se mirent en marche, il s'inquiéta de savoir si tout allait bien pour eux.

– Pas de maux de tête, pas de poitrine oppressée ? Alors, c'est bien, on y va gentiment.

De l'eau jusqu'à la ceinture, ils se mirent à avancer doucement en longeant la plage. Après quelques dizaines de mètres, les corps s'étaient réchauffés grâce à la combinaison et à l'effort. La vingtaine de participants avançait de front, les plus aguerris devant et les autres un peu moins sportifs suivaient plus facilement dans le sillage des premiers qui les encourageaient.

– On attaque avec le talon, on déroule jusqu'à la pointe du pied et on avance le corps. On s'aide avec les bras alternativement. Prenez votre rythme et gardez le si possible en respirant bien profondément. Chaque pas permet de vous faire masser naturellement par la mer.

La marche aquatique est un mélange de marche et d'aquagym qui procure à l'organisme un formidable moment de bien-être, expliqua Christian le meneur du groupe. Au bout de trois cents mètres de parcours, il annonça aux marcheurs.

– Maintenant que vous êtes chauds, on va accélérer un peu la cadence ! On allonge le pas pour gagner en vitesse, on plonge les mains dans l'eau pour offrir plus de résistance, faites comme si vous marchiez au pas, chacun à son rythme,

bien sûr ! Quand on arrivera devant l'hôtel Monterrey, on se mettra en ligne, le premier mènera l'allure pendant trente secondes, puis laissera la place au second et passera en dernière position et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on arrive en face de l'hôtel Monte Carlo.

– Quand est-ce que l'on fait une pause ? demanda Jacqueline, nouvellement arrivée dans le groupe.

– Bientôt Jacqueline, nous y serons dans quelques instants. Sur la plage, devant le Monte Carlo, nous ferons quelques exercices d'assouplissements, d'étirements et des mouvements de relaxation avant de retourner à Las Palmeras.

Tout en menant le groupe, Christian expliquait aux nouveaux les bienfaits de la marche aquatique. Contrairement à la marche sur terre, il n'y a pas de contrainte grâce à la résistance de l'eau, pour le travail sur l'ensemble du corps et aucun choc au niveau des articulations tout en bénéficiant d'un massage. L'eau salée plus dense que l'eau douce apporte la sensation d'être en apesanteur. C'est bénéfique pour la circulation sanguine et idéale pour les jambes lourdes et en général pour la santé, tout simplement en purifiant, rafraîchissant, soignant et restaurant notre corps. Une véritable cure de jouvence.

La file indienne de la vingtaine de marcheurs se mouvait dans l'eau comme en un joli ruban noir et gris, ils étaient presque arrivés devant l'hôtel Monte Carlo quand Brigitte aperçut en regardant du côté de la ligne d'horizon, quelques vagues qui pouvaient sans doute provenir du bateau qui venait de passer au large et trop près des bouées délimitant la zone de nage, elle regarda ces vagues qui s'approchaient étrangement d'eux.

Mais quand elle vit des ailerons qui pointaient au-dessus des vagues, elle se demanda d'abord si elle y voyait bien, elle s'affola et se mit à crier en remontant sur le sable, en quittant le groupe.

– Des requins ! Des requins, sortez vite de l'eau !

Christian regarda à son tour les ailerons effleurant la surface de l'eau et se rapprocha du groupe qui surprit par les cris de Brigitte commençait à paniquer. Il essaya de calmer les marcheurs affolés qui déjà, ne l'écoutant plus, sortaient de l'eau tétanisés, prenant comme Brigitte la direction de la plage.

– Du calme ! Ce sont des dauphins !

– Pas du tout ! D'abord ils ne s'approchent pas en groupe aussi près de la plage et puis on voit une grande masse noire en surface. Ce doit être un gros requin avide de chair fraîche. Sors de l'eau et vite, lui lança Bernard qui atteignait la rive.

Alors que Christian regagnait les autres sur la berge, Pascale vit que Pierre était resté seul dans l'eau. Il n'avait pas bougé et regardait tranquillement les requins qui n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres de lui.

Malgré les appels de ses collègues afin qu'il les rejoigne, il ne répondit pas. Il écarta les bras, les mains ouvertes dans l'eau, le corps tendu, résolu à se faire attaquer.

C'est mon destin, je vais te rejoindre mon amour, ma Reine. Nous allons nous retrouver enfin ! Tu me manques tant, se dit-il en regardant les ailerons s'approcher.

Il sentit contre ses jambes les nageoires de ses prédateurs qui le touchaient. Ils tournaient doucement autour de lui. L'attaque devrait être imminente. Pierre avait fermé les yeux depuis quelques instants. Il était prêt à mourir, puisqu'il offrait son corps et sa vie aux requins. Il pensa que ce serait le plus gros, le plus imposant parmi les autres, celui qui était tout noir, qui attaquerait le premier. Soudain, il eut un doute, les requins l'auraient sans doute déjà attaqué.

Il ouvrit les yeux et observa bien cette masse noire qui arrivait devant lui, luisante comme du plastique. Il comprit que ce n'était pas un requin mais un grand emballage en plastique noir.

Il reconnut les ailerons des cétacés et surtout celui qui arrivait le premier quand sa Reine sifflait pour les appeler, c'était leurs amis les dauphins. Il y en avait une dizaine.

Mais que venaient-ils faire là, à s'approcher si près du bord ?

À peine s'était-il posé cette question, qu'il sentit dans sa main ouverte la bouche d'un dauphin qui le tapotait comme pour lui faire comprendre qu'il devait prendre ce qu'il lui déposait, un bout de corde. Il referma sa main et machinalement tira sur le lien. Cette grosse masse noire vint à lui. Les dauphins l'aidèrent à coups de rostre à pousser l'emballage plastique.

Christian, Bernard et Laurent, complètement ahuris par la scène qui venait de se dérouler sous leurs yeux, vinrent aider Pierre à ramener ce gros sac noir sur la berge.

Quelques instants après, les dauphins regagnèrent le large dans un ballet majestueux et celui qui avait mis la corde dans la main de Pierre fit un double saut dans l'eau, comme s'il était content d'avoir accompli sa mission.

Pierre pensa qu'il n'était pas anodin que ces dauphins viennent à lui, ils agissaient comme s'il était leur ami. Une vague d'émotion l'envahit car sa Reine lui envoyait sans doute un message, elle qui connaissait si bien ses amis, il leva la tête et regarda le ciel pour la remercier. Désormais, il savait qu'il n'était plus seul.

Il était dix heures et demie. Il y avait beaucoup de monde sur le passage maritime, certains marchaient, les sportifs couraient, d'autres circulaient à vélo mais tous s'étaient arrêtés pour voir les dauphins mais aussi pour assister à cette scène sur la plage. Certains badauds avec leurs portables filmaient.

Les touristes qui prenaient leur petit-déjeuner en terrasse des hôtels s'étaient rassemblés pour venir voir ce qu'il se passait.

Un petit chien flairant quelque chose d'anormal se mit à aboyer en tirant sur sa laisse. Il voulait que son maître le conduise sur la plage. Certains badauds commentaient la scène entre eux. Ils se retournèrent en chuchotant des réflexions à l'égard de cette personne afin de faire taire son chien ! Son maître le prit dans ses bras pour le rassurer, les oreilles dressées, le petit chien participa lui aussi à cette étrange découverte.

Pendant ce temps, Christian, Bernard, Laurent et Pierre avaient du mal à tirer la grosse masse noire sur le sable. L'emballage d'environ deux mètres de long pesait énormément. Un cordage, sans doute venant d'une amarre, liait l'ensemble et le bout de cette corde était rongé.

– Ça a la forme d'un corps humain dans ce plastique. On ne devrait pas y toucher, dit Christian.

– Tu as raison ! Viens, on va rapidement au Monte Carlo pour téléphoner à la police, lui conseilla Bernard.

Alors que tous les deux se dirigeaient vers l'hôtel face à la scène, les autres collègues s'étaient agglutinés près du colis. Déjà, des curieux arrivaient par la plage et par la promenade maritime.

Pierre était resté à genoux devant cette masse noire. Il tendit ses mains et trouva une pliure en haut du plastique. Il tira fortement sur celle-ci et la tête d'un homme apparut.

Tout le monde fit un pas en arrière en voyant la tête du cadavre, les yeux et la bouche étaient cousus.

– Quelle horreur ! Mon Dieu ce n'est pas possible ! Qui est-ce ? Tous les curieux y allaient de leurs réflexions.

C'est à ce moment-là, qu'une femme arrivant de l'hôtel d'en face se mit à crier en se laissant tomber près du corps et posa ses mains sur la tête du cadavre.

2

Jeudi 28 février 2019

Manuela regarda l'heure. Seize heures !

Elle ressentit une grande fatigue car elle n'avait pas l'habitude de conduire sur de grandes distances mais elle jouissait d'un certain bonheur de n'être qu'à une dizaine de kilomètres de Roses. Elle s'était levée à cinq heures du matin pour quitter Madrid.

La veille, une fois le camion de déménagement chargé de cartons et des quelques meubles qu'elle possédait, Manuela avait fait le plein de carburant de sa voiture pour effectuer les sept cent quarante kilomètres qui la séparaient de Roses.

Les déménageurs n'arriveraient que le vendredi. En attendant, elle avait réservé une chambre pour une nuit à l'hôtel Monte Carlo. Elle s'en voulait maintenant du choix de cet hôtel car tout le long du trajet les souvenirs lui revenaient en tête.

En 1974, Manuela naquit à Guadalajara, la cinquième fille de la famille Toleda. Elle fit ses études de journalisme à Madrid. Après l'obtention de ses diplômes et aussi grâce à son charisme et à sa beauté, car elle était très belle, une chevelure épaisse et soyeuse châtain clair, un visage radieux, les yeux verts ourlés de longs cils noirs, elle fut embauchée au journal El PAÏS. Ce journal fondé en 1976, six mois après la mort de Franco, est le périodique le plus lu. En 2013, il connut un tel succès que deux nouvelles éditions parurent ; El Païs Brazil, en portugais, pour le lectorat brésilien et El Païs América pour les lecteurs américains. Actuellement, il est dirigé par une femme Soledad Gallego-Diaz.

Manuela venait d'avoir vingt-cinq ans quand on lui confia la rubrique sur les actualités sociétales, elle était devenue journaliste attitrée.

Pour fêter sa promotion, elle invita quelques amies, à passer le réveillon de fin d'année à Roses. Elle fit la réservation pour quatre jours à l'hôtel Monte Carlo qui avait des prestations supplémentaires pour les fêtes de fin d'année.

L'an 2000, le nouveau millénaire annonçait des fêtes mémorables dans le monde entier.

Et elles le furent !

Le soir de leur arrivée, elles se défoulèrent sur la piste de danse et furent aussitôt remarquées par de beaux jeunes hommes qui les invitèrent à se joindre à leur table.

Parmi eux, âgé d'une trentaine d'années, le plus séduisant tenait compagnie à Manuela. Il était fort beau, les cheveux noirs gominés, les yeux sombres et perçants, le teint encore hâlé par le soleil d'été, un bel hidalgo au corps d'athlète. Avenant, poli et très sympathique, Manuela n'était pas insensible à son physique, à son charme et à sa gentillesse. Il dégageait de cet homme un certain charisme qui le faisait se démarquer de son groupe d'amis. Manuela était ravie et fière que le plus bel homme de l'assistance soit à ses côtés.

Ils passèrent la soirée ensemble, à danser, à parler et à rire de tout et de rien

dans l'ambiance de cette fin d'année.

– Permettez-moi de me présenter ! Je m'appelle Alejandro, Alejandro Saverdera. Je suis né ici, à Roses. J'ai trente ans et je suis agent immobilier. Et vous, demanda-t-il ?

– Manuela, Manuela Toleda. Mon père adorait et chantait souvent la chanson Manuela de Julio Iglesias qui est sortie deux mois avant ma naissance en 1974 et il a choisi ce prénom qui ne me déplaît pas, je dois le dire. Actuellement, j'ai vingt-cinq ans et je suis journaliste pour le journal El Païs à Madrid.

– Madrid ! Ce n'est pas vrai ! Mon souhait serait de devenir agent immobilier à Madrid car là-bas ça construit partout et l'immobilier monte en flèche. Tu vis seule à Madrid ? Pardon, puis-je employer le tutoiement ?

– Oui ! Et pourquoi cette question de savoir si j'habite là-bas ? Et toi, tu ne dois pas être seul à Roses. Bel homme comme tu es, tu ne dois certainement plus compter les conquêtes ! N'est-ce pas ? questionna Manuela afin de savoir ce qu'il en était.

– C'est vrai ! Je le reconnais, j'ai eu pas mal de femmes dans ma vie. La dernière en date, je l'ai connue il y a six mois de cela, l'été dernier précisément, nous avions décidé de nous marier. Mais je ne la trouvais pas franchement heureuse, quelque chose ne collait pas chez elle. Pour cause, un mois avant les noces, elle m'annonça qu'elle me quittait, dit Alejandro avec des trémolos dans la voix.

– Ah bon ! Et que lui avais-tu fait pour qu'elle prenne la décision de rompre ?

– Rien justement ! Elle m'a reproché de ne pas pouvoir lui apporter le train de vie qu'elle espérait. Un soir, nous avions invité à dîner mon patron, coureur de jupons invétéré, et il n'arrêtait pas de la draguer. Sachant qu'il avait une bonne situation financière, elle a jeté son dévolu sur lui. Avant la fin de la soirée, pendant que j'ouvrais une bouteille à la cuisine, elle a réussi à obtenir son numéro de téléphone, je l'ai vu à mon retour à table enfouir la carte de visite dans son décolleté provocateur. Il a cédé facilement à son charme et ils sont en couple depuis. Grosse déception pour moi car je l'aimais, il me faut l'avouer, je suis naïf !

– Ah bon ! Elle est vénale cette fille ! Heureusement que vous avez rompu avant le mariage ! Et comment as-tu réagi ?

– Sincèrement j'ai eu très mal, le mariage annulé, d'autant que j'imaginais, en bon sentimental que je suis, construire ma vie avec elle. En plus, je dois supporter de la voir faire son numéro de femme amoureuse auprès de mon patron. C'est aussi la raison pour laquelle, je ne peux plus supporter cette situation, j'ai donc pris la décision de quitter l'agence immobilière à Roses et de m'éloigner le plus loin possible !

– Ah ! Je comprends mieux maintenant pourquoi tu veux partir à Madrid, insinua Manuela. Je pense que je ferais la même chose ! Bien que partir, n'efface pas les problèmes ni le chagrin, mais souvent ça aide à vivre autre chose, prendre un nouveau départ est important.

– Tout à fait ! Tu pourrais m'aider à m'installer à Madrid afin que je recommence une nouvelle vie ?

– Pourquoi pas !

Ils passèrent les quatre jours ensemble. Alejandro lui avait fait visiter la Costa Brava et l'avait invitée dans les meilleurs restaurants de la région. Mais à aucun moment, malgré l'attirance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ils ne firent l'amour. À chaque rencontre, ils s'enlaçaient et s'embrassaient longuement, sans qu'Alejandro le lui propose et pourtant, il avait allumé le feu en elle, elle souhaitait se donner à lui, l'aimer avec fougue et passion.

Lors de leurs conversations, Alejandro questionnait Manuela sur sa vie à Madrid, son mode de vie, sur son habitat et son installation.

Elle lui répondait que grâce à la sécurité de son emploi et à son salaire, elle avait pu obtenir un prêt à long terme avec un taux variable qui lui permit d'acquérir un petit appartement en périphérie de Madrid.

Alejandro avait bien compris et enregistré les réponses de sa nouvelle amie. Ils avaient échangé leur numéro de téléphone et leur adresse et ils s'étaient quittés ainsi.

Le vendredi suivant, vers vingt heures, Manuela rentra chez elle épuisée après une dure journée de travail. Elle ne pensait qu'au bain parfumé aux huiles essentielles qu'elle allait prendre pour se délasser. Elle mit sa voiture au parking et gravit les deux étages de l'immeuble.

Elle entendit quelqu'un qui montait les escaliers en même temps qu'elle mais ne se retourna pas.

Arrivée à la porte de son appartement, une voix l'interpella.

– Manuela ! Attends-moi !

Elle connaissait cette voix, elle se retourna et sa surprise fut grande en apercevant Alejandro.

– Alejandro ! Qu'est-ce que tu fais là, tu m'as suivie ?

– Bien sûr que non ! C'est juste une coïncidence, je pensais que tu étais chez toi. Je voulais simplement t'annoncer que j'ai rendez-vous lundi avec le directeur d'une agence immobilière à Madrid. Je me suis dit que l'on pourrait passer le week-end ensemble, répondit-il en tenant son sac à main pendant qu'elle déverrouillait la porte de son appartement.

– Tu es descendu à quel hôtel ? demanda Manuela.

– Je viens à peine d'arriver. Je n'ai pas eu le temps de chercher une chambre. Si tu pouvais me loger pour ce soir, tu me dépannerais bien. Demain, j'aurai le temps de trouver un gîte, dit Alejandro en posant sa valise à l'entrée de l'appartement.

Manuela prit le temps de ranger ses affaires, de passer à la salle de bains et de se changer. Elle enfila un pull noir sur un jean délavé qu'il la seyait à la perfection et para ses oreilles de grandes créoles en or, mit autour de son poignet plusieurs bracelets de perles. Elle chercha dans le meuble à chaussures ses escarpins noirs qu'elle enfila, elle était prête à repartir.

Alejandro l'attendait patiemment au salon, quand il la vit arriver près de lui, il s'excusa de la déranger et voulut partir. Elle le retint par le bras et lui déposa un baiser sur les lèvres. Après de longues étreintes amoureuses, ils prirent une coupe de cava bien frappée, accompagné d'olives fourrées aux anchois. Pour marquer

leurs retrouvailles, ils décidèrent de sortir dîner en ville. À leur retour, la nuit fut remplie d'amour, de tendresse et de promesses.

Dès lors, ils habitèrent ensemble. Alejandro, en moins d'une semaine, fut recruté par une agence immobilière pour un poste d'agent indépendant.

Depuis quatre ans, Aznar, le chef du gouvernement espagnol avait libéralisé la loi du sol. Tout terrain devenait constructible. Les promoteurs lancèrent d'énormes projets et les banques faisaient des prêts immobiliers sur une durée de cinquante ans mais à des taux variables, très faibles dès les cinq premières années mais les emprunteurs se retrouvaient avec des mensualités augmentées exagérément les années suivantes. Il fut construit plus de cinq cent mille logements par an alors que la demande n'était que de trois cent mille. Mais les promoteurs en profitèrent et surtout les agences immobilières, avant qu'éclate la bulle immobilière en 2008.

Ce lundi trois avril deux mille, Manuela était assise dans le salon et se tenait la tête entre les mains. Elle se sentait désemparée devant cette grossesse inattendue. Comment dire à ses parents très catholiques qu'elle attendait un bébé sans être mariée. Son père n'accepterait jamais cette situation et la bannirait à tout jamais.

Alejandro arriva à pas feutrés et la trouva en larmes. Il s'agenouilla devant elle et posa ses mains sur ses genoux.

– Qu'as-tu mon amour ? Pourquoi pleures-tu ainsi ? Quelque chose de grave ?

– Non mon chéri ! Je suis tout simplement enceinte !

– C'est magnifique ! Tu pleures d'émotion ! Je vais être papa du plus joli bébé du monde ! Tu ne peux t'imaginer à quel point je suis heureux ! J'aimerais que ce soit une jolie petite fille qui ressemblera à sa maman. Je suis le plus heureux des hommes ! Allez, lève-toi, sèche tes beaux yeux avec ce mouchoir, nous allons fêter cet heureux évènement ! dit joyeusement Alejandro, le cœur battant d'émotion. Il la prit dans ses bras, en la faisant tourbillonner.

– Repose-moi chéri ! Tu ne comprends pas, nous ne sommes pas mariés et ma famille va m'en vouloir le restant de mes jours.

– Qu'à cela ne tienne ! Les boutiques ne sont pas fermées à cette heure-ci, on va acheter des alliances et on se marie au plus tôt. J'ai hâte que tu sois ma femme, Manuela Saverdera Toleda.

En fin de semaine, ils allèrent à Guadalajara et Alejandro demanda officiellement la main de Manuela à son père qui fut enchanté que sa fille ait trouvé un aussi bel homme avec une belle situation. Alejandro, en bon négociateur, avait su se faire accepter par tous les membres de sa nouvelle famille.

Manuela était aux anges, son compagnon faisait déjà partie de la famille.

– Maintenant, à ton tour, il faudrait que l'on aille à Roses pour que tu me présentes à tes parents et définir avec eux les modalités du mariage, demanda Manuela en se collant à lui.

Il fut tellement surpris qu'il s'écarta un peu de sa future épouse et réfléchit quelques secondes avant de répondre.

– Je n'osais pas te le dire mais je n'ai pas de parents. Je suis orphelin, j'ai grandi dans un foyer à Figueres. La raison pour laquelle je ne t'en ai pas parlé est

que j'aimerais effacer cette période de ma vie. Oublions le passé, il est derrière nous, une seule chose compte aujourd'hui c'est le présent et l'avenir avec toi. Il prit un air suppliant, avec son regard de braise qui rendit sa bien aimée encore plus amoureuse.

– Pas de famille ! C'est triste, mon amour ! Mais alors qui vas-tu inviter à notre mariage ?

– Tu sais à Roses, je ne pensais qu'au travail. Je n'ai pas beaucoup d'amis. Il n'y aura que Paco qui accepte d'être mon témoin.

– Une seule personne, c'est tout ? Et qui est ce Paco ? demanda Manuela avec un regard plein de tristesse et de compassion.

– Le seul ami que j'ai ! On a connu l'assistance publique ensemble. C'est un bon gars, tu verras ! répondit Alejandro en l'enlaçant tendrement et lui donna un baiser sur le front.

Après quelques étreintes, ils retournèrent auprès des parents de Manuela et discutèrent des préparatifs du mariage et arrêtèrent la date pour la fin du mois. Manuela avait fait part de sa grossesse à sa mère qui lui répondit que ce ne serait pas la première fois qu'un bébé naîtrait six mois après le mariage. Mais il valait mieux faire au plus tôt afin d'éviter les commérages.

Le jour des noces se passa à Guadalajara. Ce fut une journée magnifique, toute la famille de Manuela était présente, et du côté d'Alejandro seul Paco Masarac était venu, il avait offert en cadeau aux jeunes mariés une magnifique ménagère en argent ciselé portant leurs initiales.

La grosse et belle voiture de Paco fut décorée de rubans et à chaque portière un petit bouquet de fleurs naturelles blanches et roses rappelait le voile de la mariée.

Paco était un grand et fort bel homme, très musclé, sous son costume bien taillé, on devinait ses pectoraux imposants, ses deux mains très larges étaient recouvertes d'un duvet noir. Une véritable poigne de fer et son visage recouvert d'une barbe noire de trois jours, très bien taillée faisaient qu'il en imposait. Dans n'importe quelle situation, on devait se sentir en sécurité avec lui. L'air un peu renfermé, il parlait peu.

Manuela, pendant la soirée, vint s'asseoir près de lui.

– Paco ! Je vous remercie d'être venu et pour le magnifique cadeau que vous nous avez offert.

– Ce n'est rien ! Normal pour mon ami, répondit-il un peu sèchement.

Manuela fut surprise du ton de son interlocuteur mais elle le connaissait que depuis quelques heures. Elle se permit de lui poser quelques questions.

– Que faites-vous dans la vie active ?

– Je travaille. Je suis dans les affaires à Empuria-
brava.

– Dans l'immobilier comme Alejandro ?

– Non dans un autre business.

Cette réponse évasive, sans dire ce qu'il exerçait exactement comme métier fit que Manuela n'osa pas insister mais continua à l'interroger.

– Quelles sont vos relations avec Alejandro.

– Bonnes ! Même très bonnes ! Il a toujours été mon ami, presque comme mon frère et cela depuis l'enfance. Excusez-moi, il faut que je parte ! On m'attend demain matin à Empuriabravra, déclara subitement Paco en se levant.

Il se dirigea vers Alejandro et tous les deux sortirent de la salle et discutèrent quelques instants devant la voiture de Paco, il en profita pour retirer les tulles et les bouquets de fleurs qui recouvraient le véhicule. Après quelques mots échangés, il démarra et partit sans dire au revoir aux invités ni à Manuela fort surprise par ce départ précipité. Elle retrouva Alejandro l'air quelque peu embarrassé devant sa magnifique épouse.

– Il est parti sans me faire la bise ! Quelque chose l'a contrarié ? Comme il était seul, je suis venue m'asseoir auprès de lui dans la salle, je l'ai remercié pour son magnifique cadeau mais lorsque je lui ai posé quelques questions, histoire de faire plus ample connaissance, il m'a paru un peu gêné, il a écourté ses réponses. Il s'est levé rapidement en s'excusant, j'avoue que je ne comprends pas son attitude étrange. Il t'a parlé à toi chéri ?

Alejandro se rapprocha d'elle et la prit dans ses bras.

– Non pas du tout ! Il était en retard et m'a demandé de t'embrasser de sa part et de te dire que j'ai de la chance d'avoir épousé une aussi jolie femme. Il est un peu rustre mais c'est un sentimental. J'ai un ami extraordinaire sur qui je peux compter. Viens que je t'embrasse !

C'est avec la fougue d'un jeune marié, qu'il la couvrit de baisers tout en la faisant décoller du sol, il la porta dans ses bras jusqu'à la salle de mariage.

Le jour de la Toussaint, Manuela mit au monde une jolie petite fille. Alejandro heureux papa, insista auprès de sa femme pour qu'on lui donne le prénom de Paulina en souvenir de la chanson de Paulina Rubio « L'Ultime Adieu » sur laquelle, ils s'étaient connus à Roses et que depuis Manuela écoutait souvent.

Alejandro n'avait d'yeux que pour sa fille. C'était le plus beau cadeau que la vie lui ait réservé. Dès qu'il avait un peu de temps libre, il jouait avec elle, l'emmenait dans les parcs de Madrid. Il allait aussi à la piscine pour lui apprendre à nager. Ensuite, ils faisaient les boutiques et dégustaient une bonne glace sans oublier de ramener divers petits cadeaux achetés dans les magasins. Tous les soirs, il lui lisait des histoires tirées de livres d'enfants que Paulina recevait et rangeait soigneusement sur l'étagère de sa chambre.

Il s'aperçut très vite que sa fille grandissait, il la regardait évoluer dans le sport, la danse et ne vit plus en elle qu'une jeune fille magnifique, qui un jour lui échapperait.

3

Dix ans plus tard, la bulle immobilière espagnole éclata.

La construction d'immeubles et de maisons à outrance, soixante-cinq pour cent de logements en plus de la demande, l'endettement des propriétaires sur quarante ans avec des taux variables ne cessant d'augmenter faisant beaucoup d'impayés, le coût du travail ne suivant pas l'inflation immobilière, firent que la construction neuve s'effondra et les ventes dans l'immobilier ancien baissèrent fortement, atteignant dans certaines régions d'Espagne plus de quarante-cinq pour cent. Des nouveaux quartiers restèrent inhabités par manque d'acquéreurs.

De ce fait Alejandro n'avait plus de revenus et vivait aux dépens de sa femme. Paulina étudiait dans une école privée, il était difficile de continuer à lui apporter le luxe et la vie facile quand il n'y avait plus qu'un seul salaire qui rentrait à la maison.

Il ne trouva qu'une solution, téléphoner à Paco pour lui expliquer la situation difficile dans laquelle il se trouvait, il fallait absolument que son ami le sorte de cette impasse qui ne devait plus durer.

Deux semaines plus tard, Paco lui apporta une réponse.

– J'ai repris dernièrement une agence immobilière à Roses qui se trouvait en grande difficulté financière. Le patron de cette agence me l'a cédée pour quelques milliers d'euros. J'ai fait comprendre à ce pauvre bougre qu'il valait mieux être vivant en bonne santé que handicapé à vie. Tu connais ma façon de raisonner, expliqua tranquillement Paco.

– Venons-en au fait, quelle est ta proposition me concernant ? demanda Alejandro les nerfs à fleur de peau.

– Je te propose de devenir le gérant de cette agence immobilière.

– Mais comme je te l'ai expliqué, je n'ai plus d'argent !

– Qui te parle d'argent ! On se charge d'engager le fric pour toi. Nous avons des amis russes qui veulent investir dans la région et tu sais pourquoi ? Ton job à toi, c'est de réaliser des ventes. Tout ce qui sera réglé en espèces, sera pour nous, toi tu te prends un bon salaire et dix pour cent sur ce qui rentre en cash. Ne t'inquiète pas, les Russes sont au courant et d'accord sur le principe. Ils me chargent de te souhaiter la bienvenue et bonne chance dans ton nouveau job. On te sauve la peau mon ami ! D'autant plus, que dix ans se sont écoulés depuis ton départ de Roses, donc toi et tes affaires sont oubliés et plus personne n'y pense. Sincèrement, mon cher ami, tu ne peux pas refuser une telle proposition !

Le soir même, Alejandro expliqua à Manuela que la galère était terminée car on lui proposait un nouvel emploi et qu'enfin, ils allaient retrouver un nouveau confort de vie.

– Je prends la gérance d'une agence immobilière avec un bon salaire fixe et en plus un intéressement, dit Alejandro.

– Super ! Ici à Madrid ? demanda Manuela inquiète tout de même sachant qu'à la capitale l'immobilier s'effondrait.

– Non, à Roses, chez moi ! C'est Paco qui m'a trouvé ce job.

– Mais c'est loin, comment on va faire ?

– Nous sommes mariés, la logique veut que tu me suives avec Paulina. Elle adorera vivre au bord de la mer, loin de la pollution de Madrid. Quant à toi, tu as sans doute la possibilité de demander ta mutation, insista Alejandro.

– Je ne peux pas ! On vient juste de me confier un éditorial sur les événements de société, je t'en ai parlé la semaine dernière. Comment on va faire, tu m'inquiètes Alejandro ?

– Il y a une solution à tout ! Je vais prendre ce job à Roses. Je rentrerai tous les quinze jours et toi pendant ce temps, tu postules auprès d'autres journaux pour me rejoindre en catalogne. Tu es blindée de diplômes, tu pourras trouver facilement du travail là-bas dans le journalisme ou ailleurs.

Alejandro prit la gérance de l'agence immobilière à Roses. Les affaires marchaient bien, les vendeurs pris à la gorge par les crédits trop élevés, devaient se séparer de leurs biens et les céder au plus bas prix et ainsi, la clientèle russe amenée par le réseau de Paco achetait au prix fort avec de l'argent non déclaré. Cette agence servait également à blanchir l'argent de certains Russes ayant fait fortune suite à la chute du communisme et aussi celui de certains mafieux.

Lors de la vente d'une superbe maison sur les hauteurs de Roses, Alejandro ne fut pas insensible au charme d'une acquéreuse, une belle veuve au nom d'Anastasia Molkinov, dont il tomba vite amoureux.

Anastasia était née en 1948 à Omsk, une ville de Sibérie en Russie qui pendant la Seconde Guerre mondiale, vit apparaître de nombreuses usines d'armement délocalisées. La Russie en pleine décomposition, mêlait les foyers de violence, de trafics d'armes et de drogues. Après 1991, la montée de la criminalité russe fut organisée partout dans le monde.

Anastasia, femme très belle, mannequin professionnel fut très vite repérée par Vlasi, un richissime russe ayant fait fortune dans le gaz. En 1993, elle avait quarante-cinq ans lorsqu'elle l'épousa alors que lui en avait soixante-dix.

Vlasi ne supporta pas la fougue de sa femme pendant leurs ébats sexuels. Rentrés d'une soirée bien arrosée, à deux heures du matin, Anastasia invita son mari à venir dans sa chambre, elle avait tout prévu pour le séduire, déshabillé noir en dentelle laissant apparaître une poitrine fort généreuse que Vlasi aimait tellement caresser pendant les préliminaires. Ils se jetèrent sur le lit, s'enveloppant dans les draps de soie dans lesquels ils firent l'amour le restant de la nuit. Le mélange d'alcool, de drogue absorbée pendant la soirée, Vlasi fut pris subitement d'une douleur dans la poitrine et ne pouvant en supporter davantage, il mourut dans les bras de son épouse.

Après les obsèques du défunt mari, elle entra dans un conflit très difficile avec les enfants de Vlasi nés de son premier mariage. Ils n'aimaient pas beaucoup leur belle-mère, ils savaient qu'elle trompait leur père et qu'elle profitait un maximum de lui pour obtenir de somptueux cadeaux, bijoux, magnifiques voitures qu'elle changeait régulièrement pour le paraître quand elle passait devant les terrasses des restaurants.

Anastasia ne toucha que vingt pour cent sur les capitaux. Vlasi avait rédigé son testament stipulant que les biens immobiliers, mobiliers et le bateau revenaient à ses deux enfants. Elle se trouva fort déçue de ne pas avoir récupéré

la totalité, car c'était une femme qui ne doutait de rien, bien que sa part lui permettait de vivre dans le luxe jusqu'à la fin de ses jours.

Alejandro tomba réellement sous son charme, il ne pouvait plus vivre sans cette femme fatale qui usait constamment de sa beauté pour le posséder. Il connaissait la bonne situation financière de sa nouvelle conquête. Quelques mois plus tard, ils vivaient ensemble dans une magnifique villa sur les hauteurs de Canyelles. Elle retrouva bien vite la joie de vivre, son veuvage se perdit dans les oubliettes. Elle gâtait son compagnon, l'habillait des plus beaux costumes, elle lui fit même cadeau de la dernière Porsche. Ils sortaient tous les soirs ou presque dans le milieu mondain espagnol. C'était la grande et fastueuse vie.

Il paraissait heureux dans son nouveau couple mais, il lui manquait quelque chose pour combler son bonheur. Très rapidement, il oublia l'existence de Manuela car sa nouvelle conquête savait le satisfaire, elle était experte en amour et lui apportait tout ce qu'un homme pouvait attendre d'une femme magnifique, talentueuse et riche. Cependant, tous les jours, il pensait à sa fille Paulina, son bébé comme il l'appelait, l'amour de sa vie.

Un soir Anastasia se rendit compte que quelque chose n'allait pas, il avait l'air sombre et comme il ne souhaitait pas se divertir, elle insista pour qu'il se confie à elle.

– Dis-moi ce qu'il ne va pas, chéri ? Je te sens triste, plus les jours passent, plus je te vois perdu dans tes pensées. J'ai fait ou dit quelque chose qui t'a déplu ? Allez, parle-moi !

– Oui, tu as raison, je dois te parler. En ce moment je ne suis pas bien mais je te rassure, tu n'es pas en cause ! Pardonne-moi, car je n'avais pas osé te dire que j'ai une fille qui s'appelle Paulina. Elle vit à Madrid avec sa mère, aujourd'hui, je pensais que je pourrais vivre sans elle au quotidien mais il n'en est rien, je l'aime tellement ! Il ne put continuer à parler, il se mit à pleurer. L'abcès venait de se percer et fit bien les choses car il le fallait.

– C'est magnifique mon amour ! Moi qui n'ai pas d'enfant, j'avais les deux enfants de Vlasi mais ils ne m'aimaient pas beaucoup. Avec le temps, je devenais indifférente, je me suis usée à tout essayer, je leur donnais sans compter mon affection, je les gâtais, je les emmenais en voyage. Rien ne leur faisait plaisir, ils me disaient tous les jours que je n'étais pas leur mère et que je ne la remplacerais jamais. Alors, tu penses que c'est un cadeau du ciel que tu m'apportes ! Je t'en prie, fais la venir à Roses !

Quelques jours plus tard, Alejandro, fou de joie, ne perdit pas de temps pour aller chercher sa fille à Madrid contre l'accord de sa mère.

Anastasia paya le prix en prenant les meilleurs avocats pour que le divorce entre Alejandro et Manuela se fasse le plus rapidement possible afin qu'il puisse avoir la garde de sa fille.

Manuela seule à Madrid avait appris que son mari avait une maîtresse, elle l'avait bien compris. Au début de sa prise de fonction à Roses, Alejandro l'appelait plusieurs fois par jour, Manuela lui disait que le temps paraissait long sans lui. Il répondait brièvement aux questions qui lui étaient posées. Il ne parlait même plus de rentrer toutes les deux semaines pour la retrouver ni de connaître

ce qu'elle envisageait de faire sur le plan professionnel. De jour en jour, ses appels s'espacèrent et un beau jour le téléphone de Manuela cessa de sonner.

La seule chose qui restait envisageable était le divorce.

Les avocats le gagnèrent sans difficultés en montant de fausses accusations sur des situations incongrues contre Manuela. Alejandro, fou de joie, put obtenir légalement la garde de sa fille.

Paulina était contente d'être avec son père et surtout Anastasia avec qui elle se lia très rapidement car elle lui offrait tout ce qu'elle voulait. Elle pratiquait beaucoup d'activités. Comme cadeau d'anniversaire, Anastasia lui offrit un cheval noir magnifique. Paulina se rendait tous les jours au centre équestre pour monter et s'occuper de Petrus, prénom russe qu'elle choisit pour faire plaisir à Anastasia. Les jours qui défilaient, lui apportaient une véritable passion pour les chevaux et le milieu équestre. Avec le temps, elle oublia sa mère, surtout sa vie à Madrid qui ne lui plaisait pas. Lorsque Manuela prévenait de son arrivée pour lui rendre visite et partager ensemble quelques bons moments elle prétextait une indisponibilité à la voir ou s'excusait de devoir s'absenter pour une activité en dehors de Roses. Quant à Alejandro elle ne le voyait pas non plus, les rendez-vous fixés se faisaient en dehors du domaine d'Anastasia.

Manuela triste et désemparée rentrait chez elle en portant dans le cœur la souffrance que sa fille lui échappait. Triste constat face à cette situation mais elle préférait savoir sa fille heureuse et se promit de ne plus la perturber ni la déranger dans sa vie luxueuse. Elle prit la décision d'essayer de la voir deux fois par an, pour son anniversaire et les fêtes de Noël.

En temps voulu, elle prévoyait une rencontre pour discuter avec elle quand elle atteindrait sa majorité.

Manuela passa les fêtes de fin d'année sans avoir le bonheur de voir sa fille car tous les trois se trouvaient aux États-Unis pour se changer un peu de la vie espagnole.

Les fêtes se passèrent pour elle dans la tristesse et les pleurs. Elle n'eut même pas le courage de décorer son appartement ni de faire le sapin de Noël qu'elle et sa fille décoraient avec grand soin tous les ans, auparavant.

Se rappelant que c'était Paulina qui grimpait sur l'escabeau pour fixer l'étoile au sommet en disant à sa mère :

– Maman, faisons un vœu !

– Oui ma chérie, ça y est !

– Moi aussi et j'en ai même fait plusieurs !

Quelques instants après, dans les bras l'une de l'autre elles regardaient le sapin illuminé, Paulina avaient les étoiles plein les yeux.

Depuis quelque temps déjà, Manuela avait adressé sa demande de mutation pour la catalogne. Un matin quand elle arriva au bureau, son patron la convoqua pour lui annoncer la bonne nouvelle. En plus de sa mutation, elle obtint la responsabilité du journal local El Païs pour le Haut Emporda en Catalogne. Elle pouvait donc s'installer le plus rapidement possible à Roses.

Paulina avait soufflé ses dix-huit bougies à la Toussaint de l'année précédente.

4

Jeudi 28 février 2019

Pendant tout le trajet de Madrid à Roses, Manuela se remémora son passé qui fut heureux depuis l'adolescence jusqu'à sa rencontre avec Alejandro. Le fait de venir vivre dans cette ville, la perturbait quelque peu car leur chemin avait changé depuis le divorce et cela ne la réjouissait pas. Elle aimait encore cet homme qui cependant l'avait trahie pour une autre. Elle était consciente tout de même qu'il prenait soin de leur fille. Les parents de Manuela lui avaient toujours enseigné que si on reçoit le mal, de ne pas en garder rancune et de continuer à marcher la tête haute. Les larmes lui vinrent aux yeux quand elle pensa à sa chère Paulina qu'elle n'avait pas vue depuis de longs mois.

Elle sortit de ses pensées quand sa voiture commença à faire des soubresauts.

– Que se passe-t-il ? Ah non ! Tu as bien roulé jusqu'à maintenant. Tu ne vas pas me lâcher à quelques kilomètres de Roses, dit-elle tout haut à son véhicule.

Elle regarda l'aiguille indiquant le niveau du carburant. Elle se trouvait complètement à gauche signifiant que la réserve était épuisée, le soleil pénétrant dans le véhicule, Manuela n'avait pas vu qu'un voyant orange s'était allumé.

– Que je suis conne ! J'aurai dû regarder plus tôt mon cadran car le petit signal sonore de la jauge ne fonctionne plus. Ce n'est pas possible, quelle poisse, elle se lamenta comme si d'autres témoins pouvaient l'entendre. Il ne me manquait plus que ça. Sa voiture n'avançait que par l'inertie de l'élan.

Perdant de la vitesse, elle se faisait dépasser par les autres conducteurs qui grimaçaient de moquerie en voyant cette femme parlant toute seule et ils en rajoutaient avec les klaxons qui finirent par lui mettre les nerfs à vif.

Très lentement la Seat Ibiza s'arrêta net à un rond-point, sur la voie de droite. Elle descendit furieuse de son véhicule sans regarder si un autre véhicule arrivait, si bien qu'elle faillit se faire renverser par un chauffard prenant ce rond-point à vive allure.

À quelques mètres sur la droite, une petite route conduisant à des champs avoisinants lui donnait la possibilité de la mettre en sécurité. Manuela poussa difficilement la voiture mais après bien des efforts, elle parvint proche d'un renforcement sur le bas-côté. Elle ne pouvait pas aller plus loin, en sueur, elle s'appuya contre la portière passager et vit juste devant elle, une jeune femme assise sur une chaise de camping.

Elle était vêtue d'un petit corsage couvrant légèrement le mamelon de ses seins et d'une minijupe qui avec les jambes croisées laissait entrevoir son string.

C'était l'une des prostituées que l'on pouvait apercevoir le long des routes de la Junquera à Figueres et de Figueres à Roses.

Un gros SUV Mercedes ralentit à leur hauteur, voulant sans doute obtenir les faveurs de cette femme mais gêné par la voiture de Manuela il repartit en direction de Roses. Il donna deux petits coups de klaxon, baissa la vitre passager et fit un signe de la main à la fille afin de lui faire comprendre qu'il reviendrait la voir. Elle le reconnut, c'était l'un de ses meilleurs clients. En signe d'approbation

elle lui répondit par un baiser de la main.

Fort mécontente, elle se leva de sa chaise et perchée sur ses talons aiguilles de plus de douze centimètres, elle vociféra.

– Eh qu'est-ce que tu fais ! Sors de là, tu empêches mes clients de venir me voir. Je travaille moi ! Tu viens de me faire perdre une passe, en plus celui-ci est très généreux lança-t-elle méchamment à Manuela.

– Je suis en panne d'essence ! Pourrais-tu m'aider à la pousser sur le côté, comme ça, elle ne te gênera pas, et puis ce n'est pas la peine de gueuler. Après, tu pourras reprendre ton turbin, répondit Manuela sèchement.

– Hé, doucement la pin-up ! Turbin, turbin, je t'en foutrais moi du turbin !

Elle obtempéra quand même, ne craignant ni les graviers ni la poussière, retira ses chaussures et prit en charge les manœuvres. Elle se plaça de façon à tourner le volant et commença à pousser la voiture aidée par Manuela de l'autre côté.

– Qu'est-ce que tu fais ? Arrête, tu es en train de m'envoyer dans un roncier !

La fille redressa le volant, en maugréant contre Manuela, et continua à pousser seule la voiture sur deux mètres qui fut garée après bien des efforts.

– Regarde dans quel état, je me trouve !

En effet un roncier s'agrippa à la jupe de Manuela. Les épines étant bien accrochées, elle ne pouvait pas y toucher de peur de se piquer. Pour se libérer, elle dut tirer fort en reculant d'un coup sec. Malheureusement sa jupe fut arrachée de bas en haut et sa cuisse fut éraflée mais ne saigna pas.

– Il ne me manquait plus que cela ! C'est franchement une journée pourrie ! Je n'ai même pas un vêtement de change. Tout mon linge est resté dans le camion de déménagement ! Cria Manuela très en colère.

– Calme-toi poupée ! Maintenant que l'on voit ta culotte, tu ressembles plus à une pute des bords de route qu'à une poupée de la ville. Avec les jambes et le cul que tu as, tu n'aurais pas de mal à trouver des clients.

La prostituée que le temps n'avait pas préservée, la dévisageait des pieds à la tête avec les mimiques d'un clown. Toutes les deux se regardèrent et partirent d'un grand éclat de rire.

– Comment tu t'appelles ?

– Sophia !

– Et moi Manuela. Je te remercie de m'avoir aidée, puis elles se serrèrent la main vigoureusement.

Elle lui expliqua qu'elle était journaliste et mutée à Roses. Qu'elle avait quitté Madrid tôt ce matin et qu'elle ne s'était même pas arrêtée pour prendre une collation. Elle souhaitait arriver le plus tôt possible à destination. Son retard à quelques minutes de l'arrivée la mettait en rage à cause de cette panne provoquée par la jauge d'essence qui ne fonctionnait plus.

– Sophia, pourquoi fais-tu ce métier ? Il est de ton choix ou bien on t'oblige à le faire ? D'autant plus que tu n'es plus très jeune maintenant. As-tu des enfants ?

– Parle pour toi, j'ai dix ans de moins que toi, je parie ! Et puis, c'est quoi, une interview pour un magazine, tu veux faire un article sur les prostituées des bords de route. Tu es mal tombée ma vieille, occupe-toi de tes affaires !

– Tu as raison ! Pardonne-moi, déformation professionnelle et à propos

d'affaires, je ne retrouve pas mon sac à main, s'inquiéta sérieusement Manuela en regardant sur les sièges et même en dessous.

– Regarde dans le coffre !

– Manuela ouvrit la porte arrière, fouilla l'intérieur et n'y trouva rien.

Tout en parlant en se demandant où elle pouvait avoir mis son sac, persuadée de l'avoir pris avec elle, elle s'immobilisa et son visage devint pourpre.

C'en était trop en si peu de temps ! La panne d'essence, la jupe déchirée et aucun vêtement de rechange et maintenant l'absence de son sac à main comportant tous ses papiers, son argent, ses cartes bancaires, la feuille de réservation de l'hôtel et son portable, elle éclata en sanglots. Belle arrivée à Roses !

Tout à coup, essuyant ses larmes avec le mouchoir en papier que lui tendit Sophia, elle se rappela où elle l'avait mis.

Elle se tapa sur le front.

– Que je suis bête, j'y suis ! Hier, en fin d'après-
midi en revenant de faire le plein d'essence de la voiture, j'ai laissé mon sac à main sur le dernier
carton de déménagement. Comme il n'était pas fermé, les déménageurs l'ont sans doute rangé à l'intérieur et emporté avec eux dans le camion. Ce matin, pressée de partir, j'étais persuadée de l'avoir posé sur le siège arrière avec mon trench. Plus idiote que moi tu meurs, je t'assure !

– Ne t'affole pas, maintenant que tu sais où il est, il ne risque rien !

– D'accord ! Mais tu oublies que je suis en panne de carburant. Je ne sais même pas où je trouverai une station. Il est certain que l'on ne me fera pas crédit et en plus dans cet accoutrement, je ne suis pas très présentable. Quelle galère !

– Calme-toi ! À tout problème, il y a une solution, regarde là-bas, il y a une station-service. Elle n'est qu'à cinq cents mètres en suivant ce chemin. Tu m'as fait perdre un client, tu m'as emmerdée depuis plus d'une heure mais je ne suis pas rancunière, j'ai vingt euros sur moi, c'est peu mais ils te dépanneront.

– Merci, j'accepte volontiers car je ne peux pas faire autrement. Tu es gentille Sophia. Mais avec dix euros cela devrait suffire. Je te promets bien évidemment de te les rendre dès que possible.

– Non, prends ce billet, il te faut au moins vingt euros car tu seras obligée d'acheter un petit jerrican.

Manuela allait se mettre en route quand Sophia lui lança.

– Sache que recevoir de l'argent d'une pute c'est du proxénétisme, elles se mirent à rire de bon cœur.

– Ne parle pas de malheur ! J'ai suffisamment de problèmes comme ça. Pour aujourd'hui j'ai eu mon compte, inutile d'en rajouter ! Allez, je vais chercher du carburant, à tout à l'heure. Manuela se mit en marche en prenant soin de tenir sa jupe bien serrée contre elle afin de ne pas être repérée.

– Je ne sais pas si je serai encore là quand tu reviendras. Tout en parlant, Sophia remettait ses chaussures à hauts talons.

Manuela avait pris son temps, elle avait utilisé les toilettes à l'intérieur de la station pour se rafraîchir et se laver les mains. Le pompiste la regarda sortir en se

disant qu'il ne l'avait jamais vue dans le secteur. Une heure plus tard, elle arriva à sa voiture et versa l'essence dans le réservoir.

Sophia n'était plus là, seule la chaise marquait son emplacement.

Manuela n'étant pas habituée à marcher sous le soleil, elle était en sueur. Elle avait besoin de récupérer un peu avant de repartir. Elle s'assit sur la chaise à l'ombre d'un arbre et déboutonna un peu son corsage afin de mieux respirer.

Une Peugeot décapotable s'arrêta et le conducteur, un septuagénaire chauve et de forte corpulence, l'interpella.

Pensant qu'il avait besoin d'un renseignement, elle s'approcha de la voiture et se pencha pour savoir ce qu'il voulait.

– Dis, combien tu prends pour une petite douceur, demanda-t-il en allongeant sa main pour la glisser dans le corsage de Manuela.

– Mais, ça ne va pas ! Vieux vicieux, sale obsédé, elle lui colla une gifle magistrale lui faisant perdre son appareil dentaire qui tomba sur le tableau du bord. Aussitôt, à l'aide de sa main gauche, il le remit dans sa bouche. Manuela fit un pas en arrière. Malheureusement, en reculant, l'homme ayant toujours sa main droite dans le corsage, quand il la retira, les boutons furent arrachés et giclèrent sur le sol. Elle se retrouva les seins à l'air car elle ne portait pas de soutien-gorge.

– Sale pute ! Casse-toi si tu ne veux pas travailler aujourd'hui, mais on se retrouvera et tu passeras un moment inoubliable avec moi, ça, je peux te l'assurer ! Il lui répéta plusieurs fois, je t'aurai sale pute ! Méchamment le conducteur, rouge de colère lui envoya un crachat qu'elle évita de justesse.

C'est à ce moment-là, que la sirène de la voiture des Mossos d'Esquadra, la police catalane, retentit. Les agents avaient repéré la Peugeot décapotable qui démarra en trombe en direction de Roses car le septuagénaire ne souhaitait pas se faire verbaliser pour avoir réglé les services d'une prostituée et il voulait surtout rester discret.

La voiture des Mossos s'immobilisa devant Manuela et un gradé en descendit. Il se planta devant elle et la regarda durement. Il avait les yeux noirs et l'air tellement agressif qu'elle eut peur de cet homme. Il portait en lui la haine, la méchanceté.

– Alors, on racole en petite tenue au bord du rond-point au risque de créer des accidents. Mais où vous croyez-vous ?

– Monsieur le policier ! Vous vous méprenez ! Je ne suis pas une prostituée, rétorqua Manuela.

– D'abord, je suis capitaine ! Je suis le capitaine Arturo Fortia des Mossos d'Esquadra de Roses. Et ne me racontez pas d'histoires ! Vous étiez en pleine négociation avec un client. On vous a vu de l'autre côté depuis la grande route, vous étiez penchée sur lui, il vous pelotait les seins en même temps que vous lui donniez certainement vos tarifs. Et ne me dites pas que vous n'êtes pas une putain, votre tenue vestimentaire parle pour vous avec votre corsage bien ouvert et votre jupe fendue jusqu'en haut laissant voir votre culotte pour exciter les clients.

– Mais non ! Vous vous trompez ! J'étais en panne d'essence et je suis allée

chercher du carburant à la station. Ce sont les ronces qui ont déchiré ma jupe et je pensais que la personne qui s'est arrêtée en voiture voulait un renseignement. C'est lui qui m'a agressée et déchirée mon chemisier. Capitaine, je vous le jure.

– J'en ai entendu des histoires mais comme celle-ci, jamais ! Vous me prenez pour un imbécile ! Cela ne va pas se passer comme ça. Pour commencer, présentez-moi vos papiers et ceux de la voiture puisque vous que prétendez qu'elle vous appartient. Dépêchez-vous, car je n'aime pas que l'on se fiche de moi ! Ordonna furieusement le capitaine.

Manuela eut peur et comprit que la situation ne plaidait pas en sa faveur.

– Je ne les ai pas avec moi car mon sac à main que j'ai cru mettre dans la voiture est resté sur un carton que les déménageurs ont dû prendre avec eux dans le camion qui doit arriver demain à Roses. Je vous le répète, je ne suis pas une prostituée, je suis journaliste pour le journal El Païs. Je suis mutée à Roses. Je vous le certifie.

– C'est cela même ! Vous tombez bien ! Moi, je ne suis pas capitaine des Mossos mais le pape qui fait une tournée pour bénir les prostituées au bord des routes. Mais, vous me prenez pour qui ? J'en ai assez entendu cette fois ! Vous êtes en état d'arrestation, vous allez nous accompagner gentiment au poste et sans histoire.

Le capitaine Fortia donna les ordres à son subalterne pour passer les menottes à Manuela et la fit monter à l'arrière de la voiture de police. Avant de partir, il installa un sabot à la roue de la voiture de Manuella pour l'immobiliser.

Au poste de police, elle fut conduite par un agent dans le bureau du capitaine. Manuela en larmes, se disait qu'elle vivait un cauchemar, la pire chose qui puisse lui arriver, se retrouver dans un commissariat pour avoir commis un délit qui n'existait pas pour elle. Pendant que le capitaine se servait tranquillement un café et un verre d'alcool, il prenait son temps pour raconter à ses collègues où et dans quelles circonstances il avait trouvé cette femme à moitié déshabillée faisant le tapin sur le bord de la route.

Quand il rejoignit son bureau pour interroger la détenue, il tenait en main un second café, Manuela osa lui demander un verre d'eau, avant qu'il ne s'asseye.

– Pas de problème ! On va vous apporter un verre d'eau mais avant vous allez me dire qui vous êtes et pourquoi vous racolez au bord de la route ? Vous ne doutez de rien à votre âge ! Je veux savoir également le nom de votre proxénète ? Le capitaine Fortia tournait autour de Manuela pour faire monter la pression dans le but de l'intimider. Elle prit une profonde respiration et sur un ton bien affirmé et un certain aplomb, elle répondit.

– Bien, alors prenez note ! Je m'appelle Manuela Toleda Sanchez, je suis née le vingt-huit avril mille neuf cent soixante-quatorze à Gualajara, de Pedro Toleda et de Carmen Sanchez. J'habite au vingt-six avenue Pablo Picasso à Alcobendas. C'est dans la banlieue de Madrid. Je suis divorcée d'Alejandro Saverdera né en mille neuf cent soixante-neuf à Roses, ma fille, Paulina Saverdera Toleda, est née le trente octobre deux mille. Elle habite avec son père ici à Roses Carrer de Puig Rom. Cela fait vingt-deux ans que je suis journaliste pour le journal El Païs à Madrid. Je viens d'être mutée en Catalogne et j'ai loué l'appartement deux cent

vingt et un à Port Canigo à Santa Margarida. Le camion de déménagement arrive à mon nouveau domicile à huit heures demain matin. Si je n'ai pas mes papiers, c'est parce que mon sac à main est resté par oubli sur un carton. J'ai réservé une chambre pour ce soir à l'hôtel Monte Carlo afin d'être sur place et de bonne heure demain devant la résidence pour réceptionner mes meubles. Voilà, vous savez tout, je peux avoir mon verre d'eau maintenant, capitaine ? Je meurs de soif, je n'ai rien avalé depuis ce matin cinq heures.

Il fit signe à un agent qu'on lui apporte un verre et une bouteille d'eau.

– D'accord, je vous crois ! Tout de même, pardonnez-moi mais que faisiez-vous dans cette tenue à racoler au bord de la route ?

– Je vous le répète ! Comme je vous l'ai déjà expliqué, je suis tombée en panne d'essence, une fille qui se trouvait là, m'a aidée à pousser ma voiture mais sur une fausse manœuvre, je me suis retrouvée dans un roncier qui a déchiré ma jupe et c'est cet obsédé de conducteur que vous avez vu et qui a démarré en trombe quand il a entendu votre sirène qui a dégrafé mon corsage. Quand il s'est arrêté à ma hauteur, je pensais qu'il voulait un renseignement. Dans l'histoire, je suis victime d'une agression et le comble, c'est moi qui me retrouve inculpée. Capitaine, vous auriez dû faire votre travail, poursuivre cette voiture plutôt que de m'arrêter. C'était lui le coupable, pas moi ! Alors maintenant, ça suffit. Libérez-moi ! Sinon…

Manuela ne termina pas sa phrase car elle sentit que le capitaine allait s'emporter, il devint blême et se leva d'un bond.

– Sinon quoi ! Vous vous prétendez journaliste, vous la Castillane, vous souhaitez sans doute écrire un article sur les méthodes de travail de la police catalane et sa façon de procéder. Donc, je vais tout de suite aller dans votre sens. Je vais faire mon travail tel que vous l'imaginez. J'ai pris ce jour, une femme en flagrant délit de racolage à un rond-point mettant en danger les automobilistes distraits par son accoutrement. Cette femme ne pouvait laisser aucun doute sur son métier, elle se trouvait presque nue, les seins à l'air et sa jupe fendue laissant voir le haut de ses cuisses. Cette même femme, ne put présenter aucun papier. C'est cela, que vous souhaitez écrire dans votre article ?

– Capitaine, vous avez bien résumé la situation. Vous m'avez trouvé sur le bord de la route, dévêtue après une agression et sans papier, c'est juste, sauf que je ne suis pas une putain qui faisait son turbin.

Après l'interrogatoire, elle expliqua qu'elle pourrait fournir les éléments prouvant son innocence, seulement le lendemain, le vendredi premier mars, quand le camion de déménagement sera arrivé à Roses.

– OK ! Nous vérifierons tout cela demain matin. Nous vous accompagnerons à ce soi-disant camion afin que vous nous apportiez la preuve de votre identité. En attendant, je ne peux pas vous laisser partir et déambuler dans les rues de Roses sans papiers, sans argent et surtout dans cette tenue. C'est la loi ! D'autant que vous serez plus en sécurité ici. Il conclut avec un sourire narquois en lui disant de ne pas le remercier et fit signe à son subalterne de la mettre en cellule.

Manuela protesta en hurlant qu'elle ferait appel à son avocat et qu'il entendrait parler d'elle. Qu'elle n'en resterait pas là. Il n'écouta pas ses menaces

et sortit du bureau en souriant. Il se trouvait satisfait de sa journée. Il pouvait tranquillement rentrer chez lui fêter sa victoire avec une bonne bouteille de whisky.

Quelques instants plus tard, l'agent de garde passa devant la cellule, il eut pitié de cette femme arrêtée sans raison valable car elle lui avait paru sincère et honnête lors de l'interrogatoire. Il se retourna pour se rendre à la salle de repos, prépara un sandwich jambon beurre et une bouteille d'eau bien fraîche qu'il lui apporta en cellule.

– Tenez, je vous ai entendu dire que vous n'aviez rien avalé depuis ce matin. Ce n'est pas grand-chose mais ça bouchera un trou comme on dit !

– Merci beaucoup ! Effectivement, malgré tous mes ennuis, je meurs de faim et de soif. Puis-je vous demander, vous n'auriez pas une aiguille et du fil à coudre pour que je puisse raccommoder mes vêtements ?

– Ici, non ! Nous ne sommes pas chez une couturière, lui répondit-il en souriant ! Mais je vais téléphoner à ma mère pour qu'elle m'en apporte, j'habite tout près.

– Merci beaucoup ! Vous êtes gentil ! Puis-je vous demander votre prénom ?

– Victor !

Une heure après, elle avait recousu sa jupe et fermé son corsage par quelques points de couture.

Dans la nuit, comme elle ne pouvait pas dormir, Victor se trouvant de garde, vint lui tenir compagnie en s'asseyant sur une chaise face à elle et ils firent connaissance.

Il lui expliqua que le capitaine était devenu misogyne depuis que sa femme l'avait quitté et obtenu le divorce et la garde de leur fils unique.

– Ah bon ! Et vous connaissez les raisons de leur divorce ?

– À ce qu'il paraît, quand les soirs où le capitaine était en fonction, sa femme en profitait pour aller danser et s'amuser dans les hôtels de Santa Margarida. C'est au cours d'une de ces soirées, qu'elle fit la connaissance d'un français plus âgé qu'elle mais très riche. Ils se voyaient régulièrement, passaient une partie de la nuit dans une chambre réservée sur place pendant que son mari était en mission. Malgré la bonne situation du capitaine, cette épouse vénale ne trouvait pas financièrement son compte pour satisfaire ses besoins. Elle est partie avec cet homme. Son mari a sombré dans la déprime et s'est adonné à l'alcool. L'avocat mandaté par ce français a pu obtenir le divorce et la garde du fils par la mère en prétextant qu'il était dangereux de laisser un adolescent en présence d'un alcoolique détenant une arme. Depuis, le capitaine hait les Français, si une voiture à l'immatriculation française est mal garée, il la fait enlever tout de suite par la fourrière alors qu'il ne touchera pas aux autres. Et il en veut à toutes les femmes. Voilà, vous savez tout, vous comprenez maintenant la rancœur qu'il porte en lui et pourquoi il a insisté pour que vous passiez la nuit en cellule. Il a obtenu ce qu'il souhaitait. D'ailleurs, quand il vous a tourné le dos, il avait le sourire jusqu'aux oreilles. Surtout, ne lui dites pas que je vous ai raconté tout cela, car il me sanctionnerait et serait capable de me faire muter dans le trou le plus perdu de l'Espagne.

– En tout cas Victor, permettez-moi de vous dire que je qualifierais votre capitaine de machiste, il est dur et sans pitié. Tout le contraire de vous car je vous trouve humain, généreux, doux et gentil.

– Merci ! Parfois, je me dis que ce métier ne me correspond pas, j'aurais aimé travailler dans le social. J'y pense souvent et je me dis que je suis encore assez jeune pour changer de profession. Il faut dire aussi que je ne suis guère encouragé pour aimer ce que je fais car travailler avec le capitaine ce n'est pas facile. Autre chose, puisque je parle encore de lui, ce qui le met hors de lui, c'est qu'il ne voit plus son fils.

Manuela trouva que l'histoire du capitaine ressemblait énormément à la sienne. Elle lui demanda les raisons de cette rupture avec son fils.

– Parce que ce riche français a envoyé Kevin aux États-Unis, c'est le prénom qu'avait choisi sa mère en référence à Kevin Costner, héros du film ¨ Danse avec les loups ¨. Il vit à Stanford en Californie. C'est l'université américaine la plus cotée et la plus chère, soi-disant que cela coûte plus de cent mille dollars par an. Kevin y vit depuis trois ans, il n'est jamais revenu à Roses pour passer quelques jours de vacances chez son père. C'est sa mère qui se déplace et qui va le voir étant donné que le français possède une grande villa à côté de San Francisco, expliqua Victor.

– Mais que fait-il dans la vie ce richissime français ? demanda Manuela dont l'investigation de journaliste revenait.

– Justement, on ne sait pas précisément. Il s'appelle Marcel Baronnier mais à Roses tout le monde le surnomme Le Baron. Il…

Victor ne put terminer sa phrase, il s'excusa auprès de Manuela de devoir la laisser car le planton de garde l'appela pour qu'il vienne d'urgence à l'accueil. Il partit en emportant sa chaise et souhaita une bonne nuit à la détenue.

Elle s'allongea sur la couchette et s'enroula dans une couverture. La fatigue sans doute la fit frissonner. Il ne faisait pourtant pas froid dans sa cellule, les yeux fixés au plafond, elle repassa dans sa tête, les conversations entretenues avec Victor. Elle se sentit un peu moins stressée et surtout en sécurité par rapport aux évènements de ces dernières heures. Elle finit par s'endormir sans savoir que son ami Victor était venu plusieurs fois dans la nuit pour s'assurer que tout allait bien.

Le lendemain matin, un peu avant huit heures, le capitaine Arturo Fortia franchit la porte du commissariat. Le visage défait, l'air maussade, laissant apparaître des cernes sous les yeux. Il ne sortait pas de chez lui quand il était en repos. Il buvait jusqu'à tomber ivre mort et ses nuits se passaient ainsi sans lui laisser le moindre repos de l'esprit.

– Que l'on serve un café à la détenue et qu'on l'amène dans mon bureau, apportez-moi aussi un café, ordonna-t-il à l'agent qu'il croisa dans le couloir.

Manuela fut amenée dans le bureau, les mains menottées dans le dos. Le capitaine ne s'aperçut même pas que sa jupe et son corsage avaient été recousus.

– Pas la peine de vous asseoir ! Prenez ce café et nous irons voir si le camion de votre déménagement est bien arrivé à Port Canigo, dit-il en portant son mug à la bouche et demanda qu'on enlève les menottes à la détenue pour qu'elle puisse

boire.

– Je ne vous demande pas si vous avez passé une bonne nuit, capitaine ? Parce que pour moi, c'était une grande première dont je me souviendrai le restant de mes jours et ce grâce à vous. Je ne vous remercierai pas de m'avoir fait passer une nuit en cellule. Elle repoussa sa tasse sur le bureau si brutalement que le restant du café, vint s'étaler sur un dossier.

– Toutes pareilles les bonnes femmes, jamais contentes et capricieuses en plus. Vous étiez au chaud et en sécurité et vous avez bénéficié d'un séjour gratuit. Alors estimez-vous heureuse ! Allez, maintenant ça suffit, on y va ! conclut le capitaine en entraînant la détenue par le bras et la faisant grimper dans la voiture de police.

Arrivée sur le parking de Port Canigo, Manuela sourit en voyant le camion de déménagement garé devant l'immeuble. Le chauffeur et son collègue discutaient avec Rosa, la concierge et Isabella la responsable de l'agence immobilière ayant procédé à la location de l'appartement qu'avait réservé Manuela.

La voiture s'arrêta derrière le camion. Elle pensa, que tous ses ennuis finissaient par s'arranger mais aussi qu'elle avait hâte de quitter cet abominable policier qui à tout instant la regardait avec haine dans son rétroviseur. Elle espéra que c'était la fin du cauchemar.

Quand Isabella la vit descendre de la voiture de police, elle fut étonnée et surprise de devoir accueillir une nouvelle locataire conduite par les forces de l'ordre et se demanda qui était cette Manuela. J'espère que ce n'est pas une délinquante ? À voir son visage, on aurait presque pu deviner ce qu'elle pensait.

Manuela demanda aux déménageurs s'ils se souvenaient d'avoir vu son sac à main posé sur le carton.

– Oui madame, c'est moi qui l'ai vu, je me suis permis de le mettre dans le dernier carton qui n'était pas fermé.

Les deux portes à l'arrière du camion furent ouvertes et ils se saisirent du carton contenant le sac à main. Effectivement, il y était. Elle était heureuse de prouver son identité à ce capitaine qui trépignait déjà d'impatience. Elle eut les larmes aux yeux. Enfin, elle allait être libre et tranquille.

Le capitaine vérifia un par un les papiers de Manuela.

– Bien ! Vous êtes libre. Maintenant, je vous conseille de revenir au plus tôt au commissariat pour payer l'amende pour stationnement sur une zone interdite de votre voiture de manière qu'on enlève le sabot qui a été posé pour la bloquer.

– Ce n'est pas possible ! C'est vous qui m'avez empêchée hier de repartir et maintenant vous me verbalisez. Vous n'avez aucun scrupule capitaine, lui rétorqua Manuela.

Il feint de ne pas entendre la réflexion qui lui était adressée et remonta dans sa voiture pour repartir vers le commissariat.

Isabella qui n'avait rien perdu de la conversation, les bras croisés, les yeux écarquillés, se permit de demander des explications à Manuela. Elle lui raconta sommairement ce qui c'était passé depuis la veille de son arrivée à Roses et la nuit qu'elle venait de passer en cellule sans aucun motif valable.

– C'est bien Arturo Fortia ! Il est devenu exécrable envers les femmes depuis

son divorce et dire qu'avant cela, il était très sympathique, aimable et arrangeant. Maintenant, tout juste s'il nous dit bonjour, pourtant il est connu de tout le monde, avança la concierge.

– Enfin, chère Madame, essayez d'oublier ce fâcheux incident. Allez, venez que je vous ouvre et vous montre votre appartement. Si vous avez besoin de quoi que ce soit demandez à Rosa, elle vous conseillera et vous dirigera au mieux. C'est la plus professionnelle et la plus aimable gardienne d'immeubles de Roses, lui dit Isabella en désignant Rosa à qui elle donna une tape amicale sur l'épaule.

Une fois seule, elle fit plusieurs fois le tour de son appartement rempli de cartons, les déménageurs avaient mis en place les meubles sur les consignes de Manuela. Malgré une certaine fatigue, elle se sentit heureuse et se projeta dans sa nouvelle vie qui commençait à Roses.

Elle déballa quelques cartons de première nécessité, prit une douche et sans même se demander si son estomac lui réclamait un peu à manger, elle se mit au lit et dormit à poings fermés.

Elle consacra tout son vendredi et samedi à l'agencement de son appartement. Elle posa le dernier bibelot sur le guéridon de l'entrée et le résultat de l'ensemble lui plut. Manuela aimait faire le mélange du mobilier ancien et du contemporain très moderne.

Son nouveau domicile lui convint parfaitement, très lumineux, sentant encore la peinture fraîchement posée, il était propre et suffisamment spacieux pour elle. Il était composé d'un hall d'entrée prolongé par un petit couloir servant une chambre à coucher séparée par une salle de bains avec douche à l'italienne. Une cuisine américaine toute bleue avec un plan de travail en marbre gris et la belle pièce à vivre donnait sur un grand balcon permettant d'y mettre une table et des chaises, un étendoir à linge ainsi qu'un barbecue électrique. La vue était magnifique avec au pied de l'immeuble une marina. De là, elle pouvait admirer les voiliers et les bateaux à moteur amarrés sur le canal d'où ils partaient en mer. En face, les montagnes majestueuses du Canigou avec son contraste, la mer et la montagne qui se côtoient et sur sa droite, les belles villas perchées sur la colline de Palau ainsi que les lacets de la route menant à Cadaques.

La résidence est très sécurisée. Élias, le mari de la concierge, entretenait bien les espaces verts et la belle piscine.

Une fois son installation terminée, elle se détendit sur son balcon devant une tasse de café avant de se rendre au commissariat pour régler l'amende afin de récupérer sa voiture au plus vite. Elle appréhendait de rencontrer le monstre qui l'avait emprisonnée mais il n'en fut rien. Il n'y avait personne, pas même Victor à qui elle aurait donné sa reconnaissance pour sa bonté. Soulagée, elle récupéra rapidement son véhicule et décida de se rendre au magasin Mercadona pour y faire ses courses pour le week-end, où elle trouva un étal de poissons bien achalandé et de belle qualité à des prix très abordables. Elle mit plus de temps qu'elle ne le pensait car les produits et surtout les emballages sont très différents de ceux des supérettes où elle avait l'habitude de se servir.

5

Dimanche 3 mars 2019

Heureuse d'avoir retrouvé son lit douillet, fatiguée par son installation et du stress accumulé dès son arrivée à Roses, de l'arrestation dont elle a été victime telle une criminelle par cet odieux personnage ainsi que la nuit passée sur la couchette sans confort n'arrangeant pas ses angoisses, elle se sentit satisfaite et heureuse de ce nouvel environnement. Elle passa une bonne nuit sans cauchemar et ne se réveilla qu'en fin de matinée.

Elle fut tirée de son sommeil par une forte musique qui la réveilla en sursaut. Elle regarda si ce tintamarre ne venait pas de son radio-réveil qui aurait sans doute été mal réglé. Elle écouta en se frottant les yeux encore remplis de sommeil. Elle comprit, car elle se souvint avoir vu des affiches annonçant le carnaval de Roses avec son grand défilé déguisé du dimanche qui devait sans doute se mettre en place avant la traversée de la ville.

Depuis un certain temps, elle avait pris l'habitude de se parler à haute voix.

– Cela me fera du bien de m'y rendre et de participer à la fête et puis j'adore l'ambiance bon enfant qui règne au sein d'un carnaval.

Elle se leva, s'étira quelques instants mais avant de prendre un petit-déjeuner rapide, elle fit le tour de son appartement. Elle changea un bibelot de place, satisfaite mais surtout heureuse d'avoir trouvé ce bel appartement. Son petit-déjeuner avalé, elle passa sous la douche, un léger maquillage devant le miroir lui renvoya un teint rayonnant, ses beaux yeux verts brillaient comme des émeraudes, elle se trouva belle. Devant son dressing, elle choisit de porter une tenue décontractée, un pantalon de lin blanc avec pour accessoire une ceinture tressée marron et blanc, et d'une chemise verte de la même matière, puis elle se chaussa de mocassins blancs. Elle rangea ses clefs dans son sac à main. Elle partit à pied en direction du centre-ville, elle se laissa guider par le son de la musique.

Elle emprunta l'esplanade, tout au long du trajet elle se trouva noyée dans le monde marchant dans le même sens qu'elle. Elle s'arrêta quelques instants pour admirer la beauté du site.

Avant de continuer sa marche, sa mémoire lui livra ce qu'elle avait appris sur Roses, la colline baignait déjà sous le soleil matinal, elle se souvint que la forteresse Château de La Trinité fut construite en 1544 par ordre du roi Charles Quint. De là, perché sur son promontoire, on pouvait contrôler et défendre la ville des invasions et des bateaux pirates, ce qui lui donnait un air solennel par rapport à toutes les villas aux façades blanches construites autour. Sa marche sur l'esplanade se termina pour arriver à l'entrée de l'avenue de Rhode.

Arrivée devant la citadelle, elle vit les chars se mettre en place, dans un brouhaha incroyable car chacun diffusait de la musique sortant par d'énormes baffles en rapport à leur thème.

Tous portaient un numéro et chacun s'accompagnait de plus de quatre-vingts participants costumés. Ceux qui étaient prêts commençaient à se balancer au rythme de la musique avec en main une boisson pour se mettre dans l'ambiance.

Une véritable fourmilière, les retardataires cherchaient leur place, Manuela regarda ébahie cette mise en scène qui la fit sourire. Le défilé se mit en route. Plus de cinquante-six chars et près de trois mille figurants, adultes et enfants, déguisés participaient à ce carnaval qui dure quatre jours du vendredi soir au lundi.

Manuela se mêla à la foule et s'installa sur l'une des chaises installées de chaque côté de cette grande avenue. Lorsqu'un char lui plaisait plus qu'un autre, elle applaudissait telle une enfant en se trémoussant sur sa chaise, elle était ravie. Plusieurs fois, elle reçut des confettis venant se poser sur sa belle chevelure noire.

Le premier char était un énorme papillon aux ailes multicolores suivi par toute une envolée de petits papillons qui dansaient en se tenant la main, les enfants s'en donnaient à cœur joie. Un autre, un gâteau géant avec les représentants coiffés de gâteaux trois étages et les robes en crème chantilly faites de papier crépon. Les thèmes étaient très divers : l'Égypte représentée sur un char par une pyramide puis un énorme crocodile, des hippies, des sataniques, un grand igloo et les esquimaux, un dragon crachant du feu, un bateau de pirate, Aladin et les mille et une nuits, Suivirent les Vikings, les Indiens, les Mayas, l'Inde, l'Espagne avec le flamenco, et bien d'autres thèmes préparés depuis plusieurs mois par des milliers de participants bénévoles.

C'était le carnaval le plus festif qu'elle puisse connaître. Ce qu'elle remarqua c'est que chaque char, possédait une tireuse à bière et que les jeunes gens, filles et garçons costumés venaient souvent consommer ou même se servaient un autre verre d'alcool. Il leur faut bien ça pour tenir le coup pendant ces quatre jours, ils peuvent ainsi se lâcher et mettre de l'ambiance, se dit-elle.

Devant elle, passait lentement sur une musique entraînante, un grand cabaret de couleurs vives et bariolées derrière lequel essayaient de danser en groupe uniquement des hommes travestis en danseuses, tutus pour certains et bas résille pour les autres.

C'est là, que son regard s'arrêta subitement et se posa sur une jeune femme. Il lui fallut attendre plusieurs instants pour être certaine de la reconnaître car le défilé faisait écran mais elle finit par voir Sophia qui se trouvait en face d'elle de l'autre côté de la chaussée. Sophia n'était apparemment pas seule.

Un homme, la tenait par la taille et de temps en temps lui donnait amoureusement un baiser sur le front ou sur le bout des lèvres. Sophia semblait éprise de cet homme et lui rendait ses baisers avec une certaine fougue. Manuela la trouva très belle. Elle portait un pantalon noir, un magnifique chemisier avec des motifs très discrets et ses épaules étaient recouvertes d'une étole assortie. Ses cheveux tirés en arrière, laissaient voir de magnifiques boucles d'oreilles très discrètes rappelant la couleur de ses yeux. Une magnifique femme du monde pensa Manuela, qui n'arrivait pas à retrouver physiquement la prostituée rencontrée sur le bord d'une route. L'homme à son bras devait avoir la cinquantaine. Il était grand, un corps d'athlète, le polo à manches courtes ajusté près du corps permettait d'admirer deux gros biceps musclés et un torse puissant, des longs cheveux châtain clair, un visage carré, des yeux verts lui donnaient un regard très profond. Sophia était accompagnée d'un très bel homme, un couple

très bien assorti, pensa Manuela.

Sophia, à son tour vit Manuela qui faisait de grands gestes en sa direction. Elle lui répondit et lui fit signe de traverser la chaussée pour les rejoindre.

Manuela laissa passer le char représentant une grande paillote des îles de Polynésie. Elle se faufila entre les vahinés et les hommes portant un simple pagne en paille, l'un d'entre eux l'invita à danser. Elle lui sourit et alla vite de l'autre côté. Sophia lui tendit la main pour franchir le trottoir derrière les chaises.

– Bonjour, Manuela ! C'est bien de participer au carnaval. Je suis heureuse de te voir et je ne pensais pas te rencontrer ici. Je pense également que tu es là pour préparer un article de presse car c'est vraiment la fête à Roses la plus attendue par toute la catalogne. Tu n'auras pas de mal à trouver les thèmes qui conviendront pour saluer la magie qui nous est offerte durant ces quelques jours, lui dit gentiment Sophia en lui faisant la bise.

Elle fut surprise par cette marque d'affection et étonnée par le vocabulaire employé par Sophia.

– Non ! Je n'ai pas encore commencé mon travail. J'ai terminé mon emménagement cette fin de semaine. Il est normal maintenant que j'habite Roses de participer aux festivités locales mais ma profession n'y est absolument pour rien, je t'assure ! Au fait, pendant que j'y pense et pour ne pas oublier, je te suis redevable, elle sortit de son sac, son porte-monnaie et lui tendit un billet de vingt euros. Chose promise, chose due ! Je te remercie encore de m'avoir dépannée l'autre jour. Manuela lui tendit le billet.

– Je t'en prie ! Je n'en veux pas. Je t'ai vue tellement désemparée que je ne pouvais pas te laisser ainsi.

Voyant que Sophia ne prenait pas le billet, elle la supplia.

– Si j'insiste car les bons comptes font les bons amis, ne crois-tu pas ? Tu m'as rendu un grand service. Mais si tu savais ce qui m'est arrivé lorsque je suis revenue de la station essence, tu étais déjà partie, quelle histoire !

Manuela se retint pour raconter son aventure, n'allait-elle pas commettre une erreur de parler de ce qui s'était passé au bord de la route. Son compagnon, n'est peut-être pas au courant des activités de son amie Sophia. Elle préféra ne rien dire, plutôt que commettre une énorme gaffe. Sur ce, elle changea rapidement de sujet. Elle regarda ce bel homme et s'adressa à Sophia

– Tu ne me présentes pas ?

– Pardon ! Je te présente mon compagnon Josep Bajol. Josep, je te présente Manuela, la fameuse journaliste dont je t'ai parlée qui était tombée en panne d'essence au rond-point et que j'ai dépanné de vingt euros.

Manuela sut par les dires de Sophia que Josep était au courant qu'elle se prostituait sur le bord de la route. Elle se posa vite la question. Était-ce son souteneur, son proxénète ? Qui sait ?

– Alors, explique ! Je suis curieuse de savoir ce qu'il t'est arrivé ?

Manuela n'écouta pas la demande de Sofia, elle venait de voir passer un char vert, jaune et bleu décoré de plumes et de boas représentant le Brésil. Son attention fut attirée car elle reconnut sa fille parmi les festivaliers brésiliens qui dansaient sur des rythmes effrénés, les femmes vêtues de jupes larges, très

courtes et d'un simple soutien-gorge en plumes cachant très peu leurs poitrines.

Un garçon collé derrière Paulina avait posé une main sur ses fesses et l'autre sur sa poitrine, tout en se frottant contre elle. Elle regardait avec ébahissement cette scène franchement sexuelle et grossière.

Faire ça en public ! Manuela n'en croyait pas ses yeux. Sans vergogne, Paulina se laissait peloter et donnait l'impression d'être droguée ou alcoolisée. Tous les deux ne dansaient pas, ils avançaient dans un état second. Elle se sépara de son compagnon pour demander un gobelet de boisson au figurant qui se trouvait sur le char. Elle but une gorgée du breuvage sans doute alcoolisé et elle embrassa son copain en lui recrachant le liquide dans la bouche et lui en fit de même.

Le sang de Manuela ne fit qu'un tour. S'excusant brièvement auprès de Sophia et Josep, elle les laissa pantois sans même un motif, écarta la chaise pour passer afin de suivre les festivaliers qui avançaient. Elle courut sur une dizaine de mètres pour rattraper sa fille. Elle écarta sans ménagement le copain qui continuait à la tripoter et elle saisit Paulina par l'épaule en l'obligeant à se retourner. Paulina faillit tomber à la renverse, sa mère la retint afin d'éviter la chute et constata en la voyant que ses yeux étaient rouges et que son haleine sentait l'alcool.

– Maman, qu'est-ce que tu fais là ? En parlant, elle laissa échapper une série de rots qui voulaient tout dire.

– Paulina, tu es saoule, ma fille ! Viens, suis-moi, insista Manuela en essayant de l'entraîner vers une chaise vide pour qu'elle puisse s'asseoir.

– Ah, c'est bien toi ! Ça fait des mois que tu ne m'as pas vue et tu viens me déranger pendant le carnaval, alors que je m'amuse ! Tu n'as pas changé, t'es toujours aussi emmerdante, bougonna Paulina avec difficulté en repoussant le bras de sa mère.

– Arrête Paulina ! Tu es ivre et tu te donnes en spectacle. J'ai honte pour toi. Je ne peux pas te laisser te détruire comme ça, te rends-tu compte ma chérie que tu te donnes en spectacle avec cet individu que tu ne connais certainement pas ! Insista Manuela.

– Je suis majeure ! Je bois, je fume, je me shoote et je baise. Tu n'as rien à dire et en plus je t'emmerde, cracha Paulina à sa mère.

Ces dernières paroles lui furent jetées en pleine figure, pas acceptable pour une mère de recevoir de sa propre fille des insultes devant tous les spectateurs.

Elle ne se retint pas et lui donna une gifle qui envoya voler sa couronne de plumes. Paulina tomba à la renverse mais fut retenue de justesse par son copain l'empêchant de chuter au sol.

Lui, se jeta sur Manuela et se mit à la gifler. Puis les poings fermés, il essayait de la boxer pour atteindre son visage mais il titubait tellement qu'il frappait dans le vide, les yeux mi-clos, il ressemblait plus à un pantin qu'à un danseur brésilien.

Manuela évitait les coups et lasse de cette situation, d'un geste prompt elle se servit de son sac à main et le frappa au visage sans le vouloir. Il tomba par terre.

Deux autres participants s'arrêtèrent près d'eux. Ils ramassèrent le danseur et laissèrent le défilé continuer sur une musique endiablée dans une réelle ferveur populaire.

Deux Mossos d'Esquadra présents dans le secteur, arrivèrent. Ils s'inquiétèrent de savoir s'il y avait un problème. L'un des festivaliers expliqua que cette folle, en montrant Manuela, était entrée dans le cortège, alors qu'elle n'avait rien à y faire et qu'à ce moment-là, elle avait agressé le jeune homme et sa compagne sans raison. Il leur précisa aussi que le jeune homme qu'il connaissait très bien pour être un de ses amis, s'appelle Felipe Espola, le fils de Miguel Espola, député et président de l'ERC (gauche républicaine catalane) pour la région de Gérone et bras droit du ministre de la justice de la Généralité Catalane.

Sur ce, et sans ménagement, ils escortèrent Manuela pour sortir du défilé et l'emmenèrent jusqu'à la voiture de police. Ils prirent aussitôt, sirène hurlante la direction du commissariat des Mossos.

Elle n'avait pas résisté ni protesté tellement elle était déconcertée, anéantie par ce qu'elle venait de vivre et de subir par sa propre fille enivrée, injurieuse, irrespectueuse par son comportement physique, le tout sans ménagement.

Une fois arrivée au commissariat, elle fut conduite auprès du capitaine qui, en la voyant arriver, la reçut avec un large sourire.

Il s'adressa aux deux agents.

– En attendant que vous m'expliquiez les raisons de cette interpellation, mettez-moi ça en cellule !

Les deux policiers exécutèrent les ordres et quelques instants après revinrent auprès de leur supérieur pour lui donner le détail des faits qui s'étaient déroulés pendant le carnaval.

Une fois de plus, Manuela se trouva derrière les barreaux, elle se mit à sangloter, elle ne comprenait pas pourquoi le mauvais sort s'acharnait une nouvelle fois sur elle.

Une heure après, tranquillement installé à son bureau, le capitaine ayant pris connaissance des faits but quelques cafés arrosés de brandy et vint lui-même la sortir de cellule pour la faire asseoir en face de lui. Il avait placé une chaise basse afin que la gent féminine qu'il interrogeait habituellement se trouve en position inférieure à lui, il montrait déjà son plaisir à la voir plus petite que lui, une façon de la rabaisser une fois de plus.

– Bien ! Je récapitule, vous êtes arrivée depuis trois jours et c'est votre deuxième interpellation qui fait que vous terminerez en cellule. Dites-moi, vous voulez détenir un record ? Vous devez comprendre aisément que ce n'est pas un hôtel, ici. Moi qui pensais ne plus vous revoir. Expliquez-moi ? Ils ne voulaient plus de vous à Madrid, ils préféraient que vous veniez en Catalogne pour semer la zizanie, c'est réussi ! En peu de temps, vous êtes la championne ! Croyez-moi, cela ne va pas se passer comme ça ! Vous pouvez en être sûre, je vais m'occuper de votre cas. Vous êtes une véritable fouteuse de merde, dit le capitaine en haussant le ton et devenant rouge de colère. Au fait, vous n'attendrez pas votre ami Victor cette nuit. Comme je hais la trahison, je l'ai muté à la circulation. J'ai appris, lors de votre première incarcération, qu'il avait passé une grande partie de la soirée à parler avec vous, alors qu'il savait que l'on ne doit pas avoir de contact avec les détenus en dehors des interrogatoires et si vous pensez que je n'ai pas remarqué que vos vêtements ont été recousus, vous ne me connaissez

pas, j'ai un sens très aigu de l'observation. C'est lui qui vous a fourni un nécessaire de couture et une paire de ciseaux avec lesquels vous auriez pu attenter à vos jours. On appelle ça une faute professionnelle, Madame ! Ce n'était qu'une parenthèse, maintenant, expliquez-vous ?

– Une nouvelle fois, je n'y suis pour rien ! Je me trouvais parmi les spectateurs quand j'ai reconnu ma fille. Je voulais lui parler et lui faire une remontrance pour son comportement vulgaire avec ce garçon qui se permettait de la peloter en public. Je souhaitais tout simplement qu'elle sorte du défilé, ils se montraient tous les deux dans des positions inacceptables pour une mère qui n'a pas donné ce genre d'éducation à sa fille. Leur attitude n'avait rien à voir avec le thème du char. Tous les deux, fortement alcoolisés, tenaient tout juste debout. Voyant que ma fille se rebellait contre moi et que j'essayais de la tirer par le bras pour me suivre, ce jeune homme m'a agressée en me donnant des gifles et des coups de poing. Alors, je me suis défendue comme j'ai pu en me servant de mon sac à main. C'est exactement ce qui s'est passé, je vous le jure ! Manuela donna au capitaine toutes les explications calmement pour éviter de le rendre encore plus hargneux qu'il ne l'était déjà.

– C'est cela même !

– Oui ! C'est cela même et comme je suis au commissariat j'en profite pour déposer une plainte contre ce jeune homme pour agression. Regardez, j'ai la joue toute gonflée et un hématome à la poitrine qui me fait mal, affirma Manuela en ouvrant légèrement son chemisier pour lui prouver sa bonne foi.

– Ah non ! Ne me faites pas le coup de l'autre jour en montrant vos seins pour essayer de m'amadouer.

– Mais pour qui me prenez-vous ? Arrêtez vos insinuations et prenez ma plainte, insista fortement Manuela en refermant son chemisier et commençant à perdre patience.

– Chaque chose en son temps ma belle ! Prenons les faits, vous êtes entrée dans le cortège du carnaval et vous avez frappé avec votre sac à main, le jeune Felipe Espola, ce fameux sac responsable de tous vos problèmes ! Celui que vous aviez oublié dans le carton de déménagement et que l'on a retrouvé le lendemain avec vos papiers. Je me demande si c'est le sac qui est de plomb ou bien si vous possédez une main de fer pour que le jeune homme tombe assommé sur le sol !

– J'espère qu'il n'a rien et que sa blessure est sans séquelle ? s'inquiéta Manuela.

– Plus de peur que de mal ! Une éraflure mais il a beaucoup saigné, il est actuellement au centre médical. C'est quand même une agression qui tombe mal pour vous car il est le fils de notre député. J'ai bien peur que l'affaire ne s'arrête pas là.

Manuela réexpliqua exactement ce qu'il s'était passé. Le capitaine l'écoutait patiemment et prit lui-même conscience du contexte qui le ramena à sa situation personnelle.

Ils discutèrent un bon moment sur l'éducation des enfants, sur le rôle de chacun des parents séparés afin que l'enfant puisse s'épanouir sans trop souffrir de la vie en général même sentimentale et en définitive, ils se trouvèrent des

points communs.

– Il faudrait interdire l'alcool lors de ces défilés, dit fermement Manuela.

– Je suis d'accord avec vous ! Mais il faut que vous sachiez que si le carnaval connaît un si grand succès, c'est également grâce aux jeunes. Une fois déguisés, ils se lâchent et boivent outre mesure pour faire la fête et mettre de l'ambiance. Il est difficile de tout concilier mais pour nous policiers, il faut tout de même faire régner l'ordre et je vous avoue que l'on a bien du mal. Nous ne sommes pas suffisamment nombreux pour ce type de manifestations. Comme vous avez pu le constater, votre interpellation a mobilisé deux de mes agents, alors qu'une dispute avec votre fille ne nécessitait pas de blesser ce jeune homme. Vous pouviez régler vos problèmes ailleurs ! Soit, je vais prendre quand même votre plainte, dit le capitaine.

Manuela, après avoir écouté sagement le capitaine, se mit à réfléchir et en regrettant presque son d'intervention, elle lui donna raison. Elle se fit également le triste constat que beaucoup de parents dont elle fait partie démissionnent de leur rôle d'éducation étant donné que la nouvelle génération est exposée à vivre une autre vie, plus libertaire, et n'est plus apte à écouter les conseils qui leur sont donnés.

Une fois la déposition faite, le téléphone se mit à sonner pour le prévenir que l'avocat du jeune Espola venait déposer plainte contre Manuela. Il dut une nouvelle fois la remettre en cellule. Manuela se laissa guider complètement perdue par ce qui lui arrivait. L'avocat ne perdit pas de temps, il devait passer sa soirée entre amis. Quelques minutes plus tard, il quittait le commissariat.

En début de soirée, la voiture du député Miguel Espola arriva au commissariat. Il fut accueilli comme il devait l'être avec tous les honneurs qui s'imposent pour la venue d'une haute personnalité. Connaissant les lieux, il se dirigea directement vers le bureau du capitaine. Après lui avoir parlé quelques instants, il demanda à voir la détenue et pria qu'on la fasse venir dans le bureau.

Les yeux rougis et le teint pâle, elle se trouva face à un homme âgé d'une soixantaine d'années, portant un costume gris bien coupé et de surcroît de bonne facture. L'air sympathique, il s'approcha d'elle et lui tendit la main.

– Bonsoir Madame ! Je me présente, je suis le député Miguel Espola et je regrette la situation dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Voilà ! Je tiens à vous présenter mes excuses pour le comportement de mon fils et je tiens à vous rassurer, car j'ai fait retirer immédiatement la plainte qu'il a portée contre vous. Très sincèrement, je suis navré de ce qui s'est passé et j'espère que vous n'avez pas été blessée car j'ai appris que lui aussi vous avait frappée. Je mets bien entendu à votre disposition mon médecin et je m'occupe de régler personnellement tous les frais médicaux nécessaires dont vous auriez besoin. À l'instant, je vous trouve très pâle ! Comment vous sentez-vous, Madame ? demanda poliment le député.

– Ça va ! Juste fatiguée par tous les problèmes vécus ces derniers jours. Rien de grave, je vous assure. Monsieur le député, expliquez-moi ? Je suis mise en cellule, alors que votre fils m'agresse et c'est vous maintenant qui venez, en personne vous inquiéter de mon état de santé. Je ne comprends pas ! Que me

vaut l'honneur de ce revirement.

– Madame, je vais tout vous expliquer. J'aimerais le faire en dehors de ce commissariat et en privé si vous le permettez. Cela risque de prendre un peu de votre temps si cela ne vous dérange pas. Capitaine, madame est libre puisqu'il n'y a aucune plainte contre elle. Vous pouvez la laisser sortir.

– Bien monsieur le député, dois-je faire raccompagner madame chez elle ?

– Non, inutile je m'en charge personnellement !

Le regard du capitaine fixé sur Manuela lui exprimait une haine indescriptible.

Sur le seuil du commissariat, le chauffeur du député, téléphone en main prenait une vidéo en gros plan lorsque le député serra la main de Manuela puis celle du capitaine des Mossos.

Manuela comprit qu'il s'agissait d'une mise en scène et se permit de demander pourquoi tout ce manège.

– Madame, il n'y a aucun stratagème, ne vous inquiétez pas ! Je vous donnerai toutes les explications dans quelques minutes. Ils prirent place à l'arrière de la grande limousine noire. Une fois installés, la voiture démarra et quitta le quartier du commissariat. À ce moment-là, le député se tourna vers Manuela en lui demandant.

– Je pense que tout comme moi, vous devez avoir faim ?

– Oui, je vous le confirme monsieur, je n'ai rien mangé de la journée depuis mon petit-déjeuner de ce matin.

– Parfait ! Alors, je vous propose que l'on discute autour d'une bonne table. Ernesto, pouvez-vous retenir une table au ROM, demanda-t-il à son chauffeur sans attendre l'aval de Manuela.

– Bien Monsieur, tout de suite.

– Monsieur, c'est complet au ROM, répondit le chauffeur après avoir raccroché.

– Rappelez, et dites que c'est pour le député Espola, je veux une table à l'étage et face à la mer, insista le député.

Une minute plus tard, le chauffeur confirma que sa table était réservée comme il l'avait demandé.

– Excusez-moi ! Après avoir passé ma journée sous le soleil lors du carnaval puis à l'ombre dans cette cellule, j'aurais besoin de prendre quelques instants pour me doucher et me changer, si cela ne vous dérange pas, Monsieur le député.

– Je vous comprends, et pardonnez-moi de ne pas y avoir pensé madame.

– Ernesto, direction Port Canigo.

– Comment savez-vous que j'habite là-bas ?

– On sait tout sur tout le monde, Madame. Prenez votre temps, je vais en profiter pour passer quelques coups de téléphone en vous attendant.

Elle prit le temps nécessaire pour se préparer et le résultat en valait la peine.

Le député pourtant habitué à voir de très belles femmes en fut charmé. Elle était habillée d'une robe fourreau noire qui épousait parfaitement ses courbes et s'était chaussée de hauts talons, elle portait un maquillage discret qui la mettait en valeur cachant entièrement sa joue meurtrie. Ses boucles d'oreilles étaient assorties au bracelet composé de véritables pierreries. Ce soir, Manuela sortait

tout droit d'un magazine de mode.

Ils furent accueillis comme de hautes personnalités par le gérant du restaurant Rom situé sur le passage maritime. Il les installa en personne à une table un peu retirée, à la demande du chauffeur, sur la terrasse face à la mer. De là, ils pouvaient entendre la musique prévue pour le bal populaire organisé au centre-ville.

Manuela s'émerveilla de ce point de vue ! La colline Puig Rom illuminée, les lumières d'Empuriabrava et de l'Escala et les bateaux mouillants dans la baie sous le clair de lune ressemblaient à des petites lucioles lumineuses.

Le gérant n'oublia pas de mentionner que son établissement est reconnu par le guide Michelin pour servir les meilleurs ingrédients locaux sélectionnés par ses chefs sur les marchés régionaux et au port de pêche. Pour répondre à leur demande puisqu'ils souhaitaient manger du poisson, il proposa en entrée des filets de morue à la confiture de piquillo, puis des gambas de Roses ou un loup à l'espagnole et en dessert une crème catalane. Il offrit les flûtes de Cava et leur apporta un blanc d'Emporda sélectionné par le chef œnologue de son établissement.

– Maintenant que nous sommes bien installés à une bonne table, pouvez-vous m'expliquer Monsieur le député, les raisons pour lesquelles vous avez retiré la plainte de votre fils, ma sortie de cellule et à l'instant votre invitation dans un des plus prestigieux restaurants de Roses, pourquoi ce revirement ? Je ne comprends pas ! Vous êtes un homme politique et moi une journaliste fraîchement arrivée, on ne va pas se raconter des histoires ! En même temps, ils levèrent leurs verres pour trinquer.

– Tout à fait ! Répondit-il en faisant signe à son chauffeur de venir qui installé au bar du restaurant arriva aussitôt.

– Ernesto, passez-moi le téléphone, s'il vous plaît !

– Le voici Monsieur !

Ernesto repartit discrètement à sa place pour prendre une collation et une boisson non alcoolisée. Avant d'être chauffeur, Ernesto avait fait les écoles d'hôtellerie pour devenir maître d'hôtel. C'est la raison pour laquelle, il avait appris les bonnes manières et surtout la discrétion.

Le député montra une vidéo à Manuela. Celle-ci ne durait pas plus d'une minute, c'était un montage qui montrait Felipe Espola en train de frapper à coups de poing une femme. Le commentaire était le suivant : le fils du député de l'ERC, Miguel Espola, frappe une journaliste castillane du journal El Païs venue spécialement pour écrire un article sur le carnaval.

– Je ne vous cacherai pas que cette vidéo a été mise en ligne sur les réseaux sociaux et actuellement, comme vous pouvez le constater, elle est visionnée par plus de deux cent mille internautes. Regardez et lisez quelques commentaires ! Compléta le député.

Ceux-ci allaient tous dans le même sens :

Où vont s'arrêter les indépendantistes catalans ?

La liberté de la presse est bafouée par les politiques catalans !

Que fait la police ?

Quelle honte ! Parce qu'il est fils d'un homme politique, il se croit tout permis !

– Je vous prie de m'excuser, mais je ne suis pour rien dans ce détournement de faits, souligna Manuela.

– Je sais ! Actuellement, les fake news sur les réseaux sociaux sont de plus en plus importantes et de plus en plus nuisibles et font par ce fait encore plus de mal. Il est difficile après leurs diffusions de démontrer que ce sont de fausses rumeurs sur des montages tronqués.

– Mais alors comment faire ?

– Montrer qu'il n'y a aucun problème entre nous en diffusant tout simplement une vidéo prouvant le contraire de ce qui se dit. Tout à l'heure Ernesto a filmé notre poignée de main devant le commissariat ainsi que celle du capitaine Fortia. La raison pour laquelle nous sommes là tous les deux est que je sollicite votre bienveillance pour vous demander l'autorisation de diffuser cette vidéo. Par la même occasion, si vous pouviez retirer votre plainte contre mon fils, je vous en serais très reconnaissant !

– Mais bien sûr ! Je n'avais nullement l'intention de nuire à votre fils. En même temps, je vous accorde toute ma confiance et je vous donne mon autorisation de publier cette vidéo sur les réseaux sociaux qui montrera que nous sommes d'accord, confirma Manuela.

– Merci ! Vraiment, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

– Puis-je alors vous demander deux choses si vous me le permettez ?

– Je vous en prie !

– Ma fille était accompagnée de votre fils, savez-vous s'ils se connaissaient avant le carnaval ?

Le député sourit et lui répondit.

– Oui bien sûr ! Je connais Paulina depuis plus de six mois. Elle vient régulièrement à la maison pour dîner en famille et passer quelques fins de semaine avec nous lorsque nous partons en visite dans le pays ou ailleurs. Vous avez une fille charmante, bien élevée, très cultivée et intelligente. Elle est très belle, permettez-moi ce compliment, car elle vous ressemble ! Avant qu'elle fasse son entrée dans notre maison, surveillant les fréquentations de mon fils, je me suis autorisé à prendre quelques renseignements sur sa famille. Son père possède une bonne situation dans l'immobilier à Roses. Vous concernant, sachant que vous viviez à Madrid, j'ai lu quelques-uns de vos articles et je savais que j'avais affaire à une journaliste de renom. Quelle est la deuxième chose que vous souhaitiez me demander ?

– Lors de ma première arrestation, j'ai fait la connaissance du policier qui se trouvait de garde cette nuit-là, il s'appelle Victor. Nous avons beaucoup parlé, il m'a d'abord réconfortée et puis m'a fait la confidence que son métier ne lui plaisait pas, que son rêve serait de travailler dans le social. Alors j'en viens droit au but, pourriez-vous faire quelque chose pour lui trouver une place qui lui conviendrait mieux que de faire la circulation. Ce qui me navre c'est que le capitaine l'a sanctionné pour avoir eu un contact avec moi alors que le règlement l'interdit, il l'a muté à la circulation.

– Écoutez, soyez sans crainte, je m'en occupe ! Sans doute pas dans l'immédiat car il faut qu'un poste se libère et qu'il pose sa candidature mais je m'arrangerai pour qu'il soit prioritaire.

– Merci beaucoup !

– Pour en revenir à vos articles de presse, j'aime beaucoup votre plume car vous savez écrire de manière que le lecteur puisse lire entre les lignes. Vous vous montrez d'une très grande habileté. D'autant qu'actuellement, il ne faut surtout pas augmenter la tension entre Madrid et la Catalogne suite au référendum d'octobre deux mille dix-sept concernant l'indépendance de la catalogne et surtout au moment du procès des douze leaders indépendantistes politiques catalans emprisonnés depuis presque deux ans.

Pendant tout le repas, ils conversèrent de ce qui s'était passé depuis le 1er octobre 2017. Le député donna plus de détails à Manuela afin de compléter ses connaissances.

Le premier octobre 2017, la Généralité de Catalogne représentée par son Président Carlos Puigdemont exigea un référendum pour son indépendance.

La question à laquelle les électeurs devaient répondre par un simple Oui ou Non, il était demandé : Souhaitez-vous, que la Catalogne soit un État indépendant sous la forme d'une République ?

Sur les cinq millions d'électeurs, il y a eu plus de cinquante pour cent d'abstentions et le Oui l'emporta à quatre-vingt-dix pour cent.

Ce référendum fut considéré comme illégal.

Premièrement, par le parlement de la Généralité de Catalogne car les différents partis politiques l'avaient refusé et le Président était passé outre alors qu'il n'avait pas obtenu l'aval des deux tiers des parlementaires catalans.

Deuxièmement, la Commission Européenne a confirmé son illégalité car le référendum ne respectait pas les normes dans son déroulement.

Troisièmement, ce référendum était contraire aux obligations imposées par la Constitution Espagnole aux régions car il nuisait gravement à l'intérêt général de l'Espagne.

Malgré cela, le 10 octobre 2017, le président de la Généralité, Carlos Puigdemont, déclara l'Indépendance de la Catalogne.

Le gouvernement espagnol fit appliquer l'article 155 de la constitution espagnole impliquant la cessation de l'exécutif de la Généralité et la reprise de ses fonctions par le gouvernement central.

Démis de ses fonctions, Carlos Puigdemont s'enfuit, avec quatre de ses conseillers en Belgique pendant que douze membres indépendantistes du gouvernement de la Généralité catalane furent emprisonnés à Madrid pour crimes présumés de rébellion, de sédition et de détournement de fonds publics.

Aucun pays n'a reconnu la légitimité de la déclaration d'indépendance de la Catalogne.

– Si vous me permettez Monsieur le député, j'aimerais vous donner mon point de vue concernant ces emprisonnements. Ces gens sont coupables de rébellion envers l'État Espagnol mais ce ne sont pas des criminels. Avouez, qu'ils ne méritent pas vingt-cinq ans de prison, comme il en a été requis. À mon avis, il

vaudrait mieux leur enlever leurs droits civiques mais les laisser vivre en toute liberté, qu'en pensez-vous ?

– Je suis d'accord avec vous !

Ils terminèrent leur repas dans la bonne humeur et en toute cordialité.

Avant de se séparer Miguel Espola, sortit de la poche intérieure de sa veste une carte de visite qu'il remit à Manuela.

– Tenez, je me permets de vous remettre ma carte ! N'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin. Ce sera un plaisir pour moi de vous rendre service. Je me sens redevable, conclut le député.

La limousine ramena Manuela à son domicile. Elle se trouva soulagée par cette soirée qui se termina sur une note de convivialité et de sympathie et surtout qui lui permit de retrouver son appartement avec plaisir. Arrivée chez elle, elle s'installa sur son balcon pour faire le point de la journée. Les larmes lui vinrent aux yeux quand elle pensa à sa chère petite Paulina. Comment allait-elle faire pour l'approcher après cet incident ?

À deux heures du matin, elle se décida à aller au lit en se disant que dans quelques heures, il ferait jour et elle finit par s'endormir.

6

Avril 2019

Le rédacteur du journal El Païs avait demandé à Manuela de rencontrer les différentes personnalités se présentant aux élections municipales espagnoles prévues le 26 mai 2019, afin de connaître leurs programmes et dans quel contexte, les élections allaient se dérouler, étant donné que la Généralité avait dû renoncer à l'indépendance.

Elle obtint facilement des rendez-vous suite aux appels faits par le député Espola. Elle fut bien reçue par le candidat à la mairie de Figueres. Ce ne fut pas le cas à Gérone, fief de Carlos Puigdemont. L'entretien fut compliqué surtout quand elle posa au candidat de l'ERC la question du financement de l'exil de Carlos Puigdemont qui pendant que douze membres de son parlement croupissaient en cellule, lui vivait aisément au début de sa fuite dans des hôtels de luxe, puis dans une demeure de plus de cinq cents mètres carrés dans la banlieue bourgeoise de Bruxelles pour un loyer mensuel de quatre mille quatre cents euros, caution et loyer payés cash. N'ayant plus de fonctions parlementaires, ni d'autres revenus, alors d'où venait l'argent ? Est-ce de détournement de fonds publics dont il est accusé ? A-t-il mis cet argent en sécurité dans une banque Suisse ?

Comme réponse, elle fut reconduite à la porte.

Elle se dit qu'étant à Gérone, autant en profiter pour visiter la vieille ville et le quartier juif. La communauté juive durant le Moyen Âge était très importante à Gérone, elle se situait autour de la cathédrale. Ayant interdiction de faire du commerce de produits, les juifs étaient les seuls autorisés à prêter de l'argent et à faire des crédits. En 1492, les rois catholiques expulsèrent tous les juifs qui ne voulaient pas se convertir au christianisme.

Passant devant la mairie, elle sentit la main d'un homme qui lui tapotait l'épaule. Elle se retourna brusquement.

– Quelle surprise ou quelle coïncidence, Monsieur le député Espola, dit-elle en le reconnaissant.

– Alors, comment s'est passé votre rendez-vous ?

– Mal ! Je lui ai posé une seule question et il m'a renvoyée.

– Tel que je vous connais, vous avez dû lui parler de Puigdemont. C'est le sujet qui fâche surtout qu'il le défend et Madame la mairesse de Gérone est la représentante du parti de Puigdemont « Junts per Catalunya » (Ensemble pour la Catalogne) et elle a grande chance d'être réélue. Venez, allons prendre un verre dans ce café et nous en discuterons.

Le député commanda deux Vichy catalan.

– Un Vichy catalan ? Qu'est-ce que c'est ? Demanda Manuela étonnée.

– La meilleure eau gazeuse et digestive du monde, répondit fièrement le député.

Ils venaient à peine d'être servis que Manuela vit entrer sa fille au bras du jeune homme qu'elle avait bousculé lors du carnaval de Roses.

Pure coïncidence ou pas ?

– Felipe, venez avec Paulina vous asseoir à notre table, lança le député à son fils. Paulina embrasse ta mère, ordonna-t-il gentiment à la jeune fille.

Paulina s'approcha de sa mère et lui tendit la joue pour qu'elle puisse recevoir un bisou tandis que Felipe Espola attendait poliment pour lui tendre la main.

– Madame, je suis vraiment désolé de ce qui s'est passé lors du carnaval à Roses. Nous avions un peu abusé d'alcool. Sachez que je le regrette et je vous présente mes excuses, dit Felipe confusément.

– Maman, je te demande pardon, ajouta Paulina en rendant le bisou à sa mère.

Manuela était bouleversée, prise de court elle ne savait quoi répondre. Le député reprit diplomatiquement la parole.

– C'est bien les enfants. Manuela a compris depuis longtemps que c'était une erreur passagère et qu'au fond vous êtes de bons enfants.

– Mais Paulina, que fais-tu ici à Gérone, demanda Manuela qui avait repris ses esprits.

– Papa ne t'en a pas parlé ! Depuis, le mois d'octobre, je suis à l'université de Gérone où je prépare un master scientifique, répondit Paulina en serrant la main de Felipe.

– Nous sommes ensemble et nous avons un appartement à deux pas de l'université qui se trouve proche de la cathédrale et des remparts, informa Felipe.

– Mais tu as à peine dix-huit ans ! Tu es trop jeune pour te mettre en ménage, lança Manuela sidérée par ce qu'elle venait d'apprendre.

– Non maman, je vais sur mes dix-neuf ans et les temps ont changé. Avec Felipe, on s'aime et on s'entend bien. Alors il n'y a pas de mal à être heureux.

Manuela accepta la situation. Elle fut chagrinée quand elle apprit que l'appartement, où vivaient sa fille et son compagnon, avait été acheté spécialement pour leurs études par Anastasia, la belle-mère de Paulina et qu'elle lui donnait assez d'argent de poche pour les vivres et pour les extras.

Elle souhaita à sa fille d'être heureuse et de réussir dans ses études.

Quelques jours plus tard, elle se rendit à Barcelone, où elle fut bien reçue par Manuel Valls, l'ancien Premier ministre de la France qui se présentait à la mairie de Barcelone. Suite à sa défaite aux primaires du parti socialiste pour les présidentielles de 2017, et étant né en Espagne, il rejoignit Barcelone où grâce à sa nouvelle compagne et future épouse, Susana Gallardo, milliardaire et héritière d'une grande firme pharmaceutique, n'eut aucun mal à l'introduire dans les différents milieux politiques financiers et culturels. Elle l'aida à créer son parti pour les municipales et elle finança sa campagne.

Lors de l'entretien avec Manuela, il dit :

« Je vais être le prochain maire de Barcelone, j'ai l'expérience de la gestion et je changerai Barcelone car la ville se dégrade. Je ferai de Barcelone la première ville espagnole et une marque internationale ».

Pour terminer ses différents entretiens, elle rencontra le maire de Roses, candidate à sa réélection. Madame le maire lui avait donné rendez-vous non pas à la mairie mais sur le banc devant la citadelle. Était-ce un signe de résistance ?

La mairesse expliqua ce qu'avait fait la municipalité durant son mandat concernant l'entretien de la ville, les nouvelles stations d'épuration, la sécurité,

l'éducation, les zones de loisirs, la culture et le tourisme. Elle affirma que ce n'était pas suffisant et que dans son programme d'autres actions étaient en prévision.

– Suite à la montée des indépendantistes pensez-vous que vous allez conserver la mairie ? demanda Manuela.

– Je pense que les électeurs savent que notre équipe a bien géré la ville lors de notre dernier mandat et ils nous font confiance pour apporter encore plus et mieux à Roses. Mais je suis consciente que l'ERC sera un concurrent à ne pas négliger. Les élections se joueront à peu de chose. C'est pour cela que je demande aux petits candidats de se rallier à ma candidature, commenta la Mairesse.

– Pourquoi ? Y a-t-il beaucoup de candidats ?

– Une dizaine ! C'est un peu n'importe quoi pour notre ville. On trouve de tout, il y a même un ancien marin de la marine nationale espagnole, devenu artisan pêcheur suite au décès de ses parents, plus connu pour ses frasques que pour la gestion de son patrimoine. Alors imaginez, s'il prenait la mairie, la catastrophe que cela serait pour Roses. Il vaut mieux qu'il fasse des propositions que l'on regardera avec attention mais qu'il retire sa candidature.

– Comment se nomme cet homme ?

– Josep Bajol, son slogan est « Vivre différemment à Roses ».

– Et on peut le trouver où ce Josep Bajol.

– C'est simple. Vous prenez l'avenue de Rodes, celle qui longe le front de mer et vous verrez une maison de pêcheur avec un grand jardin entre deux immeubles. Vous ne pouvez pas vous tromper. Si vous le voyez dites-lui que je suis ouverte à la discussion et que je souhaite le rencontrer afin de nous mettre d'accord, conclut la Mairesse.

7

Tous les matins, dès l'aube, Manuela se lève et prend juste un grand verre de jus d'orange. Elle enfile sa tenue de sport et ses baskets puis sort de la résidence pour faire un jogging. Elle avait constaté en arrivant à Roses que les parcours pédestres ne manquaient pas pour les sportifs. Elle devint adepte à la pratique de ce sport qui lui permettait de se maintenir en forme et d'évacuer le stress de la semaine écoulée.

Avant de quitter son quartier, elle pouvait choisir son itinéraire : soit suivre le front de mer, depuis le canal servant de passe pour les bateaux partant en mer puis longer la promenade maritime jusqu'au port de pêche. En courant, elle pouvait admirer les hôtels de luxe et les immeubles en première ligne de mer. Elle n'était pas la seule à cette heure matinale de la journée, elle croisait des joggeurs, des sportifs adeptes de la marche nordique s'aidant de leurs bâtons et aussi des cyclistes. La ville de Roses a intégré sur la promenade une piste cyclable permettant à chacun de trouver sa place.

Soit, si elle voulait retrouver un peu de plus de calme et selon son état d'âme, elle pouvait courir en toute sécurité du côté sauvage de la Rubina. Ce parcours se situe dans la zone entre les marinas de Santa Margarida et Empuriabrava et possède une plage de sable fin avec des dunes et des systèmes lagunaires propres à une zone de marécage. Elle fait partie du parc naturel des Aiguamolls de l'Emporda. C'est la seule plage permettant l'accès autorisé aux chiens et la pratique du Kitesurf.

Une fois rentrée à l'appartement, elle prenait une bonne douche et un petit-déjeuner copieux pour entamer sa journée de travail.

Très souvent, quand ses proches discutaient avec Manuela, ils lui disaient qu'elle était sans le savoir une faiseuse passive de coïncidences. Elle reconnaissait que tout au long de sa vie elle avait connu beaucoup de coïncidences aussi personnelles que professionnelles qui lui apportèrent beaucoup de chance, changèrent le cours de sa vie et grâce auxquelles, elle était devenue une grande journaliste. Lors de ses déplacements pour ses enquêtes ou interviews, elle se trouvait souvent au bon moment, au bon endroit en tombant sur les personnes qui lui permettaient d'atteindre le but de ses investigations.

Un soir, se relaxant dans son fauteuil en buvant un mojito, elle se mit à penser à ces fameuses coïncidences.

Elle n'avait pas perdu l'habitude de se parler à elle-même.

– Qui dans sa vie n'a pas connu de coïncidences ? Chacun d'entre nous a déjà vécu, au moins une fois, une situation incroyable, c'est parfois difficile à expliquer ou à comprendre.

Ces événements imprévisibles qui permettent la venue des synchronicités peuvent être par exemple : vous vous dites qu'il faut que vous téléphoniez à une amie et c'est elle qui vous appelle à l'instant même. Vous regardez un programme sur un sujet précis à la télévision et c'est justement ce que vous vivez en ce moment. Vous croisez une personne dans la rue à laquelle vous pensiez justement la veille sans raison apparente, alors que vous ne vous êtes pas vues depuis des

années. Vous cherchez une solution à un problème dont vous ne trouvez pas la réponse et par hasard vous surprenez une phrase dans une conversation entre des personnes que vous ne connaissez pas, ce sont les paroles de celles-ci qui vous apportent la solution.

Il semblerait que tous les éléments du monde, les personnes et les événements soient connectés entre eux par des fils invisibles qui brillent et se rejoignent de temps en temps. C'est du moins l'affirmation du célèbre psychiatre Carl Gustav Jung. Ce phénomène, appelé synchronicité, est peut-être le phénomène le plus mystérieux de l'univers.

Jung a conclu qu'il existait un lien très étroit entre l'être humain et ce qui l'entoure, ou plutôt l'espace, le temps, le conscient et l'inconscient. Par moments, sous l'influence de nos actions et objectifs, une attraction très forte surgit et provoque des coïncidences inattendues : c'est ce que nous appelons des coïncidences fatales, le destin, de la chance, voire un miracle.

Toujours est-il que son existence nous permet d'agir et de prendre des décisions, ou de changer notre vie radicalement.

Ce matin-là, Manuela avait choisi la zone sauvage de la Rubina pour courir. Elle venait de franchir le pont piétonnier au-dessus de la petite rivière Madral. Elle n'était pas seule sur ce parcours. Elle rattrapa deux joggeuses qui pouvaient avoir son âge. Toutes les trois couraient avec la même foulée cadencée et régulière. Ce n'était pas la première fois que Manuela les croisait. Aujourd'hui, elle avait envie de leur parler et de faire leur connaissance. Elle se permit de les interpeller.

– Bonjour ! Je peux courir avec vous si cela ne vous dérange pas. À plusieurs, c'est mieux que toute seule.

– Pas de problème, au contraire ! Nous nous sommes déjà croisées et nous avons remarqué que nous courons à la même cadence. Nous n'avons pas osé vous demander de vous joindre à nous. Alors vous êtes la bienvenue ! Arrêtons-nous quelques instants pour souffler et présentons-nous ! Je m'appelle Léticia et voici Raquel, toutes les deux portaient des vêtements de sport de bonne qualité et des chaussures de marque.

– Moi c'est Manuela ! Je vous remercie de m'accueillir. Même avec les oreillettes pour écouter de la musique, on se sent un peu seule.

Quand elles arrivèrent au bout de la plage de la Rubina, tout en faisant des mouvements de décontraction elles firent plus ample connaissance.

Raquel, la quarantaine passée comme Léticia, de taille moyenne, les cheveux fauves, un corps sculptural avec une morphologie en H, fit part qu'elle vivait seule depuis son divorce il y avait un an. Elle avait attendu que ses deux enfants soient majeurs et puissent quitter la maison pour voler de leurs propres ailes puis elle put se séparer de son mari, gérant d'une carrosserie à Castello d'Empuries qui la trompait régulièrement. Avocate dans un cabinet à Roses, Raquel pratiquait son jogging avant de prendre ses fonctions à partir de dix heures du matin.

Léticia, blonde aux yeux clairs, svelte avec une morphologie en 8, était très belle. Elle ne travaillait pas, avoua ne pas avoir besoin d'argent étant donné que son mari possédait la plus grande société de ventes et réparations de bateaux de

Roses. Elle avait la chance de vivre dans l'une de les plus luxueuses villa de Santa Margarida avec un immense yacht amarré devant ainsi qu'une piscine sur pilotis. Trois employés de maison, d'origine philippine, s'occupaient du ménage, de la cuisine et de l'entretien.

Manuela expliqua qu'elle était divorcée elle aussi et qu'elle exerçait le métier de journaliste à Roses depuis peu et qu'elle venait de Madrid.

Ainsi tous les matins, elles avaient plaisir à se retrouver pour courir ensemble. D'emblée, le tutoiement fut de rigueur. Elles s'entendaient bien, beaucoup de points communs firent qu'elles devinrent de vraies amies. Il leur arrivait très souvent de se donner rendez-vous en ville le dimanche pour prendre un thé et discuter de leurs derniers achats de vêtements ou du dernier restaurant dans lequel elles avaient dégusté un nouveau plat sur les conseils du chef.

Un matin, revenant de courir le long de la promenade maritime, elles prirent les rues menant aux villas situées sur le bord du canal de Santa Margarida pour finir chez Léticia où les attendait une collation préparée par la cuisinière. Dans la dernière rue avant d'arriver à la villa, elles allaient passer devant une magnifique propriété gardée par deux vigiles, vêtus d'un costume identique, impeccablement coupé les rendant encore plus virils. Les deux solides garçons, âgés d'une quarantaine d'années, bâtis comme des athlètes, se tenaient les bras croisés devant le grand portail en fer forgé où ils encadraient une magnifique Bentley noire décapotable stationnée devant.

– Nous allons changer de trottoir car les gardes du corps de ce propriétaire sont vraiment terre à terre, ils n'hésitent pas à siffler ou à lancer des allusions mal placées aux femmes qui passent devant eux, dit Léticia en accélérant l'allure.

Au moment, où elles traversèrent pour changer de trottoir, elles furent attirées par des éclats de voix. Elles virent sortir deux hommes dont l'un qui sans doute était accompagné de son hôte paraissait fort en colère. Manuela qui avait légèrement ralenti put entendre la fin de leur conversation qui semblait fortement animée.

– Ce sera la dernière livraison que tu auras, dit le propriétaire de la villa, en reculant derrière le portail pour se mettre à l'abri des regards.

– Pas question, ça ne se passera pas comme ça ! Si tu n'as jamais vu Durim en colère, tu t'en rendras compte d'ici peu, lui rétorqua le visiteur méchamment.

Ce dernier essaya de revenir vers le portail mais l'un des vigiles l'empoigna et le poussa violemment vers la Bentley.

– Durim, tu as compris ce que t'a dit le Baron. Casse-toi avant que je te fracasse la gueule, lui lança le vigile en refermant la portière de la décapotable.

Il sembla à Manuela reconnaître l'homme à la Bentley. Était-ce une fois de plus une coïncidence ?

Malgré le temps passé, plus de dix-neuf ans, cet homme ressemblait à Paco, le témoin de leur mariage et l'ami d'enfance d'Alejandro.

– Hum ! Il est pas mal l'homme à la décapotable. J'aimerais bien faire sa connaissance dans d'autres circonstances, lança Raquel.

– Calme-toi Raquel et arrête de t'exciter ! lui suggéra Léticia. Si tu veux te retrouver sur le bord d'une route à te prostituer, libre à toi ! Il vaudrait mieux

que tu le revois en ta qualité d'avocate dans le cadre professionnel de tes fonctions, devant les tribunaux.

– Ah bon ! s'étonna Raquel déçue.

– Attends ! Tu es innocente ou quoi ? Tu n'es tout de même pas tombée de la dernière pluie, ma chérie ! Ce Durim est un albanais qui pour se payer une aussi luxueuse voiture et être propriétaire de plusieurs villas avec un train de vie à faire pâlir les jet-setteurs, doit avoir un commerce qui n'est pas clair du tout. Est-ce que tu me comprends et vois-tu ce que je veux dire ? Laisse courir tes fantasmes et court droit devant et vite ! De toute façon, tu n'arriveras pas à rattraper la belle voiture ! Toutes deux se mirent à rire.

Manuela n'avait pas perdu un mot de la conversation. Elle était persuadée d'avoir reconnu Paco, le témoin de leur mariage, alors que Léticia connaissait son nom, Durim, et affirmait qu'il était albanais. Soit on peut se tromper ou alors on a tous des sosies, ce dit Manuela.

Une fois qu'elles furent arrivées chez Léticia, Trisha, la cuisinière philippine, apporta sur la terrasse ombragée, un plateau garni de trois verres en cristal, une grande carafe de jus d'orange frais et quelques viennoiseries. Une fois installée, Manuela interrogea Léticia :

– Tu connais personnellement le propriétaire de la maison gardée par les deux gorilles ? Ce doit être une personnalité importante pour que deux vigiles veillent en permanence pour sa sécurité.

– Ah ! Je vois que le métier de journaliste prend le dessus. La journaliste veut tout savoir, elle cherche, elle fouine partout ! plaisanta Léticia.

– Que veux-tu, déformation professionnelle ! C'est de la simple curiosité féminine, mais si tu ne veux pas que je le sache, je ne t'en voudrai pas !

– Non je plaisante ! Nous sommes voisins et on apprend forcément des choses sur la vie des gens surtout quand l'apparence attise la curiosité. Tu en es la preuve, ma chère ! Il s'appelle Marcel Baronnier, c'est un français qui a fait pas mal d'affaires dans sa vie ; lesquelles par contre, je n'en sais strictement rien ! Tu pourrais écrire un article sur lui mais franchement ce serait trop risqué. Je t'assure que ce ne serait pas une bonne idée.

– Pourquoi ! s'étonna Manuela.

– Je vais t'expliquer ce que je sais sur lui. Pascual, mon mari lui a vendu plusieurs bateaux, des yachts mais, entre autres, un très puissant bateau de type cigarette pouvant atteindre les cent kilomètres à l'heure. Lors de la foire nautique de Barcelone, Pascual avait invité Marcel qui pendant la soirée lui a raconté sa vie.

Marcel Baronnier, né en 1950, s'était engagé très jeune dans l'armée. Dans les années quatre-vingt, il devint mercenaire en Afrique participant activement à la guerre de l'Ouganda, puis on le retrouva au Rwanda et partout où les conflits africains avaient besoin de mercenaires. Ayant une profonde connaissance de l'Afrique et des divers dirigeants et belligérants, il devint aussi un important négociateur en vente d'armes. Il créa à Monaco une société d'import-export de tous produits et commerçait également avec l'Afrique. Il exerçait sans inquiétude avec le soutien non officiel du gouvernement socialiste français de 1981 jusqu'à

1996. Puis il commerça avec Milosevic, président de la Serbie, pendant la guerre du Kosovo et après avec Maskhadov, président de la Tchétchénie en guerre pendant 10 ans contre la Russie à partir de 1999. En 2009, quand les Russes de Poutine gagnèrent cette guerre, il eut peur des représailles des Russes à son égard. Ce qui le décida à mettre fin à son commerce de vente d'armes. Il serait venu se mettre au vert en Espagne et précisément à Roses pour se faire oublier accompagné de quelques Tchétchènes pour sa sécurité, qu'il emploie comme gardes du corps.

– Je ne peux pas t'en dire plus sur cet homme. C'est tout ce que je sais, en tant que voisine, sur la personne de Marcel Baronnier. Et en ce qui concerne sa vie personnelle, il a épousé une Catalane de Roses qui a divorcé d'un policier de Roses. Concernant leur divorce, Raquel saura mieux que moi te l'expliquer car elle était l'avocate du pauvre mari qui depuis a bien du mal à s'en sortir. Il n'a jamais pardonné la trahison de sa femme et depuis il prodigue sa haine à toute la gent féminine. Suite à une grave dépression, en s'adonnant à l'alcool, il est devenu monstrueux dans le cadre de son travail.

Raquel commenta à Manuela le procès.

– C'était en deux mille onze. À ce moment-là, je faisais partie du cabinet d'avocat Gomez et Garcia et nous avons été mandatés par ce policier pour sa défense. À l'époque, sa femme Pilar s'était entichée de Marcel Baronnier. Ils s'étaient rencontrés lors d'une soirée dansante à l'hôtel Monte Carlo. Si mes souvenirs sont exacts, c'était l'été deux mille dix. Elle était une très belle femme, habillée avec goût et recherche, coiffée dernière tendance avec un maquillage de mannequin qui la rendait lumineuse à en croire les regards des hommes qui se pressaient pour la courtiser. Elle savait jouer de ses charmes pour les séduire mais un soir, elle jeta son dévolu sur Marcel Baronnier. Elle avait trente-quatre ans et lui soixante et un. Malgré les vingt-sept ans d'écart, la fortune de ce dernier l'attirait plus que son physique. Elle quitta son mari et partit avec son fils vivre dans une des résidences que possédait Marcel Baronnier, expliqua Raquel.

Officiellement à l'époque Marcel Baronnier ne possédait que sa grande villa sur les canaux de Santa Margarida mais également une société civile immobilière à Monaco dont il était le principal actionnaire. Il fit l'acquisition de biens immobiliers incroyables. Une magnifique villa à Roses avec accès direct à la crique de l'Almadrava, une autre à Mas Fumats dans laquelle il logeait ses vigiles tchétchènes, un immeuble sur le front de mer à Roses et un autre à Empuriabrava ainsi que des bars et restaurants. Ces commerces étaient souvent loués à des anciens délinquants français qui pouvaient ainsi rester en Espagne pour se faire oublier et changer de vie. Au préalable, ils étaient prévenus que le Baron n'accepterait aucun retard de paiement du loyer sinon ils prenaient le risque de connaître les méthodes tchétchènes qui leur laisseraient peu de chance de survie.

Au fil des ans, Marcel Baronnier fut surnommé Le Baron.

– Excuse-moi Raquel de t'interrompre, qui est ce policier ? demanda Manuela.

– Le capitaine des Mossos, Arturo Fortia !

– Non ! Ce n'est pas possible ! Maintenant, je comprends mieux.

– Tu le connais ? demanda Raquel.

– Oh oui, malheureusement ! J'ai eu affaire à lui dès mon arrivée à Roses mais je vous expliquerai plus tard, comment et dans quelles circonstances je l'ai connu. Pardonne-moi, de t'avoir interrompue ! Comment s'est passé le procès ?

Raquel continua son explication.

– Si tu avais connu le capitaine Fortia avant son divorce, il n'y avait pas d'hommes plus gentils que lui. Il était toujours aimable, poli et courtois, serviable, bref, la pâte des hommes. Depuis le divorce, ce n'est plus le même. Il faut dire et avouer que nous, ses avocats, nous l'avons mal défendu. Malheureusement après le procès, nous avons appris que son ex-femme vivait avec son fils Esteban à l'Almadrava dans une résidence qui appartenait à Marcel Baronnier. Nous avons commis l'erreur de ne pas y avoir pensé plus tôt car sans travail elle n'avait pas les moyens financiers de payer une telle location dans un quartier des plus prisés de Roses. Puis, les témoignages que nous avons recueillis, disaient que Pilar et Marcel étaient souvent vus ensemble. Ces témoins n'ont jamais comparu à la barre, sans doute menacés et largement payés par le Baron. Tous les témoins se sont rétractés comme s'ils n'avaient jamais existé. À l'issue de leur séparation et dans l'attente du divorce le capitaine Fortia s'est mis à boire plus que de raison. Par contre les avocats du Baron ont appelé des témoins qui ont dénoncé les pratiques du capitaine des Mossos, sous l'emprise de l'alcool, les sanctionnant sans motif valable. Les avocats de Pilar invoquèrent comme raisons de la demande de divorce, des violences morales et physiques infligées de la part d'un mari alcoolique et une crainte pour sa sécurité et celle de son fils. Elle s'était enfuie du domicile conjugal et avait déposé plainte pour maltraitance et menaces de la part de ce mari dangereux qui pointait régulièrement son arme de policier sur eux. Le juge, sans doute par crainte de représailles statua le divorce en faveur de Pilar qui obtint ainsi la garde de son fils.

– D'accord ! Je comprends tout maintenant, dit Manuela.

– Allez les filles ! Rentrez chez vous, prenez une bonne douche car vous commencez à sentir le fauve et dépêchez-vous d'aller au travail car je suppose que vous n´êtes pas payées à rien faire. Quant à moi, je vais faire quelques longueurs dans la piscine pour me décontracter et après, je pars pour Gérone faire quelques emplettes. Si vous saviez mes amies quelle dure et difficile journée m'attend ! dit Léticia en faisant mine de passer sa main sur le front.

– Il y a en a qui ont de la chance, répondit Raquel en lui faisant la bise.

– Tu n'avais qu'à choisir le bon cheval. Raquel, tu savais qu'en épousant Luis le carrossier, tu n'aurais pas la vie facile,

Raquel et Manuela se séparèrent de leur amie et partirent en terminant leur jogging en direction de leurs domiciles distants seulement d'une centaine de mètres, Raquel en direction de Port Royal et Manuela en direction de Port Canigo.

Avant de se séparer, Raquel expliqua qu'après le procès, le capitaine Fortia avait essayé de prouver que Le Baron était un mafieux et surtout un trafiquant important et international de drogue.

– Ce que je sais, c'est qu'il cessa rapidement ses investigations. Sans doute, craignait-il pour la vie de son fils et peut-être aussi pour celle de son ex-épouse

dont on l'aurait certainement accusé d'assassinat pour se venger. On ne sait pas ! En tout cas, si tu le rencontres, évite de lui parler de son passé ! Allez bonne journée Manuela, je suis arrivée, dit Raquel en lui faisant la bise.

Toute la journée Manuela pensa au Baron et surtout au capitaine Arturo Fortia. Elle avait de la compassion pour lui et fit le constat que son histoire correspondait exactement à la sienne.

Quelle coïncidence ! Elle se la répéta à haute voix le soir même en prenant sa douche.

Alejandro, son mari, qui s'amouracha d'Anastasia, une femme riche et veuve, d'origine russe et âgée de vingt ans de plus que lui et elle, Manuela, perd contre toute attente le divorce, ce qui fait qu'Alejandro en sort vainqueur en obtenant la garde de leur fille Paulina.

La même histoire pour Pilar, l'épouse du capitaine Arturo Fortia, elle tombe amoureuse du riche français Marcel Baronnier âgé de vingt-sept ans de plus qu'elle, le pauvre Arturo perd le procès et Pilar obtient la garde de son fils Esteban.

Elle envoya à son rédacteur en chef un article sur l'interview faite avec Manuel Valls pour les municipales de Barcelone et elle se dit qu'il serait bien qu'elle arrive à obtenir un rendez-vous avec le fameux Josep Bajol, ce candidat marginal de Roses dont lui avait parlé la mairesse avant de peaufiner un article complet sur les élections municipales de cette ville.

Le lendemain de bonne heure, elle retrouva ses deux copines pour le jogging matinal.

– Alors Manuela, on ne t'a pas mis la tête à l'envers avec l'histoire du Baron ? demanda Léticia.

– Si, tout à fait ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Voyez, ce ne sont pas des poches que j'ai sous les yeux mais des valises ! Elles se mirent à rire de bon cœur pour commencer leur footing. Allez, de quel côté allons-nous ? demanda Manuela pour couper court à la conversation concernant le Baron.

– Direction le front de mer ! imposa Raquel qui prenait déjà cette direction.

Sur la promenade maritime, il y avait déjà pas mal de joggeurs ainsi que des cyclistes qui empruntaient la piste matérialisée par des traits rouges et qui rappelait régulièrement la vitesse limitée pour la sécurité de tous. La mer était calme et on pouvait voir les bateaux de quelques plaisanciers qui pêchaient au milieu de la baie. Tout en courant Manuela en avait compté quarante. Quelques personnes marchaient les pieds nus dans l'eau tenant leurs chaussures à la main, tandis que certains se baignaient pour profiter des bienfaits de la mer.

Atteignant l'avenue de Rhode, les commerces n'étaient pas encore ouverts. Après avoir passé le grand parking du centre-ville, il ne restait plus que trois cents mètres à parcourir avant de faire demi-tour quand Manuela aperçut de l'autre côté de la route une maison de pêcheur donnant sur le front de mer au milieu d'un parc arboré, magnifique propriété. Quel dommage que cette belle demeure soit perdue entre des immeubles sans caractère.

– Incroyable cette maison, vous ne trouvez pas ? Alors que tout le long du front de mer il y a des immeubles très hauts qui enlaidissent le paysage. Celle-ci

semble avoir été épargnée par les promoteurs qui construisent sans scrupule. On dirait que c'est la seule qui a résisté au bétonnage ! s'exclama Manuela fort surprise en ralentissant son pas de course.

– Tu ne saurais mieux dire ! Elle est convoitée depuis longtemps. Imagine, la grandeur de ce terrain, situé en front de mer, ce que pourrait faire un promoteur immobilier. Elle vaut sans doute une véritable fortune cette maison de pêcheur, dit Raquel qui connaissait beaucoup de choses sur cette propriété.

– Et qui en est propriétaire ? demanda Manuela.

– Pourquoi, elle t'intéresse ? plaisanta Léticia.

– De savoir oui ! Pour l'acheter, non !

– Elle appartient à la famille Bajol. Enfin, je dis la famille mais en fait, il n'y a plus que le fils, Josep Bajol, maintenant qui en est le propriétaire. Petit pêcheur à ses heures, il est considéré pour être un marginal.

– Tiens à propos, on m'a dit qu'il voulait se présenter à la mairie de Roses ! affirma Raquel.

– Josep Bajol ! s'exclama Manuela.

Ce nom, elle le connaissait et se remémora très vite que Madame le maire lui avait parlé de ce candidat farfelu qui prétendait arriver à la mairie de Roses.

– Au fait Manuela ! Toi qui voulais écrire un article sur les municipales, tu devrais le contacter afin de connaître son programme. En plus, paraît-il, qu'il est très beau. Il aurait un look d'enfer d'après ce que les femmes de Roses en disent.

– Tu t'imagines, un look de surfeur sur le retour de l'âge, la peau burinée par le soleil, des yeux verts de star de cinéma, une chevelure de lion à faire bondir toutes les gazelles de la région et une musculature à faire pâlir tous les maris de la ville.

– Tu me sembles émue, Manuela. Ne me dis pas, que tu t'imagines déjà qu'il serait un bon parti pour toi ! Remarque, vous feriez un très beau couple et puis tu te vois en première page dans la presse locale, la belle journaliste Manuela, épouse le maire de Roses ! plaisanta Léticia.

Elles partirent toutes les trois d'un grand rire communicatif avec les passants et continuèrent leur jogging.

Manuela savait déjà qu'elle devait revenir dans la matinée pour essayer de rencontrer Josep Bajol.

8

Avril 2019

De retour à son appartement, Manuela s'empressa de prendre une douche et se prépara pour revenir avenue de Rhode afin de rencontrer le dénommé Josep Bajol.

Comment m'habiller, se demanda-t-elle ? D'après Raquel, il est bel homme, alors autant ne pas le décevoir, ne le connaissant pas, je dois rester à ma place de journaliste qui vient pour connaître et écrire son programme de candidat à la mairie. Je mets un tee-shirt et un jean mais je choisis des chaussures à talons, ainsi, je garde ma féminité. Le plus important est que je lui inspire confiance.

Arrivée devant le portail de la propriété, elle constata qu'il n'y avait pas de sonnette.

Comment vais-je faire pour m'annoncer ?

Elle se hasarda à ouvrir directement le portail qui finalement n'était pas verrouillé. Elle attendit quelques instants, prête à rebrousser chemin en cas de danger. Elle dut marcher sur la pointe des pieds car ses talons s'enfonçaient dans les gravillons blancs. L'ombre des grands eucalyptus donnait une impression de fraîcheur, des bougainvilliers aux fleurs rouges s'entrelaçaient dans la clôture. La maison était construite de plain-pied et dater sans doute du début du siècle dernier. La façade blanche semblait fraîchement repeinte, de chaque côté de la porte d'entrée, d'énormes pots remplis, l'un de marguerites blanches et l'autre de crocus jaunes.

Elle tira plusieurs fois sur la cordelette où pendait une clochette surmontée d'un coq en métal. Elle attendit quelques instants mais personne ne vint ouvrir. Elle se mit à frapper à la porte et colla son oreille pour écouter si le moindre bruit lui parvenait. Elle finit par comprendre, après plusieurs tentatives, qu'il n'y avait personne.

Avant de repartir, elle fit le tour de la maison. Les volets étaient cependant ouverts, les fenêtres fermées et les rideaux tirés l'empêchèrent de regarder à l'intérieur. En repartant, elle remarqua un petit potager bien à l'abri derrière la maison et fort bien entretenu. Il y avait des plants de tomates, des pieds de courgettes, poivrons et aubergines, persil, menthe, le tout dans un alignement parfait et dans un petit carré une gerbe de fleurs aux couleurs chatoyantes.

Josep Bajol le marginal avait indéniablement le don du jardinage. Il a sans doute l'âme d'un romantique pour exceller dans l'art floral. Le constat de Manuela était que l'ensemble de la propriété était superbement entretenu.

Elle ressortit déçue de l'absence de Josep. Sachant qu'il est artisan pêcheur, elle programma de se rendre au port vers dix-sept heures. Il devrait sans doute se trouver sur l'un des bateaux de pêche de retour au port. Elle quitta la propriété avec l'espoir de le rencontrer.

Toute la journée, elle pensa à son futur entretien avec lui. Elle revint à son appartement, sortit le plat de morue qu'elle avait cuisiné la veille et mangea tranquillement en regardant la télévision.

Ensuite, elle consacra son après-midi à rédiger un article sur la semaine de Pâques en Catalogne qui est vécue dans toute son intensité. De nombreux villages célèbrent ces fêtes très ancrées dans la tradition locale comme le chemin de croix vivant à Sant Hilari Sacalm ou la procession de Verges avec la Danse de la Mort un grand symbole du village et de la culture populaire.

À Gérone, le Vendredi saint, lors de la procession de la Sanch, à 21 heures, plus de huit cents soldats appelés « Manaies de Girona » défilent solennellement, en donnant des coups de lance sur le sol accompagnés d'une musique de circonstance, en partant de la cathédrale et parcourent toute la ville. Cette procession de la « Mise au tombeau » fait référence à la nuit de la mort de Jésus, lorsque Ponce Pilate envoya une garnison de légionnaires pour vérifier que le Messie était ressuscité. Derrière eux, douze confréries dont les chars appelés, misteris, rappelaient les scènes de la vie du Christ, suivis par une centaine d'encapuchados, pénitents portant de grandes toges à la couleur de leur confrérie avec de longues capuches pointues. La population ainsi que des touristes bordaient les rues pour voir ce spectacle. Des lances romaines qui frappaient le sol soulignaient cette atmosphère lugubre.

Elle relut plusieurs fois son article et l'envoya par mail à son rédacteur en chef. Elle passa à la salle de bains et son miroir lui donna raison, elle se maquilla avec discrétion et le résultat lui parut satisfaisant. Manuela se rendit en voiture jusqu'au port de pêche bien qu'elle se sentît un peu nerveuse à l'idée de rencontrer Josep, sans le connaître, il l'impressionnait. Sa voiture une fois garée sur le parking, elle rejoignit les quais en attendant que les premiers chaluts arrivent. Déjà, devant la criée, des camions frigorifiques attendaient pour charger les poissons qui seraient livrés pendant la nuit dans toutes les directions.

Pour son journal, El Païs, elle avait déjà consacré une page complète expliquant que l'Espagne est la première en Europe pour la pêche et pour la consommation de poisson avec 37 kg par an par habitant et dix-huit mille bateaux pratiquant deux types de pêche, l'industrielle et l'artisanale.

Les chalutiers sur la côte Atlantique font partie de la pêche industrielle avec les arts traînants ; l'art traînant est un système de pêche où l'on attrape le poisson avec des engins actifs tractés par le bateau (drague, chaluts et encerclements).

En Méditerranée, les chalutiers catalans font partie de la pêche côtière. En Catalogne, la pêche industrielle est quasiment inexistante dans la mesure où tous les armateurs sont embarqués et les navires opèrent dans la bande de douze miles avec des arts passifs. Les arts passifs sont des engins immobiles ou en dérive, avec lesquels les poissons se piègent eux-mêmes, tel que le filet droit, les canneurs, la palangre, le casier, les lignes avec hameçons.

Manuela avait rédigé cet article suite à de nombreuses demandes de la part des pêcheurs espagnols mais aussi des touristes qui aiment la pêche.

Manuela se rendit directement sur le quai des pêcheurs. Elle rencontra un des quatre marins du premier bateau, baptisé Bellamar. Les quatre pêcheurs se hâtaient de décharger deux cents caisses contenant différentes espèces de poissons. Minutieusement, ils les empilaient sur un grand chariot à quatre roues au plancher plat en zinc. Un fort gaillard à la barbe hirsute l'interpella quand elle

passa près de lui.

– Eh ma belle ! Qu'est-ce que vous faites là ? demanda l'homme en ôtant son ciré jaune.

Elle trouva un prétexte pour justifier sa présence sur le quai.

– Je suis journaliste et je prépare un article sur la pêche à Roses !

– Dans ce cas, mignonne, je peux vous aider. On a qu'à se retrouver ce soir au bar de l'Ancora et je vous raconte tout et après on verra ! Au fait, je m'appelle Carlos !

– Je suis ravie de faire votre connaissance ! Merci pour votre proposition, mais j'ai déjà rendez-vous ! Je cherche à voir monsieur Josep Bajol. Savez-vous, sur quel bateau il se trouve ?

– Allez voir là-bas ! Le Fortuna, c'est le dernier bateau qui a la coque rouge. Vous demanderez Alfonso, lui pourra vous dire où trouver Josep.

Manuela le remercia et s'en alla vers l'extrémité du quai. Tout à coup, elle se sentit agrippé par une poigne de fer. Elle se retourna vivement et vit l'homme qui l'avait renseignée quelques instants plus tôt.

– Eh ! Lâchez-moi ! Vous me faites mal ! Qu'est-ce qu'il vous prend ?

– Pardon madame, excusez-moi ! Je vous ai dit une blague ! Surtout n'allez pas voir Alfonso !

– Pourquoi, ne pourrais-je pas aller le voir ?

– Tout simplement parce que Josep a eu une violente altercation avec lui. Leur histoire s'est mal terminée, dit-il en baissant le ton de peur d'être entendu.

– Ah bon ! C'est si grave, mais que s'est-il passé ?

– Je ne peux pas vous le dire ici, mais on peut se retrouver dans un quart d'heure au bar L'Ancora. Je vous assure, ce sera en tout bien, tout honneur. Carlos tenait à la rassurer. Je tiens à ce que vous sachiez que Josep est un ami.

– Dans ce cas, je suis d'accord ! Puisque vous êtes un ami de Josep, dites-moi où se trouve son bateau ?

– Josep n'a pas de bateau ici ! Il n'a qu'une petite barque de pêcheur qu'il a héritée de ses parents. Elle est amarrée sur l'autre quai, celui à gauche en entrant au port, en face des chaluts. Son embarcation n'est pas bien grande, elle lui suffit car il pratique la pêche tout seul. Excusez-moi, Madame, je dois terminer mon travail ! Juste le temps de prendre ma douche et je vous rejoins au bar. Carlos accrochait déjà le chariot à une voiture pour transporter les caisses de poissons à la criée.

Manuela vit passer devant elle, une partie de la faune marine : daurades, loups, sars, turbots, mulets, maquereaux, lottes, rougets, grondins, seiches, poulpes, calamars, saint-pierre, soles, limandes, bonites, anchois, sardines. Elle préparait déjà dans sa tête, son nouvel article « De la pêche à la criée à Roses ».

Elle était assise à une table qu'elle avait choisie un peu à l'écart des autres pour parler en toute discrétion avec Carlos. Lorsqu'elle le vit arriver, elle faillit ne pas le reconnaître. Il portait un bermuda bleu, une chemise hawaïenne imprimée de grosses fleurs blanches sur fond bleu et chaussé d'espadrilles catalanes. Il se présenta à Manuela, rasé de près et parfumé.

Manuela se leva pour l'accueillir et lui fit un compliment.

– Vous ne ressemblez plus à l'homme que j'ai rencontré tout à l'heure sur le quai, mais plutôt à un touriste. Le bleu vous va très bien ! Elle vit que son compliment lui fit plaisir.

– Après une journée en mer, ma vie reprend son cours. Le métier de pêcheur est tellement dur qu'on essaie de l'oublier le temps d'une soirée et le lendemain, c'est reparti ! On remet les bottes, le ciré et le bonnet et à nous la mer ! Dans la famille nous sommes pêcheurs de père en fils. J'aime mon métier, je ne saurai rien faire d'autre !

– Vous êtes très élégant et cela vous va très bien ! Asseyons-nous et discutons ! Parlez-moi de Josep et d'Alfonso ? En même temps, elle passa commande au serveur.

– Josep se loue de temps en temps à la journée auprès des patrons pêcheurs quand un de leurs marins est absent. Il arrive régulièrement que mon patron ait besoin de lui et l'appelle, nous l'apprécions beaucoup dans l'équipe car il est bon pêcheur et c'est un type bien. Je pourrais même vous dire qu'il n'y en a pas deux comme lui. Une fois, je me suis blessé à la main. Il a fait le boulot à ma place et sans rien dire pendant que je me suis planqué sous une bâche car j'avais très mal et je ne voulais pas me mettre en congés maladie pour si peu. Mon patron n'a jamais rien su de cette histoire. Depuis, Josep et moi sommes devenus bons amis. Josep est un homme hors du commun et vous allez comprendre pourquoi je vous dis cela. Quand on se trouvait sur certaines zones de pêche des dauphins nous suivaient. Josep se penchait par-dessus le bastingage, il leur parlait et on aurait dit que les dauphins le comprenaient ! Je n'ai jamais vu cela de ma vie ! Et quand on s'apprêtait à lancer le filet, il leur faisait des signes de partir et ils s'en allaient au large aussitôt.

– Ah bon ! Josep est l'homme qui parle aux dauphins, dit Manuela en souriant.

– Je savais que vous ne me croiriez pas ! Pourtant c'est vrai. En parlant avec lui, il m'a avoué que des fois avec son embarcation il allait les rejoindre pour plonger et nager avec eux. Contrairement à vous, moi, je le crois ! De toute façon, ici beaucoup de gens l'appellent l'homme aux dauphins, insista Carlos pensant persuader sa compagne de table, qu'il disait la vérité.

– Bien, je ne puis que vous croire ! Venons-en à l'altercation avec Alfonso ?

– Justement c'est en rapport avec cette histoire de dauphins. C'était l'année dernière, Alfonso avait pris Josep pour la journée en remplacement d'un marin. La journée de pêche s'annonçait bonne et tout allait bien jusqu'au moment de la remontée des filets. Alfonso vit qu'un dauphin était pris à l'intérieur. Le malheureux en se débattant déchira des mailles ce qui permit à de nombreux poissons de s'échapper. De colère, Alfonso prit une longue barre munit d'un crochet à son extrémité et s'est mis à frapper le dauphin. Il était en train de le massacrer quand Josep est arrivé. Il s'est jeté sur lui et lui a asséné des coups de poing. Les trois autres marins ont eu bien du mal à l'arrêter. Ils ont fini par le maintenir au sol afin qu'Alfonso puisse se mettre à l'abri. Il faillit bien perdre la vie ce jour-là.

– Ce n'est pas possible ! Et comment cela s'est terminé ?

– Alfonso a appelé la capitainerie par radio et en arrivant au port, une

ambulance le transporta à l'hôpital de Figueres. Alfonso a porté plainte. Quinze jours après, à la surprise de tous, il la retira sans donner le moindre motif. Il argumenta seulement, en disant aux collègues qu'il y avait été contraint et forcé mais personne ne sut par qui, ni pourquoi ?

– Donc tout s'est bien terminé, en quelque sorte !

– Pas tout à fait ! Tel qu'on le connaît, Alfonso garde sa rancune au chaud. L'histoire pour lui n'est pas terminée. Il attend de saisir l'opportunité pour se venger de Josep. Ici, tout le monde en est sûr et le dit. Il vaudrait mieux que ces deux-là, ne se croisent jamais dans la rue ! Moi, j'ai confiance en Josep, je parierais sur lui, s'ils devaient se battre. Voilà, vous savez tout ! conclut Carlos en terminant son verre d'un trait.

– Merci Carlos, vous m'avez appris beaucoup de choses sur Josep Bajol, c'était fort intéressant !

– Mais, vous vouliez écrire un article sur la pêche à Roses, maintenant, on pourrait parler de cela, dit Carlos en forme pour discuter.

– Si vous me le permettez, nous reprendrons rendez-vous pour en parler ! Je dois absolument voir Josep avant la fin de la journée.

Juste au moment où elle s'apprêtait à sortir, Carlos lui montra du doigt un homme de l'autre côté de la rue.

– Justement, regardez là-bas sur le trottoir d'en face, c'est lui, c'est Josep !

Elle ne vit qu'un homme de dos aux larges épaules qui se dirigeait vers le portail de la maison de pêcheur.

Manuela le remercia en voulant lui serrer la main mais Carlos s'empressa de lui faire la bise.

Elle sortit rapidement du bar et s'élança sur la chaussée sans regarder sur le côté. Une voiture freina brusquement et l'avertit si bruyamment que les perruches nichées sur les palmiers s'arrêtèrent de jaboter et s'envolèrent pour se percher plus loin.

Quand elle atteint le portail, Josep prenait la clé de sa maison qu'il cachait dans le pot de crocus.

– Monsieur Josep Bajol ?

L'homme se retourna et Manuela resta bouche bée. Ce n'était pas uniquement la vue de ce bel homme aussi séduisant qu'il soit avec ses longs cheveux châtain clair, son visage carré recouvert d'une barbe naissante et bien taillée, ses magnifiques yeux verts qui la fixaient d'un sourire ensorceleur, elle venait simplement de reconnaître le compagnon de Sophia. Ils s'étaient rencontrés le jour du carnaval.

Elle s'en voulait de ne pas s'en être rappelée quand la mairesse lui avait mentionné ce candidat qu'elle jugeait fantaisiste suite au programme qu'il proposait aux municipales.

– Je vous reconnais, vous êtes journaliste, l'amie de Sophia, dit Josep en brisant le silence. Il se rendit compte que sa visiteuse était troublée.

– Tout à fait ! Manuela Toleda, je suis journaliste pour El Païs et je dois écrire un article sur les municipales de Roses. Puis-je vous interviewer, si cela ne vous dérange pas ?

– Bien sûr ! Donnez-vous la peine d'entrer dans ma modeste demeure ! Il déverrouilla la porte.

Quand elle pénétra dans la maison, elle fut stupéfaite de constater au premier coup d'œil qu'à l'intérieur de celle-ci, tout était parfaitement rangé, propre, pas de poussière sur les meubles et ça sentait bon le jasmin.

Les portes ouvertes, donnant sur deux chambres, lui permirent de jeter un coup œil rapide et de constater que l'agencement était recherché et l'ameublement de fort bon goût. Les différentes pièces qu'elle entrevit apportaient du charme dans les couleurs et donnaient l'envie d'y séjourner.

Manuela ne put se retenir de lui faire un compliment.

– Vous avez une très jolie maison ! Je dois vous avouer que pour un homme seul, vous êtes très ordonné. En plus, je trouve que vous avez beaucoup de goût pour la décoration. C'est très propre et comme tout est en ordre, je suppose que vous prenez une femme de ménage pour entretenir toutes ces belles choses. Elle passa son doigt sur un meuble et lui montra qu'il n'y avait pas de poussière.

– Je vous remercie pour ces gentils compliments ! Non, j'entretiens moi-même ma maison, l'intérieur comme l'extérieur. Il est vrai que cela me prend beaucoup de temps. Vous savez après trente-quatre ans dans la marine nationale, on devient minutieux et les bonnes habitudes ne se perdent pas. J'aime que tout soit bien en place et quand je rentre chez moi c'est un plaisir de constater que tout est propre. Ne pensez-vous pas comme moi ? Je suppose que vous ressentez la même chose chez vous ? N'est-ce pas ?

– Oui bien sûr ! Manuela n'osa pas lui dire que pour elle, les choses étaient bien différentes. Depuis son célibat, il lui arrivait quelquefois de ne pas avoir envie de nettoyer et de ranger son appartement. Vous êtes donc retraité de la marine nationale ! Vous pouvez me parler de vous depuis votre enfance ? demanda Manuela en préparant son carnet de notes.

– D'accord, pas de problèmes ! Avant de commencer, installez-vous, pendant que je prépare le café.

– Merci, j'accepte volontiers ! Une fois installée, elle put le voir de dos, indéniablement elle lui trouva un charme fou. Son cœur se mit à battre pour cet homme qu'elle jugeait hors du commun.

Quand il revint, Josep posa le plateau sur la table, les deux tasses reposaient sur des soucoupes en porcelaine et il avait déposé sur chacune des chocolats fins. Il vint s'asseoir en face d'elle et commença à parler de sa voix douce et chaude.

– Je m'appelle Josep Bajol, ma mère Héléna Bajol Garcia m'a donné le jour le 24 mai 1964 à Roses. Elle a accouché, ici même dans la chambre qui est juste à côté. Mon père Pedro Bajol Tapis était pêcheur. Tout petit, il m'emmenait souvent. J'ai grandi avec la mer, la plage et les poissons. Très vite, j'ai appris la nage et la plongée sous-marine. Mon école est à cent mètres d'ici, en face du port et quand je sortais de l'école, j'allais retrouver mon père sur sa barque et nous naviguions. Il m'apprenait la pêche mais aussi à respecter la nature. C'était un homme simple, respecté de tous les habitants. Qui ne connaissait pas Pedro Bajol Tapis ? Même les dauphins le connaissaient pour venir au plus près de l'embarcation et on leur donnait les restes de poissons que nous venions de vider

et nettoyer avant de rentrer au port.

– Maintenant, je comprends mieux l'amour que vous portez aux dauphins, dit Manuela.

– Non, cela ne vient pas uniquement de ça ! Un hiver, mon père attrapa une mauvaise grippe qui le cloua au lit pendant une semaine. Mes parents n'étaient pas riches. Vivre une semaine sans revenus, ce n'était pas possible. Sans rien leur dire, j'ai embarqué et je suis parti à la pêche. À l'époque, j'avais quatorze ans. Ce matin-là, la mer était déchaînée, les vagues étaient violentes et très hautes, c'était impressionnant ! J'avais la peur au ventre mais je devais absolument ramener ma pêche à la maison. Le filet que j'avais mis à l'eau était rempli de poissons mais je n'arrivais pas à le remonter sur le bateau qui tanguait de plus en plus. J'avais très peur qu'il se retourne, je n'avais pas la force physique d'un homme pour maîtriser cette situation. Une vague plus violente que les autres me projeta à la mer. Avec les bottes pleines d'eau, je fus immédiatement attiré vers le fond. En un instant, je savais que j'allais mourir. Mes poumons commencèrent à manquer d'oxygène et au moment où j'allais ouvrir la bouche pour prendre mon dernier souffle, un miracle se produisit. Deux dauphins arrivèrent à ma rescousse. Ils se frottèrent contre moi, ce qui me permit de m'agripper à leur nageoire dorsale. Très vite, ils me remontèrent à la surface. Avec leur museau pointu, ils m'aidèrent à regrimper sur le bateau Allongé au fond, je recrachai toute l'eau absorbée et reprenais petit à petit mes esprits. Ils m'avaient sauvé la vie !

– Incroyable cette histoire ! Qu'avez-vous fait ensuite ? Vous n'aviez pas la possibilité d'appeler du secours ? Votre barque n'était sans doute pas équipée d'émetteur radio, je suppose ?

– Non malheureusement !

– Le filet alors, qu'est-il devenu ?

– Les dauphins, une fois de plus m'ont aidé à le pousser en surface jusqu'au port. Ce sont des mammifères marins extraordinaires, d'une intelligence incroyable ! Dès qu'ils ont senti que je me trouvais en sécurité, ils reprirent le large. Quand je suis arrivé au port, j'étais le petit héros du jour car j'étais l'un des seuls à ramener autant de poissons. La vente à la criée me rapporta la recette de plusieurs jours que j'étais heureux et fier de ramener à la maison. Personne ne connut mon aventure, sauf mes parents. En arrivant à la maison, ma mère inquiète m'a fortement réprimandé et me fit jurer de ne plus jamais recommencer. Mon père me prit dans ses bras et m'a félicité en me disant « Je suis fier de toi mon fils car tu as risqué ta vie pour nous aider, tu nous as prouvé ton amour ». Ses yeux brillaient d'émotion et il me serra encore plus fort. En me regardant dans les yeux, il me dit « Tu te rappelleras toute ta vie que les dauphins sont reconnaissants et rendent ce qu'on leur a donné. Alors, tu es redevable envers eux, ne l'oublie pas mon petit ». Depuis ce jour-là, je vais souvent les voir et je plonge avec eux.

– Voilà donc l'origine de votre surnom « l'homme aux dauphins de Roses », s'exclama Manuela captivée par le récit de Josep.

– Pas uniquement de Roses ! Grâce à la marine, j'ai fait le tour du monde et partout où il y avait des dauphins, j'ai plongé et nagé avec eux. C'est un

phénomène étrange qui se passe entre eux et moi, je n'arrive même pas à expliquer cette attirance mutuelle que nous avons. J'aimais tellement la mer qu'à seize ans je suis entré à l'école de la marine nationale espagnole. En 1984, j'avais vingt ans quand je fus affecté sur le porte-avions « Principe de Asturias » et j'ai sillonné toutes les mers du monde sur ce porte-avions avant son désarmement en 2013. Puis en tant qu'officier, je fus lieutenant de navire sur la frégate « Christophe Colomb » jusqu'en 2015.

– Bravo, quel magnifique parcours ! Vous aviez cinquante et un ans à cette date-là, si je ne me trompe ! Alors, pourquoi avez-vous quitté la marine, demanda Manuela qui ne se remettait toujours pas de ce qu'elle venait d'entendre. Elle avait en face d'elle un officier de la marine nationale.

– Effectivement, j'aurais pu continuer ma carrière car je me trouvais bien sur le « Christophe Colomb », d'autant que l'on avait des missions intéressantes et qui me convenaient. Mais mes parents ont eu malheureusement un accident de voiture et décédèrent sur le coup. Ce fut une tragédie pour moi, pendant quelque temps, je suis revenu au village pour les obsèques et arranger leurs affaires. Très vite, j'ai compris, que je devais quitter la marine. Je me suis dit aussi que j'avais assez baguenaudé pendant ma carrière et qu'il était temps de penser à ma retraite et vivre tranquille au sein de mon village avec mes souvenirs. C'est la raison pour laquelle, je continue mon métier de pêcheur. Lorsque je suis sur la barque, je ne suis pas seul, mon père m'accompagne par la pensée et je lui parle.

Manuela les larmes aux yeux, était émue.

Josep le comprit, il lui proposa un verre pour interrompre momentanément son récit pour ne pas lui montrer à quel point il avait de la peine.

– J'ai de l'eau ou des jus de fruits car il n'y a pas d'alcool dans cette maison. Un jus de mangue, vous conviendrait-il ?

– Oui ! Avec plaisir !

Pendant qu'il se trouvait à la cuisine, elle en profita pour sortir un mouchoir de son sac et essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues. Quand Josep revint un verre à la main, Manuela lui posa la question.

– Connaissez-vous la cause exacte de l'accident de vos parents ? Je suppose qu'il y a eu une enquête pour savoir s'il s'agissait d'une erreur de conduite de la part de votre père ou si une autre voiture était en cause. Pardonnez-moi ? Je suppose que cela doit vous être pénible de ressasser cette fin tragique.

– D'après moi, ce n'est pas un accident. Un ami pêcheur de Puerto de la Selva les avait invités à déjeuner. En revenant en fin de journée, sur la route de Cadaques, juste avant le col de Perefita et avant d'attaquer la descente vers Roses, leur voiture, en pleine ligne droite et par temps sec, a quitté la route et a chuté dans le ravin. Incompréhensible ! Mon père conduisait sa Seat sans jamais faire d'excès de vitesse. Il était aussi prudent sur la route qu'en mer. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Les enquêteurs affirmèrent après les expertises qu'il avait bu et ça, je ne le crois pas. Mon père ne buvait pas d'alcool ! De toute mon enfance, je n'ai jamais vu une seule bouteille à la maison. Moi-même, je ne bois pas non plus. Un jour, je leur ai posé la question en les taquinant si le jour de leurs noces, ils n'avaient pas bu pour que je naisse juste neuf mois après. Mon

père m'avait répondu en riant « Tu ne crois pas si bien dire ! Ta mère et moi ne supportions pas l'alcool mais ce jour si merveilleux, nous ne pouvions pas le passer sans trinquer avec nos invités. Quand la nuit arriva, au lieu d'accomplir nos devoirs conjugaux, ta mère et moi nous avons passé le reste de la nuit aux toilettes à vomir comme jamais. Depuis nous nous sommes jurés de ne plus boire une seule goutte d'alcool ». C'est la raison pour laquelle, je ne crois pas à la thèse de l'accident.

Josep se leva, il alla prendre le cadre qui se trouvait sur le buffet et après avoir déposé un baiser sur la photo il le tendit à Manuela. Elle vit ses parents main dans la main, ils avaient un sourire radieux et derrière eux, les dominant d'une tête, Josep en tenue d'officier de la marine les tenait par les épaules.

– C'était à la Noël, un mois avant l'accident, dit Josep qui reposa la photo à sa place, il resta quelques instants le dos tourné mais Manuela vit qu'il s'essuyait les yeux.

Elle aussi, fut très émue par le récit de cet homme dont le chagrin était perceptible. Derrière ce corps de muscles et cet air de baroudeur, se cachait une âme aimante, sensible et attachante. Il fallait vite passer à un autre sujet.

– Josep ! Aussi bel homme que vous êtes, avec une situation professionnelle très intéressante, vous ne devez plus compter les conquêtes féminines ? Vous portiez admirablement l'uniforme d'officier je suppose que vous avez trouvé une charmante épouse, non ?

– C'est comme ça que vous définissez la vie d'un marin, une femme dans chaque port ! Celui qui se saoule dès qu'il met le pied à quai. La brute qui se bagarre alors que sa femme l'attend après des mois d'attente, s'inquiétant de savoir si son homme rentrera ou pas ! Eh bien, non ! Vous vous trompez. Comme je vous le disais, je ne bois pas ! Il m'est arrivé de rencontrer des femmes qui n'étaient pas des prostituées. Elles étaient prévenues qu'il n'était pas question pour moi de parler mariage. Mes absences prolongées en mer auraient abouti à une séparation de la part de l'un ou l'autre. Une compagne ne peut pas attendre indéfiniment le retour de son marin. Pour ma part, à cette époque, j'étais marié avec la mer, mon métier passait avant ma vie personnelle. Effectivement, j'aurais aimé me marier mais le destin en a voulu autrement, je suis un passionné de la mer. Je n'imaginais pas laisser mon épouse seule pendant cinq à six mois. Cette vie à m'attendre l'aurait sans doute lassée et puis de mon côté, aurai-je été fidèle ? La preuve est que j'ai rencontré plusieurs femmes, certes toutes différentes mais je les prévenais qu'il ne fallait surtout pas qu'elles se fassent des illusions. Les choses étaient claires entre elles et moi, car je suis un homme honnête et intègre !

– Maintenant, que vous êtes devenu sédentaire à Roses, projetez-vous de fonder un foyer ? Le jour du carnaval, vous étiez en bonne compagnie avec Sophia ! dit-elle inquiète et tracassée, elle voulait en savoir un peu plus sur l'origine de leur relation.

– Pourquoi pas ! Cela peut être envisageable !

À cette réponse, elle sembla déçue mais ne le fit pas voir. Elle aurait sans doute préféré qu'il lui dise que Sophia était une amie et qu'il était disponible. Elle

pensa au fond d'elle-même qu'elle lui posait des questions indiscrètes auxquelles, il n'était pas obligé de répondre, comme s'il lui devait des comptes. Manuela, tu es en train de tomber sous le charme de ce bel homme. Il est vrai que tu n'as pas eu de relations depuis ton divorce avec Alejandro, et là tout d'un coup, tu rencontres l'homme avec lequel tu aimerais vivre. Tu rêves ma vieille !

– Pourquoi pas, vous dites ! Mais, il faut être très amoureux pour se faire tatouer le prénom de celle qu'on aime, Sophia, que je le lis sur votre biceps droit ! dit Manuela en constatant que sur les biceps musclés de Josep, il y avait sur celui de gauche l'ancre de marine et le numéro de son unité et sur le droit Sophia.

– Erreur ! Vous avez mal lu ! Regardez bien, dit Josep en contractant son bras pour gonfler son muscle, ce n'est pas Sophia, mais Sophie. Ce n'est pas la même personne, affirma Josep en souriant.

– Et qui est Sophie ? Lui demanda-t-elle fermement.

– En 1990, le porte-avions « Principe de Asturies » est resté plusieurs mois à Toulon pour la maintenance. C'est là, que j'ai rencontré Sophie Molinari, une belle toulonnaise. Nous avons vécu ensemble quatre mois, c'était la première fois que je vivais aussi longtemps en couple. On avait même fait des projets de vie commune et pourquoi pas le mariage. Pour ce faire, je devais quitter la marine. Mais quand mon bateau a été réparé, nous sommes partis pour cinq mois en mer et nous ne sommes jamais revenus dans un port en France. Le temps a passé, Sophie m'écrivait régulièrement et puis petit à petit, les lettres se sont estompées. Pour moi, la mer a repris le dessus. Comme je vous le disais avec un métier comme le mien, il vaut mieux garder le célibat. Mais je ne l'ai jamais revue depuis notre séparation. Maintenant, je le regrette un peu car nous aurions pu être heureux. On ne refait pas le passé, ce qu'il me reste d'elle, c'est ce tatouage, déclara Josep en passant doucement sa main sur son biceps sans doute par affection.

– Pardon, je ne savais pas ! Je suis confuse. Alors, Sophia vous la fréquentez depuis longtemps.

– Depuis quelques mois, j'ai beaucoup de tendresse pour elle, on est bien ensemble mais ce n'est pas facile tous les jours.

Manuela se dit qu'il ne parlait pas d'amour avec Sophia. Cette amourette était sans doute passagère et la fin de la phrase de Josep lui permettait d'espérer que cela ne durerait pas et qu'elle aurait peut-être sa chance pour le conquérir, elle insista pour lui demander.

– Il est certain qu'avec le métier qu'elle exerce, vous prenez des risques avec cette relation. Vous êtes candidat à la mairie de Roses, ne craignez-vous pas que cela vous nuise ? Comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Début janvier, je revenais de faire des courses à Figueres. Arrivé à un rond-point, je l'ai aperçue se faisant tabasser par un type. Supposant qu'il s'agissait d'un client ou de son souteneur et ne supportant pas que l'on puisse frapper une femme, je suis descendu de ma voiture et j'ai donné une bonne leçon à cet homme. Celui-ci, n'a pas demandé son reste pour se sauver et regretta de m'avoir rencontré. Cette pauvre fille avait la figure en sang et ne tenait plus sur ses

jambes. Je la fis grimper dans ma voiture et je l'ai ramené chez moi pour la soigner.

– Ah bon ! Et pourquoi cet homme la frappait. C'était un client violent ou quoi ?

– Non, un homme de main de son proxénète. Sophia avait été mise dans une maison de passe à La Junquéra. Jugée trop âgée et risquant de faire baisser le chiffre d'affaires, son proxénète préféra la remplacer par une femme plus jeune. Son souteneur lui a imposé d'exercer son métier au bord de la route. Elle protesta, soulignant le manque d'hygiène, la crainte de se faire agresser par des clients et le froid de l'hiver. Malgré ses protestations qui lui valurent de bonnes corrections, elle fut mise quand même à ce rond-point. Elle essaya ce jour-là de s'enfuir, mais fut vite rattrapée par cet homme qui la surveillait. C'est à ce moment-là que je suis arrivé.

– Et après, comme cela s'est-il passé ? Je pense que les hommes de main du proxénète n'en sont pas restés là ? demanda Manuela inquiète pour Josep.

– Une fois soignée, Sophia passa un moment à se maquiller pour camoufler les marques sur son arcade sourcilière avec du fard à paupières et du fond de teint pour les rougeurs de son visage puis Sophia me demanda de l'accompagner au Cabaret Show Girl de Santa Margarida où elle travaillait la nuit.

– Il y a un cabaret à Santa Margarida ? S'étonna Manuela.

– Cabaret, ce n'est que le nom. C'est plutôt, un bordel où les hommes vont voir les filles faire de la barre et ensuite conclure sexuellement leurs affaires dans une pièce spéciale. C'est aussi un lieu où circule la drogue et ainsi que dans tout le quartier.

– La drogue, quel fléau ! Savez-vous si Sophia se drogue ? Comment est-elle arrivée à faire ce métier ? Manuela posa ces questions en regardant Josep droit dans les yeux.

Il lui expliqua ce que lui avait raconté Sophia avant de la déposer devant le cabaret.

Sophia, la cinquième fille de la famille Paladescu, est née à Bran, petit village près de Brasov en Roumanie, au pied du légendaire château du comte Dracula. Son père, ouvrier agricole, avait du mal à joindre les deux bouts pour subvenir à sa famille. Il accepta l'offre d'un roumain, rabatteur pour des proxénètes, d'envoyer ses filles, Sophia et sa sœur, vivre l'une en Espagne et l'autre en Italie afin de connaître de futurs et riches maris contre la location d'un appartement à Brasov et un emploi dans une entreprise de bâtiment. Sophia avait cru à cette histoire, elle n'était encore qu'une jeune fille remplie d'illusions, se voyant épouser un beau jeune homme riche qui lui apporterait l'amour et une vie aisée. Quelle ne fut pas sa surprise en arrivant en Espagne. Son passeport, retiré immédiatement, elle fut séquestrée avec plusieurs jeunes filles comme elle. Toutes étaient sélectionnées pour avoir de jolis corps, des poitrines sulfureuses, une taille de mannequin sur de longues jambes fuselées. Pour les rendre dociles, elles étaient violées plusieurs fois par jour, battues à chaque rébellion et droguées journellement. Après ce calvaire, Sophia, devenue docile, fut mise dans un bordel de la Junquera. Si elle refusait de se prostituer, on la menaçait de ne plus revoir

ses parents, que son père perdrait son logement et son travail, qu'on tuerait sa mère, et que ses autres sœurs seraient envoyées dans des bordels au moyen orient. De ses passes, elle percevait très peu d'argent mais sa drogue quotidienne lui était offerte.

Josep s'arrêta quelques instants pour se servir un verre d'eau pétillante et reprit ce qu'il connaissait de la vie de sa protégée.

– Maintenant, elle se drogue un peu moins, je la trouve beaucoup plus en forme depuis quelque temps. C'est une femme courageuse, vous savez !

– Pourquoi le proxénète vous laisse-t-il continuer à voir Sophia ? C'est bizarre ! D'autant plus que vous me dites que vous pensez vivre avec elle.

– En la déposant devant le cabaret, j'ai vu le gars que j'avais rossé dans l'après-midi. Je suis allé le trouver en souhaitant rencontrer le souteneur de Sophia car j'avais une proposition à lui faire. Deux jours plus tard, j'avais rendez-vous à Empuriabrava avec cet homme qui tient le trafic de prostituées.

– Qui est-ce ? demanda Manuela se disant qu'elle tenait là un scoop.

– Si je vous le dis ça mettrait en péril la vie de Sophia. Il m'a proposé de lui verser une grosse somme d'argent contre la liberté de Sophia et m'a donné un délai de paiement jusqu'à fin avril mais qu'en attendant le règlement il m'autorisait à voir Sophia en dehors de ses heures de travail.

– Combien devez-vous payer pour la liberté de Sophia ?

– Beaucoup, mais pour l'instant, je n'ai pas la totalité de cette somme. Je pense y arriver pour la date prévue.

– Et si vous n'y arrivez pas, que se passera-t-il ?

– Il risque de l'envoyer ailleurs et je ne la reverrai plus. Mais soyez sans crainte, j'aurai la somme convenue.

Manuela se fit justice en elle-même. Elle espérait que Sophia retrouve sa liberté mais de l'autre si elle n'était plus là, le chemin serait libre pour fréquenter Josep. Elle changea de sujet afin d'écarter ses idées néfastes.

– Dites-moi Josep, vous êtes un bagarreur ! Vous avez frappé l'homme de main de ce proxénète mais j'ai appris également que vous aviez gravement blessé Alfonso, le patron pêcheur du Fortuna. Il y en a d'autres à part eux qui ont reçu une raclée ? demanda Manuela en souriant pour détendre l'atmosphère.

– Il est vrai que j'ai le sang chaud ! Je suis un pur catalan descendant des Almogarves. Quand on me cherche, on me trouve ! Alfonso a frappé à coup de pique un dauphin pris dans le filet de pêche. Si je n'étais pas intervenu, il l'aurait massacré. C'est la même chose pour ce type, quand je l'ai vu frapper Sophia au bord de la route, je me devais de lui porter secours. Une autre fois, Sophia et moi dansions à l'hôtel Monte Carlo quand un gaillard est venu l'inviter à le suivre dans sa chambre. Sophia le repoussa et il s'énerva en levant la main pour la gifler. Il n'en a pas eu le temps car mon poing s'est abattu sur son nez qui a littéralement éclaté devant les danseurs médusés. Nous sommes partis aussitôt car je devais la déposer au cabaret. C'est tout ! Je ne cherche jamais la bagarre. Je rends seulement la justice quand il me paraît nécessaire de le faire. Ah ! J'oubliais encore et ce sera la dernière. Celle avec un agent immobilier qui a reçu une correction quand, le jour de l'enterrement de mes parents, il est venu me voir

à la maison pour me faire une offre d'achat.

Josep expliqua l'histoire. Rentrant du cimetière, le cœur brisé, accoudé à la table de la cuisine, la tête dans les mains, il se mit à pleurer. Il n'imaginait pas ne plus jamais revoir ses chers parents. Il se demandait bien comment il pourrait vivre sans eux. La porte d'entrée étant restée ouverte, un homme pénétra dans la maison sans avoir sonné, en se présentant comme gérant d'une agence immobilière. Il avait la quarantaine passée, bel homme portant un costume gris bien taillé. Josep l'avait aperçu en sortant du cimetière, il se tenait proche du portail à l'abri des regards, derrière une pierre tombale.

– Pardonnez cette intrusion ! Voilà, la raison de ma visite ! J'avais, il y a quelque temps déjà, fait une proposition d'achat de cette propriété à vos parents. Ils me n'ont jamais répondu. Alors, je viens aujourd'hui vous refaire cette offre. Il serait bon que l'on traite rapidement cette affaire car vous n'êtes pas sans savoir que les prix de l'immobilier ne tarderont pas à baisser sur la Costa Brava.

Josep s'était levé et fit face à cet agent immobilier.

– Vous ne manquez pas d'air ! Vous pénétrez chez moi sans y être invité, mes parents viennent à peine d'être mis en terre et vous osez vous présenter sans vergogne pour me demander de vendre leur propriété. Mais vous êtes un véritable vautour ! Sortez immédiatement de chez moi et laissez-moi faire mon deuil tranquillement. Vous ne respectez même pas mon chagrin.

– Je vous comprends bien mais sachez que c'est le moment opportun d'effectuer cette vente. Plus tard, vous le regretterez, ne soyez pas aussi idiot que vos parents de refuser cette opportunité. Vendez ! Sinon, regardez ce qui leur est arrivé. Il lui cracha ses dernières paroles en pleine face.

Le sang de Josep ne fit qu'un tour, il l'empoigna d'une main et de l'autre lui colla une gifle, l'envoyant contre la porte.

– Mais qui êtes-vous pour oser parler ainsi de mes parents et les insulter de la sorte. Que voulez-vous insinuer en me disant « ce qui leur est arrivé » lança Josep en lui envoyant une autre gifle encore plus forte que la première.

– Non ! Arrêtez de me frapper. Je me suis mal exprimé, je voulais vous dire qu'ils auraient pu profiter de l'argent de la vente pour avoir une meilleure qualité de vie, essayant en vain de s'en sortir par cette pirouette mais il s'enfonçait davantage. Josep le prit par l'épaule d'une poigne de fer et de l'autre par une oreille qu'il tirait le plus fortement possible quitte à la lui décoller et à coups de pied aux fesses, il lui fit traverser la cour pour le jeter sur le trottoir. Quand il fut assez loin, celui-ci lui lança « Vous le regretterez et je maintiens que vous êtes aussi con que vos parents ».

– Voilà, je vous ai raconté mes bagarres mais avouez qu'elles étaient méritées.

– Je vous comprends et surtout, je ne vous juge pas !

Manuela resta pensive quelques instants et se dit qu'il fallait qu'elle sache qui était cet homme.

– Comment s'appelait cet agent immobilier et par quelle agence, il était envoyé ?

– Aucune idée, cela date de plus de trois ans, je ne m'en souviens pas. D'ailleurs, je ne sais plus si ce type m'a donné son nom. Si la mémoire me

revient, je vous le dirai.

– Bien ! J'ai appris beaucoup de choses sur vous. En tout cas, je vous remercie de la confiance que vous m'avez accordée. Vous aurez pu remarquer que je n'ai pris aucune note de votre parcours sentimental. Notre entretien ne sortira pas de votre maison, je puis vous l'assurer. Par contre, je ne sais rien sur votre candidature à la mairie. C'était le but de mon interview !

Josep regarda sa montre et constata que le temps s'était écoulé trop vite.

– Je suis vraiment désolé mais j'ai un rendez-vous très important. Cela concerne principalement le financement de ma campagne mais aussi l'argent que je dois obtenir pour libérer Sophia. Je vous propose si vous le souhaitez, que l'on se retrouve chez moi la semaine prochaine ! Il se leva pour raccompagner son hôte.

– Je vous comprends et je vous remercie encore pour le temps que vous m'avez consacré ! Elle lui tendit la main. Oh ! Quelle belle montre, vous avez là, reprit-elle.

– Vous la trouvez jolie ?

– Tout à fait !

– C'est une montre de plongée connectée, elle prend la profondeur de l'eau et le temps des paliers entre autres. Et surtout elle donne l'heure et prévient si on est en retard aux rendez-vous. C'est un cadeau de Sophia, conclut-il.

Manuela lui lâcha le poignet qu'elle aurait volontiers gardé sous ses doigts, en même temps, elle se demanda à quelle occasion Sophia lui avait offert cette montre. Ils s'étaient connus après la Noël donc ce n'était pas pour cette occasion. Ou alors, serait-ce pour la Saint Joseph le dix-neuf mars ? Dommage, se dit-elle, car si Sophia pouvait être absente début mai, c'est moi qui aurais pu avoir le plaisir de la lui offrir pour son anniversaire le vingt-quatre mai.

Josep la raccompagna jusqu'à l'entrée de la propriété. Il la regarda pendant quelques instants s'éloigner en se disant que cette femme était d'une grande beauté, d'une classe naturelle, d'un intellect intéressant et que le plaisir de la revoir ne manquerait pas de le séduire.

9

Jeudi 25 avril 2019.

La semaine fut longue en attendant le prochain rendez-vous avec Josep. Elle parut une éternité pour Manuela. Elle pencha sur son cahier intime tout le récit personnel de cet homme qui était en train de lui mettre les idées à l'envers. Fort perturbée, elle se surprit à accomplir des gestes imprévisibles.

– Ça ne va pas, ma fille ! Il faut que tu te ressaisisses, se dit-elle en constatant qu'elle était en train de faire n'importe quoi. Tu devrais arrêter de penser à lui sans arrêt ! Il n'est pas libre et tu le sais ! Son cœur est à Sophia. Ne crois surtout pas que tu deviendras sa maîtresse ! Tu as des principes, tu dois les garder. La seule chose qui pourrait arriver, c'est que Sophia soit obligée de partir début mai s'il n'arrive pas à verser l'argent qu'il doit au proxénète pour obtenir sa liberté. Je serais vraiment désolée pour elle car elle mériterait enfin de trouver le bonheur. Moi non plus, je n'ai pas eu de chance avec mon mariage raté. J'aurais, moi aussi, le droit de vivre heureuse avec Josep car je sens que nous sommes faits l'un pour l'autre. Il a tout pour lui cet homme, la beauté, le charisme, la culture. Je suis réellement tombée sous son charme ! Ne me dis pas que tu es amoureuse de lui ? Oui, j'ai le coup de foudre ! Ce sera lui l'homme de ma vie ! Vivement jeudi que je le vois !

En attendant le rendez-vous du jeudi, prévu en fin d'après-midi avec Josep, tous les matins, elle rejoignait ses amis, Léticia et Raquel. Leur parcours de jogging fut le même pendant les quatre jours. Manuela avait insisté pour suivre la promenade maritime jusqu'au port de pêche.

Quand elles arrivèrent à hauteur de la propriété de Josep, Manuela ralentit le pas. Apparemment, elle ne vit rien bouger, il était sans doute absent. Où peut-il être en ce moment ? Que fait-il et avec qui est-il ? Elle fut interrompue dans ses pensées lorsque ses deux amies l'interpellèrent pour lui demander.

– Non ! Ne nous dis pas que tu es tombée amoureuse du beau marginal ! Raquel n'avait pas la langue dans sa poche.

– Ce n'est pas ça ! nia difficilement Manuela car son visage s'empourpra.

– Chante ma fille ! Tu crois que nous sommes dupes, c'est le quatrième jour que nous faisons le même parcours et sur ta demande. Mais pas une fois du côté de la Rubina, alors que d'habitude, c'est toi qui insistes pour y aller car tu aimes l'aspect sauvage des chemins bordés de joncs, de fenouil, et pour la beauté de la nature. Aujourd'hui, il s'agit d'une autre nature sur laquelle tu jettes ton dévolu. Létitia et moi avons remarqué que chaque fois que l'on passe devant la maison de Josep, tu t'arrêtes presque de courir, nous sommes obligées de t'attendre ! On dirait même que tu aimerais y entrer pour prendre le café !

– Prendre le café ou autre chose ! Regarde-toi, quand on te parle de cet homme tu rougis, on dirait une adolescente qui a son premier rendez-vous avec son amoureux, dit Léticia en souriant. Toutes les trois se mirent à rire et reprirent leur jogging avec leur bonne humeur habituelle.

– Oui ! C'est vrai, je vous l'avoue, je ne suis pas insensible à son charme. Je l'ai

interviewé et je le trouve remarquable ! Certes, il est beau, c'est l'homme idéal que toutes les femmes rêvent d'épouser ! Mais il ne s'est rien passé entre nous !

– Pour l'instant ! Cela viendra plus vite que tu le penses ma belle ! Allez, maintenant, on accélère l'allure, Nous avons perdu du temps en bavardages, dit Léticia la meneuse du groupe.

Le jeudi soir, Manuela avait garé sa voiture à vingt mètres du portail de la maison de Josep Bajol sur l'avenue de Rhode. Elle était satisfaite, la distance était courte pour arriver devant la propriété. Elle ne souhaitait pas être remarquée. Pour ce rendez-vous, elle avait choisi de porter une jupe tube noire en cuir légèrement fendue sur le côté et une veste, le tout faisant un ensemble très chic et branché. Un chemisier de soie blanche dont le boutonnage s'arrêtait à la naissance de sa poitrine bien galbée.

Elle croisa juste un couple sur les quelques mètres qui lui restaient à faire pour atteindre le portail. Le mari la regarda des pieds à la tête.

Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Je pense que je dois plaire ou bien alors quelque chose ne va pas ! Trop tard, je n'ai plus le temps de retourner chez moi pour me changer. J'y vais !

Le portail s'ouvrit, elle marcha sur la pointe des pieds pour éviter que ses hauts talons ne s'enfoncent dans les graviers. À l'instant même où elle s'apprêtait à sonner la cloche, la porte s'ouvrit et Josep l'accueillit.

Il devait surveiller mon arrivée, pensa-t-elle aussitôt.

Elle se sentit plus à l'aise quand elle le vit devant elle. Il avait troqué son jean et son polo habituel pour un pantalon en lin de couleur terre tenu à la taille par une ceinture tressée et une fine chemisette blanche moulant son torse puissant et faisant ressortir ses pectoraux. Ses longs cheveux châtain clair ondulaient sur ses épaules et elle sentit les effluves de son parfum raffiné exprimant le romantisme et la sensualité de sa personne dans un souffle de patchouli et de vanille. Ses deux yeux verts qui scintillaient comme des émeraudes balayèrent discrètement la gorge de son invitée.

– Vous êtes très en beauté Manuela. Donnez-vous la peine d'entrer ! Je vous ai concocté un jus de mangue, de papaye et de citron vert, dit Josep en prenant délicatement le bras de Manuela.

Sur la table de la cuisine, il avait disposé deux verres et une assiette avec des petits morceaux de cake. La lumière était plus douce que l'autre jour. Après avoir servi un verre à Manuela, il entama la conversation.

– Donc, pour faire suite à notre dernier entretien, vous voulez savoir pourquoi je présente ma candidature à la mairie de Roses, c'est cela ?

Manuela trouva dommage qu'il aborde aussi rapidement l'interview, elle aurait préféré commencer par un autre sujet plus personnel le concernant. Comment avait-il trouvé leur première rencontre ? Ce qu'il avait fait pendant la semaine ? Avait-il revu Sophia ? Ou mieux, s'il avait pensé à elle, Manuela ? Tant pis !

– Oui ! C'est cela ! Avant de développer votre programme, sachez que j'ai rencontré la mairesse de Roses. Elle se représente et m'a dit de vous faire passer le message suivant. Il se trouve, qu'il y a trop de candidats pour cette élection et

que vous concernant, il serait bien que vous la rencontriez. Elle n'est pas hostile à vos idées et elle serait prête à ce que vous trouviez une place dans sa future composition municipale.

– Si elle pense me rencontrer pour m'acheter par de belles paroles et des promesses électorales, elle se trompe ! Je sais que mes idées et l'ensemble de mon programme ne satisfont pas la majorité, même si elle y trouve de bonnes choses mais qui ne seront pas dans ses priorités. Je ne doute pas de sa bonne foi mais il se trouve parmi ses collaborateurs, un conseiller tordu avec lequel je ne pourrais jamais m'entendre. Même si je ne peux pas me présenter à cette élection, je ne serai jamais sur sa liste. Je suis trop indépendant pour que l'on me prenne pour un pantin, dit Josep.

– J'ai bien compris et je transmettrai à madame la mairesse ! Qui est ce collaborateur tordu ? Et je ne comprends pas, vous employez le conditionnel en disant si je ne peux pas me présenter, pourquoi ? lui demanda Manuela.

– Cet homme, pour l'instant on va l'appeler Machin car je ne voudrais pas que vous le citiez dans votre article. Je ne supporterais pas que cela puisse vous nuire par la suite. Cet homme a des accointances avec beaucoup de monde, pas forcément du beau monde, si vous comprenez ce que je veux dire ? Machin est au courant d'un certain trafic à Roses. Savez-vous que la mairie, et indirectement à Machin, reçoit un pourcentage sur tous les travaux effectués dans les maisons et les appartements à Roses. Alors que les commerçants se plaignent du manque à gagner causé par les ventes sauvages faites sur la promenade maritime par des Africains, de pauvres gens que l'on exploite sans scrupule, Machin a pris un accord avec leur patron en lui faisant payer une manne financière pendant les trois mois d'été. En contrepartie, la police municipale ainsi que les Mossos ne doivent plus intervenir pour les faire déguerpir et confisquer leurs marchandises, comme ils le faisaient auparavant. De ce fait, les ventes sauvages ont pris tellement d'ampleur qu'elles se sont étalées tout le long de la promenade. Au moins deux cents tapis sont installés même sur la piste cyclable provoquant parfois certains heurts avec les touristes qui ne savent plus où rouler. Pendant les mois de juillet et août, les soirs, vous trouverez presque un millier de personnes qui sont aux coudes à coudes, alors comment voulez-vous, qu'il n'y ait pas d'accidents ou de vols à l'arraché ? Pendant ce temps, au centre-ville certains commerçants baissent le rideau.

– J'en prends note ! Et pour votre candidature ?

– En ce qui concerne ma candidature, elle paraît de plus en plus improbable ! Mes colistiers se sont désistés dernièrement sans explication. Machin est allé les trouver personnellement pour faire pression afin qu'ils se retirent, employant le chantage en leur faisant croire que s'ils restaient sur la liste de Bajol, ils rencontreraient de graves problèmes une fois que lui serait en place à la mairie. Improbable aussi, parce que je devais obtenir un prêt me permettant de financerma candidature et d'avoir un peu plus d'argent pour la libération de Sophia. J'ai appris ce matin, que ce prêt devra passer une nouvelle fois en commission. En quelque sorte, si l'accord financier est retardé, je n'en aurai plus besoin car la campagne électorale sera passée ainsi que la date butoir de fin avril

pour la libération de Sophia. Et c'est Machin qui fait pression auprès des banques.

– Franchement, il vous en veut cet homme-là. Ce Machin !

– Plus que vous ne pouvez le penser ! Il a également des vues sur mon terrain et ma maison. Je suis sûr qu'il aimerait que je disparaisse pour faire main basse sur mon patrimoine. Quand on est tordu, on l'est jusqu'à prendre des risques, même meurtriers. En ce qui concerne mon programme, si j'ai la possibilité de me présenter, il est basé sur l'écologie, faire un peu plus pour le domaine maritime, contrôler les plaisanciers qui font n'importe quoi, ne respectant rien ni le code maritime, ni la nature en jetant à la mer leurs détritus et vérifier leur retour de pêche. Il faut aussi aider les pêcheurs professionnels. Il faut nettoyer Roses de tous ces marchands ambulants, mettre plus de sévérité dans les stationnements sauvages, privilégier des parkings à l'extérieur de la ville avec des navettes gratuites, arrêter les constructions qui détruisent nos collines. Il est urgent de mettre un programme sérieux de station d'épuration permettant de traiter l'afflux de matières nauséabondes pendant les fortes chaleurs de la saison estivale. À certains endroits de la ville, non seulement il y a les mauvaises odeurs mais également les rats qui prolifèrent. On peut s'en rendre compte car ils se sauvent partout quand il y a la montée des eaux et que les bouches d'égout débordent car elles sont rarement nettoyées. Il y a les rejets de carburants provenant de la mer que nous envoient sur la plage les bateaux des plaisanciers ne respectant pas les balises de sécurité. J'ai aussi des projets dans le domaine scolaire, associatif, culturel ainsi que pour les personnes âgées.

Josep exposa ses projets. Manuela prenait des notes.

Mais au bout d'un moment, il se tut pour regarder sa montre. Manuela le sentit mal à l'aise.

– Que se passe-t-il ? Demanda-t-elle.

– Je m'excuse mais je suis contraint d'abréger notre entretien car je suis attendu pour un rendez-vous très important, dit-il confusément.

– Si important que c'est la raison pour laquelle vous avez fait un effort pour votre tenue vestimentaire ! Manuela lança cette remarque sans se rendre compte du ton de colère sur lequel elle l'avait dite. C'est la deuxième fois que vous écourtez nos rendez-vous ! Reprit-elle sèchement.

– Oui ! Mais ne vous mettez pas en colère. Nous aurons tout le temps de nous revoir. Josep lui prit la main.

– Je suis vraiment idiote et naïve. Je pensais que vous vous étiez vêtu élégamment pour me recevoir et encore mieux, mais je préfère ne pas en dire davantage. Elle n'arriva pas à retenir ses larmes, tellement la déception était grande de voir ses espoirs s'effondrer en quelques secondes.

Josep la prit dans ses bras pour la consoler et la pressa contre lui. Elle se sentit défaillir de bonheur et elle était bien. Cela faisait si longtemps que deux bras virils et sécurisants ne s'étaient pas refermés sur elle pour lui apporter l'affection, la tendresse qu'elle attendait d'un homme. Elle sentit son cœur battre la chamade et elle se serra encore plus contre sa poitrine. Ils étaient là, debout sans rien se dire. Tous les deux savouraient cet instant de complicité. Ils comprirent que quelque chose venait de se passer entre eux. Doucement, il lui caressa les

cheveux, elle leva la tête et perdit son regard dans le sien. Il en profita pour lui essuyer les larmes qui roulaient sur ses joues. Elle sentit son souffle se rapprocher, elle approcha ses lèvres des siennes et il lui donna un voluptueux baiser qui la fit vibrer de tout son corps. Elle lui rendit fougueusement son baiser. Après cet élan de tendresse, il relâcha son étreinte pour lui dire sur un ton rempli de douceur.

– Je ne sais pas ce qui m'a pris mais j'en avais fortement envie depuis notre première rencontre. Le temps nous dira si nous avions raison ou pas ! Laissons faire les choses ! Je suis désolé car j'avais l'intention de t'emmener dîner quelque part, mais cette fois, il est trop tard. Je dois vraiment me rendre à ce rendez-vous ! Pour le dîner, ce n'est que partie remise, je te le promets ! Je te propose que nous nous voyions demain matin vers dix heures à l'hôtel Monte Carlo. Nous prendrons le petit-déjeuner ensemble sur la terrasse avec le soleil pour témoin. On discutera de tout ce que tu veux entendre de moi, de nous ! Je t'informerai aussi de ce que je vais apprendre au rendez-vous de ce soir. Sois patiente et rassurée, lui susurra Josep à l'oreille puis il la raccompagna et sortit de la propriété en même temps qu'elle en prenant son blouson de cuir sur l'épaule.

– À demain, dix heures au Monte Carlo. J'y serai ! Mais avant de partir, donne-moi un dernier baiser qui me permettra d'attendre avec bonheur et impatience notre rendez-vous, insista Manuela en le prenant par le cou.

Il lui donna ce dernier baiser furtivement et ils se séparèrent car il était vraiment en retard.

Elle était si heureuse, si contente qu'elle partit à pied le long de la promenade maritime en fredonnant la chanson de Sheila en changeant seulement quelques paroles « Laisse les bateaux à Roses ». Dans sa tête, elle faisait déjà des projets d'avenir avec Josep.

Quelle coïncidence, se dit-elle. Je viens à Roses pour me rapprocher de ma fille et je rencontre l'homme qui saura me rendre heureuse. Enfin le bonheur frappe à ma porte ! se dit-elle.

En arrivant devant la terrasse du Monte Carlo, elle regarda une table et pensa que demain tous les deux, ils y prendraient leur petit-déjeuner en amoureux. Le premier et des milliers d'autres suivront quand ils vivront ensemble.

– Oh ! Mais que tu es bête ! Tu es tellement amoureuse que tu as oublié que tu es allée chez Josep en voiture et que tu l'as garée à côté de chez lui. Tu fais n'importe quoi ! Ce n'est pas grave. Demain comme il voudra certainement me retenir pour me faire l'amour, je reviendrai avec lui et je la récupérerai ensuite ! Tu as raison, ma fille, on fait comme cela ! Allez, je continue mon chemin pour rentrer à l'appartement, se disait-elle tout haut, comme elle avait l'habitude de le faire pour les circonstances qui agitaient sa vie.

Sa nuit fut étoilée par de jolis rêves et caressée par Josep dont elle ressentait dans son sommeil la présence, les baisers et les promesses d'amour à venir.

10

Vendredi 26 avril 2019.

Toute la nuit, elle avait pensé à Josep en faisant des projets d'avenir. Elle se leva et prit une simple tasse de café car elle voulait avoir de l'appétit pour le petit-déjeuner prévu avec lui à dix heures à la terrasse du Monte Carlo.

Au moment de s'habiller, elle se dit que la tenue qu'elle portait hier avec la jupe et le petit chemisier ne lui avaient pas porté chance car l'espoir de passer la soirée avec Josep s'était envolé. Donc, elle choisit de se mettre en pantalon bleu céruléen et un polo bleu ciel. Après un léger maquillage et un soupçon de parfum, elle chaussa ses mocassins bleu marine et sortit de la résidence.

Quand elle arriva au rond-point de Port Joan, elle vit ses deux copines qui revenaient en courant de la Rubina.

– Et lâcheuse ! Maintenant que tu as un homme, tu ne viens plus avec nous ! Lui lança Raquel en venant lui faire la bise.

– Pourquoi tu dis cela ! Je n'ai pas d'homme dans ma vie, lui répondit Manuela en lui rendant sa bise et en faisant de même avec Léticia.

– Pas à moi ! Je t'ai vue, hier soir. Je sortais du travail et en passant devant la banque Sabadell, je t'ai aperçue au loin. Tu étais mignonne en minijupe quand tu es entrée dans la maison de Josep, affirma Raquel.

– Oh ! La coquine ! Dis-nous comment s'est passée la nuit ! Est-ce un bon coup ? Plaisanta Léticia en taquinant Manuela.

– Pas du tout ! Il ne s'est rien passé. C'était un rendez-vous professionnel, répondit fermement Manuela.

– La menteuse ! On a compris tu ne veux rien nous dire et pourtant je sais que ta voiture est restée stationner toute la nuit devant chez Josep. À une heure du matin, en revenant de l'Ancora, j'ai vu qu'elle n'avait pas bougé de place, annonça Raquel.

– Vous m'embêtez maintenant ! Je l'ai oubliée hier soir et je vous assure qu'il n'y a rien eu entre nous car il est parti quelque temps après notre entretien. Et puisque, vous voulez tout savoir, je vais prendre le petit-déjeuner avec lui au Monte Carlo. Voilà, bonne journée les filles, affirma Manuela en les quittant.

– On croise les doigts et on te souhaite bonne chance, lui lança Léticia.

– Tu nous racontes cela demain ! Tu viendras courir avec nous ? lui demanda Raquel.

– Bien sûr ! Et vous saurez tout et dans les détails, conclut Manuela en regardant sa montre.

Elle arriva à dix heures précises et s'installa à la terrasse de l'hôtel donnant sur le passage maritime et la plage. Aussitôt le serveur vint lui demander ce qu'elle prenait et elle lui répondit qu'elle attendait quelqu'un. Il repartit en lui disant à tout à l'heure.

Le temps était splendide, le soleil brillait et lui réchauffait la joue. Elle ferma les yeux en écoutant le petit clapot des vagues arrivant sur la plage.

Les minutes passèrent mais pas de Josep.

Elle regarda sa montre, presque une demi-heure qu'elle était là.

L'avait-il oubliée ? Non, il ne lui aurait pas posé un lapin ! Pas lui ! Il doit avoir une raison évidente pour avoir autant de retard !

Le serveur revint lui poser la question de ce qu'elle désirait boire car il pensait que si elle ne consommait pas, elle pouvait aller s'asseoir sur le banc en face.

Au moment, où elle allait commander un café au lait, des cris vinrent de la plage. Sur la promenade maritime, tout le monde regardait vers la mer.

Un chien tenu en laisse se mit à hurler à la mort. Son maître le prit dans ses bras pendant qu'un homme cria en pointant du doigt les gens sur la plage.

– C'est une attaque de requins !

– Un marcheur aquatique vient de se faire mordre par un gros requin noir, lança un autre.

Manuela sentit que cela pouvait être un scoop. Encore une coïncidence qu'elle soit là, elle aura l'exclusivité pour son journal et elle sera la première à le publier. Elle prit dans son sac le téléphone portable, mit l'application vidéo et se dirigea en courant vers l'attroupement autour du fameux grand requin noir que des marcheurs aquatiques étaient en train de sortir de l'eau au risque de se faire attaquer.

Heureusement qu'elle avait mis des mocassins car ses pieds s'enfonçaient moins sur le sable mais en avançant elle vit que le requin ne bougeait pas. Était-il mort ? Mais comment l'avait-il tué ?

Alors qu'elle n'était qu'à une dizaine de mètres, elle aperçut plusieurs dauphins qui repartaient vers le large en faisant des sauts. Avec la vidéo de son téléphone, elle captura ce ballet nautique. Ils avaient dû sans doute accompagner l'un des leurs, le grand dauphin noir, mourir sur le sable.

Mais quand elle tourna sa caméra, elle constata que ce n'était pas un cétacé mais un grand emballage de plastique noir. Elle s'approcha en filmant la scène. Une personne persuada les autres curieux qu'il devait y avoir un corps à l'intérieur et aussitôt des gens demandèrent que l'on appelle la police et les secours pendant que d'autres s'écartaient. Celui qui était agenouillé près du paquet n'écouta pas les recommandations de son collègue lui disant qu'il ne fallait pas y toucher, déchira la housse plastique laissant apparaître la tête d'un homme.

Manuela, horrifiée, lâcha son téléphone qui tomba sur le sable et se laissa choir auprès du cadavre en criant et en pleurant.

Elle prit dans ses mains la tête froide de cet homme et ses larmes coulèrent sur le visage pâle du défunt.

Non ! Ce n'était pas possible ! Pas possible !

C'était Josep !

Pierre voulut la relever mais elle le repoussa du bras. Comprenant que cette femme connaissait le mort, il s'assit à côté d'elle et lui passa doucement la main sur les épaules pour la réconforter. Elle se tourna vers lui et se colla contre cet homme d'un certain âge pour être consolée et sentir un peu de chaleur humaine. Elle en avait besoin après ce choc brutal.

– Vous le connaissez ? demanda Pierre en lui caressant les cheveux.

– Oui ! On avait rendez-vous ce matin à dix heures et demie.

– Vous êtes sa femme ?

– Non ! Je suis journaliste et c'est Josep Bajol, mon compagnon, répondit-elle bêtement.

Elle reprit ses esprits, se sépara de l'étreinte chaleureuse et apaisante de Pierre pour mieux regarder Josep.

Il avait la bouche et les yeux fermés. Elle se baissa et son visage étant à quelques centimètres de Josep, elle constata que sa bouche et ses yeux avaient été cousus par deux points de fil noir.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Elle pensa que le rendez-vous de la veille qu'avait eu Josep c'était mal passé. Et on l'avait éliminé !

On l'avait tué et jeté à la mer !

Mais pourquoi ?

Patrick en revenant d'appeler les secours ordonna de ne toucher à rien car les Mossos arrivaient.

Manuela entendant la sirène de la police, se dit que ce n'était pas le moment de rester ici. En aucun cas, elle ne voulait encore avoir affaire au capitaine Fortia.

Elle se leva et repartit vers le passage maritime, à l'opposé des voitures de police, sous le regard médusé de Pierre qui ne comprenait pas pourquoi elle quittait aussi précipitamment son compagnon, comme elle l'avait prétendu, alors que les Mossos courraient maintenant sur la plage vers le lieu de découverte du corps.

Cela lui parut tellement bizarre, qu'il se dit qu'elle devait fuir la police. Mais pourquoi ? Avait-elle quelque chose à se reprocher ?

Manuela marchait vite en direction du port se retournant de temps en temps pour voir si elle était suivie.

Non, personne et pas de policiers !

Il fallait qu'elle récupère sa voiture.

Elle allongea le pas, elle courrait presque si bien qu'une demi-heure plus tard elle était à proximité de son véhicule. Passant devant la maison de Josep, elle constata que le portail et la porte d'entrée étaient grand ouverts.

Elle se demanda ce qu'il se passait. Il aurait été plus prudent de prendre sa voiture et partir de là mais sa conscience professionnelle reprit le dessus et elle se dit qu'elle devait savoir pourquoi on avait voulu éliminer l'homme sur qui elle avait jeté sa destinée et dont elle était tombée amoureuse.

Tant pis pour les risques encourus, elle entra dans la propriété. Elle s'arrêta devant la porte ouverte de la maison et tendit l'oreille.

Pas de bruit à l'intérieur !

Elle mit un pied sur le seuil et doucement pénétra dans la demeure. En posant son autre pied, elle marcha sur un débris de faïence. C'était un bibelot représentant un dauphin qui était posé auparavant sur le guéridon de l'entrée. Maintenant, que ses yeux s'étaient habitués à la différence de clarté entre l'extérieur ensoleillé et l'intérieur dans la demi-obscurité, elle fut surprise de voir le capharnaüm qui régnait dans toute la maison comme si un ouragan était passé

par là. Tout avait été renversé, les tiroirs ouverts et leur contenu jeté au sol.

Incroyable ! Elle qui avait connu la veille ce lieu si propre et si bien rangé voyait là un désordre inimaginable avec sur le sol la plupart des objets brisés en mille morceaux.

Que c'était-il passé ?

Que cherchaient les gens qui avaient fait cela ?

Dans la chambre, les draps étaient au sol et le matelas retourné. Devant la bibliothèque des livres, des papiers et des factures étaient entassés. Elle reconnut une facture de mobile de chez Orange. En la prenant, elle connut le numéro de téléphone de Josep. Et dire qu'elle avait oublié, lors de ses entretiens, de le lui demander.

Sortant le portable de son sac, elle enleva du bout du doigt les quelques grains de sable restés sur l'écran et composa le numéro marqué sur la facture.

Elle tomba directement sur la messagerie.

« Vous êtes bien sur le portable de Josep Bajol, laissez un message si cela en vaut la peine, merci de votre appel ».

En revenant vers la salle à manger, elle avançait prudemment de peur de marcher sur des morceaux de verre. Elle regardait où elle mettait les pieds quand elle aperçut par terre, au pied du vaisselier, le cadre avec la photo de Josep entouré de ses parents. Celle qu'il lui avait montrée lors de leur première rencontre. Le verre était cassé et le cadre en bois brisé sur un côté. Elle le ramassa, regarda la photo avec une certaine mélancolie. En la prenant pour avoir un souvenir de Josep, une page blanche pliée en quatre se trouvant derrière le cadre tomba au sol.

Manuela la déplia et ce qu'elle lut lui donna un frisson et elle sentit une forte chaleur l'envahir.

Un coup de sang, la haine monta en elle.

À ce moment précis, les sirènes de la police annoncèrent que les Mossos étaient devant le portail.

Vite fait, elle plia en quatre la lettre et la photo puis les glissa dans son soutien-gorge, chacune sur un sein afin que sa poitrine soit uniforme pour ne pas attirer l'attention des policiers.

Elle n'eut pas le temps de sortir de la maison qu'entra le capitaine Fortia.

– Vous, ici ! J'étais sûr que c'était vous quand le témoin nous a dit que la journaliste et compagne de la victime après avoir versé quelques larmes était partie à l'arrivée de la police. J'avais une intuition en pensant à vous. Et mon flair ne m'a pas trompé, dit le capitaine Fortia. C'est vous qui avez tout mis sens dessus dessous dans cette maison, reprit-il en voyant le capharnaüm.

– Pas du tout, je viens d'arriver !

– Ne mentez pas ! Cela va faire quarante minutes que vous êtes partie de la plage où on a trouvé le corps de Josep Bajol. Et j'ai reconnu votre voiture à quelques mètres du portail. Par déduction, cela fait une demi-heure que vous êtes ici. Alors, vous aurez pu mettre cette maison à sac, lança le capitaine fier de son observation.

– Non, je suis venue à pied ! J'avais laissé ma voiture hier soir à cette place et

c'est en venant la récupérer que j'ai vu le portail et la porte ouverts. Cela m'a surpris et je suis entée à l'instant et je constate comme vous que cette demeure a été fouillée sans ménagement. Je me pose la question par qui et pourquoi, expliqua Manuela.

– Je ne crois pas un mot de votre version. D'abord vous n'avez pas à vous substituer à la police. Ce n'est pas votre travail d'enquêter mais le nôtre. Justement, si vous dites la vérité, ce que je ne crois pas pour l'instant, vous avez donc passé la nuit avec le défunt puisque votre voiture n'a pas changé de place depuis hier soir.

– Non ! J'ai vu Josep Bajol hier en début de soirée pour l'interviewer sur sa candidature possible à la mairie de Roses et je l'ai quitté vers huit heures trente. Il a écourté notre entretien car il avait un rendez-vous de grande importance, m'a-t-il dit. Je suis partie à pied en réfléchissant à ce qu'il m'avait dit pendant notre entrevue, du coup j'ai oublié que j'étais venue en voiture, c'est aussi simple que ça.

– Bon, on vérifiera ! Mais quelle coïncidence, vous étiez ce matin sur la plage à l'heure précise où les marcheurs aquatiques ont ramené son corps. Vous ne trouvez pas cela bizarre ? Quelle explication tordue, vous allez me donner ? demanda fermement le capitaine Fortia pendant que ses hommes fouillaient les pièces en prenant des photos.

– C'est simple ! Comme Josep était en retard pour son rendez-vous d'hier soir et qu'il avait mis fin à notre entretien sans terminer le sujet abordé, il m'a donné rendez-vous ce matin à dix heures au Monte Carlo pour que l'on puisse prendre le petit-déjeuner ensemble et enfin terminer l'interview.

– Vous l'appelez Josep ! Quelle relation vous aviez avec le défunt, c'était votre amant ? Si c'était le cas, je comprendrai car c'était un bel homme et puis vous êtes en tant que divorcée libre et certainement en manque de relation depuis votre arrivée à Roses.

– Je ne vous permets pas une telle insinuation. Je n'ai vu Josep Bajol que deux fois et ce professionnellement. C'est aussi simple que ça, se rebiffa Manuela.

– Tout est simple avec vous mais moi je trouve cela très compliqué. Vous avez touché à quelque chose dans cette maison ?

– Non, je viens de vous dire que je suis arrivée ici presque en même temps que vous, lança Manuela avec aplomb.

– Parce que vous êtes venue à pied, c'est cela ! Alors je vous annonce une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne nouvelle c'est que vous allez repartir en voiture, pas dans la vôtre mais dans celle de la police et la mauvaise nouvelle c'est que je vous arrête car vous êtes suspecte dans l'enquête sur la mort de Josep Bajol.

Manuela ne sut quoi répondre, elle était abasourdie. Le capitaine somma un des policiers de la menotter et de l'emmener au commissariat.

Victor n'en croyait pas ses yeux. Son collègue venait de rentrer au commissariat accompagné de Manuela menottes aux poignets. Il lui ordonna de la mettre en cellule en lui faisant rapidement le raccourci de la situation disant qu'elle était la meurtrière de Josep Bajol, un candidat à la mairie.

Quand Victor se retrouva seul devant elle, il lui demanda si cette version était réelle.

– Mais non ! J'avais rendez-vous avec Josep Bajol au Monte Carlo ce matin à dix heures pour qu'il me fasse une déclaration sur sa candidature aux municipales et il a été retrouvé mort dans un emballage plastique que des dauphins ont ramené à la plage. Comme j'avais laissé ma voiture devant chez lui la veille, le capitaine Fortia m'a interpellée chez Josep quand je suis allée la récupérer. Voilà, du coup, il m'arrête en tant que principal suspect. C'est tout, mais je n'ai rien fait, lui déclara Manuela.

Une voix venant de l'autre pièce lui signala qu'il ne devait pas parler avec la prévenue. Victor verrouilla la cellule et lui fit un sourire pour la réconforter.

Le capitaine Fortia avait passé toute la matinée entre la plage où se trouvait le corps de Josep et sa maison.

La police scientifique de Gérone arriva vers midi et ils commencèrent leurs premières constatations avant de faire enlever le corps dans son emballage pour l'envoyer au centre médico-légal.

Une autre équipe fouillait la maison de Josep de fond en comble en relevant les empreintes qu'ils pouvaient trouver. Vers deux heures de l'après-midi, une fois tout ce monde partit, le capitaine Fortia revint au commissariat. Il prit son temps, termina tranquillement son sandwich accompagné de grands verres de vin puis il demanda qu'on lui apporte un café et que l'on aille chercher la suspecte.

Victor accompagna Manuela dans le bureau du capitaine. Alors qu'il allait lui ôter les menottes avant qu'elle s'asseye, le capitaine lui ordonna de ne pas le faire et de sortir de son bureau en fermant la porte.

– Madame Manuela Toleda. Je ne vais pas reprendre les circonstances dans lesquelles nous vous avons interpellée et arrêtée. Sachez que vous êtes la dernière personne à avoir vu et côtoyé Monsieur Josep Bajol qui a été sans nul doute assassiné et jeté à la mer. Étant la seule suspecte de cet horrible crime, veuillez me donner vos faits et gestes depuis hier après-midi, demanda le capitaine en se servant un verre de brandy.

– Si je suis mise en examen, j'ai droit à un appel téléphonique. Donc je vous demande la possibilité de téléphoner à la personne de mon choix. Sans cela, je ne répondrai à aucune de vos questions, annonça tranquillement Manuela en se frottant les poignets bleuis par les menottes.

– Non mais, où vous vous croyez ? Je vous pose des questions et vous y répondez. C'est comme cela que ça se passe ici. Et c'est moi qui dirige cette enquête. Alors, plus vite vous me direz comment vous avez fait pour tuer Josep Bajol plus vite vous pourrez téléphoner à votre avocat, hurla le capitaine.

– Vous outrepassez vos droits donc tout ce que je pourrai dire ne sera pas retenu par la justice pour vice de forme, sachez-le capitaine Fortia. Ceci dit, je me tais ! Il ne vous restera plus que la violence pour me faire parler. Pensez-vous user de la torture pour cela, ironisa Manuela.

– Peut-être, si c'est cela que vous espérez ! Avec des femmes comme vous, il faut s'attendre à tout.

– Et certainement avec un misogyne comme vous à bien d'autres traitements,

répliqua Manuela.

Le capitaine n'en pouvait plus. Personne ne lui avait parlé comme ça et personne ne lui avait tenu tête jusqu'à ce jour. Il était fort en colère, hors de lui. Il commença à serrer les dents et son faciès devint menaçant. Il se mit à hurler et malgré la porte fermée tout le commissariat l'entendit.

– Vous allez parler ! Soyez sûre que je vais employer tous les moyens pour vous faire avouer ce meurtre.

Au moment, où le capitaine se leva de sa chaise en menaçant du poing Manuela, la porte s'ouvrit et Victor pénétra dans le bureau sans y être invité.

– Qui vous a donné la permission d'entrer. Que voulez-vous ? vociféra le capitaine furieux.

– Il y a cinq personnes qui veulent vous voir et c'est urgent.

– Je m'en fous, qu'ils aillent au diable. J'ai autre chose à faire, gueula le capitaine en prenant son verre de brandy et le vidant d'un trait.

Victor n'eut pas le temps de répondre qu'il fut écarté par un gradé qui entra dans le bureau suivi de quatre personnes.

– Capitaine Fortia, est-ce de cette façon que vous accueillez votre supérieur, en lui disant d'aller se faire voir ailleurs, dit tranquillement le gradé.

Celui-ci entra et alla directement s'asseoir sur le fauteuil du capitaine qui resta bouche bée.

– Madame Manuela Toleda, je me présente. Je suis le Major Ruben Baldia, chef des Mossos de Barcelone et de Catalogne. Je ne vous présente pas Madame Mindan, la mairesse de Roses, ni Monsieur le député Espola, ni votre rédacteur en chef Monsieur Besalu mais par contre voici l'inspecteur principal des Mossos Esteban Begur. Sitôt avoir pris connaissance du meurtre de Monsieur Josep Bajol et des horribles circonstances de sa découverte sur la plage, nous avons mis de côté nos activités pour venir à Roses. De notre rencontre, nous avons déduit qu'il fallait rapidement trouver le meurtrier et surtout le mobile de cet acte. Le fait que cet homme était un candidat à la mairie de Roses n'est pas fait pour baisser les tensions politiques actuelles, il serait difficilement concevable que ce soit un crime politique et d'autre part le fait d'avoir trouvé un corps rejeté par la mer ou ramené par des dauphins, comme il se dit, n'apporte rien de bon à la saison touristique qui va commencer. Aucune de ces raisons n'est bonne pour Roses et la Catalogne. Sur ce, nous sommes d'accord avec votre rédacteur Monsieur Besalu pour que nous collaborions ensemble. C'est-à-dire de n'écrire que les faits sans en rajouter ou lancer une polémique car les réseaux sociaux s'en occupent déjà mais surtout ne pas mettre de l'huile sur le feu, expliqua calmement le Major Baldia.

– Oui ! Manuela, nous allons collaborer avec les Mossos. Comme vous me l'avez dit, vous connaissez la victime et il serait bon que vous échangiez vos investigations, vos connaissances et vos suggestions avec l'inspecteur Esteban Begur. Vous écrirez vos articles qu'une fois cette affaire résolue, expliqua le rédacteur en chef Besalu.

Le capitaine Fortia qui écoutait les échanges verbaux n'en revenait pas. Furieux d'apprendre que c'était l'inspecteur principal qui prenait en charge cette affaire, il sortit de ses gonds pour lancer.

– Cette affaire, c'est la mienne ! Vous n'allez pas m'en écarter, dit-il en s'adressant au Major.

– Capitaine, comment voulez-vous que je vous en confie la responsabilité. Il faut être calme pour résoudre cette affaire et ce que je vois c'est que vous vous emportez bien vite. Il faut aussi respecter les droits et à ce que j'ai entendu vous avez passé outre, la preuve est que Madame Toleda a toujours les menottes aux poignets, donc on ne peut pas se permettre d'avoir la justice contre nous pour faute grave ou non-respect des procédures par la police. Faites-lui enlever ces menottes, ordonna-t-il.

Victor entra et les lui retira pendant que le capitaine regardait avec des yeux pleins de haine le Major qui prenait son verre en flairant le reste du brandy et fit une moue de répulsion. Il reprit aussitôt.

– Il faut être lucide et à ce que je vois votre addiction à l'alcool ne vous donne pas assez de clairvoyance, dit le Major calmement en lui montrant le verre vide. En conclusion, je ne vous retire pas l'affaire mais vous allez collaborer avec votre supérieur l'inspecteur principal Esteban Begur ainsi qu'avec madame la journaliste Manuela Toleda. Je ne doute pas de l'efficacité de ce trio. Ah capitaine ! reprit le Major en se levant, ceci est un ordre. Maintenant, nous vous laissons travailler, sachez que nous attendons rapidement un résultat. Je tiens à être informé journellement de l'avancement de cette affaire.

Avant de sortir, il serra la main de Manuela et lui souhaita bonne chance. Madame la Mairesse, ainsi que le député Espola vinrent auprès de l'inspecteur et de Manuela tout en ignorant le capitaine qui venait de reprendre possession de son fauteuil.

– Vous avez notre appui. Si vous avez besoin de quoi que ce soit qui pourrait faire avancer l'enquête, demandez-nous-le, dirent à l'unisson la Mairesse et le Député.

Le rédacteur en chef d'El Païs pour la région de la catalogne prit à part Manuela.

– J'ai entière confiance en vous. Je suis sûr que vous allez trouver la vérité. Nous sommes là pour vous aider et n'hésitez pas si vous avez besoin que l'on vous aide à faire des recherches. Envoyez-moi chaque soir, un compte rendu et nous verrons ensemble ce que nous pourrons publier. Bonne chance Manuela, lui dit-il en l'embrassant avant de sortir avec les autres.

Il ne restait plus dans le bureau que Manuela, l'inspecteur Begur et le capitaine Fortia, qui assit sur son fauteuil regardait le plafond comme si la solution se trouvait là-haut près de la tache faite par une infiltration lors du dernier et violent orage.L'inspecteur Begur devait avoir la cinquantaine, habillé en décontracté, pantalon moutarde, chemise blanche aux petits motifs jaunes sous un blouson léger en cuir. Cheveux noirs, coupés courts, ses yeux noisette lui donnaient un regard sympathique mais on sentait à son charisme qu'il devait être un professionnel efficace à qui il ne fallait pas raconter des histoires à dormir debout. À son actif, il avait résolu beaucoup d'affaires, c'était un fin limier.

Il se tourna vers Manuela et lui tendit la main.

– Manuela, vous permettez que je vous appelle par votre prénom. Nous devons

collaborer donc ce serait plus opportun que l'on évite Monsieur l'inspecteur ou Madame la journaliste mais que l'on s'appelle par nos prénoms. Moi c'est Esteban.

– Et moi ! C'est Arturo, lança ironiquement le capitaine sans les regarder.

– Justement, Arturo. Il ne sert à rien de nous en vouloir de cette situation mais comme l'a exigé le Major il serait bien que nous soyons unis et que nous partagions nos investigations et nos idées pour arriver le plus vite possible au but recherché. Alors, si je peux me permettre, Arturo, afin de démarrer sur de bonnes bases il serait bien que vous vous excusiez auprès de Manuela pour votre comportement et après nous nous mettrons au travail.

Le capitaine se leva tranquillement de son fauteuil, il s'avança vers l'inspecteur, passa devant lui en le dévisageant d'un air narquois puis il fit face à Manuela la fixa quelques secondes et droit dans les yeux, il lui dit d'une voix très claire et sincère.

– Manuela, puisque l'on doit s'appeler par nos prénoms, je vous avoue que ce jour je me suis un peu emporté mais que dorénavant vous n'aurez plus à subir mes sautes d'humeurs.

– Bien ! Maintenant, au travail ! Faisons le point et chacun doit dire ce qu'il sait. Mettons-nous autour du bureau, Arturo asseyez-vous à votre fauteuil, je ne veux en aucun cas vous le prendre. D'autre part, quel est l'homme de confiance qui pourrait prendre note de tout ce que nous disons afin d'en faire après la synthèse.

À la grande stupéfaction de Manuela, Arturo désigna Victor comme l'homme en qui il avait confiance et dont il se portait garant de la discrétion.

Mais qu'est-ce qui avait fait changer le comportement du capitaine ?

L'inspecteur principal commença la réunion.

– La victime est Josep Bajol de sexe masculin, de nationalité espagnole né le 24 mai 1964 à Roses, célibataire et sans enfants. Ses parents sont décédés dans un accident de voiture il y a trois ans. Josep Bajol était un gradé de la marine nationale et y avait passé plus de trente ans. Il n'avait pas de compagne actuellement. Il vivait tranquillement de sa retraite et ayant repris la petite barque de son père il allait souvent à la pêche. Il avait posé sa candidature pour les municipales de Roses, il semblait être écologiste. À ce jour, on ne lui connaissait personne qui lui en voulait. Son corps emballé dans une bâche plastique noire, bien hermétique, a été ramené par des dauphins sur la plage de Santa Margarida et ce sont des marcheurs aquatiques qui à dix heures et demie ont tiré cet emballage sur le sable. L'un d'eux, Pierre Neuilly, a déchiré le haut du plastique et le visage de Josep Bajol apparut, ses yeux et ses lèvres étaient cousus. Vous Manuela, vous étiez là, et par émotion puisque vous le connaissez vous avez pris sa tête entre vos mains. Vous avez donné l'identité du défunt à Monsieur Pierre Neuilly et vous lui avez dit que vous étiez journaliste et sa compagne. Puis vous vous êtes rendue à son domicile et c'est là qu'Arturo vous a trouvée. Sa maison a été complètement fouillée mais on ne sait pas ce que cherchaient les personnes et ce qu'ils ont pu emporter. Le corps a été envoyé à l'institut médico-légal de Gérone et demain nous avons rendez-vous, tous les trois, à midi avec le

médecin légiste pour qu'il nous établisse son rapport. En attendant que savez-vous de plus sur Josep Bajol. Arturo que pouvez-vous nous dire sur cet homme ?

– Peu de choses ! Il était revenu à Roses à la mort de ses parents, il y a trois ans. Il semblait être un peu marginal avec son look de surfeur mais sans problème particulier. Quoique maintenant, je m'en souvienne, il avait eu quelques altercations verbales et physiques avec des personnes sur Roses mais sans aucun dépôt de plainte. Il faudra que je creuse dans ce domaine-là. Sinon, pour l'instant je n'ai rien à dire de plus car vous avez bien résumé la situation sauf que j'attends avec impatience de savoir ce que va nous dire et expliquer Manuela, dit Arturo d'une voix calme en se tournant vers elle sans la juger a priori.

– Bien ! Donc je vais reprendre les points qu'Esteban a évoqués. Je ne suis pas la compagne de Josep, j'ai dit cela bêtement au gars sur la plage suite à mon émotion en voyant la tête de Josep. La compagne de Josep se prénomme Sophia. Elle exerce la profession de prostituée mais Josep n'était pas son proxénète. J'ai connu Sophia à un rond-point sur la route de Figueres à Roses quand je suis tombée en panne de carburant. Arturo doit s'en souvenir puisque ce jour-là il m'a arrêtée en me prenant pour une pute des bords de route. N'est-ce pas ? dit-elle en se tournant vers Arturo.

– Exact ! Je me souviens de ce jour et j'ai fait une erreur. Je m'en excuse ! Par contre, je ne connais pas cette Sophia, je vais voir avec mes collègues si l'un d'entre eux l'aurait contrôlée, affirma Arturo.

– Merci ! Pour vos excuses mais cela est du passé. Reprenons ! Josep connaissait Sophia depuis le début de l'année. Il avait rossé l'un des hommes de main de son proxénète, l'ayant mise sur ce rond-point, qui était en train de battre Sophia. Je pense qu'il faut chercher dans ce sens. D'autre part, il avait rencontré le proxénète sur Empuriabrava pour racheter la liberté de Sophia mais je ne connais pas le nom de celui-ci. Pour cela, le délai pour apporter la somme d'argent se terminait le trente avril, soit dans cinq jours.

– Super, magnifique Manuela ! Vous voyez que notre collaboration va fonctionner à merveille ! Il faut que l'on fouille cette piste, annonça Esteban avec un large sourire.

– Ce n'est pas tout ! Josep se louait en tant que marin quand il en manquait un sur les bateaux de pêche. Un jour, il a eu une violente altercation avec, Alfonso, le patron pêcheur du Fortuna, parce qu'il voulait tuer un dauphin à coups de pique. Ce sont les autres marins qui ont arrêté Josep car il allait massacrer le patron pêcheur. Alfonso en voulait à Josep et s'était promis de lui faire payer cher ses actes. Il faudrait aller interroger Carlos, le marin du premier bateau blanc et bleu sur le quai, il sait tout ce qui s'est passé.

– Je m'en charge ! décréta Arturo.

– En ce qui concerne sa candidature à la mairie de Roses. Josep m'avait fait part qu'un des colistiers de la Mairesse était sans doute corrompu et qu'il lui avait mis des bâtons dans les roues en faisant tout pour que Josep ne puisse pas se présenter, en soudoyant ses colistiers qui tous se sont dédits et surtout en faisant pression auprès des banquiers pour que Josep n'obtienne pas l'argent nécessaire

pour sa campagne qui devait aussi servir en partie à la libération de Sophia. Je n'ai pas pu savoir le nom de cette personne, Josep le prénommait Machin.

– Oh, là ! Ça, c'est du lourd ! Comme cela concerne la politique, il faut y aller avec des pincettes alors je vais m'en charger, annonça Esteban.

– Je pense qu'il ne faut pas négliger le fait que la propriété de Josep était très convoitée par des promoteurs immobiliers. Ce serait une piste à suivre, conclut Manuela sans en exposer davantage.

Esteban reprit les notes qu'avait prises Victor et donna les consignes.

– Arturo, tu t'occupes du patron pêcheur Alfonso. Manuela tu t'occupes de la prostituée Sophia, puisque tu es la seule qui la connaît, et moi je vais voir la Mairesse et lui parler de Machin son colistier. Victor, tapez le compte rendu de la réunion et mettez un grand tableau blanc dans ce bureau pour que l'on y fixe les photos des différentes personnes impliquées dans cette affaire. Donc, on se retrouve demain à dix heures, pour aller à Gérone. Bon travail à tous.

11

Samedi 27 avril 2019

Le réveil fut difficile, en pensant et ressassant tous les événements de la veille. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle avait pleuré tant et plus en revoyant le visage de Josep.

Un terrible cauchemar l'avait mise dans tous ses états. Elle se trouvait avec Josep sur une barque au milieu de la baie de Roses. Les dauphins tournoyaient autour d'eux et certains sautaient et les éclaboussaient. Nue, allongée sur le dos, elle regardait le soleil qui brillait et sentait les mains de son amant caresser ses seins d'une main pendant qu'il l'embrassait dans le cou, puis doucement de l'autre main il effleurait la peau de son ventre. Elle avait des frissons jusqu'aux orteils puis cette main descendait plus bas et un doigt excita son clitoris. C'en était trop, elle avait envie qu'il la prenne, elle se retourna.

Mais là quelle horreur, le visage de Josep était cadavérique, de sa bouche cousue sortait des cris de mouettes comme celles qui maintenant volaient juste au-dessus de leurs têtes quand deux d'entre elles foncèrent sur eux et de leurs becs s'attaquèrent aux yeux de Josep. Elle eut peur et tomba dans l'eau.

Attirée vers le fond, elle ne se débattait pas. Elle n'essayait pas de nager et de remonter à la surface. Elle allait atteindre le fond quand elle aperçut une grande masse noire attachée par une corde à une ancre marine. Elle reconnut le sac plastique noir. Des dauphins lui donnaient des coups de tête et elle se détacha. Au moment où celle-ci la frôla en remontant vers la surface, les dauphins l'accompagnant se transformèrent en énormes méduses qui se jetèrent sur Manuela et l'avalèrent.

Elle se réveilla en sursaut en poussant un cri strident.

À sept heures, elle téléphona à Raquel pour savoir si avec Léticia, elles courraient ce matin. Raquel venait à peine de se lever et se préparait justement pour faire le jogging matinal.

Une demi-heure plus tard, elle les retrouva au rond-point du Port Joan. Partant d'une petite foulée, elles purent discuter en s'échauffant doucement.

– Ma fille ! Quel malheur ! C'est affreux, ce qui est arrivé à Josep Bajol. Tout le monde parle de cet horrible crime. Comment te sens-tu ? lui demanda Léticia d'une voix douce.

– Difficile à supporter ! J'ai passé une mauvaise nuit alors cela me fait du bien de courir avec vous. Merci, les copines ! Heureusement que je vous ai, répondit Manuela en tendant sa main à l'une et à l'autre.

– Tu sais que tu peux compter sur nous ! On est là pour ça ! Si tu as besoin de quoi que ce soit, pense à nous. On t'aime Manuela et on a de l'affection à revendre, lui dit Raquel en lui passant la main sur le bras.

– Et les filles ! Soyez positives ! On ne va pas courir en pleurnichant. Il y a un temps pour tout. Quel parcours on fait ce matin, demanda Léticia qui déjà allongeait le pas.

– Vers la Rubina ! Car je n'ai pas envie de prendre le passage maritime. Ce

serait trop dur de revoir l'endroit où on a trouvé le corps de Josep, répondit Manuela en prenant la route passant devant le Mercadona.

– Tu as raison Manuela ! répondit Raquel.

Une heure et demie plus tard, elles revenaient exténuées. Pour cette séance de jogging, elles avaient couru plus vite que d'habitude autant pour éliminer le stress que pour éviter de parler de ce qui s'était passé la veille.

– Eh les filles ! On part avec Pascual, mon mari, en bateau pendant quatre jours. Donc, je ne pourrai pas venir courir avec vous, annonça Léticia.

– Et lâcheuse ! Tu n'as qu'à nous inviter Manuela et moi. Cela nous ferait du bien ! lui lança Raquel

– Pourquoi pas ! On est six et il y a quatre cabines sur le Yacht ! C'est avec plaisir que je vous invite. Mais attention, pas question de draguer ou de se présenter en petite tenue devant Pascual, sinon je vous jette à la mer, répondit Léticia en riant.

– Je suis partante ! À quelle heure, on s'en va, dit Raquel enchantée de faire une mini-croisière.

– Merci beaucoup Léticia pour cette proposition mais je ne peux pas car je dois collaborer avec la police sur le meurtre de Josep. Je ne dis pas non pour une prochaine fois, dit Manuela en refusant avec regret cette invitation.

– Quel dommage ! Nous revenons mardi soir. Mercredi, c'est le premier mai, donc tu ne travailles pas. On pourrait aller courir le matin sur le chemin des criques et Pascual avec le bateau nous rejoindra à la Calle Montjoi. Puis il nous emmènera manger à Cadaques. Tu es d'accord Manuela on fait comme ça ? proposa Léticia.

– Super ! À mercredi matin, même heure, affirma Manuela en quittant ses copines après leur avoir fait la bise.

Un quart d'heure avant dix heures, elle se présenta au commissariat afin d'aller à Gérone voir le médecin légiste.

Aussitôt, le seuil de la porte franchi, elle fut accueillie par Arturo. Elle lui tendit la main pour lui donner le bonjour, mais il la devança en lui faisant la bise. Elle fut si surprise qu'elle en oublia la formule de politesse de rendre le bonjour.

– Vous allez bien ce matin, Manuela. Pour moi, la nuit a été longue et je ne suis pas arrivé à fermer l'œil tellement je pensais aux événements d'hier. Venez, allons prendre un café ensemble en attendant l'arrivée d'Esteban.

Il alla, lui-même, à la machine à café et offrit le premier gobelet à Manuela avant de prendre le sien.

En entrant dans le bureau d'Arturo, elle remarqua que le grand tiroir du bahut où hier il y avait des bouteilles d'alcool était vide. Arturo, comprenant le regard de Manuela, affirma.

– Oui ! J'ai enlevé tout ce qu'il y avait de négatif pour moi dans ce bureau. J'ai fait, moi-même, le ménage et aussi dans ma tête. Les remontrances faites hier par le Major m'ont permis de comprendre dans quel état j'étais. Alors, j'ai réfléchi une grande partie de la nuit et j'ai envie de repartir sur de nouvelles bases.

– C'est très bien Arturo ! Vous êtes maintenant un autre homme. Vous allez redevenir le capitaine que tout le monde appréciait avant. Pour cela, il faut de la

volonté, alors si je peux vous aider, ce sera avec plaisir car je comprends ce que vous endurez. Nous avons tous les deux, semble-t-il, les mêmes problèmes. Aidons-nous et soutenons-nous, dit Manuela en lui serrant la main.

Victor entra dans le bureau car la porte était ouverte. Il regarda les lieux puis la poignée de main entre le capitaine et la journaliste et vit dans leur regard qu'il n'y avait plus d'animosité entre eux.

– Oh là ! Qu'est-ce qui se passe, il y a eu un sacré ménage ici. Ça a vraiment changé !

– Bonjour, Victor ! Vous voulez un café avant de faire le point, demanda le capitaine.

– Non, merci ! C'est gentil de votre part ! Je vous apporte mon compte rendu de la réunion d'hier.

Le capitaine le remercia, le lut à haute voix et félicita Victor pour sa rédaction. Sur ce, arriva Esteban, l'inspecteur principal, qui remarqua lui aussi le changement mais ne fit aucun commentaire.

– Il est l'heure d'aller à Gérone. On part avec ma voiture, dit-il en faisant signe à Manuela et Arturo de le suivre.

– Manuela, vous voulez passer devant, proposa galamment Arturo en lui ouvrant la portière passager du véhicule.

– Non, merci ! Je préfère monter derrière parce que j'ai quelques SMS à envoyer à mon rédacteur en chef, lui répondit-elle gentiment en prenant place à l'arrière du véhicule.

Une heure après, ils arrivèrent à l'institut médico-légal. C'était la première fois que Manuela venait dans ce type de lieu et elle eut une répulsion à l'odeur qui régnait entre les produits lessiviels à base de javel et celle de corps en décomposition. Quand elle pénétra dans la salle blanche où sur un plateau en zinc se trouvait la dépouille de Josep recouverte d'une housse plastique transparente, elle fut prise d'un haut-le-cœur avec une envie de vomir. Arturo s'en aperçut et la prit par le bras.

– Manuela ! On va aller directement dans le bureau du docteur Julio Vilafant. Ce n'est pas la peine de regarder le défunt, il a été autopsié.

En passant devant la housse plastique recouvrant le corps de Josep, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil et en imaginant ce qui restait de celui-ci car le chirurgien médico-légal venait à peine de le disséquer. Entrant dans le bureau de Julio Vilafant, directeur de l'institut, elle s'assit directement sur la première chaise pour essayer de récupérer.

– Reprenez vos esprits Madame ! Cela fait toujours ça quand on rentre la première fois dans la salle de travail. Heureusement que nous ne vous avions pas attendus pour l'autopsie car il est difficile pour certaine personne de voir comment on ouvre et on dissèque les corps, dit Julio en appuyant sur un diffuseur de senteur.

– Bonjour et comment allez-vous Julio ? demanda Esteban pour détendre l'atmosphère car il connaissait bien le légiste.

– Mal ! J'en ai marre de ces gens qui meurent un vendredi matin et qu'on me demande d'autopsier en urgence. J'avais prévu un super week-end avec une jeune

femme à Palma de Majorque et au lieu d'examiner l'anatomie de cette bombe je dois me faire l'examen d'un homme d'une cinquantaine d'années qui sent la putréfaction, dit le médecin légiste en prenant son rapport. Allez, je vous dis tout sur cet homme et puis j'essaye de rattraper le coup avec la blonde de mon rendez-vous.

Il commença à donner une description détaillée du cadavre, le poids, la taille, la couleur de peau, les cicatrices, les tatouages, la dentition, la couleur des yeux et des cheveux,

– Le défunt à un hématome derrière la tête, il a dû être frappé par une matraque ou une crosse. Mais cela n'est pas la cause de sa mort. Il a fait une overdose car nous avons trouvé une quantité importante d'héroïne dans son sang, mais cette personne n'était pas accoutumée à la drogue. Les yeux et la bouche ont été fermés par deux points de couture avec du fil noir très commun que l'on trouve dans tous les commerces. On l'a d'abord assommé puis drogué et ensuite on lui a cousu la bouche et les yeux.

– Il a été mis vivant dans l'emballage plastique, demanda Esteban.

– Attendez ! Vous allez trop vite ! Avant de le mettre dans cet emballage, il a été émasculé, ajouta Julio.

– Émasculé ? s'étonna Arturo.

– Oui ! On lui a coupé les parties génitales. Mais je pense que suite à l'injection de la drogue, il n'a rien ressenti. Bon, continuons, il a été jeté à la mer dans cette enveloppe plastique et est descendu jusqu'à quarante-deux mètres. Il est resté à cette profondeur pendant une heure puis il est remonté la surface, annonça Julio.

– Comment pouvez-vous affirmer cela ? demanda Esteban surpris que l'on puisse savoir à quelle profondeur cet emballage est arrivé et combien de temps il y est resté.

– Qu'est-ce que vous croyez ? Nous sommes des experts, des super techniciens, dit fièrement Julio. Mais non, à son poignet, il portait une montre de plongée de dernière génération et il nous a suffi de lire les informations qui étaient enregistrées pour le savoir. En plus, nous savons que son cœur a cessé de battre le vendredi vingt-six avril à deux heures cinquante minutes, soit soixante-dix-huit minutes avant qu'il ne soit immergé. C'est-à-dire qu'il a été jeté à la mer à quatre-heures et huit minutes du matin. Super cette montre ! reprit Julio.

– Pouvez-vous nous expliquer comment ce paquet contenant le cadavre est descendu jusqu'à quarante-deux mètres et qu'il est remonté une heure après, parce que là ça défie les lois de la physique ? demanda Esteban.

Le médecin légiste sourit car il attendait cette question. Il passa la main sur sa barbichette poivre et sel et donna son explication.

– D'abord que savons-nous sur cet emballage plastique ? C'est une membrane en EPDM très résistante, d'une épaisseur d'un millimètre et demi. Elle a sur ses bords des bandes adhésives qui permettent de confectionner un emballage solide et surtout hermétique et étanche. Donc, quand le corps de la victime a été mis dans ce paquet, comme vous dites, puis immergé pas une goutte d'eau n'y est entrée. Il était ligoté par un cordage d'amarre de bateau de six millimètres et

l'inconcevable c'est que ce cordage était relié à une fine ficelle qui devait être attachée à un poids type ancre de marine ou autre. Quand le paquet a été immergé, il a coulé et touché le fond à quarante-deux mètres. Celui-ci étant plein d'air, la poussée d'Archimède le tirait vers le haut et une heure après, la ficelle a cédé et cet ensemble hermétique est remonté à la surface. Est-ce que la ficelle a cédé ou est-ce la morsure des cétacés qui l'a coupée ?

– Cela n'a pas de sens ! Pourquoi ceux qui ont fait cela n'ont pas relié directement le cordage de six millimètres au poids ? posa comme question Esteban.

– Parce qu'ils voulaient que cet emballage remonte et que l'on découvre le corps, dit Arturo.

– Bon, Julio ! Merci pour toutes vos explications. Nous prenons le compte rendu et pouvez-vous aussi me l'envoyer en PDF sur ma boîte e-mail et celle du capitaine Arturo Fortia. Je vous en remercie d'avance et bonne chance avec votre conquête, dit Esteban en se levant et serrant la main du légiste qui s'empressa d'enlever sa blouse et de les raccompagner.

Manuela n'avait rien dit durant l'entretien. Elle ne comprenait pas ce qui s'était passé. Pourquoi Josep avait été ainsi mutilé, pourquoi avait-il été jeté à la mer de telle façon que son corps remonte à la surface une heure après son immersion. Pour quelles raisons ?

Tout le long de la route de Gérone à Roses, ils discutèrent tous les trois du rapport du légiste.

Arrivés au commissariat, ils allèrent dans le bureau d'Arturo suivis de Victor. Esteban fit le point de leur visite.

Josep Bajol a été vu la dernière fois par Manuela le jeudi vingt-cinq avril à vingt et une heure. Il est parti pour un rendez-vous qui a sans doute mal tourné. Il a été assommé, puis drogué. On lui a cousu les yeux et la bouche puis on l'a émasculé. Il n'est pas mort du coup reçu à la tête mais par overdose d'héroïne qu'on lui a injectée. Il a été placé dans une membrane étanche aux bords adhésifs. Il est décédé le vendredi vingt-six avril à deux heures et cinquante minutes, et cet emballage a été jeté à la mer à quatre heures huit minutes. Le tout ligoté avec une corde d'amarrage de six millimètres mais relié à une fine ficelle fixée à un poids. Après une heure d'immersion, la ficelle sous la poussée d'Archimède aurait cédé ou aurait été brisée par les dents des dauphins, ce paquet serait revenu à la surface vers cinq heures du matin. Les dauphins ont ramené ce paquet au bord de la plage à dix heures et demie. Donc il faut éclaircir les points suivants :

1. Qu'a fait Josep Bajol entre neuf du soir et deux heures cinquante ?
2. Qui a-t-il rencontré et pourquoi ?
3. Pourquoi a-t-il été émasculé ?
4. Pourquoi, lui avoir cousu la bouche et les yeux ?
5. Pourquoi avoir relié une fine ficelle à un poids alors qu'il aurait été plus facile et plus solide d'y accrocher le cordage ? Où trouver la fameuse membrane étanche dont les bords ont une bande adhésive et quelles sont les personnes qui s'en servent ?

– Victor notez toutes ces questions et envoyez-les sur ma boîte e-mail et celle d'Arturo, de Manuela afin d'y penser pendant ce court week-end. Je suis sûr que lundi on aura avancé. Reposez-vous dimanche mais réfléchissez à tout cela. On se retrouve ici, lundi dix heures, conclut Esteban en saluant tout le monde.

12

Lundi 29 avril 2019

Un réveil difficile, des cauchemars pendant la nuit et la fatigue nerveuse ont eu raison de la volonté de Manuela d'aller courir, d'autant plus que Léticia et Raquel parties en mini-croisières sur le yacht de Pascual n'étaient pas là pour venir avec elle.

Manuela flâna dans l'appartement avant de rejoindre le commissariat. Quand elle y arriva, Esteban, Arturo et Victor étaient déjà au travail. Victor terminait la lecture du rapport de l'autopsie.

Arturo se leva et vint saluer Manuela.

– Petite forme ce matin ! Vous avez dû passer votre dimanche à cogiter. Je vais vous chercher un café et je reviens, dit le capitaine pendant que Manuela saluait les deux autres.

– Bien ! On a oublié un point important ! Le téléphone de Josep ! Comme toute personne actuellement, Josep devait avoir un portable et on ne s'en est pas occupé, expliqua Esteban pendant qu'Arturo donnait le gobelet de café à Manuela.

– On a fouillé sa maison mais on n'a rien trouvé, ni téléphone portable ni d'ordinateur. Et comme vous le dites, ce n'est pas normal, informa Arturo.

– Et dans le rapport du légiste, il n'y avait pas de téléphone portable dans les poches du pantalon du cadavre et il était en chemisette alors que dans la déposition de Manuela, elle l'avait vu partir en blouson. J'en déduis que son portable pouvait être dans son blouson, dit Victor en lisant ses notes.

Manuela sortit de son sac son mobile et regarda les appels passés le vendredi et compléta.

– Il a bien un téléphone, puisque je lui ai téléphoné le vendredi de son décès à onze heures douze mais je suis tombée sur sa messagerie, indiqua-t-elle à ses collaborateurs en leur donnant le numéro de Josep. Il a un abonnement chez Orange, reprit-elle.

– Bien ! Victor, vous appelez l'opérateur Orange, avec le numéro de téléphone de Josep, vous leur demandez de nous fournir les fadettes et de localiser ce portable. Ils ont l'habitude de le faire par recoupement des relais. Je veux ça au plus vite, ordonna Esteban. Sur les questions que l'on s'est posées samedi soir, avez-vous réfléchi et qu'en est-il ? reprit Esteban.

– Moi, je pense qu'on lui a cousu la bouche et les yeux comme si c'était un rituel pour faire passer un message tel que maintenant il ne dira plus rien sur ce qu'il a vu puisqu'il ne peut plus voir ni parler, commenta Arturo.

– C'est pas mal comme explication ! Victor, il faut chercher si ce n'est pas dans des coutumes mafieuses comme la Camorra ou la Cosa Nostra en Italie, la Nasa Stvar en Serbie, la Mocro War au Maroc, ou d'autres dans le monde car celles-ci sont connues pour le trafic de drogue, demanda Esteban.

– Esteban ! Je peux demander à mon journal de faire cette recherche-là aussi. On a des bases de données qui pourraient nous être utiles, dit Manuela.

Victor lui fit signe de la tête pour la remercier car il avait une grande charge de travail puis en regardant ses notes, il annonça.

– Concernant l'émasculation de Josep, je pense que cela pourrait avoir un rapport avec sa compagne, Sophia, qui était une prostituée. Cela voudrait dire, excusez mon langage, que toute personne qui osera prendre une putain à son proxénète aura ses parties génitales coupées afin qu'il ne puisse plus l'honorer. J'ai vu un film où le proxénète venant d'émasculer un homme à vif parce qu'il lui avait enlevé sa pute disait : Quand on veut me baiser, moi je coupe les couilles pour que tu ne baises plus jamais.

À cette citation, le silence se fit et c'est Manuela qui reprit la parole.

– Tu as peut-être raison, Victor ! Je vais aujourd'hui me mettre à la recherche de Sophia. Quand je lui expliquerai comment est mort Josep, elle pourra nous dire qui est son souteneur et on aura une bonne piste.

– D'accord, au travail ! Victor occupe-toi du portable de Josep. Manuela quand tu verras Sophia, puisque tu es la seule à connaître son visage, tu la questionneras et tu la ramèneras ici. Arturo, tu vas rencontrer Carlos, le marin, et Alfonso le patron pêcheur et moi j'ai rendez-vous avec la Mairesse pour lui parler de Machin. On se retrouve en fin de journée pour faire le point.

Midi, il faisait chaud dans la Seat Ibiza. Manuela s'était garée de l'autre côté du rond-point où tapinait d'habitude Sophia. Cette fois-ci, elle s'était bien écartée de la route afin que personne ne vienne la trouver en la confondant avec une prostituée. L'amère expérience à son arrivée à Roses quand elle était tombée en panne de carburant lui avait suffi. De là, elle pourrait apercevoir la voiture du souteneur quand il déposerait Sophia sur son lieu de travail, en quelque sorte.

En attendant, elle pensa à l'article qu'avait fait un de ses collègues journaliste qui avait enquêté sur les prostituées des bords de route. Il expliquait que plus de quarante pour cent d'Espagnols avaient eu une relation sexuelle avec une prostituée faisant d'eux les premiers consommateurs de sexe tarifé en Europe. En Espagne, il y a un vide juridique, la prostitution n'est ni légale ni illégale et l'attitude des pouvoirs publics varie d'une ville à l'autre. Le proxénétisme est toléré, sauf si on peut démontrer une vulnérabilité personnelle ou économique de la victime ou des conditions abusives de l'activité. Sauf cas flagrant, il faut que la prostituée porte plainte. Face à cette législation ambiguë, certaines mairies ont décidé d'émettre des arrêtés interdisant la prostitution sur la voie publique. En Catalogne, la Guardia Civile peut intervenir sur les routes nationales, mais les Mossos ne peuvent le faire que sur les autres routes de la Généralité. Le client se faisant surprendre en train de négocier ou de passer à l'acte avec une prostituée en bordure de route se voit sanctionner d'une amende et le récépissé de l'infraction est envoyé à son domicile.

Non ! Maintenant, cela fait deux heures que j'attends. Elle ne viendra pas, se dit Manuela. Elle décida d'aller faire des courses à Figueres.

S'arrêtant au magasin de sport Décathlon, elle passa un long moment à essayer une nouvelle paire de chaussures de running. Puis elle alla en face, au magasin Carrefour, pour acheter un sandwich au jambon et une bouteille d'eau, qu'elle mangea rapidement appuyée contre sa voiture. Elle reprit la direction de Roses,

se disant que l'enquête n'avançait pas vite et tous les indices qu'ils avaient se mélangeaient dans sa tête.

En passant devant le rond-point où aurait dû se trouver Sophia, elle constata à regret qu'elle n'y était pas. Continuant son chemin, elle allait aborder le prochain rond-point quand elle vit une prostituée très court vêtue assise sur une chaise, elle crut reconnaître Sophia.

Sur le coup, elle se dit qu'elle était bête parce qu'elle avait confondu de lieu et attendu des heures au mauvais endroit mais en ralentissant elle s'aperçut que ce n'était pas Sophia, elle lui ressemblait mais ce n'était pas elle.

Déception, mais tant pis, je m'arrête et je vais la questionner, se motiva Manuela, elle approcha doucement vers elle et ouvrit la vitre passager. La prostituée se leva et vint à la portière. En voyant que c'était une femme au volant qui venait de s'arrêter, elle ne fut pas étonnée.

– Bonjour, poupée ! Oh que tu es belle ! lui lança-t-elle.

– Bonjour ! Tu ne sais pas si Sophia vient aujourd'hui ? lui demanda Manuela.

– Non ! Mais cela m'étonnerait, elle serait déjà là. Mais si tu es une habituée de Sophia, tu sais moi aussi je fais les femmes et je suis sûre que j'ai une meilleure langue et un meilleur doigté qu'elle. Alors, on y va ?

Manuela loin d'être choquée du langage de la prostituée savait que certains clients étaient des femmes mais dans une très faible proportion.

– Je cherche Sophia, tu pourrais me renseigner pour savoir où je pourrai la trouver ?

– On fait affaire ! Cinquante euros pour la passe et pour vingt euros de plus tu sauras tout sur Sophia, lui proposa la prostituée.

– D'accord ! Comment tu t'appelles ?

– Sonia ! Range-toi sur ce chemin que je monte avec toi et on va aller au fond du champ. Ne t'inquiète pas, c'est tranquille et tu ne le regretteras pas. Ce sera si bon, que tu en redemanderas.

Sonia avant de monter dans la Seat Ibiza de Manuela sortit son portable du mini-sac à main et elle prit en photo l'immatriculation de la voiture. En voyant cela, Manuela descendit et lui lança.

– Oh ! Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu prends cette photo ?

– C'est la consigne ! Je prends une photo de ta plaque d'immatriculation et je l'envoie à mon copain. Cela peut servir s'il y a un problème comme une agression ou si le client ne paye pas. Tu as compris alors donne-moi le pognon. C'est comme ça que cela se passe, expliqua Sonia.

– Non, je ne suis pas d'accord ! D'abord, ce n'est pas à ton copain mais à ton souteneur ou plutôt ton proxénète à qui tu envoies la photo. Imagine, avec celle-ci, il pourrait me faire chanter et je pourrai perdre mon ménage et mon boulot. Alors je ne suis pas d'accord, répondit Manuela sachant dans quel but elle faisait cela.

– Écoute-moi ! Tu me payes ou tu te casses de là, car tu me fais perdre de l'argent, ordonna Sonia en levant la voix.

– Je te paye vingt euros pour que tu me dises ce que tu sais sur Sophia et où elle se trouve, répliqua Manuela en lui faisant face.

– Dégage connasse ! Je ne te dirai rien et tu sais où tu peux te mettre les vingt euros, grogna Sonia en poussant du bras Manuela qui l'instant suivant sans s'énerver prit son portable et fit le numéro d'Arturo.

– Qu'est-ce que tu fais, salope ? À qui tu téléphones ?

– Comme tu ne veux rien me dire sur Sophia, alors ce sera le capitaine des Mossos qui t'interrogera, annonça Manuela en mettant le haut-parleur de son téléphone afin que Sonia entende la conversation. Allô, capitaine Arturo Fortia, je suis au rond-point après Castello d'Empuries, la prostituée qui est à côté de moi, connaît Sophia, elle sait où elle se trouve mais ne veut rien me dire. Pouvez-vous venir l'interpeller car je pense que c'est un témoin important sur le meurtre de Josep Bajol.

– Très bien ! J'ai une patrouille au Pitch and Putt juste à côté, je les avertis et ils viennent l'interpeller. Beau travail Manuela. On se voit au commissariat, lui répondit Arturo avant de raccrocher.

– Mais qu'est-ce que tu as fait, salope ! Tu es folle, si on m'embarque à cause de toi, ton avenir est compromis, tu finiras dans un bordel du Maghreb mais avant tu seras violée plusieurs fois et sodomisée à sec, lui cracha Sonia.

– Beau programme ! Mais en attendant, tu expliqueras tout cela à la police. Écoute le doux son de leur sirène qui approche mais ne t'inquiète pas, eux, ils ne te violeront pas mais ils t'enverront en prison pour le restant de ta vie. Et là, peut-être tu connaîtras ce que tu me proposais, lui dit calmement Manuela en bloquant le chemin afin que Sonia ne s'enfuie pas.

Arturo commençait à peine l'audition de Carlos, le marin pêcheur, quand Sonia accompagnée par deux Mossos arriva au commissariat. Manuela, passant devant le bureau du capitaine, vit Carlos de dos et alla dans la pièce à côté avec Victor.

– Je n'ai pas envie qu'il me voie. Il pourrait m'en vouloir plus tard, dit-elle.

– Non ! Je ne crois pas que ce soit la bonne façon de faire. Un jour ou l'autre, il saura que c'est toi qui as parlé au capitaine, autant aller le trouver et lui expliquer la gravité de la situation et qu'il peut nous aider à trouver l'assassin de Josep, lui conseilla Victor.

– Tu as raison ! La franchise paye toujours, répliqua Manuela en se rendant dans le bureau du capitaine.

Arturo la vit entrer et l'invita, en lui faisant un signe de la main, à prendre une chaise et à assister à l'audition.

– Bonjour, Carlos ! C'est moi qui ai demandé au capitaine Fortia de te rencontrer car tu as sûrement appris comment Josep Bajol a été salement assassiné. Sachant que c'était ton ami, j'ai pensé que tu pouvais nous aider à retrouver le salaud qui l'a tué aussi lâchement. Franchement, Carlos, j'ai eu raison, non ! demanda Manuela pour le mettre en confiance.

– Oui ! C'est vrai, vous avez raison ! Josep c'était un gars bien et c'était un ami pour moi. Il m'a rendu service alors si maintenant je peux faire quelque chose pour vous aider à découvrir la vérité sur ce meurtre, je le ferai avec plaisir, assura Carlos qui avait des trémolos dans la voix.

– Merci de votre collaboration ! dit Arturo. Vous avez été témoin de

l'altercation entre Josep Bajol et le patron pêcheur Alfonso Rabios, pourriez m'expliquer comment cela s'est passé ?

– Non ! Je n'ai pas été le témoin direct de la scène mais elle m'a été rapportée par un marin du Fortuna, le bateau d'Alfonso.

Carlos raconta dans les détails qu'Alfonso avait essayé de tuer à coups de pique un dauphin pris dans son filet et que Josep l'en avait empêché en lui donnant des coups de poing. Et que si les marins d'Alfonso n'étaient pas intervenus, il l'aurait tué.

– Ce que je sais et que j'ai vu, c'est qu'arrivant au port une ambulance est venue chercher Alfonso, reprit Carlos. Il n'est revenu à son bateau qu'une semaine plus tard et là je l'ai entendu dire qu'il allait faire la peau à Josep. Il avait même craché par terre en jurant sur la tête de ses enfants que les jours de Josep étaient comptés. Je certifie que c'étaient ses propos.

– Ce qui est bizarre, c'est qu'Alfonso a été battu et a eu un arrêt de travail d'une semaine et il n'est pas venu porter plainte. Nous n'avons aucune trace de cela, s'étonna Arturo.

– C'est tout à fait normal pour plusieurs raisons, d'abord il a voulu tuer un dauphin et cela est interdit, mais surtout il ne voulait pas que la police mette le nez dans ses affaires.

– Quelles affaires ? De quoi s'agit-il ? demanda Arturo.

– Le Fortuna sort au moins une fois par mois la nuit. Il quitte le port vers une heure du matin pour revenir à quatre heures. Ce n'est pas pour pêcher, il n'aurait pas le temps, ni pour faire une balade en mer. Alors, ce doit être pour trafiquer. Posez-vous la question, comment un patron pêcheur peut se payer une magnifique villa de plus d'un million d'euros sur la colline de Puig Rom. Je vous ai tout dit, puis-je m'en aller maintenant, conclut Carlos.

– Pas de problème, Carlos ! Nous prenons votre déposition et nous vous raccompagnerons, lui confirma Arturo.

– Non, merci ! Je préfère rentrer à pied, je n'ai pas envie que l'on me voie revenir dans une voiture de police, on pourrait me prendre pour une balance. S'il vous plaît, quand vous interrogerez Alfonso ne parlez pas de moi, ne me citez pas.

Une fois, Carlos sorti du commissariat, Esteban entra dans le bureau. Resté sur le seuil de la porte, il avait tout entendu. Il interpella Arturo en lui demandant quand est-ce qu'il allait arrêter Alfonso.

– Pas tout de suite, cela mettrait en danger Carlos. Ne vous inquiétez pas, Alfonso ne va pas partir. Demain, j'irai le trouver pour simplement lui poser des questions sur Josep puisqu'il l'a employé en tant que marin. Laissons-le, il va croire que l'on a une autre piste que lui et on le coincera parce qu'il va faire une erreur. J'en suis persuadé, indiqua Arturo sûr de lui.

– Je vous fais confiance Arturo ! Mais il faut le surveiller quand même, on ne sait jamais. Je mets un policier en civil à ses trousses, compléta Esteban. Bon maintenant, passons à la prostituée. Manuela avant qu'on l'interroge pouvez-vous me faire le point sur cette femme.

Manuela expliqua qu'elle était à la recherche de Sophia, l'amie de Josep. Que

celle-ci ne se trouvait pas sur le lieu où elle racolait d'habitude. Mais elle rencontra cette prostituée un rond-point plus loin. En la questionnant, elle connaissait Sophia et lui avait dit que c'était normal qu'elle ne soit pas au travail ce jour. Elle ne voulait pas répondre à ses questions et lui proposa pour cinquante euros de lui faire l'amour et pour vingt euros de plus de dire tout ce qu'elle savait sur Sophia.

Victor venait d'entrer dans la pièce et écoutait le récit de Manuela, quand elle dit qu'elle avait accepté l'offre, il fut abasourdi.

– Arrêtez, tous les trois de me regarder comme ça. J'ai accepté de lui payer vingt euros pour en savoir plus, pas pour qu'elle me fasse des choses ! Stop aux insinuations ! Mais avant que je la paye, elle a pris son téléphone pour photographier la plaque minéralogique de ma voiture pour l'envoyer à son proxénète. Voilà, après, elle s'est braquée et n'a plus voulu me parler de Sophia. On peut savoir par son téléphone le nom de son proxénète qui doit être aussi celui de Sophia. Et là, on remontera la piste jusqu'à Josep.

– Et cela pourrait apporter une explication à l'émasculation de Josep, avança Victor.

– Victor allait me chercher la prostituée ! D'abord comment elle s'appelle ?

– Sonia ! répondit Manuela. Je vous laisse la questionner, il vaut mieux que je sorte de la pièce. Vous me raconterez tout cela, il faut que je téléphone à mon rédacteur en chef, dit Manuela en quittant le bureau.

– Attention, à ce que vous allez lui dire ! N'écrivez pas des éléments de l'enquête. Cela pourrait nuire à nos investigations, lui conseilla Esteban.

– Pas de problème ! Vous pouvez me faire confiance.

Arturo sortit rapidement pour aller chercher un verre d'eau à la fontaine et revint avec aussi un couteau de cuisine à la main qu'il posa sur son bureau. Esteban, étonné, le regarda et Arturo lui fit un clin d'œil en lui tendant le verre d'eau.

Dès son arrivée au commissariat Sonia avait troqué sa tenue de travail, talons hauts, maillot string et mini soutien-gorge, pour un blue-jean, un tee-shirt et des sandales qu'elles avaient mis dans son sac et que Victor lui avait donné pour se changer avant de le lui prendre et de l'apporter à Arturo.

Avant que Sonia entre dans le bureau, Arturo prit le couteau, se piqua le bout du doigt et passa la goutte de sang sur la lame, puis il mit le couteau dans le sac de Sonia.

– Vous n'avez pas le droit, hurla Sonia en entrant dans le bureau. Je n'ai rien fait.

– On se calme ! Tu sais qui je suis ! Je suis le capitaine Arturo Fortia et tu connais ma réputation. Je n'en ai rien à foutre de tes jérémiades. Alors tu baisses d'un ton, car j'ai les moyens de te calmer. Tu comprends cela !

Sonia, sachant à qui elle avait affaire, comprit qu'il valait mieux faire profil bas avec ce policier misogyne. Arturo écarta de la main tous les papiers sur son bureau qui tombèrent au sol. Il avait fait cela nerveusement, exprès pour mettre la pression, comme s'il allait broyer tout ce qui se trouvait à côté de lui. Il se leva brusquement et vida le contenu du sac de Sonia sur le bureau. Une petite

bouteille d'eau qu'il envoya valdinguer dans la pièce, les talons aiguilles partirent de l'autre côté, le string qu'il jeta à la figure de Sonia qui ne bronchait pas et le soutien-gorge atterrit sur ses genoux.Esteban, derrière elle, se retenait de rire tellement la situation était comique mais il laissa faire le capitaine. Il ne restait plus sur le bureau qu'une trousse de maquillage, un paquet de lingette, le téléphone portable et le couteau.

– Ce n'est pas à moi ! dit Sonia en apercevant le couteau.

– Quoi donc ! cria Arturo si fort que les murs semblaient trembler.

– Ce couteau !

Sonia pleurait, elle tendit la main et prit le manche du couteau pour le tendre au capitaine.

– Lâchez cette arme !

Elle le reposa sur le bureau, le capitaine prit un mouchoir et avec deux doigts il saisit le bout du manche du couteau. Il l'examina et fit appel à Esteban. Et calmement, il lui posa la question.

– Inspecteur principal Begur, il semblerait qu'il y ait du sang sur la lame. Qu'en pensez-vous ?

– Tout à fait ! Il est fort possible que ce soit le sang du défunt Josep Bajol. Je suis sûr que sur le manche de ce couteau il doit y avoir les empreintes de madame, affirma Esteban.

D'une grosse voix, Arturo appela Victor pour qu'il vienne tout de suite dans son bureau. Malgré la porte fermée, tout le commissariat avait entendu cet ordre.

Victor en entrant vit Sonia en pleurs, la tête entre ses mains, et le capitaine tendant entre ses doigts un couteau.

– Victor prenez un sachet plastique, mettez ce couteau à l'intérieur et envoyez-moi cela à la scientifique. Ils y trouveront le sang de Josep Bajol sur la lame et les empreintes de madame sur le manche. Je veux les résultats au plus tôt.

Alors que Victor sortait en tenant le couteau avec le mouchoir, Esteban qui s'était reculé lui fit non de la tête afin qu'il ne tienne pas compte de l'ordre donné par le capitaine.

– Bien ! En attendant les analyses sur l'arme du crime, je vous soupçonne d'avoir tué monsieur Josep Bajol. Pouvez-vous décliner votre identité et me racontez comment s'est passé ce meurtre, demanda le capitaine.

– Je m'appelle Denisa Ramicu, mon surnom est Sonia. Je suis roumaine mais ce n'est pas moi qui ai tué Josep. Je suis innocente, pleura-t-elle.

– Bien sûr ! Tous les coupables disent au début de leur interrogatoire qu'ils sont innocents, avança Arturo.

– Capitaine, peut-être qu'elle dit vrai ! Elle est peut-être innocente ! Mais si vous êtes innocente qui a tué Josep ? Parce qu'en plus vous le prénommez Josep, dont vous connaissez bien le mort, demanda l'inspecteur en jouant la carte de la confiance et de la bienveillance.

– Je ne sais pas, inspecteur ! Si je le savais, je vous le dirai.

– Alors ! Dites-moi ce que vous savez sur Sophia.

– Sophia vient aussi de Roumanie, nous habitons ensemble dans une villa à Empuriabrava. Nous sommes six filles dans cette villa. On partage la même

chambre avec Laura et Sophia. Elle était tombée amoureuse de Josep et lui aussi. Josep devait payer sa liberté avant la fin du mois et elle devait aller vivre avec lui. Mais elle craignait, s'il ne pouvait réunir la somme nécessaire, qu'on l'envoie dans un bordel du Moyen Orient. Depuis samedi matin, elle n'est pas réapparue à la villa. Elle a dû avoir peur suite à l'annonce vendredi de la mort de Josep et elle a dû s'enfuir. Voilà, c'est tout ce que je sais mais je vous le répète le couteau n'est pas à moi. On me l'a mis dans le sac. Je suis innocente.

L'inspecteur en passant une main sur les épaules de Sonia lui tendit de l'autre un mouchoir, pendant qu'Arturo prenait le téléphone portable de Sonia.

– Moi, je vous crois Sonia ! On peut trouver d'autres empreintes sur le couteau. Cette villa à Empuriabrava, elle appartient à votre souteneur ? Vous avez dit, qu'on l'envoie dans un bordel du Moyen Orient, qui est cet ON, comment s'appelle votre souteneur ? C'est peut-être lui qui a tué Josep ! On risque de retrouver ses empreintes sur le manche du couteau ! demanda calmement et gentiment Esteban en s'asseyant à côté d'elle.

– Non ! Je ne peux rien dire sinon ils vont me tuer ! pleura Sonia en pensant aux conséquences de ses aveux.

– Donc, s'ils vous tuent, c'est qu'ils y sont habitués à tuer. Ce sont eux sans aucun doute qui ont assassiné Josep. Si vous ne nous dites pas qui ils sont, la justice considérera que c'est vous la meurtrière et vous terminerez votre vie en prison. Par contre, si vous coopérez, nous vous protégerons, affirma l'inspecteur en la regardant droit dans les yeux.

Pendant ce temps, Arturo essayait plusieurs codes d'accès au portable de Sonia.

– Bingo ! Vous voyez je n'ai pas besoin de vous demander le code. C'est denisa, en minuscule. Maintenant, on va connaître le numéro de téléphone de votre souteneur, puisque vous lui envoyez à chacune de vos passes, un MMS avec la photo de la plaque d'immatriculation de la voiture de vos clients, s'écria Arturo fier de lui.

– Attendez avant de lui téléphoner, ordonna Esteban. Sonia dites-nous son nom et je vous promets que nous en tiendrons compte, demanda-t-il en prenant sa tête entre ses mains.

– Durim Vlorë !

– Vlorë ! C'est albanais comme nom ! Et où on peut le trouver ?

– À partir de vingt-deux heures, il est au Cabaret Show Girl de Santa Margarida.

– Merci ! Et l'adresse de la villa d'Empuriabrava, insista gentiment Esteban sachant que Sonia allait tout dire.

– Rue de l'Alzina, c'est à l'entrée de la ville, derrière la police municipale. Je n'ai pas le numéro, mais devant il y a un olivier qui n'a plus de branches.

– Merci ! On va vous garder un peu, le temps qu'on arrête Durim Vlorë, sinon vous seriez en danger.

Arturo appela le numéro indiqué par Sonia. Il tomba directement sur la messagerie qui disait simplement que l'on était bien sur ce numéro de téléphone et de rappeler plus tard.

Il insista plusieurs fois mais il avait toujours la messagerie.

C'était de mauvais augure !

Sur ce, après avoir fait le compte rendu à Manuela. Esteban décida de se rendre d'abord à la villa d'Empuriabrava pour mettre en sécurité les femmes s'y trouvant et après faire une descente de police au Cabaret Show Girl de Santa-Margarida.

13

Mardi 30 avril 2019

Il était dix heures du soir de la nuit du lundi au mardi, quand deux voitures des Mossos roulaient, gyrophare scintillant et sirène hurlante vers Empuriabrava.

Dans l'une d'elles, Esteban expliqua ce qu'il savait sur la mafia albanaise.

La mafia albanaise est crainte pour sa férocité et ses vengeances implacables, à tel point qu'elle inspire même un grand respect aux puissantes familles mafieuses de Sicile. Elle dirige dans les grandes villes d'Europe occidentale la prostitution et le trafic de femmes. Environ trois cent mille femmes venues de l'Est : Roumanie, Bulgarie, République tchèque et Albanie se prostituent en Europe occidentale. Ces nouveaux réseaux de prostitution, notamment ceux contrôlés par la mafia albanaise, sont d'une violence inouïe. Les rares prostituées qui osent parler décrivent une nouvelle forme d'esclavage, en plein cœur de l'Europe. Les mafieux albanais ont créé des camps de soumission où les femmes sont achetées, séquestrées et violées collectivement avant d'être acheminées vers les grandes villes européennes. Des centres dits de formation sont situés en Albanie : les jeunes femmes y sont vendues pour aller travailler dans toutes les grandes villes européennes. Selon leur beauté, leurs dons pour les langues étrangères et leurs aptitudes professionnelles, leur prix de vente vont de dix à soixante mille euros. La mafia albanaise a créé un véritable marché aux femmes où les différents réseaux passent commande. Une fois en activité en Europe, les prostituées sont soumises à une forte pression de la part de leurs proxénètes.

– Et cette mafia, s'occupe aussi du trafic de drogue, je crois ! dit Arturo.

– Oh Oui ! La mafia albanaise est alliée avec la Cosa Nostra sicilienne pour alimenter les marchés européens en drogue dite douce mais en ce qui concerne la drogue dure, elle a acquis une position dominante, parfois monopolistique, dans le trafic international d'héroïne. Les Turcs auraient conservé le monopole du marché en gros de l'héroïne, mais ont cédé à la mafia albanaise le contrôle de l'acheminement vers l'Ouest. Ils ont créé des centres de stockage en Hongrie, en République tchèque et en Bulgarie, principales plaques tournantes de la mafia albanaise.

– Vous me dites qu'ils ont le monopole de l'héroïne. Dans le rapport du médecin légiste, il est mentionné que Josep est mort d'une overdose d'héroïne. Je crois que l'on tient là une bonne piste, mentionna Arturo pas mécontent de son raisonnement.

Esteban avait téléphoné à la police urbaine d'Empuriabrava pour bloquer la rue de l'Alzina qui se trouvait juste derrière leur siège. Le chef de la police urbaine attendait l'arrivée des voitures des Mossos au début de cette rue. Quand Esteban le vit, il s'arrêta devant lui.

– Bonsoir, la maison avec l'olivier mort est la quatrième sur la gauche. Allez-y, je vous suis, dit le chef de la police urbaine en la montrant du doigt.

– Merci chef pour votre collaboration ! lui répondit Esteban en faisant signe à son chauffeur d'avancer jusqu'à cette demeure.

Les deux voitures des Mossos et deux autres de la police urbaine s'arrêtèrent au plus proche de la maison. Arturo eut un mauvais pressentiment en descendant du véhicule, il y avait beaucoup de cartons sur le trottoir et le portail était grand ouvert. Les volets n'étaient pas fermés et aucune lumière à l'intérieur.

Esteban franchit les quelques mètres menant à la porte d'entrée qui était entrouverte. Il la poussa doucement et annonça à voix haute que c'était la police en demandant s'il y avait quelqu'un.

Pas de réponse.

Faisant signe à Arturo et aux autres policiers de pénétrer à l'intérieur de la maison en faisant attention, il appuya sur l'interrupteur et constata qu'il n'y avait personne et que les occupants étaient partis rapidement. Dans les chambres, les placards étaient ouverts mais rien à l'intérieur sinon des cintres.

La vaisselle traînait sur la table avec le reste des victuailles.

– Ils sont partis. Il faut questionner le voisinage pour savoir ce qui s'est passé, ordonna Esteban déçu.

– On s'est fait doubler ! Ce n'est pas possible, comment savait-il qu'on allait venir ? dit Arturo.

– Le fameux Durim Vlorë sachant que Sonia a été arrêtée, s'est douté qu'elle parlerait et qu'on allait faire une perquisition ici. Maintenant, il faut savoir où sont passées les cinq autres filles et où se trouve Durim.

– Dépêchons-nous d'aller au Cabaret Show Girl, indiqua Arturo en revenant rapidement à la voiture.

Esteban avant de monter dans le véhicule demanda au chef de la police urbaine de faire une enquête de voisinage puisque pas mal de gens étaient aux fenêtres des maisons dans la rue et de le tenir téléphoniquement au courant.

Arturo avait pris le volant du véhicule et partit en trombe. À plus de cent soixante sur la deux-voies jusqu'à Roses en passant les ronds-points à la limite de l'adhérence, ils arrivèrent en quatre minutes devant le Cabaret.

Quatre hommes devant la porte d'entrée, attendant qu'on leur ouvre, partirent dès qu'ils virent la voiture de police s'arrêter à moins d'un mètre de la porte du Cabaret. Les fuyards furent bloqués au bout de la rue par la deuxième voiture de police.

Arturo sortit en premier et alla tambouriner à la porte mais il s'arrêta et lut sur une feuille punaisée, mentionnée à main levée et signée par la direction, que le cabaret était fermé pour congé.

– Qu'est ce qui se passe ? Demanda Esteban.

Arturo avait arraché la feuille et la lui tendit.

– Non, non et non ! Il a fermé le cabaret et il a fui car il a beaucoup de choses à se reprocher. Il n'y a plus de doute c'est bien Durim Vlorë l'assassin de Josep Bajol. Je fais tout de suite lancer un mandat d'arrêt, dit Esteban.

Le lendemain matin, l'ambiance au commissariat était morose. L'inspecteur comme le capitaine étaient passés de l'euphorie à la déception. Ils avaient enfin découvert le nom du coupable, Durim Vlorë, mais celui-ci s'était enfui avec les cinq femmes, témoins probables et entre-temps il avait fermé le Cabaret où on aurait pu le trouver.

Ils avaient été devancés de quelques heures car les voisins de la villa avaient vu, vers sept heures du soir, deux hommes charger des cartons dans de grosses voitures noires et partir avec quatre femmes. Et peu de temps avant, l'un des hommes répondant au signalement donné par Sonia, avait été vu punaisant la feuille signalant la fermeture pour congé sur la porte du cabaret de Santa Margarita.

Lors de la réunion, Esteban venait de faire le point sur les événements de la veille quand Victor prit la parole.

– Concernant, les rites des différentes mafias pratiqués sur leurs victimes, entre autres la bouche et les yeux cousus, cela ne fait pas partie des rituels de la mafia albanaise. Eux, ils sont plus cruels, ils utilisent le couteau pour entailler les membres de leurs martyrs ou pour les égorger ou alors leur tirer directement une balle entre les deux yeux. Ils veulent que leurs victimes voient ce qu'ils leur font subir.

– J'ai eu un appel de mon rédacteur en chef ce matin. Ils ont trouvé des articles sur ce rituel et on sait qu'il vient de la mafia Tchétchène et qu'ils font le contraire des Albanais. Une fois qu'ils ont obtenu les aveux, ils leur cousent en premier la bouche pour qu'il ne parle plus à personne, puis les oreilles pour qu'il n'entende plus ce qui sera dit et enfin les yeux pour qu'il ne voie pas comment il va être tué. Et tout cela fait sur la personne encore vivante, expliqua Manuela avec amertume.

– Donc, si je comprends bien, ce serait un tchétchène qui aurait tué Josep. C'est peut-être la deuxième personne qui était avec Durim Vlorë, avança Arturo.

– Un mafieux albanais et un tchétchène œuvrant ensemble, peu probable mais enfin on voit de tout sur cette terre, alors le mariage de la carpe et du lapin, pourquoi pas, répliqua Esteban un peu sceptique sur ce qui avait été avancé.

– Oui, mais alors pourquoi les oreilles de Josep n'ont pas été cousues. C'est bizarre, le rituel n'a pas été fait jusqu'au bout. Et puis, j'ai beau réfléchir dans tous les sens pourquoi avoir mis une ficelle qui se rompt au bout d'une heure et permet de retrouver le corps de Josep. Si le paquet était resté au fond de la mer, il n'y aurait pas eu de cadavre et Durim Vlorë aurait continué à mettre ses femmes au tapin et il n'aurait pas fermé le cabaret. Il y a quelque chose qui ne va pas dans cette affaire, suggéra Victor en reprenant toutes ses notes.

Au moment, où Esteban allait répondre, son portable sonna. Il décrocha, c'était le chef de la police urbaine d'Empuriabrava. Il mit le haut-parleur et celui-ci annonça que le propriétaire de la villa où se trouvaient les six femmes était une agence immobilière de Roses et en donna le nom.

En entendant le nom de l'agence, Manuela sursauta et prit la parole.

– Je connais cette agence et son gérant. Me permettez-vous de m'y rendre. En mettant en confiance le responsable de l'agence, j'obtiendrai tous les renseignements sur cette villa.

– D'accord ! Allez-y ce matin et tenez-nous rapidement au courant. S'il a de près ou de loin un lien avec Durim Vlorë, on fera une descente et on l'embarquera, accepta Esteban.

– Autre chose ! Sonia a dit hier qu'il y avait six femmes dans cette maison. Les

voisins, témoins du départ précipité de Durim, ont vu deux hommes et quatre femmes. Donc, il en manque une, Sonia plus quatre femmes cela fait cinq au total et non six. La sixième, la femme qui manque c'est Sophia. Où est-elle, s'inquiéta Manuela.

– Vous avez raison ! Ce doit être Sophia, confirma Victor.

– Cette affaire me prend la tête ! C'est un véritable nid de vipères. Quand on pense tenir un bout, il nous échappe. Bon, moi je vais quand même voir Alfonso à son retour de pêche, dit Arturo. À propos, Esteban, avec tout cela, tu ne nous as pas dit comme s'est passé ton rendez-vous avec la Mairesse à propos de Machin, reprit-il.

Esteban expliqua qu'il avait été bien reçu par la Mairesse mais quand il avait exposé les dires sur son colistier et ancien collaborateur à la mairie elle n'en fut pas étonnée. Elle se doutait qu'il y avait en cette personne beaucoup de malversations. Ce dernier étant parti en vacances pendant une dizaine de jours, elle a pris la décision, dès son retour, de lui faire comprendre qu'il serait bien qu'il ne fasse plus partie de sa liste. Elle voulait une équipe intègre.

– C'est quand même bizarre ! Cet homme part en vacances dix jours, le lendemain de la découverte du corps de Josep, avança Arturo.

– À son retour, j'irai le rencontrer après que la Mairesse lui signifiera son exclusion de la liste. On verra comment il prendra la chose et peut-être qu'on en saura plus, conclut Esteban.

Manuela gara sa voiture au parking du port. Il y avait beaucoup de monde car c'était la semaine du premier mai et pas mal de gens faisaient le pont où l'avait prise en congés. D'autant que le soleil était au rendez-vous, la mer était belle et si accueillante pour les baigneurs.

Passant devant la propriété de Josep, elle constata que des cordons de la police étaient tendus tout autour et que des scellés avaient été mis sur le portail et la porte de la maison.

Elle ne put s'empêcher de retenir une larme en pensant à Josep, elle revoyait son sourire et ses yeux ainsi que le doux baiser qu'il lui avait donné sur le seuil de cette porte.

Quelle tristesse ! Quel désespoir !

À quelques mètres de là, elle s'arrêta sur un banc pour sécher ses larmes et reprendre un peu de couleur face au soleil qui lui réchauffait le cœur. Elle ne voulait pas arriver à l'agence dans cet état mais au contraire avec une force de caractère bien visible et une forte détermination à connaître la vérité en faisant parler le gérant de l'agence Immo + qui était tout simplement Alejandro Saverdera, son ex-mari.

Une rue plus loin, elle aperçut la vitrine d'Immo + . Regardant les annonces de vente de villa, elle constata que la plus petite offre était à plus de six cent mille euros. Derrière la vitre, une secrétaire, blonde platine au rouge à lèvres fluorescent, assise derrière un magnifique bureau très design, la regardait.

Manuela entra et se dirigea directement vers elle dont le parfum embaumait toute la pièce. Elle n'avait pas la trentaine, son chemisier boutonné au plus bas montrait le galbe de ses seins compressés dans un soutien-gorge très serré d'où

pendait un collier de fausse perle, de grosses bagues presque à chaque doigt et des bracelets aux poignets. Elle ne faisait pas secrétaire mais plutôt la maîtresse du patron.

– Madame ! Puis-je vous renseigner, je suis sûre que vous trouverez votre bonheur dans l'une des belles villas que nous avons à la vente, dit-elle en lui proposant de s'asseoir.

– Merci ! Je voudrais voir Monsieur Alejandro Saverdera.

– C'est pourquoi ! Je peux vous renseigner peut-être.

– Ça suffit avec vos renseignements ! Je sais qu'il est là, son gros 4x4 est garé devant et en plus j'entends sa voix venant du bureau d'à côté. Alors, vous lui passez un appel ou vous vous levez pour aller lui dire que Manuela Toleda est là et qu'elle ne partira pas sans l'avoir vu, imposa Manuela d'un air méchant en se rendant vers la porte du bureau d'Alejandro.

La secrétaire en se levant, essaya de faire descendre sa jupe si courte qu'elle lui remontait jusqu'aux fesses. Elle alla entrouvrir la porte du bureau et y passa la tête.

– Alejandro, il y a une femme qui insiste pour te voir ! Qu'est-ce que je fais ? Elle n'a pas l'air commode !

– C'est qui, ma chérie ! demanda Alejandro.

Manuela poussa la secrétaire et entra dans le bureau d'Alejandro qui fut surpris de voir surgir son ex-femme.

– C'est à moi que tu dis ma chérie ou à ta pétasse de secrétaire. Je ne sais pas ce que pense ta femme Anastasia de la liaison que tu as avec cette indécente.

– Et tu te calmes ! Nous sommes divorcés donc tu n'as aucun reproche à me faire et si tu es venue là pour faire un scandale, tu peux repartir, lança Alejandro en se levant de son bureau et en y appuyant ses mains fortement en voulant dire ici c'est chez moi et c'est moi qui commande.

– Faire un scandale, non pas encore ! Mais cela pourrait arriver plus vite que tu ne crois. D'abord, tu te rassois, tu baisses d'un ton car tu ne m'impressionnes plus et tu réponds à mes questions. En commençant, par me dire ce que tu sais sur Josep Bajol, lança Manuela en lui faisant face.

– Josep Bajol ! Je ne le connais pas !

– Durim Vlorë ?

– Je ne le connais pas, non plus ! Et ça suffit, tu ne vas pas me sortir tous les noms des gens de Roses.

– Tu n'as pas changé Alejandro, toujours aussi menteur ! Josep Bajol, tu ne le connais pas et pourtant tout le monde parle de lui actuellement, c'est lui que l'on a retrouvé mort sur la plage vendredi dernier.

– Ah oui ! Maintenant que tu le dis, j'ai lu ça dans les journaux.

– Menteur ! Josep Bajol, c'est lui qui t'a fait sortir de chez lui à coups de pied au derrière et jeté sur le trottoir.

– Peut-être ! Mais c'est vieux cela !

– Et les parents de Josep Bajol, tu ne les connaissais pas ?

– Non, cela ne me dit rien ! balbutia Alejandro comprenant que son ex-femme en tant que journaliste devait avoir certaines informations.

– Menteur ! Tu les as rencontrés plusieurs fois pour leur faire une offre concernant l'achat éventuel de leur propriété. Et je vais dire mieux, tu leur as écrit une lettre signée de ta main comme quoi il ferait mieux de vendre sinon ils risquaient de le regretter.

– Jamais de la vie, je n'aurai fait une chose pareille.

– Menteur ! Tiens regarde ! Elle lui tendit la lettre qu'elle avait trouvée derrière le cadre.

Alejandro la lut et devint tout pâle. Il n'osa plus regarder Manuela en face et en se tournant vers la fenêtre comme s'il avait besoin d'air, il répliqua tout en tenant la lettre, prêt à la déchirer.

– C'est un faux ! Un montage ce n'est pas ma signature.

– Tu peux la déchirer, c'est une copie ! Concernant ta signature, les experts graphologues le définiront auprès du tribunal.

– Tribunal, mais il n'y a rien de compromettant dans cette lettre. Ce n'est qu'une proposition d'achat que j'ai faite.

– Ah, enfin ! On avance sur le bon terrain ! Maintenant, tu reconnais par tes paroles que c'est toi qui l'as rédigée et signée. Rien de compromettant, comment tu y vas, vous vendez ou vous le regretterez ! Si ce n'est pas une menace ça, d'autant qu'une semaine après la date mentionnée sur cette proposition, les parents de Josep Bajol sont décédés. Si la police tombe sur cette lettre, elle risque de faire le lien entre tes menaces et leurs morts. Alors, il serait temps que tu avoues que c'est toi qui les as tués et j'ajouterai que c'est peut-être toi qui as tué Josep Bajol parce qu'il avait aussi refusé de vendre sa propriété. Te connaissant, tu es capable de tout pour atteindre ton but.

– Mais ce n'est pas moi ! Les parents de Josep Bajol sont morts dans un accident de voiture quant à Josep tu sais très bien que je ne serai pas capable à m'attaquer à plus grand que moi et incapable de le mutiler comme il a été mentionné dans la presse.

– Pour quelqu'un qui ne savait rien sur eux, tu parais être bien au courant. Soit, l'enquête le dira et si tu es innocent comme tu le dis, tu ne crains donc rien, alors arrête de gigoter de cette façon. On dirait un gosse qui a fait une grosse bêtise et qui n'ose pas l'avouer. Passons à autre chose, tu es, ou plutôt ton agence immobilière est propriétaire d'une maison à Empuriabrava, rue de l'Alzina.

– Peut-être, pourquoi ! Si tu es intéressée je pourrai te faire un bon prix de location, souffla Alejandro comme si l'orage était passé.

– Pourquoi, tu es au courant qu'elle est libre ?

– Je ne sais pas ! Je vais demander à ma secrétaire.

– Laisse ta pouffiasse se faire les ongles ! Cette maison est libre parce que les occupants ont fui cette nuit. Et tu sais très bien qui en était le locataire, un albanais au nom de Durim Vlorë, n'est-ce pas.

– Probable ! Si tu le dis ! Et alors qu'est-ce que cela fait et comment sais-tu qu'il est parti ?

– Parce qu'il est le principal suspect de la mort de Josep. Et avant d'être interpellé, il a fui avec les filles qui avaient élu domicile dans cette maison. Ces filles étaient des prostituées venant la plupart de Roumanie. Alors, il serait bien

que tu collabores, puisque cela t'enlève une épine du pied de savoir que ce n'est pas toi le suspect numéro un de la mort de Josep Bajol. Dis-moi, ce que tu sais sur Durim Vlorë.

– Tu te crois où ! Tu es de la police ? Je n'ai rien à te dire, gueula Alejandro reprenant un peu d'aplomb.

– D'accord ! Sache que je collabore avec eux sur cette affaire. Donc puisque tu ne veux rien me dire, je vais remettre cette lettre au capitaine Fortia et c'est lui qui viendra te chercher pour t'interroger. Allez bonne chance et sache que je ne te porterai pas des oranges quand tu seras en prison, déclara Manuela en se dirigeant vers la porte du bureau.

– Attends ! Oui, je connais Durim. Je lui loue cette maison, je sais qu'il y héberge des prostituées. Je sais que c'est un proxénète notoire. Donc, je lui faisais payer le double du loyer normal et il venait me payer chaque mois en cash. Oui, je ne voulais pas t'en parler parce que c'était de l'argent non déclaré. Voilà tu sais tout maintenant ! Je t'en prie ne montre pas cette lettre à la police. Pense à Paulina, ta fille. Elle ne supporterait pas que son père soit soupçonné de meurtre surtout que je n'ai rien fait. Je te le répète ce n'est pas moi l'assassin. C'est Durim, conclut Alejandro en la suppliant.

– Et le cabaret de Santa Margarida, c'est toi le propriétaire ?

– Non ! Ce n'est pas moi ! Je crois que c'est une société étrangère qui détient les murs. Je n'en sais pas plus.

Manuela sortit du bureau en laissant pantois Alejandro avachi sur son fauteuil et en passant devant la secrétaire qui la regardait d'un méchant œil, elle lui lâcha.

– Allez réconforter votre patron, il en a besoin mais évitez de lui mettre votre rouge à lèvres sur sa chemise blanche sinon sa femme russe va vous faire la peau, méthode Tchétchène.

En se retournant pour regarder la secrétaire partir affolée vers le bureau de son patron en faisant claquer ses hauts talons sur le carrelage, Manuela ne vit pas la porte d'entrée s'ouvrir spontanément vers l'extérieur et faillit tomber. Heureusement, là, un jeune homme d'une trentaine d'années qui avait tiré la porte vers lui pour pénétrer dans l'agence, la retint en la prenant dans ses bras. La tête de Manuela heurta doucement la poitrine de cette personne.

– Bonjour ! C'est la première fois qu'une belle femme se jette sur moi de la sorte ! dit-il en français en remettant d'aplomb Manuela.

– Excusez-moi ! Je n'avais pas vu que la porte s'ouvrait aussi vite ! répondit Manuela dans un français parfait avec une pointe d'accent espagnol qui faisait tout son charme.

– Non ! C'est de ma faute, j'aurai dû voir que vous vouliez sortir. Je me prénomme Beppo, pourrais-je me faire pardonner en vous invitant à prendre un verre, dit-il galamment en lui serrant la main.

– Non, merci ! Je suis trop occupée et pas disponible, s'excusa Manuela en considérant la différence d'âge entre eux.

Pendant que Beppo entrait dans l'agence, elle se dit que vraiment ce jeune homme ne doutait de rien. Encore un jeune dragueur de français, surtout habillé

de la sorte, on sentait en lui le frimeur. Celui qui se montre, ce doit être un Moi je, comme elle disait de ce genre de personne.

En fin de journée, deux voitures de police arrivèrent au port de pêche. Dès qu'elles se garèrent devant la criée, deux hommes regagnèrent leurs propres camionnettes frigorifiques et partirent aussitôt sans avoir acheté de poissons. Ils devaient avoir des choses à se reprocher comme de l'achat au noir directement au pêcheur sans passer par la criée.

Quatre heures dix, les bateaux de pêche, les uns derrière les autres, se suivant à moins de cent mètres, arrivaient près de la passe. Un nuage de mouettes les entourait ce qui voulait dire qu'ils avaient beaucoup de poissons. Effectivement, les patrons pêcheurs avaient signalé par radio qu'ils arrivaient les cales chargées de poissons car les prises étaient abondantes et surtout exceptionnelles. Cela tombait bien, il y avait beaucoup de touristes qui étaient venus à Roses pour passer la semaine du premier mai.

Sur le quai, c'était l'effervescence, les hommes garaient les chariots à quatre roues et au plancher métallique plat près du bord, prêts à y positionner les caisses. À peine, les bateaux amarrés, une chaîne se forma entre les marins et ceux sur le quai pour faire passer les caisses de poissons, même le patron pêcheur, une fois le moteur arrêté, vint prêter main-forte pour activer le déchargement.

Une fois que les chariots furent amenés à la criée, Arturo s'étant fait ouvrir le portail par le responsable des quais, avança prudemment avec sa voiture de police suivit par celle de Victor.

Allant au dernier bateau, il vit Alfonso et les marins du Fortuna trinquant avec une canette de bière à la main en se congratulant car cette pêche rapporterait à tous puisque chaque marin participait au frais mais aussi au gain après la vente des poissons.

Arturo descendit de son véhicule et se présenta.

– Excusez d'interrompre votre euphorie, je voudrais vous parler en particulier, Monsieur Alfonso Rabos.

– Qu'est-ce que vous voulez ! Vous ne pouvez pas nous laisser tranquilles et savourer ce bon moment avec mon équipage, répondit sèchement Alfonso.

– Oh, là ! On s'énerve ! Dans ce cas-là, je vais changer de méthode. Montez dans la voiture de police et on va s'expliquer au commissariat, insista Arturo.

– Mais je n'ai rien fait ! Et d'abord pour quelle raison, vous voulez m'embarquer ?

– Cela concerne l'enquête sur la mort de Josep Bajol. Vous êtes considéré comme suspect, alors en voiture. Vous nous expliquerez tout cela au commissariat. Victor, questionnez les marins du Fortuna et prenez leurs dépositions, ordonna Arturo en pressant Alfonso vers le siège arrière du véhicule de police.

– Je suis innocent ! cria Alfonso en s'asseyant.

En passant doucement devant les autres bateaux, tous les patrons pêcheurs et marins regardèrent Alfonso arrêté par la police et assis à l'arrière de la voiture. Certains étaient étonnés mais d'autres ne furent pas surpris que cela lui

arrive.Longeant le premier bateau du quai, Arturo, assis à l'avant du véhicule, côté passager, fit un signe amical à Carlos qui se trouvait là et qui le regardait. Celui-ci rendit furtivement le bonjour au capitaine. Mais Alfonso, assis derrière Arturo, avait aperçu cet échange amical. Il comprit que Carlos avait dû parler de lui au capitaine. Dans sa tête, Carlos était une balance.

Une fois au commissariat, il fut interrogé par Arturo en présence d'Esteban, l'inspecteur principal.

– Vous connaissez Josep Bajol ?

– Oui ! Je l'ai employé en tant que journalier deux fois, je crois. En toute légalité, vous n'avez qu'à consulter mes registres. Je suis un type honnête moi. D'abord je ne comprends pas cette arrestation. Vous n'avez rien contre moi.

– Et tout se passait bien avec Josep Bajol. Pas de problèmes ?

– J'ai compris ! Je ne suis pas né de la dernière pluie ! Je vois où vous voulez en venir. Oui, une fois, on s'est engueulé. C'était pour une broutille, on est des marins et on a le sang chaud. Mais par contre, cela reste entre nous, point. Qui dans sa vie n'a pas eu une altercation avec une autre personne. Alors si c'était cela que vous vouliez savoir, il n'était pas nécessaire de m'arrêter en me faisant passer pour un délinquant devant mes amis pêcheurs, expliqua tranquillement Alfonso.

– C'est cela, une broutille ! Il a failli vous tuer à coups de poing si vos gars ne l'avaient pas arrêté. Vous avez été transporté à l'hôpital en ambulance et vous avez eu un arrêt de travail d'une semaine. Et vous appelez cela une broutille, mais vous vous foutez de ma gueule, lança Arturo.

– Du calme ! demanda Esteban. Moi, je voudrais savoir pourquoi vous n'avez pas porté plainte.

– Parce que cela ne se fait pas entre marin !

– Non, mauvaise réponse ! Vous avez perdu pas mal d'argent suite à cette bagarre car mal assuré vous avez payé une partie des frais d'hospitalisations et pendant votre arrêt de travail d'une semaine vous n'avez pas eu de revenus. Et vous mettez sur un soi-disant code entre marin, le fait de ne pas porter plainte alors que si vous l'aviez fait, la justice, au procès, vous aurez accordé un dédommagement dû par Josep Bajol. Expliquez-moi pourquoi, vous n'avez pas porté plainte ? demanda Esteban.

– C'est vrai, je n'ai pas porté plainte car j'avais une réputation à conserver. J'avais perdu la face en me faisant battre par Josep alors je ne voulais pas passer pour un minable en le poursuivant en justice, dit calmement Alfonso en jouant la victime.

– Vous voyez que vous êtes très intelligent ! Vous avez réponse à tout et vous essayez de nous faire avaler cela. Non ! La raison est autre, vous ne vouliez pas, si vous le traîniez en justice, qu'il explique au juge le trafic que vous faites la nuit avec votre bateau. Et c'est pour cela, que vous l'avez tué, ajouta Esteban.

– Pas du tout ! Si je sors la nuit avec mon bateau, c'est pour aller mettre en mer des casiers à crustacés. Mais je n'ai pas tué Josep. Jamais de la vie, je lui aurais fait du mal.

– Ce n'est pas le témoignage de personnes qui vous ont entendu dire à votre

retour de l'hôpital que vous auriez la peau de Josep et qu'il paierait de sa vie ce qu'il vous avait fait, dit Arturo en lisant ses notes.

– Faux ! Je n'ai jamais dit cela. Ce sont des affabulations. Je suis innocent. Maintenant, je ne parlerai plus, je veux un avocat, s'insurgea Alfonso.

– D'accord ! On va appeler votre avocat, mais en entendant une dernière question, dit Esteban. Vous avez une magnifique villa sur les hauteurs de Roses, celle-ci est sans doute évaluée à plus d'un million d'euros, vous avez un bateau, le Fortuna, flambant neuf avec l'appareillage le plus moderne que l'on puisse avoir, alors d'où vient l'argent car je ne crois pas que cela puisse provenir de la pêche. À ce jour, je ne connais pas de patron pêcheur ayant un patrimoine aussi important que le vôtre, demanda Esteban.

– Vous êtes des Mossos ou de la brigade financière. Il faut savoir à qui j'ai affaire maintenant ? dit sans se démonter Alfonso. J'ai fait des crédits et c'est le fruit de mon travail, contentez-vous de cela. Maintenant, téléphonez à mon avocat.

Esteban et Arturo sortirent du bureau. En discutant entre eux, ils conclurent qu'ils n'avaient aucun élément à charge contre Alfonso mais qu'il valait mieux le laisser partir et le surveiller.

Revenant dans le bureau, Esteban mit sa main sur l'épaule d'Alfonso et lui dit.

– Vous n'avez pas besoin d'un avocat car vous vous défendez bien. Vous nous avez convaincus et nous retirons nos soupçons sur vous. Comprenez-nous, avec cette affaire de meurtre de Josep Bajol et la pression de nos supérieurs, nous ne savons pas où nous en sommes et il semblerait que des témoignages un peu farfelus arrivent spontanément avec peut-être l'esprit de porter le discrédit sur des gens comme vous. Vous êtes libre Monsieur Rabos mais restez à notre disposition tant que l'enquête n'est pas bouclée. Voulez-vous que l'on vous raccompagne car vous habitez loin du commissariat.

– Oui, merci ! Mais, avec une voiture banalisée. Je ne voudrais pas que mon voisinage interprète mal la venue de la police. J'ai une bonne réputation à conserver. Vous comprenez, assura Alfonso.

Esteban ordonna à Victor de raccompagner ce monsieur avec sa propre voiture.

Quand Alfonso eut quitté le commissariat, Esteban et Arturo étaient convaincus qu'il ne disait pas la vérité mais qu'il avait un sacré aplomb. L'histoire avec Josep allait plus loin que ce qu'ils pensaient et les arguments d'Alfonso pour ne pas porter plainte ne tenaient pas debout surtout qu'il avait promulgué des menaces de mort envers Josep et sa réponse sur l'obtention de son patrimoine n'était pas sérieuse, les crédits ! Sachant que les banques ne prêtent qu'aux riches surtout pour des sommes aussi importantes pour l'achat d'une luxueuse maison et d'un gros bateau de pêche. Avoir des crédits c'est bien, mais il faut rembourser les mensualités, et celles d'Alfonso, si c'était vrai qu'il avait obtenu ces prêts, devaient être très importantes.

Victor venait de raccompagner Alfonso, il entra dans le bureau du capitaine.

– Si vous voyez la maison qu'il a ! C'est magnifique, tout en schiste, elle domine la baie, grande piscine et comme sa femme s'inquiétait, elle venait

d'ouvrir le garage pour venir à sa rencontre. Et à l'intérieur, il y avait deux magnifiques voitures, une Mercedes décapotable et un gros SUV. Je crois que je vais démissionner de la police et devenir patron pêcheur, dit ironiquement Victor.

– Je vais prévenir la brigade financière pour qu'ils enquêtent sur Alfonso et on saura si vraiment il a des crédits, de quels montants, depuis quand et sur quelle durée. Excusez-moi messieurs pour le jeu de mots mais je crois que notre Alfonso nous mène en bateau ! conclut Esteban.

14

Mercredi 1er mai 2019

Diego et Rodrigo avaient décidé pour le jour férié du premier mai, d'emmener Jade et Inès à la pêche de nuit au bord des falaises de Roses.

Tous les quatre étaient originaires d'Olot, la capitale de la zone volcanique de la Garrotxa, parc naturel se trouvant être le meilleur représentant du paysage volcanique de la péninsule ibérique. Il comprend une quarantaine de cônes volcaniques, dix cratères et plus de vingt coulées de lave. C'est un paysage lunaire aux couleurs de sable sombre, de noirs, de rouges, de verts et de violets.

Rodrigo vivait juste en dessous du volcan Montsacopa, situé en plein milieu de la ville.

Le mardi en fin d'après-midi, ils avaient quitté Olot. Une heure après, ils traversaient Roses, puis longeant la route de Canyelles jusqu'à la pointe de l'Almadrava, ils poursuivirent doucement leur chemin sur la route en terre, bordée de figuiers de barbarie et d'aloès, en direction de la crique de Montjoi. Ils arrivèrent au point culminant du cap de Falconéra. Diego trouva l'endroit idéal pour s'arrêter et garer la voiture sous les eucalyptus.

– On est arrivé, les amis ! Prenez les sacs à dos, les glacières et seulement deux cannes à pêche, elles suffiront. Qui se charge de porter les deux sacs de couchage ?

– Pourquoi deux cannes ? On est quatre ! Qu'est-ce que tu nous fais là ? s'inquiéta Jade.

– T'inquiète, je connais bien le coin et quand on sera installé en bas, tu comprendras, la rassura Diego.

Au sommet de la falaise, Diego s'arrêta, se retourna et frotta le sol du pied pour leur montrer que les roches étaient extrêmement glissantes.

– Pourquoi, ça glisse autant ? C'est comme si on marchait sur de la glace, Rodrigo posa cette question car il faillit faire un faux pas.

– Ce sont les vagues et les embruns lors de fortes tempêtes qui ont façonné les roches en les rendant lisses.

Celles-ci formaient un escalier qui leur rendit service pour atteindre le pied de la falaise.

Un petit renfoncement en forme de terrasse leur servit pour organiser le campement pour la nuit.

– Ici, c'est le meilleur endroit ! Si vous êtes d'accord, nous allons nous organiser de la sorte. Après l'effort, le réconfort ! Nous mangerons, ensuite, à tour de rôle nous pêcherons. Pendant que deux d'entre nous seront à la pêche, les deux autres se reposeront. Et demain matin, à nous quatre, nous rentrerons avec une pêche miraculeuse. J'ai choisi cet endroit parce que les dorades y sont nombreuses.

Inès se demandait, comment elle allait pouvoir dormir, elle regrettait presque d'avoir accepté cette escapade. Son plus grand plaisir était que Rodrigo l'accompagnait, finalement, elle se raisonna en pensant que c'était une belle

aventure.

Une fois leur repas terminé, composé de pain, de jambon, de saucisson, de fromage et de brugnons, le tout accompagné de canettes de bière, ils rangèrent les restes dans la glacière. Diego et Jade, furent les premiers à prendre une ligne. Ils avaient fixé sur leurs fronts des lampes pour s'éclairer car la nuit commençait à tomber. Ils s'installèrent sur un rocher plat et jetèrent les lignes à la mer.

Pendant ce temps, Rodrigo avait attaché ensemble les deux sacs de couchage pour n'en faire qu'un et il se glissa à l'intérieur avec Inès. Ils restèrent l'un contre l'autre pour se réchauffer car l'humidité et la fraîcheur commençaient à se faire ressentir. Ils étaient bien, après quelques caresses et quelques bisous, ils s'endormirent enlacés pendant que les deux autres remontaient leurs premières prises.

Trois heures, plus tard, ils furent réveillés en sursauts par Diego qui leur passait le relais.

– Allez, dépêchez-vous ! Nous avons sommeil ! Pour nous la pêche a été bonne, alors essayez de nous battre, d'en faire autant, sinon plus !

Il fut difficile de quitter la chaleur du sac de couchage, mais ils étaient venus là pour pêcher.

Le petit jour se leva et tous les quatre se retrouvèrent pour prendre leur petit-déjeuner. En attendant que les filles préparent le café, les deux hommes comptabilisèrent, dix-sept belles daurades prisent dans le courant de la nuit. Diego qui admirait le fabuleux paysage, aperçut les premiers bateaux de plaisanciers arriver près du cap de Falconéra pour mouiller dans les criques et d'autres se diriger vers Cadaques ou le Cap de Creus.

Là, en passant trop rapidement, ces bateaux créèrent de grosses vagues qui vinrent s'écraser au pied de la falaise et inonder le petit espace occupé par les quatre pêcheurs. Diego et Rodrigo eurent juste le temps de retirer leurs affaires pour ne pas les voir flotter dans l'eau.

– Je vous propose de prendre un bain pendant cette accalmie et ensuite, nous partirons, dit-il.

L'eau était à la bonne température pour nager et s'amuser quelques instants qui suffirent pour effacer les traces du manque de sommeil et de confort de la nuit. Ensuite, ils se séchèrent au soleil et ils purent repartir.

– Il est dix heures, cette fois, les fous de la mer sont lâchés. On ne peut plus rester là. La pêche a été bonne, on s'est bien baigné, maintenant il faut remonter la falaise, dit Diego en invitant les filles à passer devant.

– Super ! Dès que nous serons de retour à Roses, je vous propose d'aller faire un karting, puis on pourrait aller manger à Empuriabrava chez Félix, c'est sympa, c'est bon et pas cher ! Nous pourrions faire un peu de lèche-vitrines car je sais que les deux filles n'attendent que ça ! dit Rodrigo en aidant Inès à gravir la falaise en la tenant par la main.

Les deux filles échangèrent des idées d'achats, ce qui leur fit oublier que la pente était raide. Une fois, arrivés au sommet, Inès remercia Rodrigo en lui donnant un baiser sur les lèvres et lui glissa à l'oreille qu'elle avait envie de lui. Les deux autres amis continuaient sur le petit chemin de terre en direction du

parking.

– Oh ! Regarde, il y a des bunkers ! Et dire que je ne les ai pas vus hier en descendant, s'étonna Inès.

– C'est normal ! Il faisait sombre. Comme leur dôme est recouvert de terre et depuis le haut, on ne voit pas leurs ouvertures, lui répondit Rodrigo.

Ils s'arrêtèrent devant l'un des cinq bunkers de la colline et firent signe aux deux autres qu'ils les rejoindraient dans quelques minutes, le temps de faire la visite.

Rodrigo qui aimait beaucoup l'histoire, lui expliqua que dans les années mille neuf cent quarante, cinq bunkers furent édifiés par le Service de Construction Militaire Franquistes afin de défendre la baie de Roses de toutes les intrusions. Franco craignait les représailles des pays victorieux de la deuxième guerre mondiale, étant lui-même un dictateur comme Hitler.

Ces bunkers face à la mer, protégeaient la colline de toute part. À l'intérieur une galerie d'une trentaine de mètres de long aboutissait sur deux pièces latérales. Les canons avaient été démontés dans les années quatre-vingt et leurs accès grillagés.

À l'entrée de l'un d'entre eux, Rodrigo constata que le grillage avait été coupé pour laisser le passage d'un être humain. Ils posèrent les sacs à dos au sol. Il invita Inès à pénétrer à l'intérieur.

– Rodrigo, j'ai un peu peur !

Il lui prit la main pour la rassurer. Ils longèrent les murs, il faisait sombre. Inès n'était toujours pas tranquillisée et elle se colla à lui.

– Viens, n'aie pas peur, je suis là ! Descendons dans cette soute, c'était l'axe de la tourelle du canon. De là, on pourra imaginer jusqu'où, les canons pouvaient atteindre leurs cibles. Ils descendirent les quatre marches pour y accéder.

Une fois, en bas, il invita Inès à passer sa tête afin qu'elle regarde en direction de la mer et il resta tout contre elle pour la rassurer. Elle sentit la chaleur de son corps, son souffle qui lui caressait le cou, surtout, elle sentit que Rodrigo, en se frottant contre ses cuisses, avait envie d'elle. Elle se retourna et l'embrassa. Il se mit à la caresser passionnément. L'excitation des deux amoureux arrivait au bout de leur envie de s'unir. Rodrigo la déshabilla rapidement, elle en fit de même pour lui et en quelques secondes, ils furent nus. Il la plaqua contre le mur et la pénétra, leurs vêtements jetés à même le sol. Ils firent l'amour dans cet endroit plutôt insolite et c'est à ce moment que…

Manuela arriva en même temps que Raquel chez Léticia. Elle était habillée pour faire le jogging jusqu'à la calle Montjoi, Létitia lui avait téléphoné la veille pour qu'elle prenne un maillot de bain et une serviette parce qu'une baignade était prévue dans une crique.

– Alors, les filles, prêtes pour cette longue balade ! Demanda Léticia en les accueillant de sa bonne humeur habituelle.

– Oh oui ! Cela me fera le plus grand bien. Le stress de ces derniers jours a épuisé toute mon énergie. J'ai besoin de courir non seulement pour être en forme mais surtout pour me vider un peu la tête de tout ce que j'ai vécu. Manuela avait beau sourire mais la tristesse se lisait sur son visage.

– Ah, non ! Tu ne vas pas tout oublier ! Nous aimerions que tu nous racontes où vous en êtes au niveau de l'enquête ? demanda Raquel la curieuse.

– Raquel, pas maintenant ! Une fois que nous serons arrivées à la crique Montjoi et que Pascual nous aura récupérées avec le yacht. Pendant que nous prendrons l'apéritif, Manuela si elle le souhaite, nous en dira plus. Elle voyait bien que Manuela ne désirait pas en parler pour l'instant.

– Tu as raison ! Qu'est-ce que l'on emporte avec nous ? demanda Raquel prête à partir.

– Regardez ! J'ai acheté trois petits sacs à dos. Pour le prix de deux, j'en ai eu trois. Je vous en offre un à chacune. Ils sont petits mais on peut y ranger le portable, une bouteille d'eau, le maillot et une serviette, ils ne nous gêneront pas et ne seront pas lourds. Létitia était ravie de constater que ses petits cadeaux faisaient leurs effets sur ses deux amies.

– Merci ! On dirait trois sœurs inséparables avec le même sac, dit Raquel.

– C'est n'importe quoi ! Pourquoi pas des sœurs siamoises, pendant que tu y es ! La blonde, la brune et la rousse ! Leur fou rire fit du bien à Manuela.

Elles démarrèrent d'un pas modéré car le chemin risquait d'être long, il fallait parcourir environ seize kilomètres jusqu'à la crique Montjoi.

Après le port de pêche, elles prirent le chemin du front de mer qui passait sous les immeubles et villas de Canyelles. Elles virent quelques pêcheurs lancer leur ligne ou de temps en temps, elles apercevaient des bouées rouges mentionnant qu'un nageur se trouvait en dessous pour pratiquer la chasse sous-marine.

Arrivant presque à la pointe de L'Almadrava, elles furent obligées de quitter le chemin car une grande villa avec accès direct à la mer le fermait. Elles contournèrent la haute enceinte de cette demeure et reprirent un peu plus loin le chemin.

– Si ce n'est pas une honte ! Comment peut-on accorder un permis de construire à cet endroit ? Couper un chemin en front de mer, empêchant les baigneurs d'avoir un accès direct à la plage. C'est tout simplement intolérable ! s'indigna Manuela.

– Tu as raison ! Savez-vous à qui appartient cette belle villa ? Demanda Léticia qui connaissait la réponse.

– À un très riche propriétaire qui a le bras long et de l'argent dans la manche ? répondit Raquel.

– Elle est à mon cher voisin, le Baron ! Quand je vous disais que ses affaires n'étaient pas claires du tout. Ce type, a de l'argent à ne plus savoir qu'en faire, avança Léticia.

– Si, à emmerder les gens ! Et personne ne lui dit rien. Tout le monde le critique mais personne ne fait rien à son encontre, compléta Raquel.

– Non, personne ! Car les gens ont peur de lui. C'est la raison pour laquelle, il emploie des Tchétchènes comme gardes du corps. Il a toujours été dit à Roses que personne n'oserait s'attaquer au Baron ! affirma Léticia.

– Pardon ! Tu as bien dit des gardes du corps tchétchènes ? demanda Manuela.

– Oui, ma chérie ! Des Tchétchènes, de beaux garçons, bien bâtis, mais aux méthodes pas catholiques. Pourquoi, tu en as vu un qui te plairait ? plaisanta

Léticia.

Manuela, n'écouta pas la fin de la plaisanterie de son amie, elle pensait à ce qu'avait rapporté Victor pendant leur réunion.

Elles arrivèrent enfin, au bout de la zone constructible. Le chemin faisait place à celui des criques longeant le front de mer en haut des falaises qu'elles atteignirent. Elles pénétrèrent dans la zone préservée du parc naturel du Cap de Creus.

Les trois joggeuses s'arrêtèrent de courir pour souffler quelques instants. Elles ôtèrent leurs sacs à dos pour se désaltérer et s'éponger car il faisait déjà très chaud et pas un souffle d'air pour les rafraîchir. Assises sur les rochers, elles contemplèrent ce décor magique. L'eau était transparente et bleue, elles pouvaient voir les poissons s'approcher de la côte. Elles ne tardèrent pas à repartir en faisant très attention de ne pas chuter, en dessous d'elles, un vide de plus de trente mètres serait fatal.

C'était la première fois que Manuela empruntait ce chemin. De ce promontoire, elle pouvait voir toute la baie de Roses, Raquel lui indiquait en montrant du doigt les différentes localités ; Roses, la passe de Santa Margarida et l'immeuble ocre, appelé le six cents, en référence à ses six cents appartements, Empuriabrava avec son haut phare ainsi que les parachutistes qui volaient comme des papillons multicolores au-dessus de l'aérodrome, les deux immeubles de Sant Pere Pescador, les maisons blanches de l'Escala et en face d'elle les Îles Medes qui ressemblaient de là, à une énorme baleine sortant de l'eau.

– C'est un point de vue magnifique ! s'exclama Manuela. Je n'imaginais pas voir un tel décor.

– Attends ! Tu n'as pas tout vu ! Une fois qu'on aura dépassé les bunkers, tu verras les belles criques et le panorama du côté de cap Norfeu, dit Raquel en rangeant sa bouteille d'eau.

– Il y a des bunkers ? s'étonna Manuela.

Au moment, où Léticia montra le premier des cinq qui se trouvait à une dizaine de mètres d'elles, elles sursautèrent. Un cri venu des ténèbres, leur donna le frisson. Toutes les trois se regardèrent, ne sachant que dire et firent trois pas en arrière.

Elles n'eurent pas le temps de s'approcher du bunker qu'une jeune femme en sortit et tomba à genoux. Elle était nue et portait des vêtements serrés contre elle. Elle se mit à vomir et à trembler de tous ses membres. Raquel, la première s'approcha d'elle.

– Mademoiselle, ça ne va pas ? Vous souffrez ? Nous pouvons vous aider ?

– Là, là ! C'est affreux ! dit-elle en montrant l'entrée du bunker.

Manuela se présenta devant cet accès, quand un jeune homme en sortit si précipitamment qu'il la bouscula violemment. Léticia la rejoignit, elles n'eurent pas de mal à poursuivre le jeune homme qui semblait prendre la fuite, il se laissa tomber sur le sol et lui aussi se mit à vomir. Il ne portait sur lui que son caleçon, il tomba à terre, complètement choqué. Sa pâleur, inquiéta Manuela et Létitia.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Léticia.

– Là, à l'intérieur, il y a une femme morte ! Ma copine et moi, nous nous

embrassions quand les mains d'Inès se sont posées sur le visage de la morte.

– Il n'y a personne d'autre à l'intérieur du bunker ? demanda Manuela avant d'y entrer.

Au moment, où Rodrigo racontait leur macabre découverte, Diego et Jade arrivèrent essoufflés d'avoir couru car eux aussi avaient entendu les cris d'Inès.

Manuela entra prudemment dans l'obscurité, elle fouilla les lieux du regard. Sans lampe, elle n'y voyait pas grand-chose.

– Je ne vois rien, cria-t-elle au jeune homme qui était resté à l'extérieur avec ses copains entourant Inès.

– Elle se trouve dans la soute de la tourelle. Il faut descendre les marches et vous la trouverez sur votre droite.

Manuela sortit le portable de son sac à dos et alluma la lampe. La peur lui tenaillait le ventre, les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles et augmentaient sa respiration. Elle descendit les quatre marches et le faisceau de sa lampe s'arrêta sur le corps d'une femme. Elle était nue, des insectes parcouraient son corps et des mouches lui recouvraient entièrement le visage. Elle fit un geste pour les chasser.

Quand elle vit son visage, elle poussa un cri d'horreur.

– Manuela ? Tu m'entends, tu es blessée ? Létitia s'était hasardée à la rejoindre pour ne pas la laisser seule.

Elle se trouvait en haut des marches quand elle vit Manuela agenouillée près du cadavre. Elle n'osait pas s'approcher, elle tremblait car elle n'avait jamais vu de mort.

– Oh quelle horreur ! Elle a la gorge tranchée. C'est affreux ! dit-elle en se couvrant la bouche de sa main.

Manuela ne parlait pas, elle se mit à pleurer.

– Tu la connais ? demanda Léticia qui s'était approchée malgré sa peur et entourait Manuela de ses bras pour la consoler.

– C'est Sophia ! Sophia la compagne de Josep.

– Viens, il faut sortir de là et prévenir la police, dit Léticia en soulevant sa copine et l'aida à rejoindre Raquel et les autres jeunes.

Elle raconta que la femme égorgée qui était à l'intérieur, s'appelait Sophia. Elle n'en dit pas davantage devant les autres personnes encore sous le choc de l'horreur. Léticia avait pris soin de prendre les vêtements de Rodrigo afin qu'il puisse s'habiller.

Pendant que Raquel demandait aux jeunes de rester là jusqu'à l'arrivée de la police, Manuela téléphona à Arturo puis à Esteban.

En moins de cinq minutes, deux voitures des Mossos arrivèrent en empruntant le chemin de terre. Elles se garèrent sur le petit parking à côté du véhicule des jeunes gens. Arturo se dirigea vers Manuela qui lui faisait signe de les rejoindre. Victor et deux autres Mossos le suivirent.

– Bonjour, Manuela, décidément, vous vous trouvez toujours aux mauvais endroits et aux mauvais moments. Vous êtes certaine d'avoir reconnu Sophia, demanda Arturo quand il arriva à sa hauteur.

– Certaine ! Allez voir le cadavre, c'est affreux, elle a été égorgée, lui répondit-

elle en lui montrant l'accès au bunker.

Arturo y pénétra avec Victor qui tenait d'une main sa lampe torche et de l'autre un appareil photo.

Deux voitures de la police locale arrivèrent en trombe, suivis de la Guardia-Civil, en dégageant un nuage de poussière. Leur chef vint voir Arturo qui sortait du bunker et il lui demanda ce qui se passait. Au moment, où il allait répondre, Esteban apparut sur le chemin.

Arturo expliqua la situation à la Guardia-Civil.

– Nous sommes sur cette affaire depuis le meurtre de Josep Bajol. La femme à l'intérieur du bunker a été sauvagement assassinée. Elle était la compagne de Josep Bajol. Il semblerait que ces deux meurtres soient liés. Je vous présente Esteban Begur, l'inspecteur principal des Mossos, responsable de l'enquête ! Vous voudrez bien vous adresser à lui pour plus de renseignements. Je vous demanderai de ne pas entrer à l'intérieur du bunker. La scientifique est prévenue. Ils seront là dans une heure, annonça Arturo.

Esteban prit à part le chef de la Guardia-Civil et lui expliqua rapidement où en était l'enquête. Puis il demanda aux policiers d'aller fermer le chemin de terre de chaque côté car les curieux arrivaient de toute part, par la route et sur le chemin des criques. Il n'eut pas le temps de donner ses ordres que la Mairesse arriva, suivie par une ambulance.

Victor sortant du blockhaus vint trouver Esteban et Arturo et leur montra les photos du lieu du crime et de Sophia.

– Elle a été déposée au fond de la soute de rotation de l'ancienne tourelle. Regardez bien, elle a été égorgée mais il n'y a aucune trace de sang. Elle est nue, sa main droite a été posée sur son sexe et la gauche sur son sein, ou plutôt sur son cœur. Elle est complètement raide et froide. Je pense que cela fait plus de trois jours qu'elle est morte car la décomposition a commencé à se faire. Elle a l'abdomen gonflé. Bref ! Je détaillerai tout dans mon rapport. La scientifique nous en dira plus après l'autopsie.

– Merci Victor ! C'est Julio Vilafant, le médecin légiste, qui sera furieux de devoir travailler un premier mai. À force, il va nous détester, plaisanta Arturo.

– Donc ! Victor, si je suis votre raisonnement, la mort remonte à environ trois jours, elle aurait été tuée ailleurs et déposée ici plus tard dans ce bunker, une main sur son sexe et l'autre sur son cœur, qu'est-ce que cela veut dire ? Et le lieu, pourquoi ici ? Qu'est-ce que cela signifie ? s'interrogea Esteban.

Victor comme Arturo ne purent répondre car la Mairesse venait d'arriver auprès d'Esteban.

– Inspecteur ! Ce n'est pas possible le meurtre d'une jeune femme juste le jour du premier mai, la semaine où nous avons un afflux de touristes. On veut les faire fuir en faisant passer la ville de Roses pour la capitale du crime ou quoi ? Avec une publicité comme celle-là, la saison estivale sera catastrophique ! Regardez là-haut, les charognards sont là !

Elle montrait les journalistes de la presse écrite ainsi que ceux des différentes chaînes de télévision essayant d'éviter le barrage dressé par les policiers locaux pendant que les curieux commençaient à arriver.

– Expliquez-moi ? Est-ce que les deux meurtres ont quelque chose en commun ? Où en êtes-vous de cette enquête ?

Pendant qu'Esteban se dépatouillait avec la Mairesse, Victor et Arturo prenaient les témoignages des quatre jeunes gens ainsi que ceux de Raquel et de Léticia.

Ils restèrent présents sur les lieux, jusqu'à treize heures, le temps que la scientifique relève les empreintes et tous les éléments nécessaires à l'enquête. Ensuite, le corps de Sophia fut envoyé à l'institut médico-légal de Gérone.

Esteban fit part qu'une réunion exceptionnelle était prévue à quinze heures au commissariat avec le Major Baldia, le député Espola, la Mairesse de Roses, Arturo, Victor, Manuela et lui-même.

Manuela demanda à Arturo de les accompagner toutes les trois à la crique de Montjoi car elles avaient leurs affaires là-bas. Elle ne pouvait pas se présenter à la réunion en tenue de jogging. Sur ce, Arturo fit monter les trois femmes dans sa voiture et fonça en direction de Montjoi. Léticia avait prévenu Pascual par téléphone et il les attendait sur la plage.

– Tu devrais prendre une douche sur le bateau avant de repartir. Tu ne vas pas te rendre à cette réunion, en sueur et puis cela te fera du bien, lui proposa Léticia.

– Si vous le souhaitez ? Manuela, mais il faut faire vite, lui proposa Arturo.

En revenant, vers le commissariat, Arturo conduisait vite mais ne put s'empêcher de faire un compliment à Manuela afin de détendre l'atmosphère.

– Puis-je vous dire que vous soyez en jogging ou en tenue de ville, vous êtes toujours très belle !

– Merci, Arturo ! À moins que je ne me trompe, ce compliment, ne serait-il pas votre façon de me draguer ? lui répondit Manuela en le taquinant un peu.

– Qui sait ! Il laissa planer le doute.

Depuis leur collaboration, Manuela trouvait beaucoup de charme à ce policier. Il portait le cheveu court poivre et sel et une barbe naissante bien taillée. Sa musculature sous son uniforme, le rendait encore plus viril et séduisant. Surtout ce qu'avait remarqué Manuela, c'est qu'il possédait un timbre de voix cristallin que bien des chanteurs lyriques lui auraient envié.

Ils arrivèrent à temps pour la réunion. Tout le monde était installé, discrètement ils vinrent s'asseoir sur les deux chaises restées libres. Victor regarda curieusement Manuela qui avait le sourire et il l'interrogea du regard. Elle lui répondit en haussant les sourcils.

– Bon, nous n'avons plus à nous présenter les uns et les autres. Un deuxième meurtre vient de se produire à Roses et ce en une semaine. Il nous faudra trouver l'origine de ces deux meurtres car ils semblent être liés. Les victimes se connaissaient intimement. Il faut agir vite pour ne pas affoler la population et ne pas faire fuir les touristes. Les autorités s'inquiètent en haut lieu. Je n'en dirai pas plus, mais pour la ville de Roses, c'est un drame à la fois pour ces deux personnes assassinées mais également pour l'économie locale, les gens vont avoir peur de séjourner chez nous. C'est pour ces raisons que je vous demande Esteban où en est votre enquête, dit le Major Baldia.

L'inspecteur principal prit la parole.

– Josep Bajol a été assassiné le vendredi vingt-six avril vers deux heures du matin lors d'un rendez-vous au cours duquel il devait payer une certaine somme d'argent pour obtenir la liberté de son amie Sophia avec qui il prévoyait de vivre. La découverte du corps et la façon dont il a été tué, nous les connaissons. Nous pouvons toujours nous poser la question, pourquoi, l'assassin souhaitait-il que l'on découvre le corps ? Nous sommes sur plusieurs pistes.

L'une est qu'il avait dit à Manuela, lors d'une interview, que le colistier de madame la Mairesse lui en voulait et l'empêchait de présenter sa candidature à la mairie. Actuellement, cette personne, comme par hasard, est partie dix jours en vacances à l'étranger, juste le lendemain de la découverte du corps de Josep. Nous l'interpellerons dès son arrivée à l'aéroport de Barcelone qui est prévue le mercredi huit mai à dix-huit heures en provenance de Cuba.

Une autre piste est celle du patron pêcheur, Alfonso Rabos, qui a eu une altercation physique avec Josep Bajol et qui s'est terminée par un séjour à l'hôpital avec un arrêt de travail d'une semaine pour Alfonso. Ce qui est bizarre, est qu'il n'a pas porté plainte. Mais un témoin affirme qu'à son retour, il aurait proféré des menaces de mort envers Josep Bajol. Nous avons interrogé Alfonso Rabos, qui nie en bloc ces accusations. D'autre part, j'ai demandé à la brigade financière de contrôler ses comptes. Nous estimons son patrimoine à plusieurs millions d'euros entre sa villa, son bateau et ses véhicules. Nous n'avons pas pu le garder faute de preuves. Toutefois, il est sous surveillance.

Enfin, la dernière piste, la plus sérieuse et la plus probable pour nous, est celle d'un albanais Durim Vlorë. Il est le proxénète de Sophia Paladescu, la Roumaine qui était aussi la compagne depuis quatre mois environ de Josep Bajol. Nous pensons que le rendez-vous qu'il avait le jeudi vingt-cinq avril au soir était avec Durim Vlorë. En interrogeant Sonia, une autre prostituée, actuellement en sécurité dans nos locaux, nous avons appris que ce Durim hébergeait six femmes dans une villa d'Empuriabrava. Durim ne voyant plus Sonia sur son lieu de prostitution, a compris qu'elle l'avait balancé et il a quitté la villa sur-le-champ avec quatre de ses prostituées juste avant notre arrivée, ceci étant confirmé par des témoignages de voisinage. Par conséquent, il manquait deux femmes. Sonia qui était au commissariat et Sophia dont on n'avait plus de nouvelles depuis le samedi vingt-sept avril, date du dernier contact qu'elle a eu avec Sonia. Il est aussi le gérant du Cabaret Show Girl de Santa Margarida, lieu servant de maison de passe et de trafic de drogue, qu'il a fermé le soir même de sa disparition. Nous avons lancé un mandat d'arrêt contre lui. Notre enquête, se termine aujourd'hui, par la découverte du corps de Sophia retrouvé égorgée dans un bunker de Falconera. Donc on peut en déduire que ces deux meurtres sont liés. Le coupable est sans aucun doute l'Albanais Durim Vlorë.

– Nous pouvons espérer qu'il n'y aura plus de meurtres ces jours-ci à Roses, demanda la Mairesse inquiète mais un peu rassurée de l'avancement de l'enquête.

– Il ne reste plus qu'à arrêter Durim Vlorë, s'il n'est pas retourné en Albanie, conclut le Major Baldia.

À l'issue de la réunion, Manuela demanda la possibilité de publier son article

dès le lendemain sur ces deux meurtres pour rassurer la population.

– Je ne m'oppose pas à cela, à condition, de bien faire comprendre le lien qui existe entre ces deux meurtres. Que l'enquête menée par les Mossos de Roses avec un grand professionnalisme est arrivée rapidement à connaître le meurtrier et que son arrestation n'est qu'une question d'heures. Mais en aucun cas, vous ne citerez les autres pistes. Merci d'en tenir compte, suggéra le Major avec l'approbation de la Mairesse et du député.

Arturo, Victor et Manuela restèrent assis pendant qu'Esteban raccompagnait les autres invités à la porte. Tous les trois se regardaient perplexes sans dire un mot mais chacun comprenait le malaise qui régnait suite à la réunion.

– Oh ! Pourquoi, vous faites cette tête ? demanda Esteban en revenant dans le bureau. La réunion s'est pourtant bien passée. Ils sont repartis confiants et nous remercient pour notre travail efficace et rapide.

– Esteban ! C'est de l'enfumage. Vous avez bien résumé les faits mais nous ne sommes pas sûrs et certains que Durim soit l'auteur des deux crimes. Nous n'avons aucune preuve contre lui. Il y a des éléments, des évènements qui sont à charge mais qui peuvent nous induire en erreur. Il y a tout de même d'autres points non élucidés et surtout des incohérences dans ces meurtres, avança Arturo.

– C'est-à-dire ?

– Victor, vous qui avez pris des notes tout au long de l'enquête et qui avez un sens aigu de l'observation, lisez-nous le rapport et donnez-nous votre avis, demanda Arturo.

– Je ne comprends pas pourquoi le meurtrier de Josep, a tenu à ce que l'on découvre le corps. Cela ne tient pas ! Il aurait pu l'attacher avec une chaîne ou un cordage solide afin qu'il reste au fond de l'eau et que personne ne le retrouve, en tout cas, pas tout de suite. En faisant cela et suite à la découverte du corps de Josep, il est obligé de fuir en perdant tout, son réseau de prostitution et son cabaret, lieu de commerce de drogue. D'autre part, il mutile Josep à la méthode tchétchène alors que Durim doit appartenir à la mafia albanaise avec une façon de faire plus directe que l'on retrouve dans le meurtre de Sophia. Pourquoi avoir choisi un bunker pour la tuer ou la déposer après l'avoir égorgée ? Les bunkers sont des lieux où le passage de touristes est important. Une fois de plus, le meurtrier voulait qu'on retrouve le corps. Pourquoi ? Rien ne me paraît logique dans ces deux meurtres. Je prends un exemple, si je voulais tuer une personne, je m'arrangerais pour faire disparaître le corps, le plus loin et le plus longtemps possible. Lorsque le temps passe, il est plus difficile de trouver des pistes quand on découvre les cadavres. Nous avons les moyens d'aller très vite. Soyons logiques ! Ce qui peut nous interpeller ce sont les manières différentes dont ils ont été tués, mais aussi le fait que le meurtrier s'arrange dans les deux cas, pour que les corps soient découverts rapidement. Sincèrement, je n'ai pas la réponse !

– Merci Victor ! Je comprends votre point de vue. Pour l'instant, il fallait rassurer les politiques et les autorités. Si le meurtrier pouvait être Durim, cela arrangerait beaucoup de monde, déclara Esteban.

– Cela veut dire que si l'on ne suit que cette piste, l'enquête s'arrêtera le jour où Durim sera derrière les barreaux sans avoir d'autres preuves. On risque de

condamner un individu qui s'est peut-être simplement enfui par crainte d'être découvert pour trafic de drogue et proxénétisme. Je trouve que c'est grave ! Je vous avouerai Esteban que je suis déçu et que personnellement, je ne compte pas en rester là, s'avança de dire Arturo.

– Officiellement oui ! Mais vous pouvez toujours étudier les autres pistes mais attention, faites-le discrètement, sans rien ébruiter, évitez de procéder à des convocations intempestives, conclut Esteban sortant de la pièce en saluant collectivement ses collaborateurs.

Manuela se leva et s'apprêta à quitter le commissariat pour rentrer à son domicile quand Arturo attendit que Victor regagne son bureau pour lui dire :

– Manuela ! Vous êtes à pied, vous n'avez aucun moyen de locomotion pour rentrer chez vous. Je pense qu'après cette dure journée, la fatigue doit commencer à se faire ressentir. Vous permettez que je vous raccompagne !

– Avec plaisir ! Oui effectivement, je suis exténuée par cette horrible journée.

Elle se dirigea vers la voiture de police qu'Arturo conduisait le matin, mais lui, ne comptait pas prendre son véhicule de service. Il l'interpella.

– Manuela ! Je suis normalement de repos aujourd'hui car c'est le premier mai alors, je préfère prendre ma voiture personnelle, dit-il en lui montrant la Seat Léon grise stationnée devant lui.

En chemin, ils parlèrent de tout, surtout de banalités, car il ne voulait pas aborder des sujets personnels et surtout l'enquête en cours. Arturo conduisait très lentement, si bien qu'il se faisait dépasser et klaxonner par la file de voitures qui s'impatientaient derrière lui. Arrivé au pied de l'immeuble, il s'arrêta un peu plus loin de la porte d'entrée.

– Manuela ! Je tiens à vous dire que cette semaine, j'ai beaucoup apprécié notre collaboration. Vous nous avez apporté un résultat net et précis qui nous permet aujourd'hui d'avoir un excellent avancement pour notre enquête, certes pas suffisant car le mystère reste encore entier. En plus, vous êtes une femme belle, magnifique et talentueuse. Vous êtes une belle personne dans le sens noble du terme.

– Arturo, sachez que moi aussi en une semaine, j'ai changé mon regard sur vous. Je pense que nos vies antérieures ont beaucoup de points en commun. Tous les deux, nous avons subi les mêmes souffrances. Arturo, je vous remercie beaucoup de m'avoir raccompagnée, lui confia Manuela en lui tendant la main pour le saluer.

Il prit cette main et la conserva dans la sienne.

– J'aimerais poursuivre cette conversation. Accepteriez-vous de me faire l'honneur d'être mon invitée à dîner ce soir. J'aurais un immense plaisir à vous emmener manger à une des meilleures tables de Roses.

– Arturo, ce serait avec plaisir, mais je dois rédiger mon article. Peut-on remettre cette invitation à un autre jour ! Comprenez bien que je ne me défile pas parce que, moi aussi, j'aimerais passer une soirée autour d'une bonne table avec vous, lui répondit Manuela en ouvrant la portière prête à sortir de la voiture.

– OK ! Manuela, par contre, vous avez oublié quelque chose !

Elle se pencha à l'intérieur de l'habitacle, Arturo s'avança vers elle en lui

prenant doucement la tête entre ses mains.

– Cela ! lui dit-il après l'avoir embrassée sur les lèvres.

Elle ne sait pas pourquoi mais elle lui rendit le baiser et sourit en s'éloignant vers le portail de l'immeuble. Arturo la regardait marcher jusqu'à ce qu'elle disparaisse, il la trouvait magnifique.

Quelle belle femme ! Cela faisait des années qu'il ne s'était pas senti aussi bien.

Il attendit qu'elle soit rentrée mais avant de franchir le portail, elle se retourna et lui fit un signe de la main. De loin, il crut qu'elle lui avait envoyé un baiser. Qui sait ?

Très heureux, il porta ses doigts à ses lèvres et lui rendit son baiser.

Dès qu'elle ne fut plus visible, il s'en alla heureux.

15

Jeudi 2 mai 2019

Manuela avait rédigé l'article pendant la nuit du mercredi avec une facilité incroyable. Les mots se succédaient et la syntaxe était si parfaite qu'elle donnait exactement le sens aux phrases. La lecture de l'article permettrait aux lecteurs une compréhension rapide et logique des faits.

Le premier mai avait été pour elle une mauvaise journée en découvrant le corps de Sophia, morte tragiquement. Les heures lui avaient paru une éternité, l'attente de la police, les auditions, la réunion dont l'issue ne satisfaisait personne. Par contre, elle se mit à sourire en pensant que cette douloureuse journée, s'était bien terminée. Le doux baiser d'Arturo la réconforta et l'emporta vers de nouveaux horizons amoureux. Elle retrouvait en lui, l´homme que Victor lui avait décrit avant que son épouse le quitte. Les pensées de Manuela s'envolèrent pour rejoindre cet homme aimable, serviable, doux, intelligent et plein de bon sens et finalement, elle le trouvait très beau.

Puis, elle se mit à penser aux deux hommes de qui elle avait espéré l'amour. Le premier, son mari l'avait quitté pour une autre. Quant à Josep, lui aussi était très beau mais elle n'eut pas le temps de le connaître et de l'aimer. Ce qui compte pour moi maintenant, c'est le bonheur !

Elle se rappelait la chanson de cette idole française, Johnny Hallyday décédé en décembre deux mille dix-sept, dont on entendait régulièrement sur les radios : Vivre pour le meilleur !

Des gens qui cherchent la lumière en pleine nuit
Des gens qui courent après l'amour et qui le fuient
Moi, j'ai ta chair contre ma chair en ça je crois
Vivre pour le meilleur,
Se vouloir pour tout se donner
Plus riche de ne rien garder, Que l'amour.

Elle envoya son article par mail juste avant que le journal boucle ses éditoriaux. Après avoir reçu l'article, le rédacteur en chef l'appela pour la féliciter sur son papier et lui proposa de le mettre à la une du journal, seulement le vendredi car les manifestations du premier mai faisaient la première page du journal du jeudi avec quatre feuillets supplémentaires sur les candidats aux élections municipales et européennes.

Elle ne put refuser et accepta sans contrariété. Elle prit une rapide collation et passa à la salle bain où elle resta sous la douche un bon moment pour se détendre et essayer d'oublier le corps de Sophia. Elle se mit au lit de bonne heure et finit par s'endormir en tenant, par la pensée, Arturo dans ses bras.

Le lendemain matin, elle fut réveillée par un appel téléphonique de Léticia qui lui demandait, si elle voulait courir, avec elles.

Comme d'habitude, elle accepta pour le bien-être que cela lui apportait mais aussi pour la compagnie de ses amies avec qui, elle se sentait complice.

– Nous t'attendons dans une demi-heure à Port Juan, insista Léticia.

Elle se dit que sa copine avait raison, c'était la seule manière d'évacuer le stress de la veille. Elles décidèrent de faire le parcours de la Rubina, direction la plage sauvage en espérant que cette fois-ci, elles ne feraient pas de mauvaises découvertes.

Elles firent une légère pause avant le retour au point de départ. Pendant les élongations et la décontraction musculaire, Manuela expliqua la réunion de la veille avec les autorités et l'article qu'elle avait envoyé à son journal qui paraîtra le vendredi à la Une d'El Païs.

– Donc ! Vous savez enfin qui est l'auteur de ces crimes ! Ce serait donc le proxénète de Sophia qui aurait voulu se venger de Josep pour avoir détourné une de ses filles.

– Franchement dans quel monde on vit ! s'étonna Raquel.

– Oui c'est la thèse qu'avance l'inspecteur principal !

– Ah bon ! Tu n'en es pas sûre Manuela !

– J'ai quelques doutes ! Tant que l'albanais Durim Vlorë, n'est pas derrière les barreaux, on ne peut rien affirmer, conclut Manuela avant de reprendre la course.

Quand elles empruntèrent la rue menant chez Léticia, elles changèrent de trottoir pour éviter de passer devant la villa et le garde du corps.

Plus loin, Une fois la maison dépassée, Léticia émit une hypothèse à Manuela.

– Tu nous as bien dit que Josep avait été tué suivant une méthode de la mafia tchétchène. Et si c'était lui, le garde du corps du Baron qui avait fait cela. C'est bien un tchétchène et en plus à le voir, il a bien la tête d'un assassin. Il ne doit pas avoir beaucoup de scrupules à tuer les gens qui les gênent et à les faire souffrir avant.

– Létitia a peut-être raison ! Et s'il était de connivence avec l'albanais. Les gens de l'Est s'entendent bien pour accomplir des opérations de ce genre. Ils avaient sans doute de bonnes raisons et de quoi y gagner en commettant ces deux meurtres. Raquel était tout excitée en évoquant cette hypothèse.

– Raquel, ne dit pas que j'ai peut-être raison ! Non moi je dis, que j'ai raison ! À propos, l'autre matin, on a bien vu l'albanais qui s'engueulait avec le Baron et que le tchétchène l'a reconduit à sa voiture. C'est lui, le fameux Durim que vous recherchez partout. Manuela, il faut que tu préviennes le capitaine Fortia. Tu lui diras bien, que c'est nous tes copines qui lui apportons une piste sérieuse.

Létitia, se voyait déjà à la une des journaux.

– Oui ! Tu as raison ! Et quand les assassins seront arrêtés, nous aurons les honneurs de l'Espagne et de l'Europe tout entière. Toutes les télévisions ne parleront que de nous ! Nous serons traitées comme des stars.

– Tu es folle, Raquel ! Pour que les collègues du tchétchène et de l'albanais nous réservent le même sort qu'à Sophia. Non ! Restons discrètes, s'interposa Léticia craignant des représailles.

– Oui ! C'est fou comme tu as raison, ma belle ! Il vaut mieux que tu dises au capitaine Fortia que cette idée vient de toi, tu nous oublies ! Tu ne parles pas de nous ! À propos, hier, c'était bien dans la voiture du capitaine ?

Manuela rougit et pensa au baiser qu'Arturo lui avait donné avant de se quitter. Comment pouvait-elle être au courant ? Les avait-elle vus ?

– Hier ! Où ça ? demanda Manuela.

– Oui ! Hier, quand vous êtes partis tous les deux de la crique Montjoi pour vous rendre à votre réunion. Il t'a certainement dragué en chemin, alors raconte, comment c'était ? plaisanta Raquel.

– Ah, oui ! Je ne m'en souvenais plus ! Non, il ne s'est rien passé, nous avons parlé uniquement du meurtre de Sophia, Manuela se sentit rassurée.

– Tu ne sauras jamais mentir ! Tes yeux et ta rougeur t'ont trahie, ma chérie ! Je crois que tu as le béguin pour cet homme, dit Léticia lui faisant la bise pour la mettre à l'aise.

Elle regagna rapidement son appartement, se doucha en vitesse, un léger maquillage et s'habilla à la hâte. Elle voulait s'entretenir avec Arturo, sur la piste du Baron et de Durim, avant qu'Esteban arrive au commissariat.

Elle entra dans le bureau d'Arturo et ferma la porte derrière elle. Il se leva de son fauteuil pour venir la saluer. Il s'avança pour lui faire la bise mais elle le repoussa gentiment et lui tendit la main qu'il conserva dans la sienne.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il surpris comme s'il avait accompli un acte répréhensible.

– Non, Arturo ! Pas ici ! Il n'y a pas de problème entre nous mais gardons nos distances par rapport à nos collègues de travail et reprenons entre nous le vouvoiement quand nous sommes au travail. En dehors du commissariat, c'est différent ! Tu me comprends, pardon vous me comprenez, se reprit Manuela.

– Vous avez raison ! Avez-vous passé une bonne nuit ?

– Excellente, je vous en remercie ! Je voulais vous parler d'une chose très importante. Victor avait soulevé l'hypothèse que l'assassinat de Josep pouvait avoir été commis par un tchétchène suivant la méthode de cette mafia, les yeux et la bouche cousus. Par contre, concernant Sophia qui elle, a été égorgée, on retrouve la méthode de la mafia albanaise. Soit ! Et si on avait deux tueurs au lieu d'un. Deux meurtriers qui se seraient alliés pour ces deux crimes, un albanais, comme Durim, et un tchétchène qui aurait tué pour la même cause.

– Possible ! Cela expliquerait beaucoup de choses !

– Alors, je voulais vous en parler seule à seul. Il y a des Tchétchènes avec des mines patibulaires, des gars prêts à tout, ce sont les gardes du corps d'une personne que vous connaissez !

– Je comprends ! Vous voulez parler des hommes du Baron !

– Oui ! C'est cela ! Comme je sais que le Baron est le salaud qui vous a pris votre épouse et votre fils, je ne voulais pas en parler devant les autres. Je me mets à votre place pour ce que vous avez subi. Je pense, qu'il faut interroger le Baron et ses gardes du corps. Autre chose, l'autre matin, Durim et le Baron semblaient avoir un différend devant la villa du Baron. Ces deux-là se connaissent.

– Vous avez bien fait de m'en parler maintenant. Je m'en doutais mais je n'osais pas vous le dire auparavant pour plusieurs raisons. Il faut que je me libère de mon passé, je vais aller questionner le Baron. Je dois le faire pour penser à l'avenir. Et cet avenir j'aimerais le vivre avec toi ! affirma Arturo plein d'enthousiasme.

– Arturo ! Le vouvoiement entre nous ! On verra pour l'avenir, je ne suis pas contre mais avant il faut apprendre à se connaître et maintenant vite conclure cette enquête, dit Manuela en lui laissant une perspective de vie commune.

Victor frappa à la porte et entra sans attendre qu'on l'y invite. Il fut surpris de voir que son capitaine avait encore la main de Manuela dans la sienne. Il remarqua l'étincelle dans le regard de son supérieur.

– On était en train de discuter sur la mort de Sophia et on se demandait quand est-ce qu'on va recevoir le rapport de l'autopsie du médecin légiste.

– Vous êtes devin ! Je viens juste de l'imprimer, répondit Victor en lui tendant le rapport.

– C'est pour cela que je suis capitaine !

– Et moi, inspecteur principal ! dit Esteban, l'air jovial, en entrant dans le bureau. Alors qu'en avez-vous pensé mon cher Arturo.

– Je vous le dirai après la lecture.

Il le tendit à Victor qui le lut à haute voix. Mais sur certains passages, il se reprit à deux fois. L'émotion était palpable au timbre de sa voix. Il avait du mal à garder son calme, tellement le contenu du rapport était épouvantable. Esteban, lui prit le rapport, continua la lecture et fit la synthèse.

– Sophia Paladescu serait morte dans la nuit de samedi à dimanche. Elle aurait reçu un coup à la tête, même mode opératoire pour Josep. Elle a été droguée à l'héroïne ce qui d'après le médecin légiste aurait provoqué la mort par overdose, comme pour Josep. On lui a enlevé les parties génitales jusqu'aux ovaires, comme pour Josep qui lui a été émasculé. En conclusion, cela confirme que c'est le même mode opératoire pour les deux victimes. En conclusion, l'assassin est Durim Vlorë, point final !

Victor ne put se taire en disant que les yeux et la bouche de Sophia n'avaient pas été cousus comme pour Josep.

– On l'a trouvée nue alors que Josep portait ses vêtements. Elle n'a pas été mise dans un emballage plastique et elle n'a pas été immergée comme Josep.

– Victor, maintenant, vous m'ennuyez sérieusement ! Ces détails vous les gardez pour vous, Durim n'a peut-être pas eu le temps de terminer ses actes. Alors si je vous dis que c'est lui l'assassin, j'exige que nous en restions là. Vous feriez mieux de vous occuper de retrouver Durim, plutôt que de continuer à vouloir m'exposer vos détails. Est-ce que je me fais bien comprendre ? vociféra Esteban rouge de colère.

Sur ce, Victor et Manuela, devant l'obstination de l'inspecteur principal, quittèrent la pièce, abasourdis par ce revirement de situation.

La réunion étant terminée et le verdict tombé, Armure s'adressa calmement à Esteban.

– Esteban ! Je ne comprends pas pourquoi tu t'es mis en colère. Le petit Victor croyait bien faire en apportant ses éléments différenciés. Ce qu'il veut faire comprendre, c'est que tout ne concorde pas entre ces deux crimes. Il ne méritait pas que tu le remettes à sa place de la sorte. Il a fait du bon travail ! Ce qu'il avance n'est pas dénué de bon sens.

– Oui ! Je me suis emporté, c'est vrai ! Les autorités me mettent la pression, je

les ai sur le dos toute la journée. Je suis harcelé même le soir chez moi. Alors, si le meurtrier pouvait être Durim, je serais soulagé ! Je te rassure, je m'excuserai auprès de Victor. Et toi, que comptes-tu faire ?

– Je vais questionner une personne qui pourrait me mettre sur la piste de Durim. Je t'en parle à mon retour. En attendant, je te souhaite une bonne journée Esteban, Arturo lui donna une tape amicale sur l'épaule. Ce qui voulait dire, bon courage et tu sais qu'à nous quatre, nous formons une bonne équipe.

Manuela décida de changer complètement de sujet dans ses articles. Elle décida d'écrire un papier sur les spécialités du haut Emporda, la région de la Costa Brava. Au moins, là elle prendrait non seulement du plaisir à rencontrer les différents producteurs mais en plus, elle goûterait leurs excellents produits.

Elle retourna chez elle pour se renseigner sur les spécialités et prendre rendez-vous avec les exploitants agricoles. Elle fut étonnée d'être très bien accueillie à chacun de ses appels téléphoniques.

D'abord, avec un éleveur, à Péralada, qui produisait des fromages de brebis avec du lait caillé au torchon, à la texture moelleuse et au goût très fin avait-il précisé.

Puis, avec un riziculteur qui faisait sa culture dans les rizières de Pals, capitale du riz sur la Costa Brava. Il vantait ses différentes sortes de riz, le Bahia rond et perlé pour riz au bouillon et riz blanc, le Loto moyen et cristallin idéal pour la paella et le Carnaroli pour les risottos et riz au lait.

Ensuite, avec un apiculteur de Masarac dont le miel est nuancé par ses couleurs, passant du jaune pâle au marron foncé en fonction des nectars venant des différentes fleurs et des exsudations de certains arbres.

Elle contacta également un viticulteur de Garriguela, faisant ses vins rouges, rosés et blancs de caractère avec les cépages grenache, carignan, merlot et chardonnay, également des vins doux à base de muscat et de grenache noir.

L'agriculteur de Figueres qui la fit sourire car son accent était fort prononcé, il lui fallut bien tendre l'oreille pour comprendre tout ce qu'il lui débitait. Il faisait la culture de l'oignon doux et légèrement aplati de couleur violette.

L'arboriculteur, de Sant Pere Pescadors, lui proposa carrément, avec une certaine ambiguïté, de venir croquer ses magnifiques pommes dorées.

Elle termina ses contacts téléphoniques et ferma son cahier de notes avant de passer à autre chose car elle souhaitait également écrire un article sur la pêche de Roses. Pour cela, il fallait qu'elle prenne rendez-vous avec le président des pêcheurs. Elle décida de le faire plus tard, quand l'affaire des meurtres serait élucidée. Il valait mieux qu'elle se montre discrète en ce moment.

Le premier de ses rendez-vous, était fixé, le samedi quatre mai vers onze heures à Cadaques avec un oléiculteur qui produit une huile fruitée, mûre, avec une pointe relevée et une légère touche d'astringence.

Elle venait à peine de raccrocher son portable, contente d'avoir obtenu tous ces entretiens, quand la chanson Bailando d'Enrique Iglesias se fit entendre sur son téléphone, c'était la sonnerie qu'elle avait choisie.

– Manuela ! J'écoute ! Répondit-elle.

– C'est Raquel ! Tu as encore un de ces vieux téléphones pour que mon nom ne

s'affiche pas ?

– Tu plaisantes ! Seulement, j'ai décroché sans regarder l'écran. Qu'est-ce qui se passe, ma belle ?

– Il faut que tu viennes le plus rapidement possible. Tu gares ta voiture au parking derrière la citadelle, je t'attends dans un quart d'heure au restaurant Sal y Pebre. J'ai des informations importantes à te donner. Ça concerne l'affaire de Josep Bajol. Raquel parlait à voix basse comme si elle avait peur d'être entendue, là où elle se trouvait.

– Quoi ! Parle plus fort, je n'entends pratiquement pas ce que tu dis !

– Tu m'ennuies, je ne peux pas ! Tu sauras tout dans un quart d'heure au restaurant ! Ne sois pas en retard, conclut Raquel en raccrochant.

Manuela ne perdit pas de temps, enfila un gilet, prit son sac à main et partit en direction de la citadelle de Roses. Elle trouva facilement à se garer, le restaurant n'était qu'à une cinquantaine de mètres. À la terrasse, toutes les tables étaient prises. Elle entra et regarda à l'intérieur de la salle du restaurant, il y avait du monde aux premières tables. Elle ne voyait pas Raquel, peut-être n'était-elle pas arrivée ?

Au moment où la patronne lui demanda si elle était seule, elle aperçut à la dernière table cachée par une plante verte, Raquel qui lui faisait signe de venir.

– Et beauté, pourquoi te caches-tu derrière cette belle plante ? Tu veux que l'on te confonde avec elle !

– Idiote ! Je n'ai pas trop de temps alors assois-toi. Bois un coup, tu vas en avoir besoin, lui dit Raquel en lui tendant un verre de vin blanc.

– Bon, Je t'écoute ! Qu'est-ce que tu as de si important à me dire ? Toutes les deux burent une gorgée de vin d'Emporda.

– Voilà ! En janvier deux mille seize, Maître Garcia, de notre cabinet d'avocat, s'était occupé de la succession de la propriété de Pedro et Héléna Bajol au profit de leur fils Josep qui avait pris rendez-vous avec Maître Garcia, peu de temps après les obsèques de ses parents. Je te jure que je ne suis au courant de cette succession que depuis ce matin. Je me trouvais au bureau quand un jeune homme s'est présenté au cabinet et a souhaité s'entretenir avec Maître Garcia pour la succession de Josep Bajol, suite à son décès. Je l'ai accompagné et j'ai assisté à l'entretien. Quand il a parlé de Josep Bajol, je voulais en savoir plus pour pouvoir te rapporter l'entretien et t'apprendre quelque chose que tu ignorais certainement. Ce jeune français, d'une trentaine d'années, a prétendu être le fils de Josep Bajol et il nous a demandés où il devait s'adresser pour faire effectuer une analyse ADN sur le corps de son père, afin d'obtenir la preuve de sa filiation. Il souhaitait qu'elle soit faite rapidement avant les obsèques de Josep prévues vendredi à seize heures à Roses.

– Mais d'où sort-il celui-là ? demanda Manuela fort étonnée. Et comment s'appelle-t-il ?

– Beppo Molinari ! Ce nom te dit quelque chose ?

– Non ! C'est bizarre car Josep ne m'a jamais dit qu'il avait un fils. Au contraire, il regrettait de ne pas en avoir eu. Vous a-t-il donné des explications ?

– Oui, il nous a dit que sa mère est décédée d'une longue maladie le premier

avril dernier. À l'ouverture du testament, il était bien stipulé qu'elle laissait à son unique fils Beppo, l'appartement de Saint Jean du Var. Il y avait également une lettre qui lui était adressée. Le notaire, lui en fit la lecture et informa Beppo dans les détails qu'il était le fils de Josep Bajol, officier de la marine nationale espagnole et originaire de Roses. Sa mère avait connu Josep lorsqu'il fit escale à Toulon lors de la maintenance sur le porte-avions « Principe de Asturias ». Ils se seraient fréquentés pendant plusieurs mois et envisageaient de se marier. Malheureusement son amoureux est reparti sur son bateau immédiatement après la réparation. Un mois plus tard, elle lui a écrit, pour lui annoncer qu'elle était enceinte. Nous avons l'original de cette lettre au cabinet. Le testament et la lettre sont bien rédigés et signés de la main de sa mère et reconnus par le cabinet notarial de St Jean du Var.

– Toulon ! Oui j'y suis maintenant, je suis sûre que cette lettre est signée Sophie, tu as bien dit Molinari. C'est bien ça, maintenant, je me souviens bien du prénom et du nom.

– Comment pouvais-tu le savoir ? Demanda Raquel fort surprise.

– Quand j'ai rencontré Josep la première fois, il m'avait dit qu'il avait rencontré une jeune fille à Toulon lors d'une longue escale et qu'ils avaient échafaudé des projets ensemble. Il s'était fait tatouer Sophie sur son bras. C'était en mille neuf cent quatre-vingt-dix !

– Exact, c'est mentionné dans la lettre, donc Beppo doit avoir vingt-neuf ans, affirma Raquel.

– La lettre de Sophie lui annonçant qu'elle était enceinte de lui n'est jamais arrivée. Je suis convaincue qu'il aurait répondu à Sophie. Josep n'était pas un homme à fuir ses responsabilités. D'autant plus qu'il rêvait un jour d'avoir un enfant. Les aléas de la vie vous font prendre différents chemins et certains ne se croisent jamais. Tu sais autre chose sur Beppo Molinari ?

– Non, il ne s'est pas expliqué sur son métier enfin s'il en a un et pourtant il présente bien, très bien habillé. Je n'ai pas connu Josep mais ce jeune est bel homme avec des yeux verts fascinants. Il doit tenir sa beauté de son père. Il a les atouts pour être un sacré tombeur.

– Maintenant que tu me dis cela ! Je pense l'avoir rencontré, mais où ?

– Pauvre fille ! À ton âge, avoir la maladie d'Alzheimer ? Ne t'inquiète pas cela va te revenir ! Pour conclure sur Beppo Molinari, il doit avoir de l'argent car il tient à régler tous les frais d'obsèques de son père. Il nous a demandé de nous en occuper en nous versant une belle somme d'argent, expliqua Raquel.

– Par un chèque, un virement ou en cash ?

– En espèces ! Pourquoi cette question ?

– Un jeune homme qui a beaucoup d'argent, qui ne dit pas le métier qu'il exerce et qui sort de sa poche une telle somme, cela paraît étrange ! Très souvent les Français qui franchissent la frontière pour venir en Espagne se vantent d'avoir une belle situation en France. Ils sont souvent directeurs, ingénieurs, chefs d'entreprise ou commerçants, mais lui n'a rien dit sur sa situation professionnelle.

– Voilà, je t'ai tout raconté ! Je prendrai le café au bureau car j'ai beaucoup de travail.

– Merci, Raquel ! Je vais me renseigner sur Beppo Molinari et je t'appelle si j'ai du nouveau, confia Manuela en embrassant son amie qui se leva et partit au pas de course.

Sa commande venait d'être servie, elle dévora son plat en quelques minutes mais prit le temps de déguster la crème catalane. Tout en buvant son café, elle se posa plusieurs questions pour essayer d'y trouver les réponses. Comment faire pour obtenir des renseignements sur Beppo Molinari ? Si je demandais à Esteban d'intervenir auprès de la police française. Il lui répondra certainement, qu'on ne souhaitait pas que l'affaire passe les frontières et que ça ne servirait à rien, si les tests ADN confirment que Beppo est bien le fils de Josep. Il deviendrait l'héritier de la propriété, de la maison et de l'argent de Josep. Il n'y aurait par conséquent pas de suite à donner. Mais cette apparition imprévue de Beppo faisait de lui un suspect supplémentaire aux deux meurtres. L'héritage étant conséquent.

Sur ce, elle téléphona à Besalu, son rédacteur en chef. Elle lui expliqua ce que lui avait révélé Raquel sur le fils légitime de Josep.

– Je sens que ce jeune homme n'est pas aussi honnête que ça ! Il nous faut découvrir qui il est, fouiller dans son passé, sa profession, ses fréquentations. Je préférerais que ce soit vous qui interveniez auprès d'Esteban car il veut absolument que ce soit Durim le coupable. Ainsi l'affaire serait classée une fois pour toutes, si ce n'est pas Beppo le meurtrier. Il ne faudrait pas passer à côté d'éléments importants et cela m'enlèverait un doute, supplia Manuela.

– Vous m'avez dit qu'il était de Saint Jean du Var à côté de Toulon. Bien ! Je vais téléphoner et envoyer un e-mail à Patrice Maggio, mon ami le rédacteur en chef du journal Var Matin. On aura plus d'informations de son côté qu'avec la police française. Mais dites-moi ce que vous avez derrière la tête à propos de ce Beppo Molinari ? Demanda Besalu.

– Je pense que ce jeune homme a certainement questionné sa mère pendant son enfance pour savoir qui était son père. Elle ne lui a jamais répondu. Elle ne souhaitait pas que Beppo accuse son géniteur de les avoir abandonnés tous les deux lâchement. À la mort de sa mère il apprend à l'ouverture du testament que Josep Bajol est son père. Il veut en savoir plus, il se met en colère contre lui ! Il se renseigne, apprend que son père vit seul, sans descendance et qu'il possède une magnifique propriété d'une grande valeur. Étant le seul héritier, il décide de faire justice et venger sa mère qu'il a souvent vue malade et déprimée. Devenu un jeune homme habité par la haine, il est prêt à tout pour arriver à ses fins. N'ayant pas de situation stable, il assassine son père et ceux qui gravitent autour de lui et récupère une belle fortune en vendant la propriété.

– Ce sont tout de même, des suppositions un peu fantasques, vous avez beaucoup d'imagination, Manuela ! Mais pourquoi pas ?

– J'étaye mes suppositions. Beppo apprend le premier avril qui est son père. Il connaît ses origines, il aurait pu se rendre à Roses avec la lettre de sa mère et faire sa connaissance. Non ! Pourquoi, n'agit-il pas ainsi ? Quelque chose ne va pas dans son histoire ! Il débarque ici à Roses avec une lettre qu'il dépose chez le notaire et veut que l'on fasse des tests ADN pour prouver sa filiation. Et pourquoi, il surgit comme ça juste après la mort de Josep et la veille de son enterrement ?

C'est plutôt curieux, vous ne trouvez pas ?

– Soit ! Dès que Patrice me transmet des informations sur Beppo Molinari, je vous téléphone ! conclut Besalu.

Manuela était rassurée, elle savait que son rédacteur en chef avait un réseau important en Europe et qu'il obtiendrait les renseignements sur ce jeune toulonnais.

Pendant ce temps, Arturo s'était rendu chez le Baron. Il avait fait en sorte de s'y rendre seul avec sa voiture personnelle.

Devant la villa sur les canaux de Santa Margarida, il y avait le vigile planté près du portail magnifique en fer forgé. Arturo gara sa voiture juste devant, de manière qu'aucun véhicule ne puisse entrer ni sortir. Aussitôt, l'homme en costume gris, vint frapper à sa vitre en lui faisant signe de partir de là.

Arturo, fit mine de ne pas comprendre et tranquillement, sortit de son véhicule et lui fit face.

– Eh ! Je t'ai demandé de te garer plus loin ! Ici, c'est interdit ! Tu ne sais pas lire ? ordonna-t-il en lui serra fortement le bras et lui montrant le panneau d'interdiction de stationner.

– Les interdictions, c'est moi qui les donne ! Alors lâche-moi et va prévenir ton patron que le capitaine Arturo Fortia veut le voir et dis-lui que c'est urgent !

Le vigile serra un peu plus fort le bras en essayant de repousser Arturo jusqu'à sa voiture.

– Il n'est pas là ! Alors tu montes dans ta caisse et tu démarres vite avant que je te casse le bras en deux morceaux, Monsieur le capitaine de mes deux !

Là, Arturo fit semblant de repartir vers sa voiture mais il envoya un coup de genoux dans les parties génitales du géant qui relâcha un peu son emprise. Il se plia en deux, se tenant l'entre jambes. Arturo en profita pour lui saisir l'autre bras et l'expédia de toutes ses forces contre le lampadaire situé à deux mètres de là. Un bruit sourd, tel le gong d'une cloche annonçant l'heure de la messe, se fit entendre car sa tête percuta le pylône et il s'affala aux pieds d'Arturo. Rapidement, il entoura les bras du vigile autour du lampadaire et le menotta.

– Si toutefois, tu veux donner la bénédiction aux passants, sors ton goupillon, quant à tes deux clochettes ça m'étonnerait qu'elles tintent encore !

– Connard ! Tu ne sais pas qui tu as devant toi ! Tu es un homme mort ! Arturo évita le crachat qui lui était destiné.

– Ah bon ! Qu'est-ce que tu comptes me faire, m'émasculer, me coudre les yeux et la bouche et me jeter à la mer dans un sac plastique. C'est cela ?

– N'importe quoi ! Je ne vois pas de quoi tu parles ! Avec un seul coup de poing, je t'enverrai en enfer.

– Menace de mort envers un officier de la force publique, tu écopes de plusieurs années de prison. Mais je remarque d'après tes tatouages que tu as fait de la prison en Russie.

Le tchétchène avait deux larmes pleines et noires, tatouées sous l'œil, voulant dire qu'il avait déjà commis un meurtre. Les cinq points sur sa main gauche signifiaient qu'il avait fait de la prison. Sur son front, les nœuds d'un fil de fer barbelé définissaient le nombre d'années d'incarcération. Sur sa main droite, un

tigre tatoué, mentionnait qu'il était hostile aux forces de l'ordre.

Alors qu'il finissait l'examen des mains du tchétchène, il entendit, derrière lui, le portail s'ouvrir. Il se retourna et une femme de ménage lui fit signe de venir.

Il avança prudemment, craignant qu'un autre garde du corps l'attende, planqué derrière le portail. Il fut rassuré car il n'y avait personne.

– Madame veut vous voir ! Elle vous attend à côté de la piscine, indiqua la femme de ménage en le conduisant par le jardin arboré dont la pelouse semblait être taillée aux ciseaux tellement elle était régulière et bien verte.

Voyant arriver Arturo, Pilar son ex-femme vint à sa rencontre. Cela faisait des années, qu'ils ne s'étaient pas vus. Il la regarda, troublé. Vêtue simplement d'un maillot deux pièces, recouvert d'un paréo en lin, il fut admiratif. Il remarqua qu'elle avait pris un peu de poids sur les hanches mais sa beauté était restée intacte. Ses yeux se portèrent discrètement sur sa poitrine ronde et bien ferme. Il ne l'avait pas connue ainsi. Sans doute, la chirurgie esthétique était passée par là. Quand elle fut proche de lui, elle lui fit la bise et il constata qu'elle n'avait aucune ride sur le visage.

– Oui ! Je sais ce que tu vas me dire en m'observant comme ça. La chirurgie esthétique a fait son œuvre !

– Non ! Je te trouve très belle, sans doute plus belle encore que lorsque nous étions mariés.

– Merci ! À propos, quand nous nous sommes séparés, tu étais bagarreur et là, tu viens de te battre avec Terre, tu n'as donc pas changé ?

– C'est lui qui m'a agressé, alors je me suis défendu ! C'est tout, mais crois-moi, j'ai changé. Mais comment, sais-tu ce qui s'est passé ?

– Il y a des caméras partout ! Il fait chaud, tu dois avoir soif ? Je t'offre une bière, ou bien un whisky, je me souviens que tu aimais cet alcool ? demanda Pilar.

– Non, merci ! Je ne bois plus une goutte d'alcool ! Un jus d'orange ou de l'eau me conviendrait.

– C'est nouveau ! Tu ne bois plus d'alcool ! Mais qui a changé tes habitudes ? À te voir si bien habillé, parfumé, je pense que ce n'est pas pour venir me voir que tu t'es mis sur ton trente et un, ce doit être une femme la raison de cette transformation ?

– On peut dire cela ! Mais rien n'est sûr ! J'en avais assez de ma vie de célibataire, à ressasser le passé et à en vouloir au monde entier de ce qui m'est arrivé. Marre de vivre reclus, égoïste, acariâtre et taciturne et puis une femme m'a fait comprendre que je fichais ma vie en l'air en devenant alcoolique. Alors, j'ai réagi grâce à elle. Si je pouvais refaire ma vie avec elle, je serais le plus heureux des hommes, affirma Arturo avec beaucoup d'émotion dans la voix.

– Je te le souhaite ! Je la connais ?

– Non ! Passons à autre chose ! Je vois que tu vas bien et que tu sembles heureuse avec ton français. Dis-moi, Kevin, notre fils, comment va-t-il ? Cela fait des années que je ne l'ai pas vu, depuis qu'il est parti aux États-Unis !

Pilar alla jusqu'à la table de salon extérieur, elle prit son téléphone portable et ouvrit la galerie photos afin de lui montrer leur fils.

– Regarde comme il est beau ton fils. Plus il grandit, plus il te ressemble, dit-elle en lui passant le portable pour faire défiler les photos.

Arturo regardait, admirait, contemplait son garçon sur toutes les coutures. Il avait les larmes aux yeux. Il voulut s'exprimer pour donner son avis et faire des compliments, l'émotion était si forte qu'il eut du mal à parler.

– Oui ! Il me ressemble un peu effectivement. C'est bien un Fortia ! Il est nettement plus beau que moi et j'en suis fier, larmoya Arturo en s'asseyant.

– Donne-moi ton numéro de téléphone que je puisse te transférer les photos ainsi que ses coordonnées. Cela lui fera plaisir de t'entendre. Et surtout de savoir que tu es passé me voir. Il me parle de toi quand je l'ai sur WhatsApp. Si tu as Skype, tu pourrais le voir en vidéo, lui proposa aimablement Pilar.

– Merci, Pilar ! Je suis vraiment heureux que tu me le proposes ! Oui, je lui téléphonerai, je suis tellement content ! Comment se passent ses études ?

– Très bien ! Dernièrement, il s'est fait remarquer par Netflix et l'année prochaine il part à Los Gatos au siège de Netflix. Tu te rends compte, c'est magnifique ! Il faudrait que tu puisses aller le voir là-bas à Los Gatos en Californie.

Arturo ne connaissait Netflix que par ceux qui étaient abonnés à cette application et surtout grâce à la série espagnole devenue un grand succès international « La Casa de Papel ».

Pilar qui s'était renseignée sur cette société lui expliqua.

Netflix, nom étant de la contraction des termes Internet et flix (film) est une entreprise multinationale américaine créée en mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept par Reed Hastings, dans la distribution et l'exploitation d'œuvres cinématographiques et télévisuelles ainsi que dans le développement et l'édition de jeux vidéo. Elle est classée la trente-quatrième entreprise mondiale par son chiffre d'affaires. Elle possède à son actif, plus de cent cinquante millions d'abonnés dans le monde. Elle est présente dans tous les pays du monde, sauf la Chine. Elle emploie, plus de sept mille salariés et détient un capital en bourse de cent vingt-six milliards de dollars. Elle a commencé par la fourniture et le service en ligne de location et d'achat de DVD livrés à domicile moyennant un abonnement mensuel.

– En ce qui concerne les salariés, Netflix procède à des recrutements d'adultes responsables qui sont bien rémunérés. Leurs carrières sont évaluées en continu et ont toute liberté dans leurs activités. Il en est de même pour les congés qui peuvent être illimités au choix du collaborateur. Le maître mot étant : plus le salarié est compétent et content, plus il s'implique dans l'entreprise, plus le profit est important. Tu vois Arturo, notre fils, Kevin, va intégrer une très grande entreprise, il sera bien. Je pense avoir bien fait de l'envoyer faire ses études aux États-Unis. Pilar appuya bien sur ses derniers mots pour faire comprendre à Arturo qu'elle s'en était bien occupée. Elle regarda fièrement la photo de leur fils.

– C'est vrai, tu as eu raison ! Je reconnais que je n'ai pas du tout apprécié que tu l'envoies dans cette université américaine sans me prévenir, mais maintenant en voyant le résultat je ne peux que t'en remercier. Sache, comme je suis fier de lui et en même temps, ému de constater qu'il est un homme maintenant. Merci

encore Pilar ! Il y a eu beaucoup de différents entre nous, maintenant c'est fini, faisons la paix !

– J'accepte ton appel à la paix mais tu n'es pas venu me voir pour me complimenter sur la façon dont j'ai élevé notre fils, je suppose ?

– Tout à fait ! Je suis venu pour rencontrer Marcel, ton mari, que tout le monde connaît sous le surnom du Baron.

– Je m'en doutais ! Viens, suis-moi, on va marcher un peu tout en discutant. Ils se dirigèrent vers le ponton où se trouvait un grand yacht ainsi qu'un long et puissant bateau effilé, baptisé ¨Speedy¨, elle préférait éviter les caméras.

– C'est dans le cadre de la mort de Josep Bajol, je pense que tu es au courant ? Tous les journaux en ont parlé, son cadavre a été poussé sur la plage par des dauphins.

– Oui ! Je sais ! Et alors que vient faire Marcel dans cette histoire ?

– Josep a été tué et mutilé suivant un rite de la mafia tchétchène. Ton mari emploie des Tchétchènes en tant que gardes du corps, comme celui qui monte la garde devant votre maison et que tu appelles Terek. Je dois interroger Marcel sur ses employés et savoir s'il y a un lien entre ces gens-là et cette affaire. D'autre part, pourrais-tu me faire certaines confidences sur les affaires de ton mari et comment il a obtenu sa fortune. Et connais-tu Durim Vlorë, un ami de Marcel d'origine albanaise ?

– Arturo, entre mon mari et moi nous avons un certain code de vie. Je ne me mêle pas de ses affaires et en contrepartie, j'ai tout ce que je désire et sans restriction. Alors je m'en tiens à cela, cette vie me convient parfaitement. Tu me connais, j'ai toujours aimé le luxe, les belles choses, la vie facile en quelque sorte. Je serais incapable de te fournir le moindre renseignement sur les activités de Marcel ni sur ses fréquentations. Non, je ne connais pas cet albanais.

– D'accord ! Je te comprends. Et quand pourrai-je le rencontrer pour l'interroger ?

– Pas aujourd'hui, il est à Montpellier et ne rentrera que ce soir. Je peux t'assurer, qu'il ne sera pas en état de te recevoir.

– À Montpellier pour ses affaires ? Tu veux dire qu'il sera ivre parce qu'il aura gagné et fêté plus que de raison, une transaction illicite. Arturo monta légèrement le ton avec une pointe d'amertume.

– Arturo, calme-toi ! Tu n'y es pas ! Il est à Montpellier pour suivre sa séance de chimio. Marcel a déclaré un cancer du pancréas et c'est en ambulance qu'il rentrera à la maison. Tu vois la pièce qui donne sur la piscine, nous l'avons aménagée en chambre médicale.

– Excuse-moi ! Je suis sincèrement désolé pour lui et pour toi car assister à la souffrance d'un malade, il n'y a rien de pire ! Je suis navré, crois-moi ?

– D'après les médecins, il ne verra pas les feux d'artifice du quinze août.

– Tu feras une belle et riche veuve. C'est ce qui arrive, quand on épouse un homme bien plus vieux que soi.

– Arrête ! Tu as toujours pensé que je ne voyais que sa fortune mais sache, qu'il y a de l'amour entre Marcel et moi. Si tu essaies de me convaincre que l'on pourrait reprendre une vie commune, je te le répète une dernière fois, je ne

pourrais plus vivre avec toi. J'aimerais que tu puisses avoir un peu de respect pour lui, je ne suis pas encore veuve !

– Une fois de plus tu as raison ! On n'est pas fait pour vivre ensemble. D'autant plus, que j'ai jeté mon dévolu sur une autre femme dont je suis éperdument amoureux. Elle saura me rendre heureux, elle !

– Alors on est d'accord ! Bon, je dirai à Marcel que tu es passé pour le voir et il te téléphonera quand il sera en meilleure forme dans quelques jours. On se fait la bise et n'oublie pas d'appeler Kevin, dit Pilar en le raccompagnant au portail.

– Sûr, que je vais l'appeler et le féliciter pour son parcours.

– Ah autre chose ! En sortant, libère ce pauvre Terek et excuse-toi auprès de lui, supplia Pilar en lui ouvrant le portail avec la télécommande.

Arturo lui fit un signe de la main pour la saluer, il était heureux de cet entretien amical qui lui permettrait de reprendre contact avec son fils. Il attendit que le portail se referme pour aller vers Terek qui se tenait debout les mains menottées autour du lampadaire. Celui-ci regarda méchamment Arturo prêt à lui donner un coup de pied s'il osait s'approcher.

– Allez ! Je vais te libérer. Je tiens à m'excuser de m'être emporté tout à l'heure. J'espère que tu ne m'en veux pas. Tu vois, je ne suis pas un ours, puisque je ne retiendrai pas tes menaces et tu ne seras pas poursuivi, je te le promets. Par contre, sois sage quand je t'enlèverai les menottes. Je ne répondrai pas de mes actes, tu pourrais te retrouver avec une balle dans la tête. Légitime défense, mon vieux ! Arturo lui montra son arme accrochée à sa ceinture.

La libération de Terek se passa sans problème, celui-ci ne souffla mot et se hâta de rentrer dans la villa pour entendre sa maîtresse lui exposer le but de la visite de ce policier. Il respectait simplement les consignes laissées par son patron, le Baron.

Arturo remonta dans sa voiture et pour une fois il mit une musique entraînante d'Elvis Crespo « Elle m'a embrassé » et il chanta cet air jusqu'à ce qu'il arrive au commissariat. Il se sentait pousser des ailes. Les plantons, n'en revenaient pas en le voyant arriver toutes vitres ouvertes, la musique à fond. Leur patron qui chantait et tapait sur le volant pour battre la mesure. Ce n'était pas possible ? Que lui était-il donc arrivé ?

En sortant du véhicule, toujours en fredonnant le même air, il avait oublié le but de sa visite chez le baron et de convoquer le tchétchène Terek qui pouvait être un suspect potentiel dans les deux meurtres.

Aujourd'hui c'était un grand jour pour lui, il avait revu et fait la paix avec son ex-femme, il avait appris que Kevin son fils avait réussi ses études et allait être embauché chez Netflix. Qu'il aurait enfin le plaisir de lui parler sur Skype, que le contact entre eux arrivait enfin. Il était soulagé de constater, que la haine qu'il avait envers sa femme depuis des années avait disparu puisqu'il avait osé lui avouer que l'amour lui souriait et que le bonheur l'attendait. Il n'avait qu'une idée en tête appeler Manuela pour l'inviter à dîner et lui parler de tout cela.

16

Vendredi 3 mai 2019

Une faible clarté traversa les stores de la chambre et la réveilla. La bouche sèche, elle se leva pour aller boire un peu d'eau à la cuisine. Son portable sur le plan de travail vibra à ce moment-là. C'était Raquel ! Elle prit l'appareil, alla à la salle de bains, ferma la porte puis décrocha.

– Enfin ! Cela fait trois fois que j'essaie de t'avoir.

– J'avais mis le portable sur vibreur. Je n'ai pas entendu, excuse-moi ?

– Dépêche-toi ! Tu vas être en retard, nous allons courir avec Léticia en front de mer.

– Non, pas aujourd'hui ! J'ai mal à la tête, je ne suis vraiment pas en forme, annonça Manuela d'une voix mielleuse.

– Dommage ! Va te recoucher, ma belle.

Manuela raccrocha, se regarda dans la glace. Puis après s'être brossé les dents et un peu de parfum, elle se remit au lit.

Elle se glissa tout doucement dans les draps et se tourna en tendant sa main. Elle caressa le torse velu de l'homme qui se trouvait dans son lit puis elle descendit sa main sur son ventre. Il ne bougeait pas, il ne montrait pas son plaisir aux caresses mais quand elle atteignit son sexe, il se contracta. Pendant qu'elle lui faisait monter une belle érection, il l'embrassa avec tendresse en lui caressant les seins.

– Fais-moi l'amour ! lui chuchota Manuela. C'est trop bon !

Il se positionna sur elle et recommença comme les heures auparavant, il la pénétra de nouveau et tous les deux partirent vers le septième ciel.

– Gourmande ! lui souffla-t-il, en commençant ses va-et-vient avec ardeur.

– Depuis le temps, j'avais oublié comme il est doux et bon le plaisir de l'amour ! Continue, mon chéri, mon cœur, fais-moi jouir !

Après l'orgasme, ils restèrent enlacés en se donnant des baisers passionnés. Ils étaient bien, ils voulaient rester ainsi toute la journée. Manuela le regardait, elle apprenait son corps, sa tête posée sur son torse poilu qu'elle aimait caresser, elle lui rappela que leur soirée fut mémorable et qu'il l'avait rendue heureuse.

Il l'avait invité au restaurant. Il avait attendu patiemment, lui avait ouvert la portière, sans oublier de la complimenter sur sa beauté. Elle portait une robe longue fuseau bleu marine qui mettait ses formes en valeur. Elle était très belle, en se préparant, elle le voulait.

Il gara sa voiture devant l'hôtel Monte Carlo et lui proposa de se rendre au restaurant Rom à pieds. Elle ne se gêna pas pour lui dire qu'elle ne souhaitait pas aller à ce restaurant qui lui rappellerait son entrevue avec le député Espola. De ce fait, il opta pour le restaurant l'Emporda, une table pour deux restait disponible en terrasse et front de mer.

Ils prirent un plateau combiné de fruits de mer et de poissons, des profiteroles en dessert, accompagné d'une demi-bouteille de vin blanc. Manuela si bavarde et si heureuse termina la bouteille à elle seule. Arturo lui, n'avait bu qu'un fond de

verre et de l'eau pendant tout le repas, il lui raconta sa journée, elle aussi. Ils se trouvèrent beaucoup de points communs et quand ils quittèrent le restaurant, ils se promenèrent le long du passage maritime main dans la main. Ils ne se parlaient plus, ils savouraient cet instant de partage et de bonheur.

En retournant à la voiture, en passant devant le Monte Carlo, un saxophoniste jouait un slow rythmé par son synthétiseur. Plusieurs couples dansaient joue contre joue, tandis que d'autres en profitaient pour se déclarer leur flamme sur des baisers passionnés. Il entraîna Manuela et ils s'enlacèrent pour danser. Avant la fin du slow, ils s'étaient embrassés langoureusement.

La soirée se termina devant l'immeuble de Manuela. Elle l'invita à prendre un verre chez elle, ils montèrent par l'escalier mais chaque palier aurait pu compter le nombre de baisers qu'ils échangeaient. Arturo oublia de rentrer chez lui et resta toute la nuit avec elle.

Ils restèrent au lit jusqu'à dix heures du matin. Heure à laquelle il se leva et entendit le vibreur de son portable laissé au salon. Il s'excusa auprès de Manuela et décrocha.

– Capitaine ! J'ai essayé de vous joindre plusieurs fois ! Où êtes-vous ? Il y a eu un accident grave à Rosas. Pouvez-vous venir rapidement ? demanda Victor.

– Excusez-moi Victor, je ne me suis pas rendu compte que la sonnerie de mon portable était coupée. Que s'est-il passé ? Y a-t-il des victimes ? Il avait mis le haut-parleur tout en s'habillant à la hâte.

Manuela avait écouté la conversation et les explications de Victor. Elle ne put retenir sa surprise par un cri qu'elle étouffa de sa main en apprenant le nom de la victime. Arturo se retourna et lui fit signe d'être plus discrète. Victor avait dû entendre ce gémissement et pouvait penser que son capitaine n'était pas seul.

Tous les matins, à six heures, Carlos Darnius descendait l'avenue de la Cuana car il habitait dans un studio au quatrième étage, sans ascenseur, d'un immeuble en haut de l'allée. Il s'arrêtait au bar « Els Pescadors » à l'angle de cette avenue et de la rue des Pescadors. C'était le rendez-vous des pêcheurs. Carlos arrivait toujours à l'ouverture du bar.

– Carlos, tu as bien dormi ? Tu as des petits yeux ce matin, tu as pêché une morue cette nuit ? plaisanta Andres le patron du bar.

– Sers-moi, un café au lait au lieu de dire des bêtises de bon matin ! Est-ce que je te parle de l'Olympique de Marseille qui a perdu à domicile contre Nantes, non ! Et l'année prochaine, ils ne seront même pas en ligue européenne.

Carlos connaissait Andres pour être un fervent supporter de Marseille. Parmi la trentaine d'écharpes de clubs de football espagnol, français, anglais, portugais et même brésilien punaisées au mur du bar, il y avait celle de Marseille bien accrochée devant le comptoir pour être bien en vue des clients.

Andres était un homme au caractère doux et enjoué. Tous ses clients s'amusaient à le taquiner sur son équipe préférée. Jamais, il ne s'emportait pour riposter, il répondait aux attaques avec le sourire.

À six heures et quart précises, Carlos quittait le bar pour se rendre au bateau de pêche afin d'appareiller à sept heures quand la sirène du port retentissait. Il descendait tranquillement l'avenue en fumant sa cigarette, puis après une dizaine

de mètres il traversait la route, peu fréquentée à cette heure-ci et jetait son mégot dans le canal de Cuana.

Pour lui, son trajet ne changeait pas. C'était un rituel, tous les jours quand il partait à la pêche, il faisait le même parcours et les mêmes gestes.

Ce matin-là, le temps était maussade. La pluie n'était pourtant pas annoncée par la météo du port mais les nuages avaient assombri le ciel et une brume matinale venant de la mer apportait son humidité. Carlos remonta le col de son caban, alluma sa cigarette et sortit du bar. Il regarda en l'air pour juger si la journée allait tourner à la pluie et il avança sur le trottoir. Une voiture passa, il tira une dernière bouffée de sa cigarette et traversa sans regarder, il venait de se rendre compte qu'il avait fumé plus qu'il ne le faisait la veille.

Regardant son mégot avant de le jeter, il n'entendit pas le 4x4 qui arrivait sur lui en accélérant. Quand il se retourna, il était trop tard, la voiture le percuta de plein fouet. Il fut projeté en l'air et retomba sur la chaussée. Le véhicule stoppa quelques mètres plus loin. Le conducteur regardant dans son rétroviseur vit que Carlos essayait de se relever. Il enclencha la marche arrière et recula. Le train arrière, passa sur le corps de Carlos et le chauffard démarra sur les chapeaux de roues en voyant un homme sortir du café. Il laissa Carlos pour mort sur la chaussée.

Andres avait entendu le crissement des pneus, il sortit précipitamment du bar. À cause de la brume, il ne put distinguer que les feux arrière du véhicule qui disparut en prenant le rond-point du parking du port. Il ne restait plus que le triste constat du corps inerte de Carlos étendu et déchiqueté sur la route qui baignait dans son sang. En s'approchant, il eut les haut-le-cœur et se mit à trembler de tous ses membres. Il réussit tout de même à appeler les secours.

– Arturo, attends ! Je viens avec toi, dit Manuela, se dépêchant de prendre un jean dans l'armoire.

– Je t'en prie ma chérie ! Il ne faut pas qu'on arrive ensemble au commissariat. Prends ta voiture et suis-moi à dix minutes d'intervalle. Mais pourquoi tiens-tu à venir, ce n'est qu'un accident de la circulation ?

– Un accident dont Carlos est la victime ! Le témoin de l'altercation entre Alfonso et Josep. La façon dont te l'a expliqué Victor, il a été percuté sciemment. Pour moi, c'est une tentative d'assassinat sur la personne de Carlos. Arturo, tu ne m'enlèveras pas de l'esprit que cet accident a un lien avec l'affaire Josep.

– Ma chérie ! Tu as peut-être raison mais n'interprétons pas trop vite la cause de cet accident. En ce moment, nous sommes trop obnubilés par ces deux meurtres et des différents protagonistes qui gravitent autour de ces affaires pour avoir un jugement serein et juste. Allez ! Donne-moi un bisou et on se retrouve tout à l'heure, il la serra contre lui avant de la quitter.

Elle lui offrit ses lèvres et lui rendit son baiser.

– Oui ! À tout à l'heure ! Arturo pense qu'il ne faut pas oublier le vouvoiement et ne pas montrer que l'on est ensemble. Elle lui tenait la main et lui offrit un autre baiser sur les lèvres et plusieurs sur sa barbe naissante.

– Vivement que cette affaire soit terminée pour vivre et montrer notre bonheur à tout le monde, lui répondit Arturo en se dirigeant vers l'ascenseur.

À peine arrivé, Victor lui expliqua l'accident dans les moindres détails. La victime, Carlos Darnius, a été héliportée à huit heures à l'hôpital de Gérone dans un état critique. D'après le médecin urgentiste, il souffre de multiples fractures et il a été placé dans un coma artificiel.

– Les premiers éléments recueillis sur place font état qu'à six heures et quart, Carlos sort du bar « Els Pescadors » après avoir pris un café au lait, il se rendait à son travail de marin pêcheur où il embarquait vers six heures trente et devait quitter le port à sept heures. Moins d'une minute après avoir quitté le café, il a traversé l'avenue de la Cuana du trottoir de droite vers le ruisseau de la Cuana. Là, une voiture arrive et le percute. Aucune trace de freinage sur la chaussée, et d'autre part, le véhicule a fait une marche arrière pour le tamponner encore une fois et lui passer sur le corps avant de s'enfuir vers le rond-point du parking. Le dénommé Andres sortit de son bar, ne put distinguer à cause de la brume que les feux arrière du véhicule sans pouvoir relever l'immatriculation. Il semblerait en fonction de la hauteur de ses feux que ce soit un type SUV ou 4x4. J'ai pris la déposition d'Andrès le patron du bar. Qu'en pensez-vous capitaine ? demanda Victor.

– J'en pense qu'on a voulu tuer Carlos. Il faut trouver à qui profite le crime ? Même si la victime est en vie. Cherchons qui en veut à Carlos et nous trouverons l'horrible auteur de ce crime. Nous en connaissons un, Alfonso Rabios. Allons l'interroger !

– Je me suis renseigné sur Alfonso. Il est en mer actuellement, il revient vers dix-sept heures, annonça Victor.

– Dix-sept heures, nous irons l'accueillir à son retour de pêche !

Seize heures, Manuela attendait ainsi que de nombreux fidèles qui connaissaient bien Josep, venus lui rendre un dernier hommage sur le parvis de l'église Santa Maria de Roses que le corbillard arrive pour la cérémonie. Elle regardait les gens qui discutaient entre eux. Elle s'approcha de trois officiers en tenue de la marine nationale qui témoignèrent que Josep était un bon militaire ayant le sens du commandement, très humain et respecté de tous. Les marins l'écoutaient et exécutaient ses ordres sans rechigner dans le respect et la discipline digne de la marine nationale. Puis elle s'avança vers deux couples d'un certain âge qui étaient des amis des parents de Josep qui lui dirent avec beaucoup d'émotion que Josep était un fils exemplaire mais ils se turent subitement, regrettant presque d'en avoir déjà trop dit. Ils ne voulaient pas trop en parler. À côté d'eux, se tenait un homme qui paraissait ému et réservé. Il avait entendu les quelques bribes de conversation qu'avait eue Manuela avec ces deux personnes âgées. Manuela s'approcha de lui.

– Bonjour, je suis Manuela Toleda et je m'intéresse à l'affaire Josep Bajol ! Vous êtes un parent de Josep ?

– Ah, ravi de vous connaître ! Oui et non, si je puis dire. Je pense que dans quelque temps, je pourrais vous apporter quelques informations que vous n'avez sans doute pas, lui confia cet homme avec assurance.

– Mais dites-moi ? Insista Manuela.

– Non, respectons ce moment de deuil et prions pour lui ! Ce n'est ni le

moment, ni le lieu ! Vous pouvez me téléphoner, je m'appelle Juan Albons. J'habite Torroella de Montgri, il lui tendit sa carte de visite.

Manuela remarqua qu'il n'y avait aucun représentant de la mairie pas plus que les ex-colistiers de Josep.

Le curé sortit sur le seuil de l'église et regarda sa montre. Ce retard le contrariait. Au moment où il se tourna vers les bigotes qui faisaient tous les enterrements, le corbillard arriva, suivi d'une grosse limousine noire.

Elle vit Beppo Molinari sortir de l'arrière gauche de la voiture mais quelle ne fut pas sa surprise quand Raquel sortit du côté passager avant et plus encore, quand elle vit Alejandro s'extraire du véhicule par la porte arrière droite.

Ne comprenant rien à ce qu'il se passait, elle se glissa discrètement derrière les trois officiers de façon qu'on ne l'aperçoive pas. Alejandro soutenait Beppo par le bras qui semblait être ému en voyant les porteurs des pompes funèbres sortir le cercueil du corbillard. Maintenant, Manuela reconnut le jeune homme qu'elle avait rencontré à l'agence immobilière d'Alejandro. Les voyant tous les deux, elle comprit qu'ils se connaissaient bien et pas que d'aujourd'hui. Elle fut saisie par la ressemblance que Beppo pouvait avoir avec Josep.

Avant que la cérémonie ne commence, Manuela entra dans l'église et vit Raquel assise au quatrième rang loin du fils de Josep et d'Alejandro semblant être très attentionné à son égard.

Manuela arriva furtivement près de Raquel et lui mit la main sur la sienne pour la prévenir qu'elle était là.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui chuchota Manuela.

– Travail ! Nous avons les résultats de l'ADN prélevé hier sur Josep qui confirment que Beppo est bien son fils. Il nous a payé une énorme somme pour qu'un avocat du cabinet l'assiste lors des funérailles et c'est à moi qu'incombe cette mission.

– Et Alejandro, qu'est-ce qu'il fait là ?

– Alejandro ? Ah, Alejandro Saverdera, pourquoi tu le connais ? demanda Raquel étonnée que Manuela appelle le gérant de l'agence immobilière par son prénom.

Le curé fixa les deux femmes au quatrième rang qui parlaient pendant le sermon et il leur fit les gros yeux. Manuela attendit quelques instants et quand l'ecclésiastique eut le dos tourné, elle dit à Raquel de lui téléphoner après l'enterrement. Elle alla s'asseoir au dernier rang, au fond de l'église. Elle n'écoutait pas le prêtre, elle pensait à Josep et du plus profond d'elle-même, lui fit ses adieux. Elle n'alla pas bénir le corps mais se contenta de tremper ses doigts dans le bénitier se trouvant à ses côtés et fit un signe de croix en direction du cercueil et elle sortit rapidement de l'église sans être remarquée. Elle n'attendit pas sur le parvis, la sortie du corps, elle se rendit directement au cimetière. Elle avait repéré le caveau familial et se tenait à distance pour voir de face les gens qui accompagneraient Josep à sa dernière demeure. Elle ne tenait pas à ce qu'Alejandro puisse la voir. Elle se planqua derrière un monument assez haut, de là, elle pouvait juger de ce qu'elle verrait au moment de l'inhumation. Elle ne fut pas surprise de voir à quel point l'hypocrisie se lisait sur certains visages,

notamment celle de son ex-mari. Quant à Beppo, il avait dû certainement faire l'école de la comédie car il jouait son rôle à la perfection, le pauvre fils accablé par la douleur d'avoir perdu son cher père. Il arriva même à faire couler quelques larmes, Alejandro, lui tendit un mouchoir pour les essuyer. C'était à mourir de rire, dans ce tragique moment.

Raquel cherchait du regard son amie dans tout le cimetière et enfin elle l'aperçut cachée derrière une tombe.

Quand tout le monde fut sorti, Manuela alla se recueillir seule devant le caveau de la famille Bajol.

Quel étonnement quand elle vit que ce caveau comportait quatre cellules. En bas à gauche, Héléna Bajol 1945-2016 ; en bas à droite, Pedro Bajol 1944-2016, en haut à droite Josep Bajol 1964-2019 et en haut à gauche Lorenzo Bajol 1982-2015.

Elle se posa la question, qui était Lorenzo Bajol ?

Elle sortit de son sac la carte de visite que lui avait remise Juan Albons, cet homme qui lui avait dit sur le parvis de l'église qu'il était, en quelque sorte mais sans le confirmer, parent avec Josep et qu'il aurait des révélations à lui faire.

Pas de chance, elle tomba sur sa messagerie. Il devait être en voiture de retour chez lui. Elle laissa un message pour qu'il la rappelle afin de convenir d'un rendez-vous.

Elle n'avait fait qu'une centaine de mètres, elle roulait pour rentrer chez elle quand son téléphone sonna au fond de son sac à main. Elle se gara sur le parking de la piscine municipale et répondit.

– Monsieur Albons !

– Non, c'est Besalu. Manuela, je vous rappelle pour vous donner des informations sur Beppo Molinari.

– Pardon ! Je pensais que c'était Juan Albons, une personne rencontrée à l'enterrement et qui peut m'apporter pas mal de renseignements sur la famille Bajol. Je vais vous dire ce que j'ai vu à l'enterrement de Josep Bajol et puis vous me direz ce que vous avez appris sur Beppo, d'accord ?

Elle expliqua le comportement hypocrite de Beppo lors de l'enterrement, ce que lui avait laissé entendre Juan Albons et la découverte du caveau, qu'il y avait parmi les quatre cellules, celle d'un jeune homme au nom de Lorenzo Bajol décédé à l'âge de trente-trois ans. Elle demanda à son rédacteur en chef si on pouvait obtenir des renseignements sur cette personne.

– En ce qui concerne Beppo Molinari, il est loin d'être un ange. Il est né le dix décembre mille neuf cent quatre-vingt-dix. Dans son adolescence, il a été arrêté plusieurs fois pour vols, agressions et vandalismes. Puis à vingt ans, il a été condamné à cinq ans pour trafic de drogue. En prison, il fit la connaissance d'un caïd du milieu toulonnais et en sortant de prison, son nom apparaît dans plusieurs affaires d'arnaque et de trafic de drogue mais par manque de preuves jamais condamné. On le soupçonne même d'être complice de meurtres liés à certains réseaux. Manuela faites attention à vous, ce gars a peut-être l'air sympathique mais ce n'est pas un tendre. Je vous conseille d'en parler à Esteban. Je vous envoie le rapport par mail. Bonne soirée, et je vous rappelle dès que j'en

saurai plus sur Lorenzo Bajol.

Arturo se leva de son fauteuil car son instinct lui disait que Manuela arrivait au commissariat et alla l'accueillir en lui demandant comment s'était passé l'enterrement. Elle lui répondit qu'il fallait se réunir en présence d'Esteban et de Victor pour parler de Beppo Molinari. Avant de rentrer en salle de réunion, elle sollicita Victor d'aller sur sa boîte mail et d'imprimer le rapport de Besalu sur Beppo.

Esteban reconnut que ces informations étaient importantes et prit la décision de contacter la police française.

Au moment, où elle allait aborder le sujet du défunt Lorenzo Bajol son portable sonna. Là, elle regarda le nom de l'appelant et vit que c'était Juan Albons. Avant de décrocher, elle sortit de la salle de réunion en disant que c'était un appel important mais confidentiel pour l'instant.

– Bonjour, Madame ! Vous m'avez demandé que je vous rappelle !

– Tout à fait, Monsieur Albons. Vous connaissiez Lorenzo Bajol ? demanda-t-elle.

– Ah, je vois que vous avez vu le caveau familial des Bajol. Oui, je connaissais Lorenzo Bajol.

– Vous pouvez m'en parler ?

– Bien sûr ! Il y a beaucoup à dire mais pas au téléphone. Si vous voulez en savoir plus, venez chez moi à Torroella de Montgri, dimanche à onze heures. Vous ne serez pas déçue.

– D'accord ! Puis-je venir accompagnée d'une autre personne ? lui demanda Manuela.

– Bien sûr ! Pas de problème ! Je vous donne l'adresse par SMS et à dimanche onze heures.

17

Samedi 4 mai 2019

Arturo ouvrit un œil et regarda autour de lui, la chambre était vide. Seul un petit rai de lumière passait à travers une latte du store. Il posa sa main à côté de lui, les draps étaient encore chauds. Il entendit bouger dans la cuisine. Un bruit de tasses, la préparation du petit-déjeuner sans doute. Il regarda l'heure au radio-réveil. Non, se dit-il, sept heures moins le quart ! C'est samedi aujourd'hui, j'aimerais faire la grasse matinée, je suis fatigué !

Deux minutes, plus tard, Manuela entra doucement dans la chambre, déjà prête pour aller courir. Elle vit Arturo qui s'étirait les yeux encore embrumés.

– Pardon, je t'ai réveillé mon chéri ! lui dit-elle en se blottissant dans ses bras.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? On est samedi, viens recouche-toi près de moi ! J'ai envie de te câliner ! chuchota Arturo en la culbutant contre lui.

– Non ! Pas maintenant, moi aussi je pourrais te faire des câlins mais j'ai promis à mes amies joggeuses de courir avec elles. Allez, soit gentil, lâche-moi, mon amour ! Je vais être en retard.

– Eh bien, si tu décides de faire passer tes copines avant moi, je me retourne et je dors. Mais quand tu reviendras, je te donnerai une leçon, il l'embrassa puis la laissa sortir du lit.

– D'accord pour une leçon de choses ! En sortant de la chambre et avant de refermer la porte, elle lui envoya un baiser.

Elle était heureuse et cela se lisait sur son visage. Son teint lumineux ne manqua pas d'être remarqué quand elle rejoignit Raquel et Léticia. Celles-ci ne purent s'empêcher de lui dire.

– Toi, tu es amoureuse ! insinua Léticia.

– Ce matin, tu ne tiendras pas le rythme ! lança Raquel.

– Mais si ! Pourquoi tu dis cela ? répliqua Manuela en accélérant le pas, pour montrer qu'elle était en forme.

– Parce que cela fait deux jours que l'on ne t'a pas vue. Tu avais sans doute mieux à faire ? Et puis, tu es éblouissante de fraîcheur, tes yeux pétillent, nous voyons bien qu'il se passe quelque chose. Raquel et moi ne voulons pas t'obliger à nous dire qui c'est !

– Manuela, ne lui réponds pas ! Laisse-la mijoter dans sa curiosité ou bien sa jalousie. Tu devrais par contre lui demander si elle, ne serait pas en manque.

– Tu as raison Létitia ! Hier, ma chère Raquel, tu es descendue de la voiture avec le beau Beppo, il ne t'aurait pas dragué par hasard ? Parce qu'apparemment, il est doué pour la séduction, cet apollon. Tu aurais eu à ton tour la possibilité de le consoler comme l'a fait Alejandro. Le pauvre était si triste !

Les amies entourèrent Raquel par les épaules et attendaient une réponse tout en se faisant des clins d'œil.

– Vous êtes folles ou quoi ! D'abord, il est trop jeune pour moi et je ne suis pas une couguar. Puisque vous souhaitez tout savoir, j'ai quelqu'un en vue.

– Ouah, le scoop ! Et c'est qui ? Raconte ! demanda Léticia en se plantant devant elle, tout en sautillant.

– Il m'a donné rendez-vous ce soir, il m'a invité à dîner. Vous ne connaîtrez la

suite que demain, car nous en sommes qu'aux balbutiements de l'amour avec un grand A. Raquel prit un air théâtral comme elle avait l'habitude de le faire en pareille circonstance.

– Tu veux dire quand il t'aura baisée !

– Léticia, pour une femme du monde, tu es vulgaire. Xavier et moi nous ne baiserons pas. Nous ferons l'amour, nous nous aimerons du crépuscule à l'aurore, jusqu'à en perdre la raison. Maintenant, cela suffit, vous ne saurez rien jusqu'à demain ! On y va, c'est parti ! Raquel accéléra le pas.

Ses deux amies se regardèrent et n'osèrent pas éclater de rire.

Une heure et demie plus tard, Manuela rentra en nage à l'appartement et se dirigea directement à la salle de bains. Elle retira ses vêtements trempés de transpiration et se mit sous la douche. Elle récupéra en se décontractant sous ce jet d'eau bienfaiteur. Les mains appuyées contre la paroi elle sentait l'eau couler en un filet savoureux au creux de ses épaules. Comme c'était bon et agréable, elle savourait cet instant, quand elle sentit une main lui caresser la poitrine. L'autre main passa sur ses fesses en un mouvement circulaire. Elle ne bougea pas, elle se mit à frissonner de désir, des lèvres vinrent se poser sur son cou. La leçon de choses commençait pour leur plus grand et profond désir de s'aimer et de s'unir de plus en plus intensément.

Après avoir fait l'amour, ils déjeunèrent ensemble. Ils étaient heureux tous les deux, amoureux l'un de l'autre.

– Je te propose de m'accompagner à Cadaques ? lui demanda Manuela.

– Ce serait avec plaisir, mais je dois passer au commissariat pour terminer le rapport sur l'accident de Carlos.

– À propos, tu ne m'as pas parlé de ta rencontre avec Alfonso. Elle avait bien lieu, hier en fin d'après-midi ?

Arturo lui expliqua qu'effectivement, lorsque le Fortuna fut amarré, Alfonso est venu le trouver directement en le voyant sur le quai.

– Vous venez m'interroger sur l'accident du pauvre Carlos, sachez que je n'y suis pour rien !

– D'entrée, vous plaidez votre innocence, comme ça ! Et comment savez-vous qu'il a eu un accident ?

– On a des radios sur nos bateaux et quand il arrive un problème à l'un de nos marins, nous sommes prévenus. Quoique vous pensiez, on est très solidaires entre pêcheurs et sachez que son accident, ne nous laisse pas insensibles. Pendant ce temps, il surveillait de l'œil son équipage qui déchargeait les caisses de poissons.

– Je comprends ! Mais, ce que vous ne savez certainement pas, c'est qu'il ne s'agit pas d'un accident mais d'une tentative de meurtre. On a délibérément percuté Carlos une première fois, puis l'assassin, constatant qu'il essayait de se relever, a reculé et l'a écrasé avec le train arrière de sa voiture. C'est la raison pour laquelle, je mène une enquête et que je viens vous revoir suite à votre affaire avec Josep. Je sais que vous aviez deviné que c'est Carlos qui m'avait parlé de votre altercation et de vos menaces de mort envers Josep.

– C'est affreux, ce que vous me dites là ! On savait qu'il avait eu un accident mais pas victime d'un assassinat. Il faut retrouver ce salopard et lui faire payer

cher ce crime. Dans quel état, se trouve ce pauvre Carlos ? demanda Alfonso faisant semblant d'être touché, anéanti par ce que le commissaire venait de lui apprendre.

– Dans le coma, mais vu son état critique, les médecins ne lui donnent pas beaucoup de chance de vivre. Soit, Alfonso Rabos où étiez-vous, à six heures et quart du matin et que faisiez-vous ?

– J'étais ici à quai, sur le Fortuna ! Depuis six heures avec Paulo mon second, nous étions sur le bateau pour réparer le sonar, qui la veille est tombé en panne. Le restant de l'équipage est arrivé vers sept heures moins le quart et nous sommes sortis en mer à sept heures précises jusqu'à maintenant. Voilà, capitaine ! Paulo laisse les caisses et vient me voir.

Paulo arriva aussitôt et se présenta au capitaine, sans que celui-ci ne lui demande. Il lui dit d'emblée qu'il était sur le Fortuna avec son patron à six heures du matin pour réparer le sonar et que maintenant il fonctionnait.

Le capitaine prit note des deux déclarations et se dirigea vers le reste de l'équipage dont deux avaient déjà disparus en direction du bar « Els Pescadors ». Eux avaient vu le corps de Carlos gisant sur le sol.

– Pour l'instant, c'est ce que j'ai comme informations. Voilà, Manuela, tu sais tout sur le suivi de l'enquête par rapport à la tentative de meurtre sur Carlos.

– Donc d'après toi, Alfonso qui a une bonne raison d'en vouloir à Carlos n'est pas le coupable ? La mine de Manuela montrait son scepticisme.

– Je n'ai pas dit cela ! Mais il a un alibi, le témoignage de Paulo, son second.

– Et tu n'as pas trouvé cela bizarre quand il t'a dit qu'il avait appris l'accident de Carlos à la radio maritime alors que l'un de ses marins avait vu le corps étendu sur le sol quand Andres le patron du bar avait signalé l'accident. Je suis persuadée, que le second est complice avec son patron et lui fournit un faux alibi. À mon avis, tous les deux ont quelque chose à cacher. Rappelle-toi, Carlos nous a bien dit qu'Alfonso sortait la nuit en bateau. Tu imagines, Alfonso sortir seul, ce n'est pas possible, il lui faut un second pour l'aider aux manœuvres du Fortuna. Je te parie que le pêcheur qui l'accompagne, est Paulo. Qu'en est-il du rapport de la police maritime qui devait le surveiller ? Je te donne en mille, qu'ils trafiquent en mer tous les deux. Paulo doit être grassement payé pour sa complicité et en même temps pour fournir de faux alibis à son patron en cas de besoin. Arturo tu devrais aller vérifier si les voitures d'Alfonso n'ont pas de traces de sang sur le pare-chocs ou sous la caisse. N'oublie pas également de contacter la police maritime. Je m'habille et je file à mon rendez-vous chez l'oléiculteur de Cadaques.

– Tu es une sacrée détective ! Comme dans la série américaine, tu me fais penser à Monk.

– La même logique que lui certainement ! La seule différence, je n'ai pas de tocs.

Elle ouvrit la porte et se retourna pour lui donner un ordre.

– Mon chéri, profite de ce que tu as un peu de temps pour faire le lit et le ménage. Que ce soit propre quand je rentrerai ! Sinon gare à toi ! Elle se dépêcha de vite refermer la porte. Elle entendit son amoureux marmonner sans

comprendre ce qu'il disait. Elle monta dans sa voiture avec le sourire.

De son côté, Arturo se dit qu'il avait de la chance d'avoir rencontré Manuela, une femme d'exception ! Finalement, il décida de la prendre au sérieux, il fit le ménage afin que tout soit nickel à son retour. Il voulait surtout lui faire plaisir. Il était heureux de constater qu'en peu de temps son couple fonctionnait à merveille. Il ne regrettait pas son choix et de laisser derrière lui, son triste célibat.

Sachant que pour faire les seize kilomètres jusqu'à Cadaques en roulant tranquillement, il lui fallait moins d'une demi-heure, elle avait de l'avance sur son rendez-vous et donc, en profiterait pour visiter ce magnifique village aux maisons blanches. Elle parcourut la brochure que l'office du tourisme lui avait remise pour sa visite. Elle put lire les quelques pages en couleurs, agrémentées par de magnifiques photos.

Salvador Dali disait de Cadaques, qu'il était le plus beau village du monde. Du monde, c'était un peu exagéré de sa part, pensa Manuela en continuant sa lecture. La route à emprunter pour s'y rendre est très sinueuse, tantôt bordée de vignobles en terrasses et d'oliveraies apportant un charme fou au panorama et encore plus magique lorsque le col Perefita dévoile l'immense plaine de Figueres et surtout la baie de Roses. La descente vers Cadaques montre la garrigue parsemée de thym, de figuiers de barbarie et de genêts qui embaument l'air pur et vivifiant de cette région. Le village se détache subitement de la nature par ses maisons blanches, dominées par l'église Santa Maria qui règne et semble protéger les villageois. L'édifice conservé remonte au seizième siècle par-dessus une première église répertoriée depuis le treizième siècle. Celle-ci, fut très endommagée par des attaques pirates au quinzième siècle.

Dans les étroites ruelles pavées de pierres, les géraniums aux fenêtres et les bougainvilliers ornant les portes basses des maisons apportent de la fraîcheur dans la descente jusqu'au quai unique qui borde le village. Les bateaux et les barques catalanes, protégées par la baie, semblent se balancer pour donner le rythme aux vagues légères. La statue en pied de Dali, dos à la mer, semble vous saluer et vous invite à contempler Cadaques et à visiter dans la petite crique de Port Lligat sa maison musée avec ses œufs géants sur le toit. En poursuivant votre chemin jusqu'au phare du Cap de Creus, le point le plus oriental de la péninsule ibérique, vous pourrez admirer à gauche les montagnes et les plaines françaises et de l'autre côté les Îles Medes. Les rochers du Cap de Creus sont de véritables statues naturelles façonnées par le vent, les embruns et la pluie qui leur ont donné des formes sculptées comme un chien-assis, un dragon, une femme allongée et tant d'autres suivant votre imagination. L'ensemble du site est protégé et il est demandé aux touristes de respecter cette magnifique richesse naturelle et exceptionnelle. D'autant que le peintre Dali s'est inspiré du site pour certains de ses tableaux.

C'est dans cet état d'esprit, après avoir lu quelques brochures sur Cadaques que Manuela prit la route pour s'y rendre. Elle s'arrêta juste avant le col Perefita, au parking du point panoramique, pour faire des photos de la baie de Rosas, puis elle reprit sa route, ébahie par tant de beauté.

Après avoir passé le col et quelques virages dans la descente, elle sentit que la

direction de sa voiture devenait de plus en plus dure à maîtriser. Elle ralentit et tout à coup sa voiture pencha sur le côté gauche et un bruit sourd de ferraille montait des roues.

– Non ! Ce n'est pas possible ! J'ai crevé ! dit-elle en tapant rageusement du poing sur son volant. Heureusement, je vais pouvoir me garer ici !

Il y avait à moins de vingt mètres un enfoncement à droite contre le talus qui permettait à une voiture de se garer. Un chemin étroit partait de là vers la colline. Cet endroit permettait à l'éleveur de garer son véhicule avant d'aller voir ses vaches sur les pâturages.

Elle descendit de sa voiture et entreprit de changer la roue. Elle n'en avait jamais changé de sa vie et ne savait pas comment s'y prendre. Elle essaya de passer le cric sous la caisse de la voiture mais ne sachant pas qu'il fallait le dévisser complètement, elle n'arriva pas à le mettre sous le véhicule.

Elle s'énerva et fit signe aux voitures qui passaient pour qu'on lui vienne en aide. Rien ! Personne ne s'arrêta, bien au contraire, certains conducteurs, fort mécontents d'être obligés de ralentir, lui faisaient des signes pour lui faire comprendre qu'elle choisissait mal l'endroit pour s'arrêter. Certains en voyant que le pneu était crevé, tournaient la tête, pour ne pas perdre de temps à l'aider. D'autres, se contentaient d'user de leur klaxon en lui adressant de larges sourires.

Où est donc passée la solidarité entre automobilistes ? se demanda Manuela.

Elle commençait à perdre espoir, quand le paysan au-dessus du talus qui l'observait depuis son arrivée, descendit le chemin et vint la trouver.

– Et ma belle ! Je vois que vous n'êtes pas garagiste car vous ne savez pas changer une roue de voiture. Il lui tendit sa grosse main cagneuse mais ferme.

– Je n'arrive pas à mettre le cric sous la voiture et aucun automobiliste ne veut s'arrêter pour m'aider.

– C'est normal ! Si vous vous étiez mise en jupe plutôt qu'en pantalon, tous les conducteurs seraient venus à votre aide et le premier d'entre eux vous aurait dit qu'il faut dévisser complètement le cric avant de le mettre sous la voiture, plaisanta le paysan en lui montrant comment faire.

– Merci ! Je me prénomme Manuela et vous !

– Francisco ! Bon, je change votre roue qu'à une seule condition ?

Manuela eut peur que sa demande soit déplacée ou une invitation douteuse. Son allusion à la jupe lui fit craindre que cet homme soit un peu pervers.

– Vous me chantez la chanson Manuela de Julio Iglesias pendant que je remplace la roue à votre Ibiza, lui demanda-t-il d'un grand sourire édenté.

Ouf ! Elle connaissait cette chanson par cœur. Depuis sa tendre enfance, elle fut bercée par son père qui la fredonnait sans cesse. Le prénom qui lui a été donné, n'est pas un pur hasard. Son père était un admirateur invétéré de Julio Iglésias. Elle s'exécuta pour le plus grand ravissement de son dépanneur.

Francisco venait de ranger la roue crevée dans le coffre de la voiture. Manuela lui proposa un chiffon pour s'essuyer les mains. Il avait effectué ce changement très rapidement et la complimenta pour sa participation vocale. Les klaxons n'avaient pas cessé depuis le début de la réparation.

– Il n'y a que des fous sur cette route ! Et à cet endroit, c'est très dangereux car

on est en bout de la ligne droite et ils arrivent vite dans le virage, précisa Francisco en gesticulant pour expliquer le danger.

– Ah bon ! Il y a beaucoup d'accidents par ici ?

– Beaucoup d'accrochages, mais il y a eu un accident grave. Si on traverse la route vous verrez en contrebas ce qu'il reste de la voiture.

Sur ce, ils traversèrent et se mirent en sécurité un mètre en dessous la chaussée qui ne comportait pas de rambarde. Ils virent la voiture cabossée à une cinquante de mètres plus bas dans le ravin.

– Les pauvres vieux n'ont pas survécu, dit Francisco avec tristesse.

– Vous savez comment cela s'est passé ?

– Bien sûr, j'ai tout vu ! C'était en janvier deux mille seize, il faisait un froid sec et la tramontane soufflait fort. J'étais là-haut en train de réparer la clôture, je venais de terminer de tendre des fils pour éviter que mes vaches descendent sur la route. En cette fin d'après-midi, il n'y avait pas beaucoup de circulation. J'étais accroupi pour récupérer les rouleaux de fil de fer quand j'ai entendu le moteur d'une puissante voiture arriver à grande vitesse sur la ligne droite venant de Cadaques. Devant elle, il y avait cette Seat six cent qui roulait tranquillement. Le gros 4x4 a déboîté pour les dépasser mais au lieu de ça, il s'est rabattu sur elle. Pourtant aucune voiture ne venait en face. J'ai même aperçu le regard de ce pauvre homme, complètement apeuré et qui a sans doute vu sa dernière heure arriver. La voiture disparut dans le ravin en faisant plusieurs tonneaux dans un bruit de casseroles en soulevant un nuage de poussière. Le conducteur du 4x4 a reculé, il est sorti de son véhicule, il a regardé en contrebas et a jeté des regards de tous les côtés. J'ai eu peur qu'il me voie, alors je me suis couché à plat ventre, j'ai eu de la chance, il ne m'a pas remarqué. Puis il est reparti en trombe.

– Et alors qu'avez-vous fait à ce moment-là ?

– J'ai attendu qu'il soit loin et passé de l'autre côté du col, pour descendre dans le ravin. Ce n'était pas beau à voir, les deux bons vieux, étaient décédés. Alors, je suis remonté et j'ai arrêté la première voiture qui passait, j'avais du mal à parler car j'avais les sangs tout retournés. J'ai expliqué au conducteur qu'une voiture était tombée dans le ravin et qu'il fallait appeler les secours, car moi je n'ai pas de téléphone portable.

– Vous leur avez dit que c'était un autre véhicule qui l'avait percutée, demanda Manuela.

– Non ! Je ne veux pas d'embêtements. Ces gens-là, sont morts et cela ne les fera pas revenir à la vie de raconter ce que j'ai vu. Je craignais d'avoir des soucis car je pense que c'est un meurtre. Je ne suis pas connaisseur dans ce genre de choses mais ça en a tout l'air. Depuis, je dors très mal, en revoyant cette scène, je fais des cauchemars !

Le pauvre vieux avait les larmes aux yeux. Manuela eut pitié de lui et lui caressa la joue pour le réconforter.

– Vous ne risquez rien, puisqu'il ne vous a pas vu !

– Si la personne qui a fait cela sciemment, se renseignait, il pourrait recommencer sur d'éventuels témoins. C'est pour ça que je n'ai rien dit. Et c'est mieux comme ça !

Le ton de sa voix s´était durci comme s'il donnait l'ordre que le silence soit gardé sur l'accident.

– Vous avez vu le conducteur, puisqu'il a tourné la tête vers vous. Comment était-il ? La voiture, vous avez reconnu la marque et la couleur ?

– Le conducteur avait la capuche de sa veste sur la tête et maintenant je ne me rappelle plus comment était la voiture ! Manuela, je vous en supplie, j'ai été gentil avec vous, je vous ai dépanné, alors soyez gentille avec moi en oubliant ce que je vous ai dit, l'implora Francisco en remontant le chemin.

Manuela lui cacha qu'elle se doutait qu'il s'agissait des parents de Josep. Elle attendit que Francisco disparaisse. Elle décida de descendre les cinquante mètres du ravin pour observer la carcasse de la voiture de plus près. Les chaussures qu'elles portaient, n'étaient pas adaptées pour faire de la varappe. Elle glissait sur les pierres. Malencontreusement, elle posa le pied sur un rocher qui se détacha. Elle tomba en arrière et fut entraînée sur plusieurs mètres sur cette pente abrupte. Une véritable avalanche de cailloux, de pierres et de poussières vint s'arrêter contre la carlingue de la voiture qui bascula sur l'autre flanc.

Dans sa glissade, le fond de son pantalon se déchira et en essayant de ralentir sa chute ses coudes râpèrent la paroi et saignèrent. Son dos était meurtri et lui faisait très mal. Elle se demanda si elle ne devait pas remonter et revenir plus tard mais quelque chose attira son regard. Sur le côté gauche de la voiture il y avait des morceaux d'autocollants jaunes qui se reflétaient sur la carrosserie emboutie. Les secours et la police n'avaient rien vu car la Seat était immobilisée, le côté gauche se trouvant sur la terre contre le talus. Grâce à la chute des pierres, elle fit cette découverte. Elle gratta avec son ongle les autocollants sur la carrosserie rouillée par le temps et put lire les premières lettres d'un mot, un I et un M. Elle essaya de les détacher doucement, puis elle s'arrêta net en pensant qu'elle prenait le risque d'effacer une preuve.

Elle décida de prendre son portable et de photographier le véhicule en faisant un gros plan sur les lettres.

Oh, non ! Il faut que je remonte, mon téléphone est resté dans mon sac, Allez courage ma fille ! C'est pour la bonne cause. Elle remonta le ravin qui lui parut moins difficile à escalader car les pierres qui s'étaient décrochées lui permirent d'y enfiler ses pieds pour prendre appui.

De nouveau près du véhicule, elle prit la carcasse en photo sous tous les angles. Elle remonta et arrivée près de sa voiture elle brossa ses vêtements déchirés et poussiéreux. En même temps, elle s'aperçut que l'heure de son rendez-vous était dépassée depuis un bon moment, elle ne pouvait pas se présenter dans un tel état, les fesses à l'air et les bras sanguinolents. Elle téléphona pour expliquer que suite à une panne de voiture, elle ne pouvait honorer l'entrevue. L'oléiculteur accepta de lui redonner un nouveau rendez-vous car lui aussi avait eu un contretemps familial. Il s'excusa de ne pas l'avoir prévenue plus tôt, pour cause, il n'avait pas son numéro de téléphone.

Cela tombait bien ! Les fameux concours de circonstances ! pensa Manuela.

Puis avant de se remettre en route, elle téléphona à Arturo.

– Arturo, tu peux venir à l'appartement. J'ai plusieurs choses à te montrer.

– Tu as déjà fini ton rendez-vous à Cadaques ?

– Non ! J'ai eu un problème sur la route et c'est urgent, il faut que je te parle de ce que j'ai vu.

– Tu as une drôle de voix ma chérie ? Ça va ? Tu n'as rien ? Écoute, je viens tout de suite, je te rejoins à ton appartement.

Elle fit demi-tour et repartit vers Santa Margarida. En passant le col dans l'autre sens, elle aperçut Francisco qui montait dans sa voiture garée sur la route menant à la base militaire aérienne du Peni.

Cette base, appelée EVA4, unité hispanique nord-américaine, comportant deux boules géantes d'observation, avait été construite, dans les années soixante, par les Américains au moment de la guerre froide pour surveiller les éventuelles attaques nucléaires de l'URSS. Puis l'Espagne récupéra seule cette base. Depuis deux mille onze, les deux boules furent détruites pour n'en construire qu'une seule mais nettement plus grosse, avec une technologie de pointe permettant de surveiller l'espace aérien par satellite mais également pour servir d'aide aux prévisions météorologiques. Il a été enregistré un vent à plus de deux cents kilomètres heure.

Cette grosse boule est visible depuis la plaine de Roses ainsi que des contreforts des Pyrénées et surtout en mer.

Arturo, faisait les cent pas dans l'appartement en se demandant ce qu'il avait pu arriver à sa bien-aimée. Quand la porte s'ouvrit, il se jeta précipitamment sur elle en l'embrassant. Quand il vit le sang sur ses bras, ses vêtements déchirés il crut qu'elle avait été agressée. Son sang ne fit qu'un tour.

– Qui t'a fait cela ? Que s'est-il passé ?

– Non, ce n'est rien ! Je vais prendre une douche, me soigner et me changer, puis je te raconterai.

Quand elle se retourna, il vit que son pantalon était déchiré et qu'il voyait son string. Il l'accompagna à la salle de bains fort inquiet. Il resta dans l'encadrement de la porte en attendant qu'elle sorte de la douche.

Elle s'assit sur le tabouret et il la soigna en commençant par ses coudes éraflés ainsi que ses mollets endoloris. À l'aide d'une huile essentielle, il lui massa le dos pour la décontracter. Elle mit un peignoir et ils revinrent à la cuisine.

Il lui servit un verre de jus de mangue pendant qu'elle sortit un mouchoir. Elle s'approcha de lui et vint se blottir dans ses bras et se laisser aller, les pleurs inondaient son visage. Elle pensait aux parents de Josep morts eux aussi assassinés.

– Les parents de Josep ne sont pas morts d'un accident, ils ont été délibérément poussés dans le ravin par un autre véhicule. À cet endroit-là, bien calculé par le meurtrier, il n'y avait pas de glissière de sécurité. Le conducteur s'est même arrêté pour s'assurer que son acte avait bien atteint son but et il est reparti.

– Comment es-tu sûre de ce que tu avances ?

– Parce que c'est un dénommé Francisco, le berger qui garde les vaches sur la colline juste au-dessus qui a tout vu. Il est le seul témoin de cette horrible scène. Une fois la voiture dans le ravin, il a arrêté le premier véhicule qui passait pour

alerter les secours. Par contre, il m'a bien fait comprendre qu'il ne dira rien à la police, car il ne veut pas d'ennuis.

– Ça, on verra ! Quand j'irai l'interroger, j'arriverai à le faire parler, dit fermement Arturo.

– Ce n'est pas tout ! En descendant voir le véhicule dans le ravin, j'ai glissé sur une pierre qui s'est décrochée et a provoqué une avalanche de rochers et de cailloux. C'est la raison pour laquelle je suis dans cet état. Le monticule de pierres s'est arrêté contre la voiture qui a basculé et s'est retournée. Je pense que tu as deviné qu'il s'agissait de la voiture des parents de Josep Bajol ? Sur le côté, qui se trouvait contre le sol, j'ai relevé cela. Elle prit son portable et lui montra les photos et s'arrêta sur celle avec les lettres.

– Donc ces lettres, IM en jaune, proviendraient du véhicule qui les a percutés. On dirait aussi que sur la tôle rouillée et emboutie de l'aile gauche, des traces grises apparaissent. Je vais m'en occuper rapidement. Tu peux être certaine, que je trouverai l'assassin. Maintenant je me souviens de cet accident, il a été classé sans suite. L'affaire s'est conclue par une simple perte de contrôle du véhicule de la part du père Bajol. Il a été retenu de cet accident qu'il avait une dose importante d'alcool dans le sang.

– Mais ce pauvre homme ne buvait pas une goutte d'alcool. Je le sais de la bouche de Josep qui me l'a certifié. Reprends le dossier, vérifie bien qui a fait le contrôle du test d'alcoolémie.

– Je reprendrai cette affaire en main depuis son début. Maintenant, je vais te faire à manger. Repose-toi un peu ! Il l'aida à s'allonger sur le canapé et lui donna plusieurs baisers sur les joues et le dernier sur les lèvres. Je t'aime ! Je vais te mitonner un bon petit plat, ma chérie !

– Arturo ! Tu es un amour. Si tu savais comme je suis heureuse que tu te sois trouvé sur mon chemin.

– Lequel, celui quand je t'ai arrêté la première fois ?

– Vilain policier, veux-tu te taire !

Elle lui lança un coussin mais Armure avait déjà rejoint la cuisine.

18

Dimanche 5 mai 2019

Arturo conduisait prudemment, en accompagnant Manuela à Torroella De Montgri, pour aller voir Monsieur Juan Albons. Après cette entrevue, ils avaient prévu d'aller manger à L'Estartit, la Mecque de la plongée sous-marine en Espagne. Beaucoup d'amateurs français viennent découvrir les fonds marins et poissonneux de la réserve marine des Îles Medes qui se situent juste en face la ville.

Avant de démarrer, elle avait enregistré sur son GPS avec l'application Waze, l'adresse de Monsieur Albons. À onze heures moins cinq, Arturo se gara devant le portail de la maison de Juan Albons. C'était une jolie villa, dans un quartier résidentiel de la ville. Arturo fit la remarque à Manuela que cet homme devait avoir une situation financière confortable pour s'offrir le luxe d'une telle propriété. Ils aperçurent devant le perron, une petite fille d'environ cinq ans qui jouait sagement avec une poupée sur la pelouse bien taillée.

Manuela, ne prit pas la peine de sonner, elle interpella la fillette, qui aussitôt se leva avec sa poupée dans les bras, en se dirigeant vers eux, elle la berçait comme le ferait une maman aimante. Devant le portail, elle les salua gentiment.

– Bonjour !

– Bonjour ! Tu as une bien jolie poupée ! On a rendez-vous avec Monsieur Juan Albons, tu peux nous ouvrir, s'il te plaît ? demanda Manuela.

– Non ! Papy ne veut pas que j'ouvre la porte à des gens que je ne connais pas. Je vais chercher mon Papy. Ne bougez pas, dit la petite fille en repartant vers la maison.

Une minute plus tard, Juan Albons suivi de la petite vint leur ouvrir le portail.

– Bonjour Monsieur Albons, vous avez une bien gentille petite fille, le complimenta Manuela en lui serrant la main.

– Oui ! Espéranza est très mignonne et obéissante. C'est un petit ange, ajouta Juan avec fierté. Espéranza, va cueillir des fleurs avec Mamie. Elle t'attend derrière la maison pendant que je discute avec ces personnes, reprit-il en lui donnant un bisou sur le front.

Pendant qu'il observait Espéranza contournant la demeure, Manuela était entrée suivie d'Arturo. Quand Juan se retourna, il comprit qu'il avait devant lui le capitaine Fortia. Il ne put cacher sa surprise.

– Tiens ! Je ne pensais pas que vous viendriez avec le capitaine des Mossos, Monsieur Fortia, s'étonna Juan en lui tendant la main sans empressement d'un air mal assuré.

– Il y a un problème Monsieur Albons ! Vous préférez que j'attende dans la voiture ? demanda Arturo.

– Aucun problème ! Je n'ai rien à cacher, bien au contraire. Si j'ai invité madame la journaliste, c'est que j'ai des révélations à lui faire et puisque vous êtes également présents, vous en profiterez ! Je vois capitaine Fortia que vous n'avez pas l'air de vous souvenir de moi ?

– Excusez-moi ! Mais il ne me semble pas vous connaître ou tout du moins vous reconnaître. Je ne vois vraiment pas qui vous êtes ?

– Ne vous inquiétez pas, au fil de la conversation, la mémoire vous reviendra sur ce qui s'est passé, il y a quatre ans.

Manuela s'interposa gentiment et demanda où ils devaient s'installer. Juan s'excusa de son manque d'hospitalité et les invita à entrer dans sa maison.

– Nous serions bien au salon mais je préfère que l'on aille dans mon bureau, je ne voudrais pas qu'Espéranza entende notre conversation. Un enfant, c'est fragile, il faut le préserver pour la vie, dit Juan en les priant de le suivre dans son bureau.

Là, Manuela comprit le métier de Juan Albons en voyant les magnifiques photos suspendues au mur et qui ornaient l'ensemble de la pièce.

– Ce sont de belles réalisations que nous avons faites. J'ai une entreprise de constructions de maisons individuelles. J'ai commencé jeune dans l'entreprise de maçonnerie de mon père, à l'époque, nous avions quatre ouvriers et aujourd'hui, j'en emploie soixante-dix de tous corps de métiers. Nous ne construisons que des villas qui répondent à la demande de clients fortunés. Je puis vous assurer, que mon carnet de commandes est bien rempli. Mon regret, c'est que je n'ai pas de fils pour reprendre la société plus tard, expliqua Juan en admirant l'une de ses œuvres.

– Quelle belle réussite ! On ne peut que vous féliciter, Monsieur Albons !

Manuela avait le don de complimenter les gens au bon moment pour obtenir d'eux une suite logique pour son travail.

– Si vous le désirez, je pourrai revenir une autre fois pour vous interviewer afin de rédiger un article sur vos réalisations qui est en quelque sorte votre passion. Cela permettrait de mieux faire connaître votre métier ainsi que votre réussite.

– Pourquoi pas ! Je sais que vous êtes Manuela Toleda, une excellente journaliste ! J'ai lu votre remarquable article vendredi matin. C'est comme ça que j'ai appris que Josep Bajol était décédé et que son enterrement était prévu dans l'après-midi. Je vous avoue que je suis venu pour lui rendre hommage. Il était un homme bien et honnête. Je ne souhaitais pas me montrer indiscret mais je vous ai entendu parler aux trois officiers de la marine espagnole quand vous vous êtes présentée à eux. Aussitôt, je me suis dit qu'il fallait que je puisse vous parler de quelqu'un.

– Je suppose que vous souhaitez discuter de Lorenzo Bajol. Voilà donc la raison de notre entretien, n'est-ce pas ?

– Tout à fait !

– Que pouvez-vous nous dire sur Lorenzo.

– Beaucoup de choses ! Prenons cette histoire au début ! Josep Bajol était effectivement le seul enfant des Bajol, jusqu'à ce qu'Héléna sa mère tombe enceinte à l'âge de quarante ans. La grossesse s'était mal passée et l'accouchement fut difficile quand elle mit au monde un petit garçon qu'ils prénommèrent Lorenzo.

– Je m'en doutais ! Lorenzo était le fils des Bajol et le frère de Josep mais

celui-ci, il y a dix jours à peine, m'avait dit qu'il était le seul enfant de la famille. Je ne comprends pas, car il ne m'a jamais parlé d'un frère ! s'étonna Manuela.

– Il vous a dit la vérité. Il y a dix jours, il était le seul enfant qui restait de la famille Bajol puisque Lorenzo était mort depuis quatre ans et il ne vous a jamais parlé de lui parce qu'ils ne s'entendaient pas. Lorenzo était l'opposé de son frère Josep. Ce qu'il faut savoir, c'est que c'était un enfant très dissipé. Il en voulait à ses parents d'être vieux et de ne rien comprendre à la vie actuelle. Tout jeune, il manquait souvent l'école. Il s'est fait renvoyer plusieurs fois, il était exécrable. Il rendait la vie impossible à ses parents, jusqu'à les maltraiter physiquement. Une fois, Josep était en permission quand il avait vu Lorenzo porter la main sur sa mère alors il lui a administré une bonne correction. Il a fallu que leur pauvre mère s'interpose pour qu'il arrête de le frapper. Lorenzo était dans un sale état. Josep lâcha son frère mais lui jura que s'il osait toucher une fois de plus leur mère il le tuerait de ses propres mains. C'est la raison pour laquelle, Josep ne rentrait pas souvent à Roses, il préférait partir en mer. Il était triste de savoir que ses parents, si bons et si gentils, devaient supporter son ingrat de frère.

– Maintenant, je fais le lien avec ce que m'avait dit Josep sur ses absences prolongées de Roses. Comment savez-vous cela ? Monsieur Albons, dites-moi, Lorenzo, il vivait de quoi ?

– J'ai rencontré Josep et on a discuté ensemble de cette situation familiale. Je vous dirais pourquoi mais plus tard, au fil de notre entretien. Pour répondre à votre question, Lorenzo vivait aux dépens de ses parents et de divers petits larcins. Si la mémoire du capitaine Fortia lui revient, il pourra confirmer mes dires, affirma Juan Albons en dirigeant son regard vers Arturo.

Manuela se tourna vers lui en lui faisant les yeux noirs, elle lui demanda sèchement.

– Tu étais au courant que Josep avait un frère ! Et, qu'il était connu des services de police et tu ne m'as rien dit !

– Excuse-moi ! J'ai oublié tout cela. En ce temps-là, Je n'étais pas moi-même ! Je ne vais pas te faire un dessin !

Il se trouva quelque peu gêné mais Manuela ne voulait pas en dire davantage devant leur hôte.

– Je le confirme capitaine ! Votre réputation n'était pas des meilleures durant cette période. Aujourd'hui, je vois devant moi, un autre homme. Je vous en félicite ! Sachez que si je vous ai invités à rentrer dans ma maison c'est parce que j'ai jugé en quelques instants, que vous avez changé capitaine. Sinon, vous auriez attendu dehors.

– Soit ! On en parlera plus tard, dit Manuela dont la colère envers Arturo ne s'était pas apaisée. Donc, vous disiez qu'il faisait des petits larcins, reprit-elle.

– Oui ! Lorenzo était fragile mentalement. Il se disait artiste peintre mais il n'a jamais terminé un tableau ; écrivain mais il a juste écrit le titre d'un roman ; musicien, il jouait de la guitare mais aux premières notes, il faisait fuir les perruches qui quittaient les palmiers de Roses. À sa majorité, il partit avec sa guitare sur le dos dans les différentes rave partys du pays.

Juan Albons expliqua que pendant ces manifestations, souvent illégales, des

milliers de jeunes se réunissaient dans un champ ou une zone désaffectée pour écouter pendant deux jours de la musique assourdissante aux baffles surdimensionnées donnant un son abrutissant par leur intensité, et ce non-stop. Ces jeunes dansaient comme des démembrés en ayant consommé des drogues : ecstasy, cocaïne, amphétamines, ou kétamine.

– Et c'est là qu'il a rencontré Annabella, notre fille. Nous aussi, nous avons eu notre chemin de croix à porter. Tout comme la famille Bajol. Annabella était née quinze ans après Marisol, notre première fille. Nous ne voulions pas être plus stricts et plus sévères comme nous l'avions été avec Marisol. Il fallait que nous acceptions de vivre avec les temps modernes. Sans doute trop laxistes, nous lui avons laissé faire tout ce qu'elle voulait. Elle en a profité dans tous les sens du terme. Alors que Marisol était sérieuse et gentille, Annabella sa sœur, était tout son contraire ; odieuse, capricieuse, irrespectueuse envers nous-mêmes et tout son entourage. Elle devint très vite une débauchée. Quand elle rencontra Lorenzo, ils partirent ensemble à travers l'Europe en suivant les rave partys. Tous les deux oublièrent qu'ils avaient des parents, morts d'inquiétude à ne pas savoir leur devenir. Le lien familial était rompu. Ils se disaient altermondialistes. Ils faisaient toutes les manifestations pour s'opposer au libéralisme économique et à la mondialisation. Ainsi ils trouvaient leur place dans les ZAD, les zones à défendre, en se regroupant et en squattant ces lieux prévus pour la création d'un barrage, d'un aéroport, d'un parc éolien ou tous autres types de projet pour rendre impossible la construction.

– Mais où trouvaient-ils l'argent pour voyager, pour aller dans ces manifestations, pour payer leur drogue et leur nourriture ? demanda Manuela qui cernait bien le problème.

– Justement, on y arrive ! L'argent venait du trafic de drogue, bien sûr en petite quantité mais c'était leur source de revenus. Lorenzo connaissait un trafiquant basé à Roses ou Empuriabrava qui les fournissait en barrette de shit, en herbes ou en cocaïne. J'avais définitivement coupé les ponts avec ma fille. Je ne l'avais pas revue depuis trois ans quand un jour, les Mossos de Roses m'ont appelé pour venir au commissariat. Ils m'annoncèrent que cela concernait ma fille Annabella. J'ai hésité à m'y rendre, je voulais qu'elle se débrouille seule. Mon épouse et moi-même nous nous y sommes tout de même rendus. À notre arrivée, ils nous annoncèrent la mauvaise nouvelle, notre fille était décédée d'une overdose.

Juan Albons se tut, il se leva car l'émotion le submergea et par dignité, il ne voulait pas qu'on le voie pleurer. Il regarda par la fenêtre. Il prit un mouchoir et s'essuya les yeux avant de revenir vers ses invités.

– Les fautes de ma fille sont mes défaillances de père ! Je n'ai pas su la comprendre ! J'aurai dû l'écouter, comprendre le mal-être qu'elle vivait, lui donner espoir dans la vie plutôt que de se droguer. Mais je n'ai pas su faire avec elle ! Il s'excusa presque devant Arturo et Manuela qui ne savaient plus quoi dire devant le malheur de ce pauvre homme.

– Non ! C'est très difficile de comprendre pourquoi un enfant se drogue mais ne vous jetez pas la pierre. Elle avait choisi son destin à l'opposé de votre autre

fille vivant sa vie normalement. Vous risquez, de perdre votre santé à force de vous miner ainsi. Manuela, avait saisi sa main pour lui apporter du réconfort dans ses dernières paroles.

– Dites-moi comment c'est arrivé ? demanda Manuela.

Juan expliqua qu'Annabella et Lorenzo étaient revenus à Roses depuis quelques mois et qu'ils squattaient une villa à Mas Fumats. Ils ont été retrouvés morts tous les deux d'une overdose.

– C'était un vendredi treize. Le vendredi treize mars deux mille quinze. Je suis obligé de me souvenir de cette date parce que je suis superstitieux. Quand je me suis présenté au commissariat, j'ai été reçu comme un chien, par le capitaine Fortia, ici présent. Il m'a dit que maintenant j'allais être soulagé car ma fille ne me causerait plus de soucis puisqu'elle était morte. Il m'a fait comprendre également par des paroles très misogynes que ma fille était comme la plupart des femmes, une débauchée. Face à mon malheur, il ne m'a pas épargné. J'avais remarqué que le capitaine Fortia avait beaucoup bu car il empestait l'alcool. J'ai bien failli lui mettre mon poing sur la figure mais un agent est intervenu à temps et le fit sortir du bureau. Juan avait posé son regard avec insistance sur le capitaine Fortia.

– Monsieur Albons ! Je vous renouvelle toutes mes excuses. J'ai honte, vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point ! Mais je puis vous assurer que je ne suis plus l'homme d'avant. Aujourd'hui, je suis tel que j'étais avant mes problèmes qui ont failli détruire ma vie et peut-être celles des autres. J'ai toujours été un homme intègre et respectueux envers mon prochain. La vie réserve parfois des malheurs et on ne sait pas toujours comment les résoudre. Encore mille fois pardon et si je pouvais réparer le mal que je vous ai fait, dites-moi comment ?

– Capitaine ! Je vois que vous avez changé et par votre tutoiement et votre comportement envers madame Manuela Toleda, je devine qu'elle doit être pour quelque chose dans votre changement de comportement. Sachez que tout homme qui a commis une erreur a droit au repentir. Alors vos excuses sont acceptées !

– Merci ! Je vous remercie beaucoup de votre indulgence.

– Cependant capitaine ! Je vais vous demander une faveur afin de racheter complètement votre comportement d'autrefois. Je continue, quand l'agent des Mossos revint, il m'expliqua exactement ce qui s'était passé. Au commissariat, ils avaient reçu un appel téléphonique comme quoi, deux jeunes squatteurs étaient morts dans une villa rue d'Alméria à Mas Fumats et qu'il fallait faire vite car il y avait un enfant qui était avec eux. Les Mossos ont trouvé là-bas, ma fille, Annabella dans les bras de Lorenzo, morts depuis peu par overdose et entre eux deux, une petite fille de six mois qui pleurait.

– Une petite fille ! Annabella et Lorenzo ont eu une enfant ensemble ! s'étonna Manuela.

– Oui ! Et c'est Espéranza, ma petite fille que vous avez vu tout à l'heure.

– Porte-t-elle le nom de Bajol ? demanda Manuela.

– Non ! On ne sait pas exactement quand Espéranza est née, car Annabella avait accouché dans cette maison vers le mois de novembre deux mille quatorze. Elle n'a pas déclaré la petite et c'est ma femme et moi qui avons décidé de lui

donner le prénom d'Espéranza. On a demandé de faire un test de maternité et de paternité et voici les résultats, expliqua Juan en prenant un dossier dans le tiroir de son bureau et le tendit à Manuela.

Elle prit son temps pour le lire et comprit que Lorenzo Bajol était bien le père d'Espéranza.

Espéranza était une Bajol.

– Vous avez prévenu les parents de Lorenzo et son frère Josep Bajol qu'Espéranza était leur petite fille et nièce ? demanda Manuela.

– Non ! Je ne voulais pas, j'étais en colère contre Lorenzo qui avait entraîné ma fille jusqu'à la mort. Le fautif c'était Lorenzo Bajol, alors je ne voulais pas qu'Espéranza porte le nom de Bajol, cela m'aurait fait trop mal et je voulais garder ce secret pour moi et ma famille. Vous me comprenez ?

– Pourquoi, nous le dire maintenant, alors ? Est-ce pour que la petite hérite d'une part de la propriété des Bajol ? demanda Arturo sans arrière-pensée.

– Non ! Pas du tout, j'ai assez d'argent et de biens à céder à ma fille Marisol et à ma petite fille Espéranza pour qu'elles vivent confortablement le restant de leur vie. Je n'attends pas après la propriété des Bajol et même, je vous avouerai que cela me contrariait si c'était le cas. Je voudrais tant qu'elle reste avec l'esprit de la famille Albons et non de celle de Bajol. Mais un jour, sans doute, elle apprendra ou cherchera à savoir qui était son père, mais ce n'est pas moi qui le lui dirai. Capitaine, il est temps que je vous demande une faveur.

– Allez-y ! Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre service, affirma sincèrement Arturo.

– Maintenant que vous n'êtes plus l'homme que j'ai connu jadis, reprenez l'enquête. Le médecin légiste a conclu à une overdose d'héroïne et dans la maison, vos hommes n'en ont pas trouvé. Il n'y avait que des barrettes de shit et un peu de cocaïne. D'autre part, la maison en question qu'ils squattaient depuis six mois environ, appartient, ou appartenait à vous de vérifier, à un dealer notoire de Roses dont les hommes de main seraient des gens peu fréquentables venant des pays de l'Est. Alors, je pense qu'Annabella et Lorenzo ont été assassinés. On les a drogués avec de l'héroïne car toujours est-il que dans le rapport du médecin, il est précisé que les poignets des deux jeunes gens portaient des traces bleuies. Sans doute, ont-ils été ligotés avant qu'on leur injecte l'héroïne. L'affaire a été vite classée sans suite. Donc pouvez-vous la reprendre, capitaine ?

Oui ! Je vous l'assure ! Mais pourquoi avoir attendu aussi longtemps, plus de quatre ans ? demanda Arturo.

– Parce que, lorsque j'ai fait, ma propre enquête et que je me suis aperçu que cette affaire allait déboucher sur la mafia, j'ai eu peur qu'ils s'en prennent à ma famille et à la petite Espéranza. Vous me comprenez ? Mais maintenant, qu'il y a une affaire ouverte sur la mort de Josep, les enquêteurs pourraient bien trouver une piste concernant la mort des deux frères Bajol et peut-être un lien entre ces deux meurtres, dans ce cas, on ne pourra pas me soupçonner d'avoir trop parlé. Voilà, je vous ai tout dit, maintenant à vous de faire votre travail et de tenir votre parole capitaine Fortia, je compte sur vous !

Il invita ses hôtes à prendre un verre mais il ne fut pas surpris quand le capitaine lui demanda un jus de fruit.

La petite Espéranza entra dans le bureau de Juan et vint s'asseoir sur les genoux de son papy qui l'entoura de ses bras et l'embrassa tendrement. Elle regarda le capitaine qui se servait un verre en prenant la bouteille et elle lui dit.

– C'est mon jus d'orange que tu bois ! Tu peux te servir mais il faut m'en laisser parce que j'ai soif moi aussi.

Manuela, Juan et Arturo se mirent à rire tout en ayant les larmes aux yeux en pensant à tout ce que leur avait raconté leur hôte.

Espéranza rit avec eux mais elle ne savait pas pourquoi !

Sur la route de L'Estartit, Manuela et Arturo ne s´étaient pas dit un mot. Chacun s'était réfugié dans ses réflexions, jusqu'à leur arrivée sur le parking du port. Une fois, la voiture garée, Manuela prit la main d'Arturo mais celui-ci la repoussa.

– Eh ! Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda Manuela en lui faisant face.

– J'ai honte ! Tu ne peux pas savoir à quel point je réalise tout le mal que j'ai pu faire. Les insultes que je lançais à la figure des gens. Je prenais du plaisir, lorsque les femmes se mettaient en pleurs. Je savais qu'elles me disaient la vérité mais il fallait que je les torture mentalement. Aujourd'hui, je comprends que je ne suis même pas digne de toi.

– Oh là ! Mon chéri, sortons de la voiture et asseyons-nous sur le banc qui est là ! Viens, nous allons discuter tous les deux, elle lui prit la main.

– Te rends-tu compte, comment j'ai traité Monsieur Albons. Je devais lui annoncer la mort de sa fille et j'en ai profité pour lui faire comprendre, qu'il en était débarrassé. Je suis vraiment un être ignoble et je ne parle pas des personnes que j'ai agressées gratuitement sans raison, même mes collègues ne voulaient plus travailler avec moi. Je pense que mes supérieurs ont eu pitié, c'est la raison pour laquelle, ils m'ont gardé dans la police.

– Non ! Aujourd'hui, ce qui compte c'est que tu as changé. Arturo, tu n'es plus le même homme ! Oui, tu as été un horrible personnage, on le sait ! Ce personnage-là, fait partie de ton passé, il n'existe plus. Oui, tu étais alcoolique ! Oui, tu étais tellement misogyne qu'aucune femme ne pouvait t'aborder ! Oui, tu étais devenu acariâtre, au point que tes collègues ne voulaient pas faire équipe avec toi ! Je sais de quoi je parle car j'ai côtoyé ce personnage, le jour de notre première rencontre. Maintenant, tu collabores agréablement en mettant toutes tes compétences pour faire avancer l'enquête et depuis que nous sommes en couple, tu es adorable, attentionné, aimant, tu es l'homme que j'aime ! Pour ma part, je suis amoureuse, du nouvel homme que tu es ! Alors, ne cherche pas à te compliquer la vie, ton passé est derrière toi et je sais qu'il ne pourra plus te rattraper, si tu restes l'homme que je connais aujourd'hui, nous serons ensemble pour toute la vie. Manuela lui fit cette déclaration en lui passant les bras autour du cou et l'embrassa avec fougue.

Il l'enlaça et colla sa tête contre la sienne. Elle sentit une larme couler contre sa joue. C'était celle d'Arturo, il était ému.

– Moi aussi, je t'aime et je te désire pour le restant de mes jours. Tout à

l'heure, j'ai eu très peur quand Monsieur Albons a relaté que j'avais oublié des faits importants concernant l'affaire des frères Bajol. Peur que tu ne veuilles plus de moi.

Elle lui prit la tête entre ses mains et l'embrassa à plusieurs reprises sur le visage, sur la bouche.

– Mon amour, tu es excusé ! Maintenant, je commence à avoir faim, mon estomac crie famine. Allons manger et en même temps, nous ferons le point sur l'enquête. Ils quittèrent le banc, enlacés comme de jeunes amoureux en direction du restaurant.

Avant de commander les plats, Manuela prit la main d'Arturo et le regarda droit dans les yeux.

– Arturo ! Maintenant, on se doit la vérité sur tout !

– Bien sûr ! Je te le promets ma chérie !

– Arturo ! Je parlais pour moi ! Je t'ai caché une chose importante qui sera sans doute, le fil conducteur de notre enquête. Voilà, je pense que mon ex-mari, Alejandro Saverdera est complice ou acteur dans la mort de Josep Bajol et sans doute de ses parents. Je pense que c'est lui, avec sa propre voiture qui a percuté celle des parents de Josep. En plus, Josep m'avait informé qu'un agent immobilier avait indirectement menacé ses parents s'ils ne vendaient pas leur propriété de Roses. Le jour de l'enterrement de ses parents, cet agent immobilier est venu relancer Josep pour qu'il vende sa maison et la propriété. Devant son refus, il s'est permis d'insulter ses parents, si bien que Josep le sortit en lui bottant le derrière et le jeta sur le trottoir. Le jour de la mort de Josep, avant que tu arrives à sa maison, j'ai trouvé une lettre cachée derrière un cadre. Cette lettre concernait une offre de rachat faite aux parents de Josep et se terminait par une menace de mort. J'ai cette lettre et elle est signée par Alejandro. J'allais oublier de te dire que le jour de l'enterrement de Josep, Alejandro était dans la même voiture que Beppo, ils semblaient bien se connaître et s'entendre à merveille.

– Je peux comprendre que tu hésitais à porter des accusations sur ton ex-mari mais vois-tu ma chérie, tu as une bonne conscience, et c'est bien de ta part de m'en parler. Je te remercie. Concernant la mort des parents Bajol, demain je reprends complètement le dossier. Maintenant, il faudrait trouver le carrossier qui s'est occupé de réparer le 4x4.

– Là, j'ai mon idée ! confia Manuela.

19

Lundi 6 mai 2019

Deux jours, qu'elle n'était pas allée courir et cela lui manquait. Il fallait qu'elle évacue tout le stress accumulé par cette affaire. Ce matin, elle laissa son compagnon terminer sa nuit sans le réveiller. Elle quitta la chambre sur la pointe des pieds, s'habilla à la salle de bains sans faire de bruit et partit retrouver ses deux amies.

Elle arriva en même temps que Léticia au rond-point de Port Juan.

– Bonjour ! C'est bizarre que Raquel ne soit pas encore là, s'étonna Manuela.

– C'est vrai ! D'habitude, elle est toujours la première ! Elle doit encore dormir dans les bras de son nouveau compagnon, supposa Léticia.

Deux minutes plus tard elle arriva nonchalamment, sans se presser, vers le point de rencontre.

– Bonjour, les filles ! dit-elle en leur faisant la bise.

– Oh ! Mais tu as une petite mine, des cernes sous les yeux ! lança Léticia.

– Ne m'en parle pas ! Je vieillis, voilà ce que j'ai ! se lamenta Raquel.

– Pourquoi, tu dis cela, tu n'arrives pas à contenter ton nouvel amant ? Il faut que tu prennes des vitamines pour augmenter ta libido, ma vieille, ironisa Léticia.

– Arrête tes bêtises ! Laisse ma libido tranquille. Elle, au moins, me satisfait ! Non, c'est Emilia, ma fille qui m'inquiète ! Elle est mariée depuis un an avec un ingénieur, ils se sont installés depuis deux mois à Barcelone. Elle a trouvé un travail de secrétaire dans une grande société et hier soir, elle m'a annoncé qu'elle est enceinte. Je me demande, comment elle va gérer son nouvel emploi et sa grossesse. Elle démarre à peine dans la vie ! Je suis heureuse pour ce bébé qui naîtra mais ils avaient tout le temps d'y penser. Et ce qui me fait drôle c'est que je serai grand-mère. En une nuit, j'ai pris dix ans. Manuela regarde si je n'ai pas mis des cheveux blancs, demanda Raquel en baissant la tête.

– Mais non ! Tu es toujours aussi belle ! Par contre, pourrai-je te demander un service ? C'est très important pour moi !

– Oui ! Tu peux tout demander à Raquel, elle a le cœur sur la main et comme elle a aussi les tennis aux pieds, elle te répondra en courant. Allez, les filles, on se dirige vers le front de mer ! Léticia se mit à courir.

– Raquel, tu m'avais bien dit que Lluis, ton ex-mari, est carrossier dans le secteur. Je crois que c'est le seul carrossier dans la région Roses.

– Tout à fait, il a son garage dans la zone de Castello d'Empuries. Pourquoi, tu as un problème avec ta voiture ?

– Non, pas moi ! C'est en rapport avec l'affaire de la mort des parents de Josep Bajol.

Elle expliqua aux filles, tout en courant, la découverte qu'elle avait faite, samedi matin, en allant à Cadaques concernant la carcasse de la voiture dans le ravin et les soupçons qu'elle portait sur Alejandro.

– C'est grave ce que tu dis là ! Tu penses que si ton ex-mari est coupable, même si un doute subsiste, tu serais prête à le faire comparaître en justice.

Comment ta fille pourrait accepter que toi sa propre mère fasse accuser son père de meurtre. Quelle sera sa réaction, vis-à-vis de toi, si c'était le cas ? Létitia, secoua la tête pour marquer son étonnement.

– Oui, je ne fais qu'y penser ! Mais ai-je le droit de me taire si c'est lui l'assassin ? Je deviendrais sa complice. Je collabore à l'enquête et je me dois de fournir tous les éléments qui pourront permettre de trouver le meurtrier.

– Ce matin, je dois me rendre chez Lluis pour lui annoncer que notre fille est enceinte. Il est comme moi, il va devenir fou de savoir qu'il sera grand-père. Il va prendre au moins vingt ans, le papy ! J'en profiterai pour lui demander de rechercher si le lundi vingt-cinq janvier deux mille seize, il a réparé une aile avant droite d'un 4x4 gris, c'est bien cela que tu veux, Manuela ? Très bien, si j'apprends quelque chose, je te téléphone, dès que je serai rentrée.

– Merci Raquel ! Maintenant c'est à moi de te donner une information très importante. Le fameux Beppo Molinari que tu connais et que tu assistais le jour des obsèques. Nous avons enquêté sur lui depuis son arrivée. Non seulement, c'est un délinquant notoire en France mais en plus il n'est pas le seul héritier de la propriété des Bajol.

– Qu'est-ce que tu racontes là ! s'étonna Raquel qui ralentit son allure.

– Oui ! Il y a la fille de Lorenzo Bajol, le frère de Josep, décédé lui aussi, qui vit chez ses grands-parents et elle aussi à droit à la succession. Elle se prénomme Espéranza, elle a cinq ans, informa Manuela.

Manuela expliqua l'entretien qu'elle avait eu dimanche avec Juan Albons et avait fait ainsi la connaissance de la petite Espéranza.

– Mais cela, change tout ! Il faut que je prévienne maître Garcia.

– Non Raquel, surtout pas ! Il faut que tu attendes deux à trois jours car nous sommes en train d'élucider cette affaire et il ne faudrait pas que cela s'ébruite. Je vous demande à toutes les deux, au nom de notre amitié de garder pour vous les confidences que je viens de vous faire. J'ai confiance en vous deux.

– Nous formons toutes les trois, une bonne équipe. Ce sera grâce à nous que la vérité jaillira, lança fièrement Léticia en prenant ses amies par la main.

Quand Manuela revint à l'appartement, Arturo était déjà parti mais il avait disposé sur la table, le petit-déjeuner ainsi qu'un petit mot doux sur lequel, il lui disait qu'il l'aimait, qu'elle était la femme qu'il attendait depuis toujours. Il la remerciait d'avoir fait de lui un homme nouveau. Désormais, son cœur lui appartenait pour toujours, si elle le souhaitait.

Elle embrassa ce petit message et alla le ranger dans la table de nuit, après l'avoir lu plusieurs fois. Elle prit son téléphone portable, alla dans l'application galerie photos et chercha celle qu'elle avait prise de lui, la veille au restaurant. Elle le regarda amoureusement et le trouva de plus en plus beau. Elle embrassa l'écran de son appareil en lui répondant, oui je te veux pour toujours !

Pendant ce temps, au commissariat, Arturo lisait le rapport sur l'accident survenu le vingt-quatre janvier deux mille seize sur la route de Cadaques où les époux Bajol trouvèrent la mort.

Il trouva beaucoup d'anomalies dans ce rapport, il le trouva bâclé. Pas de trace de freins sur les lieux, aucuns relevés topographiques, pas de témoins ni de

recherches de témoins, deux photos seulement avaient été prises de la voiture. Il se mit en colère, il ne pouvait pas croire que c'était lui qui avait rédigé le rapport. Il prit la feuille agrafée en annexe, c'était l'analyse du laboratoire concernant le taux d'alcoolémie de Pedro Bajol et il n'en croyait pas ses yeux. Il la lut et la relut plusieurs fois.

Il fit la comparaison entre son rapport et celui du laboratoire et fut pris d'une violente colère.

Lui, le capitaine Arturo Fortia, rédacteur du rapport sur la mort de Pedro et d'Héléna Bajol, s'était trompé en mentionnant que le conducteur était positif avec un taux d'un gramme d'alcool par litre de sang alors que l'analyse mentionnait un centième de gramme par litre de sang.

Ce jour-là, le capitaine avait lui, un taux si important d'alcool dans le sang, qu'il inversa les chiffres.

Il téléphona aussitôt à Manuela qui décrocha à la première sonnerie.

– Mon amour ! J'ai trouvé ton message ce matin, sache que moi aussi, je t'aime, dit-elle emportée par sa fougue.

– Ma chérie ! Je ne sais pas si tu m'aimeras toujours autant quand je te dirai la grosse bêtise que j'ai faite, elle devina des trémolos dans la voix.

– Quoi ! Qu'est-ce que tu as fait ?

– J'ai sous les yeux le rapport de l'accident des parents Bajol. À cette époque, c'est moi qui l'ai rédigé et comme j'avais bu plus que de raison, je me suis trompé, j'ai inversé les chiffres du taux d'alcoolémie du père Bajol. L'analyse faisait part qu'il était négatif au test. J'ai inversé les chiffres, j'ai signalé un gramme à la place de zéro, zéro un. C'est une honte, j'aurai dû être renvoyé de la police. Je m'en veux, tu ne peux pas savoir à quel point !

– Écoute ! C'est du passé. Ta recherche est efficace puisqu'elle nous conforte sur le fait qu'il ne s'agissait pas d'un accident mais bien le meurtre de deux personnes. Il faut donc que tu ailles voir Francisco, le fameux berger du col Perefita et qu'il accepte de témoigner.

– Ne t'inquiète pas ma chérie ! Il va la faire sa déclaration, je peux te le garantir.

– Arturo ! En douceur, avec diplomatie, pense que tu n'es plus le même qu'avant ! Mais sache que je t'aime toujours et peut-être plus. Tiens-moi au courant !

– Tout à fait ! Tu peux me faire confiance, j'ai un moyen très persuasif pour le faire parler. Les aides financières de la généralité pour les élevages de vaches laitières ou allaitantes pourraient lui être supprimées, ces menaces le décideront à parler.

Arturo demanda à Victor de l'accompagner. Quand ils arrivèrent au col Pérefita, Arturo vit la voiture de Francisco, telle que l'avait décrite Manuela. Effectivement, il gardait ses vaches. Arturo ordonna à Victor de rester en bas près de la voiture et de prendre la brochure sur les festivités de Roses prévues au mois de mai, de sortir avec et de la lire. Il le chargea de lui faire connaître les meilleures festivités du moment dès son retour. Victor le regarda d'un air ébahi tandis qu'Arturo grimpait par le petit chemin pour rejoindre le gardien de

troupeau.

N'étant plus habitué aux efforts physiques, il fit mine de ne pas le faire voir. Cependant, la pente était rude, il arriva à une dizaine de mètres de Francisco complètement essoufflé et le front ruisselant de sueur.

– Eh, c'est privé, ici ! Qu'est-ce que vous voulez ! lança Francisco avant qu'Arturo arrive près de lui.

– Merci pour l'accueil ! Moi qui viens en toute amitié pour savoir comment vous allez ainsi que votre élevage de bovins que vous gardez avec passion ! Vous avez là, des bêtes magnifiques. Puisque votre accueil, n'est pas des plus chaleureux, je vous demanderai de changer de ton. Vous voyez ces barrettes sur mes épaulettes ! Je me présente, capitaine Arturo Fortia des Mossos de Roses. Vous savez que les Mossos dépendent et sont la police de la Généralité de Catalogne. La Généralité de Catalogne, vous savez qui c'est ? C'est elle qui donne les aides aux éleveurs de vaches laitières et de vaches allaitantes, environ une centaine d'euros par vache. Vous comprenez ce que je dis ?

– Je suis berger mais pas débile ! Lança Francisco.

– Bien, je sais que vous n'êtes pas débile mais au contraire un grand malin parce que vous déclarez avoir des vaches laitières alors que vous faites de la vache à viande. Vous voyez, là en bas, l'agent qui est adossé à ma voiture, il est en train de lire la déposition de l'un de vos confrères qui vous a dénoncé en disant que lors des contrôles de la police rurale vous avez fait venir des vaches laitières qui appartiennent à l'un de vos collègues pour toucher les primes. Alors, il va falloir rembourser les sommes perçues et payer les amendes. Arturo continuait de montrer du doigt Victor appuyé contre la voiture qui lisait attentivement la brochure d'informations municipales.

– Non ! Ne faites pas cela ! Je ne pourrai jamais rembourser ces aides et sans elles je suis mort. Je ne suis qu'un pauvre paysan. Je vous en prie, soyez indulgent pour une fois, se lamenta Francisco.

– Je vous comprends ! Mon grand-père était paysan et j'avoue que vous avez beaucoup de mérite. Ce n'est pas un métier facile et peu rémunérateur. Mais comprenez-moi, je suis venu avec de bonnes intentions et c'est vous qui m'avez mal accueilli en m'agressant, alors je ne peux faire autrement ou alors vous êtes plus aimable avec moi et là, on pourra s'arranger, lui proposa Arturo.

– Si vous voulez de l'argent, je n'en ai pas !

– Ça, c'est de la corruption ! Non, moi ce que j'aimerais, c'est connaître la vérité.

– Quelle vérité ?

– Je veux tout savoir sur l'accident survenu dans l'après-midi du vingt-quatre janvier deux mille seize. La scène s'est déroulée sous vos yeux, ici même en contrebas. Malheureusement il y a eu deux morts. Je puis vous assurer que si vous coopérez gentiment et en toute honnêteté, nous serons quittes.

– C'est cette putain de journaliste qui vous a mis au courant !

– Premièrement ce n'est pas une putain ! Vous allez modérer votre langage sinon notre accord ne tient plus et vous terminerez vos jours en prison. Escroquerie aux aides de la Généralité, tentative de corruption d'un officier dans

l'exercice de ses fonctions ainsi que dissimulation de preuves concernant un assassinat. Je pense que quinze à vingt ans suffiront pour que vous ne revoyiez plus ce magnifique troupeau et pourtant vous les aimez vos vaches ? Que décidez-vous Francisco ?

– Bien sûr que je les aime mes belles vaches ! Pardon, si je vous ai mal accueilli. Si je vous dis tout ce que j'ai vu, la déposition du salaud qui m'a dénoncé, que tient votre collègue, sera toujours là ?

– Je constate que vous ne perdez pas le nord ! Sachez que je suis de bonne foi et je vous le prouve.

Arturo cria à Victor de déchirer ce qu'il était en train de lire. Celui-ci se demanda pourquoi ? Il exécuta instantanément l'ordre donné par son capitaine et déchira en plusieurs morceaux le prospectus, en pensant que le capitaine ne savait pas ce qu'il voulait.

Voyant cela, Francisco raconta exactement ce qu'il avait vu dans les moindres détails le jour de l'accident. Arturo avait pris note de tout, lui fit signer son rapport et lui dit qu'il sera convoqué plus tard au commissariat pour prendre son témoignage en bon et due forme.

Content de lui, il descendit prudemment le chemin en faisant attention de ne pas chuter et quand il arriva près de Victor, il ramassa les bouts de papiers et les montra à Francisco qui, en haut de la colline, le remercia en levant le pouce.

Victor ne comprenait toujours pas la stratégie employée par son supérieur. Le capitaine sifflotait, l'air joyeux. Pendant le retour, il lui expliqua son entretien et les aveux du vieil homme.

Avant d'entrer au commissariat, le téléphone d'Arturo se mit à vibrer. C'était Manuela, il fit signe à Victor de ne pas l'attendre et de rentrer sans lui.

– Arturo ! Je viens d'apprendre par l'infirmière de l'hôpital de Gérone que Carlos vient de sortir du coma. Il faut qu'on aille le voir pour entendre sa version sur l'accident. Tu me prends à Roses ou on se rejoint là-bas, mon chéri ?

– On se rejoint là-bas, parce que je serai avec Victor. Au fait, j'ai obtenu facilement les aveux de Francisco. Bon, quand nous serons à l'hôpital, il ne faudra pas oublier le vouvoiement et malheureusement pas me dire des chéris à tout instant !

Il entendit Manuela rire à l'autre bout du fil.

– D'accord ! On se rejoint à Gérone. Après notre visite à l'hôpital, j'en profiterai pour aller voir ma fille !

– OK, c'est parfait ! Je t'aime ! lui dit-il à voix basse.

– Moi aussi, je t'aime !

Ils raccrochèrent, le cœur battant.

Au moment, où Manuela se gara sur le parking de l'hôpital de Gérone, elle entendit la sirène d'une voiture des Mossos qui arrivait en trombe. C'était celle d'Arturo qui malgré les dix minutes de retard sur Manuela en partant de Roses avait rattrapé le temps perdu.

– Bonjour messieurs ! lança Manuela en apercevant Victor.

– On y va ! décida Arturo en entrant le premier dans le hall de l'hôpital.

Après avoir pris le numéro de la chambre, ils arrivèrent devant la porte où les

attendait Amélia le médecin du service d'urgence.

Après les salutations et présentations d'usage, elle leur fit part de la situation.

– Nous venons de l'installer dans cette chambre, nous l'avons remonté des soins intensifs puisqu'il est sorti du coma, il y a une heure et demie. Nous lui injectons de la morphine par perfusion pour lui éviter des souffrances inutiles. Je vous demanderai, de ne pas rester plus de cinq minutes afin d'éviter de le fatiguer davantage. Pardonnez cette exigence mais son état reste encore très critique, vous comprenez ?

– Merci Docteur ! Nous ferons vite, assura Arturo.

Quand ils entrèrent dans la chambre, Manuela eut une sensation de malaise en voyant dans quel état se trouvait Carlos. Un bras et une jambe plâtrés, l'autre jambe bandée, l'autre bras, encombré de perfusions, des capteurs sur la poitrine reliés à un monitoring et la tête enveloppée d'un casque en feutre laissant juste apparaître son visage contusionné.

Carlos ouvrit les yeux et quand il reconnut Manuela il sourit.

– Je vous ai déjà vue dans mes rêves ? fit-il.

– Bonjour Carlos ! J'espère que vous ne souffrez pas trop ? dit Manuela en lui caressant délicatement les doigts.

– Non, maintenant que vous êtes près de moi. Je pourrais presque vous inviter à danser !

– Carlos ! Nous voudrions savoir comment s'est passé votre accident ? Nous ne voudrions pas vous fatiguer davantage.

Arturo avait pris la place de Manuela pour l'interroger.

Tout en essayant de donner ses explications, il ne quittait pas des yeux Manuela qui lui fit un grand sourire.

– Oui, j'ai vu qui m'a renversé !

Carlos avait du mal à parler, Arturo abrégea la question.

– C'est Alfonso ! Le salaud, j'ai reconnu sa voiture. Quand il a reculé pour me passer dessus, il s'est retourné et j'ai bien vu sa tête. Carlos se mit à tousser, il fallait lui laisser le temps de reprendre sa respiration.

– Maintenant que je suis à l'hôpital, je ne risque plus rien ? Arturo le rassura en lui disant qu'un policier monterait la garde en permanence devant la porte de sa chambre.

Carlos reprit ses explications d'une voix très faible.

– Quand Alfonso a été interrogé par la police, il a été dit que c'était moi qui l'avais balancé. Jeudi soir, je suis revenu au bateau vers onze heures pour récupérer ma sacoche que j'avais oubliée. Je me trouvais à l'intérieur de la cabine quand j'ai entendu arriver Alfonso avec Paulo, son second. Il n'y avait qu'eux sur le quai et ils allaient vers le Fortuna. Ils disaient qu'ils devaient récupérer les colis mardi soir. J'ai attendu quelques instants puis je suis sorti le plus discrètement possible. Je suppose que Paulo m'a aperçu. Alfonso a voulu éliminer une balance en m'écrasant mais aussi un témoin gênant qui pourrait les dénoncer.

– De quels colis, s'agissait-il ?

– Ce sont des livraisons de drogue qu'ils vont récupérer en mer la nuit.

Manuela donnez-moi un peu d'eau, s'il vous plaît !

– Carlos, je ne dois pas le faire moi-même, j'appelle une infirmière. Elle n'eut pas le temps d'appuyer sur la sonnette d'urgence, que Carlos ferma les yeux et sa tête se tourna de l'autre côté. Il venait de s'évanouir.

L'infirmière avertit par les alarmes du monitoring entra et demanda aux personnes de sortir. Amélia, le médecin, réapparut et leur dit que malheureusement son cœur était défaillant et qu'elle ne lui donnait peu de chance de survie.

– Pouvez-vous interdire les visites ? Un policier montera la garde devant sa chambre. Docteur, votre patient vient de nous faire une déclaration. Il ne s'agit pas d'un accident mais d'un meurtre. Voici ma carte, prévenez-moi en cas d'urgence !

Tous les trois restèrent quelques minutes sur le parking de l'hôpital, ils évoquèrent les conséquences que pouvait avoir les révélations de Carlos et surtout qu'ils devaient agir très vite. La priorité était d'arrêter Alfonso puisque c'était lui le coupable de l'attentat sur Carlos. Ce dernier, étant encore en vie et en piteux état, il était prématuré d'arrêter Alfonso car cela les empêcherait de remonter jusqu'à la tête du trafic de drogue.

Cruel dilemme !

Arturo demanda aux deux autres de monter dans la voiture de police afin de mettre Esteban au courant des révélations de Carlos. Après lui avoir expliqué leurs investigations dans les moindres détails, Esteban répliqua.

– C'est très bien ! Moi j'ai de nouveaux éléments qui proviennent de la police française sur Beppo Molinari. La brigade des stupéfiants sait qu'il prépare un transfert par go-fast mais ils ne connaissent pas encore la date. Nous essayons de collaborer au mieux avec eux. Il faut que je prévienne le Major Baldia afin de monter une opération avec la Guardia-civil, les douanes et la brigade des stupéfiants. Il est midi, réunion à seize heures à Roses et pour l'instant il ne faut effectuer aucune intervention, ni arrestation. En tout cas, bravo ! Vous faites une bonne équipe et je suis fier de vous ! On va y arriver, conclut-il en raccrochant.

– Bon, il me reste un peu de temps pour rendre visite à Paulina, ma fille chérie. On se retrouve comme prévu au commissariat à seize heures.

Arturo lui lança un clin d'œil, quand elle monta dans sa voiture. Victor le remarqua et se mit à sourire.

– Qu'est-ce que vous avez à sourire bêtement comme ça, lui lança Arturo en essayant de lui faire les yeux noirs.

– Rien ! Elle est très belle, la journaliste et je suis sûr que vous n'êtes pas insensible à son charme ! Mon capitaine.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela !

– Votre comportement ! En peu de temps, vous êtes devenu un autre homme depuis que cette jolie femme collabore avec nous. Si vous me permettez, j'ai plaisir maintenant à travailler avec vous, mon capitaine. Vous n'êtes pas indifférent à sa beauté, ne me dites surtout pas le contraire ?

– Prends le volant ! Cela t'évitera de te faire un roman, lui suggéra Arturo en lui laissant sa place et lui donnant une tape sur l'épaule.

Manuela eut sa fille au téléphone.

– Ma chérie ! Je suis à Gérone, tu es disponible pour déjeuner avec moi.

– Oh maman chérie ! Bien sûr, tu ne peux pas savoir le plaisir que j'aurai de te voir, il y a si longtemps que nous ne nous sommes pas vues. Je me suis rendue plusieurs fois chez toi et tu n'y étais pas. Certes j'aurais dû te prévenir de mes visites mais tu sais, j'ai peu de temps, je cours sans arrêt. Je te rassure tout va bien ! Je n'ai qu'une heure à te consacrer, on se retrouve au restaurant ¨le Bistrot¨ en dessous de l'université. Tu es d'accord, maman chérie !

– À tout de suite, ma fille !

– OK ! Maman je t'aime !

Sa mère fut très étonnée d'entendre sa fille lui parler ainsi, avec autant d'affection. Elles raccrochèrent heureuses de se retrouver.

Paulina était arrivée la première au restaurant. Elle avait pris soin de commander des tapas pour deux. Quand elle la vit entrer, elle se dirigea vers sa mère pour se jeter dans ses bras. Elle y resta quelques instants, la tête blottie contre son épaule. Elle sentit que sa fille était plus proche qu'elle ne se l'imaginait. Cette étreinte leur fit du bien à l'une comme à l'autre. Elles s'embrassèrent et s'installèrent à table.

– Maman, je suis si contente et si heureuse que tu sois là. Tu me manques beaucoup ! lui avoua Paulina en regardant sa mère affectueusement.

– Eh bien ma fille, moi aussi je t'aime ! Mais qu'est-ce qu'il t'arrive pour avoir cet élan d'amour. Tu as des problèmes ? Tu as besoin de moi ? demanda Manuela un peu inquiète du nouveau comportement de sa fille.

– Non, pas de problème ! Au contraire, je suis très bien avec Felipe. Mes études se déroulent bien, mais c'est avec Papa qu'il y a des problèmes, avoua Paulina.

– Ah, bon ! Tu veux bien m'expliquer, ma chérie ?

– Depuis pas mal de temps, il n'est plus le même, il a changé à cent pour cent. Il ne fait plus attention à moi, il est différent avec Anastasia. Dernièrement, ils se sont disputés devant moi. Cela a commencé quand elle lui a reproché d'avoir une relation avec sa secrétaire et que s'il continuait à tremper dans des affaires louches, elle le quitterait et le jetterait à la rue. Quand elle lui a dit qu'elle mettrait tout en œuvre avec ses avocats pour l'anéantir, il s'est emporté, le ton est monté. Anastasia lui a ouvert la porte et a exigé qu'il parte. Il n'a pas voulu lui obéir et face à l'insistance d'Anastasia, il l'a violemment giflée. Quand j'ai vu cela, je me suis interposée pour la défendre. Alors, il est devenu fou furieux. Il m'a saisi par le bras et m'a carrément envoyée valdinguer de l'autre côté de la pièce.

– Il t'a frappée ? lui demanda Manuela horrifiée de penser que sa fille pourrait subir des maltraitances de la part de son père.

– Non, mais quand j'ai vu qu'il allait le faire, j'ai eu peur. J'ai eu juste le temps de prendre mon blouson sur la chaise à côté de la porte d'entrée et avant qu'il me rattrape je suis sortie en pleurant. Là, il était tellement en colère qu'il a crié « Casse-toi avec ton Felipe, tu n'es qu'une conne et une pleureuse comme ta mère », Paulina termina son récit en larmes ce qui attira le regard des autres

clients du restaurant.

Manuela lui tendit les mains. Elle prit la serviette de table et essuya les larmes de sa fille.

– Paulina, je suis là ! Je t'aime ! Maintenant, tu connais le vrai visage de ton père. Sache que ton père est impliqué dans de sales affaires. Il y a une forte probabilité pour qu'elles sortent au grand jour et qu'il risque d'être traduit en justice. Il faut que tu t'y attendes, ma chérie, lui expliqua sa mère.

– Je ne suis pas surprise ! Il devra payer pour ses fautes un jour. Mais au moins, toi maman maintenant, tu es là !

– Bien sûr, ma chérie ! Je le serai toujours. Je dois te dire qu'en général, les filles sont plus proches de leur père jusqu'à l'adolescence. Ensuite, lorsqu'elles deviennent adultes, elles n'idéalisent plus leur père car elles connaissent l'amour d'un autre homme et elles se rapprochent de leur mère car l'amour maternel est éternel. C'est nous les mères qui vous portons pendant neuf mois, qui vous mettons au monde souvent dans la douleur. Un jour ma chérie, tu comprendras mieux ce que je viens de te dire. Bon sang ne saurait mentir, moi, ta mère, je serai toujours là pour toi.

Manuela était sur la route de Roses quand elle entendit la sonnerie de son téléphone portable dans son sac. Sa Seat Ibiza n'avait pas l'option Bluetooth, permettant de prendre une communication avec les haut-parleurs de la voiture.

Mince, se dit-elle, et si c'était Raquel !

Elle s'arrêta à la prochaine station-service sur l'autoroute et elle rappela le dernier numéro de téléphone sur la liste d'appels.

– Oh, ma belle ! Tu pourrais répondre quand on t'appelle. Tu te trouvais sans doute en bonne compagnie, coquine ! plaisanta Raquel.

– Non, j'étais à Gérone pour rendre visite à ma fille ! Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse car elle m'a dit à plusieurs reprises, qu'elle m'aimait et qu'il fallait qu'on se voie plus souvent. C'est un jour magnifique !

– Bon, je suis heureuse pour vous ! Tu viens de me parler de ta fille et moi je vais te parler de ton ex-mari et ce que j'ai appris sur lui. Je suis donc allé trouver Lluis au garage.

Elle lui expliqua que lorsqu'elle lui a demandé si fin janvier deux mille seize, il se souvenait d'avoir réparé une aile de 4x4 gris, il l'a regardée stupéfait car il se souvenait très bien de qui, il s'agissait. Il lui sourit d'un air entendu. Il prit le temps de lui expliquer qu'un responsable d'agence immobilière était venu un lundi à l'ouverture du garage pour lui demander de changer l'aile avant droite de son véhicule. Que ce monsieur, souhaitait lui régler la réparation en cash.

– Il t'a dit qui c'était ? demanda Manuela.

– Oui ! Le responsable de l'agence immobilière IMMO+, Monsieur Alejandro Saverdera.

– Magnifique !

– Attends, je n'ai pas fini ! Il a conservé l'aile emboutie au fond de la cour du garage.

– Oh ! Que du bonheur ! Mais comment se fait-il qu'il t'ait avoué tout cela, sachant qu'il a fait cette réparation sans la déclarer.

– Parce que ton ex-mari est un coureur de jupons comme le mien. Ils avaient une histoire en commun. Alejandro a fréquenté une femme que convoitait Lluis avant lui. Après s'en être servi, il lui a laissé la place. Je te le dis Manuela, ces hommes, ils ont un sexe au milieu du front qui les empêche de réfléchir.

– En tout cas, cela nous rend bien service. On se voit demain matin pour notre jogging habituel ? Et merci pour tout !

– Pas de problème, bonne journée ma belle !

Quatre heures précises, Esteban, Arturo, Manuela et Victor étaient autour de la table de réunion au commissariat. Esteban prit la parole.

– Nous devons faire le point ensemble et se mettre bien d'accord sur ce que l'on va annoncer au Major Baldia car nous avons une téléconférence avec lui à dix-sept heures. Il est en train de discuter avec son homologue des douanes, de la Guardia-civil et avec le directeur de la lutte contre les stupéfiants avant de coordonner l'action avec la police et les douanes française. Demain, ce sera une journée, ou plutôt une nuit très importante qui clôturera notre enquête. Sachez que nous en sommes les instigateurs. Alors, il ne faut pas se planter. Nous n'avons pas droit à l'erreur.

20

Mardi 7 mai 2019

Malgré le conseil donné la veille par le Major Baldia, ils ne purent pas dormir d'un sommeil réparateur. Ils pensaient à ce qui les attendait pour le déroulement de l'enquête qui les amènerait à arrêter le meurtrier.

La réunion prévue à seize heures, s'était terminée tard dans la soirée. Ils se séparèrent après avoir préparé celle du lendemain puisque l'horloge du bureau annonçait une heure dix minutes.

À six heures du matin, Manuela était réveillée depuis un bon moment. Elle s'était habituée, à la présence d'un homme dans son lit mais cette nuit-là, Arturo préféra rester chez lui pour être en forme le lendemain. Elle avait très mal dormi, le meurtrier allait être démasqué mais chaque fois qu'elle se réveillait, elle cherchait son amant pour se blottir contre lui. Elle constata qu'il lui manquait terriblement. Une fois levée, elle ne but qu'une tasse de café noir bien serré. D'habitude, elle aimait déguster ses tartines avec du beurre et de la confiture mais ce matin, son estomac n'avait rien accepté. Assise sur son canapé, elle regardait le jour se lever. Elle se mit à craindre que l'opération prévue et organisée soit un réel fiasco, qu'il en résulte des conséquences dramatiques, autant pour les belligérants que pour les intervenants, sa pensée alla vers son amour.

Elle préféra quitter cette sombre hypothèse et se dirigea vers la salle de bains. Elle choisit de s'habiller sobrement, étant donné la journée particulière qui s'annonçait. Pour être plus à l'aise, elle enfila un jean de marque avec un polo griffé. Elle adopta un maquillage léger et le termina par quelques gouttes de parfum qu'elle déposa sur son foulard de la couleur de ses mocassins. Avant de quitter son appartement, elle appela Arturo.

– Bonjour, mon amour ! Je ne te réveille pas, j'espère ?

– Pas du tout, ma chérie ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Quelle connerie !

– Quoi donc !

– De vouloir passer la nuit chacun de son côté ! Je n'ai fait que penser à toi ! Vers minuit, j'avais envie de venir chez toi, de me glisser dans tes draps et me blottir contre toi ma chérie. Mais je ne voulais pas te déranger.

– Qu'est-ce que tu es bête ! Tu aurais dû le faire car moi aussi je n'ai pas pu trouver le sommeil, la réunion de ce matin m'a inquiétée. Chaque fois que je me réveillais, je te cherchais pour me serrer contre toi. Apparemment, nous savons toi et moi, qu'il ne sera plus question que l'on passe une nuit l'un sans l'autre. C'est promis !

– Oh oui ! Sauf la nuit prochaine, où nous serons séparés à cause de cette fameuse opération. Bon, je pars au commissariat, on se retrouve là-bas, ma chérie !

Manuela l'embrassa à distance et quitta l'appartement en pensant au bel avenir qui l'attendait avec Arturo. Passant devant Port Juan, elle se rappela qu'elle avait promis aux filles d'aller courir avec elles. Leur rendez-vous devait

avoir lieu ici même dans une heure. Elle décida de téléphoner à Raquel pour prévenir de ne pas l'attendre. Elle tomba sur la messagerie, sans laisser de message, elle raccrocha.

Arrivée sur le parking, elle remarqua qu'Arturo, Esteban et Victor étaient là. Leurs voitures étaient garées sur le parking privé du commissariat.

Avant de sortir de son véhicule, elle tenta une nouvelle fois d'appeler Raquel.

– Oh, ma belle ! Tout à l'heure, je ne t'ai pas répondu parce qu'avec mon copain on était presque sur le point d'atteindre le Nirvana quand mon portable a sonné. La sonnerie a failli me couper l'orgasme. Eh ! Il n'y a pas que toi qui as droit au bonheur ! Raquel, était déjà en pleine forme.

– Pardon, excuse-moi ! Je te téléphone pour te prévenir de ne pas m'attendre pour le jogging. Je dois rendre un article à mon journal et je suis loin de l'avoir terminé ! Je t'embrasse Raquel, tu peux continuer ou repartir pour ton voyage au Nirvana.

– Mais bien sûr ! Car je vois que la bête qui est à côté de moi reprend des forces. Allez au travail ! Elle raccrocha.

Manuela en sortant de sa voiture se demanda pour laquelle des deux, elle avait dit « Allez au travail ! ». Cette remarque la fit sourire.

En attendant l'arrivée du Major et de ses invités, tous les quatre préparaient la salle de réunion. Un vidéoprojecteur avait été installé, puis relié à l'ordinateur de Victor qui avait rédigé son rapport avec les différentes dépositions, des photos ainsi que des plans.

Neuf heures précises, le Major entra dans la pièce suivi du commandant, Sergio Baquera, de la Guardia-Civil et d'Ernesto Salinas directeur des douanes pour la Catalogne. Ils étaient venus ensemble de Barcelone. Après les présentations, le café et les viennoiseries, Esteban commença la réunion comme l'avait ordonné le Major. Il demanda à Victor de projeter le premier feuillet de son rapport.

– Tout a commencé quand le corps de Josep Bajol a été ramené sur la plage par des dauphins dans un emballage plastique, le vendredi 26 avril dernier à dix heures et demie du matin. Nous savons qu'il est décédé à une heure du matin d'une overdose d'héroïne mais avant, on lui a cousu les yeux et la bouche et il a subi une émasculation.

Pendant qu'Esteban relatait cette découverte macabre chacun pouvait voir sur le grand écran, les photographies ainsi que le rapport du médecin légiste et l'identité complète de Josep Bajol.

– Ces mutilations sont infligées normalement par la mafia tchétchène, mais là ils n'ont pas cousu les oreilles. Est-ce vraiment un tchétchène qui a accompli ces supplices, nous pouvons en douter ! Nous pouvons émettre l'hypothèse que son émasculation a été faite, parce qu'il était tombé amoureux depuis quelques mois d'une prostituée roumaine au nom de Sophia Paladescu et entre autres, il aurait donné une correction à son souteneur sur son lieu de travail. Nous avons appris, qu'il devait apporter une certaine somme d'argent au proxénète avant le trente avril. Cette somme d'argent devait servir à racheter la liberté de Sophia. On sait qu'il est parti de chez lui le jeudi vers vingt et une heures. Les relais

téléphoniques ont permis de savoir qu'il s'est rendu à Santa Margarida jusqu'à environ vingt-trois heures puis à Empuriabrava où là vers minuit, la puce de son portable a été désactivée. Sa voiture a été retrouvée calcinée au bout du chemin de la pépinière d'Empuriabrava. Il a été assommé, puis drogué à l'héroïne cause de sa mort, mutilé et ensuite jeté à la mer dans un emballage en membrane étanche fermée par des adhésifs sur chaque côté. Ce colis était relié par une fine ficelle à un poids pour qu'il coule. Celle-ci a cédé par la pression de cette masse pleine d'air, le faisant remonter à la surface. Cette procédure était sans doute faite pour que le corps soit découvert rapidement. Mais Pourquoi, me direz-vous ? Sans doute, le meurtrier, n'a pas pensé que la ficelle céderait aussi vite. Pendant ce temps, sa maison a été fouillée de fond en comble. Esteban passa la parole à Arturo.

– Autre meurtre ! Sophia Paladescu, la prostituée qui s'était mise en ménage avec Josep Bajol a été retrouvée morte et nue dans un bunker du cap de Falconera de Roses le mercredi premier mai. Elle est décédée d'une overdose d'héroïne et on lui a retiré les organes génitaux, puis égorgée. Lors de l'interrogatoire de Sonia Matrescu, une de ses collègues prostituées qui travaille sur le bord de route, elle nous a dévoilé le nom de leur proxénète, Durim Vlorë, de nationalité albanaise, ainsi que son adresse et celle du cabaret où on pouvait le trouver. Nous avons fait une descente à sa villa mais Durim avait fui avec les autres filles et il avait fermé le Cabaret de Rosas servant de maison de passe et de trafic de drogue.

Victor projeta le profil et l'identité de Carlos Darnius. Arturo céda la parole à Manuela.

– Carlos Darnius était marin sur le Belamar à Roses. Il était ami avec Josep Bajol qui lui avait rendu un grand service auparavant. Carlos nous avait raconté l'altercation violente qu'avait eue Josep avec le patron pêcheur du Fortuna, Alfonso Rabos, dont vous pouvez voir la déposition sur l'écran. Carlos Darnius a été percuté et renversé par le véhicule d'Alfonso Rabos le vendredi trois mai. Nous avons vu hier Carlos quelques minutes à sa sortie du coma et il nous a affirmé avoir vu Alfonso Rabos le percuter puis reculer et l'écraser parce qu'il avait surpris la conversation entre Alfonso et Paulo, son second, disant qu'ils allaient sortir mardi sept mai en mer pour récupérer les colis, certainement de la drogue. Actuellement, Carlos Darnius se trouve entre la vie et la mort.

– Autre élément qui pourrait être porté à cette affaire. Un jeune homme originaire de Toulon, Beppo Molinari, délinquant très connu de la police française, ayant fait quelques années de prison pour escroquerie et trafic de drogue, est arrivé à Roses et a présenté un test ADN attestant, qu'il est bien le fils de Josep Bajol et par conséquent le seul héritier de la propriété et de la maison de son père. Il raconte que sa mère l'aurait eu avec Josep lors d'une longue escale à Toulon. Il y a un mois, sa mère, avant de décéder d'une longue maladie, lui a fait remettre par le notaire une lettre justifiant qu'il était le fils de Josep Bajol. Ce que nous trouvons bizarre, c'est qu'il a fait acte de présence à Roses seulement après la mort de Josep. Les autorités françaises soupçonnent Beppo Molinari d'être impliqué dans un trafic de drogue entre l'Espagne et la France depuis pas

mal de temps. Les autorités attendent justement un passage de drogue dans les prochains jours, commenta Esteban.

– Mais ce que ne sait pas Beppo Molinari, c'est qu'il n'est pas le seul héritier, intervint Manuela. Josep Bajol avait un frère, Lorenzo Bajol. Celui-ci, un marginal et petit délinquant, était nettement plus jeune que lui. Il était altermondialiste et fan de rave party qu'il faisait avec sa copine Annabella Albons. Ils ont eu une petite fille ensemble se prénommant Esperanza. En deux mille quinze, Lorenzo et Annabella ont été retrouvés mort d'une overdose d'héroïne, dans une maison qu'ils squattaient à Mas Fumats. Cela a été traduit en suicide accidentel, mais ce qui est troublant c'est que la police a reçu un appel anonyme comme quoi il y avait deux corps sans vie dans cette maison avec un enfant qui lui était vivant auprès d'eux. Cette maison, appartenant à Marcel Baronnier fut ensuite occupée par des Tchétchènes.

– En janvier deux mille seize, les parents de Josep Bajol ont été victimes d'un accident de la route. Leur voiture a été percutée volontairement par un gros 4x4 et envoyée dans le ravin. Le responsable serait Alejandro Saverdera, responsable de l'agence immobilière IMMO + qui loue la villa d'Empuriabrava à Durim Vlorë. C'est encore lui qui avait fait une proposition de rachat de la propriété des parents Bajol et que leur fils avait reconduit manu-militari en le jetant dehors de chez lui, le jour de l'enterrement de ses parents. Et ce même Alejandro semble être un grand ami de Beppo Molinari, ils ont été aperçus ensemble lors de l'enterrement de Josep Bajol, intervint Arturo

– En ce qui concerne Vicente Agullana, le colistier de la mairesse, il ne semble pas être étranger à cette affaire car il a soudoyé les colistiers de Josep Bajol qui se sont désistés pendant sa campagne électorale. Il a fait pression afin que le prêt de Josep Bajol ne soit pas accordé à temps pour le financement de sa campagne. Josep Bajol avait connaissance des méthodes et des corruptions de Vicente Agullana. Ce qui est bizarre, c'est qu'il soit parti en vacances à Cuba le lendemain de la découverte du corps de Josep Bajol. La Mairesse, comprenant le manque d'intégrité de son équipier, compte à son retour l'écarter de sa liste. Nous irons l'intercepter à sa descente d'avion, prévue dans deux jours.

– Autre point important, Vicente Agullana et Marcel Baronnier sont très amis, reprit Esteban. Beaucoup de pistes trouvent une connexion avec Marcel Baronnier. Celui-ci pourrait être impliqué directement ou indirectement dans ces meurtres. Nous savons qu'il a fait fortune dans le trafic d'armes, il a aussi une société d'import-export à Monaco. Sa luxueuse résidence est gardée par des Tchétchènes. Il a plusieurs villas, entre autres celle où on a trouvé les corps de Lorenzo Bajol et Annabella Albons ainsi qu'une autre à l'Almadrava avec accès direct à une crique équipée d'un grand appontement. Le ¨Speddy¨, un bateau ultra rapide, et le ¨Pilar¨ son yacht, sont amarrés sur le canal devant sa magnifique demeure de Santa Margarida, et il a eu dernièrement une altercation avec Durim Vlorë, expliqua Esteban en demandant à Victor de passer sur l'écran l'identité du Baron et les photos de ses biens.

Arturo tiqua quand il vit le nom du yacht ¨Pilar¨, le prénom de son ex-femme. Tous les participants écoutaient avec attention les explications tout en fixant

l'écran, ils virent en bas de celui-ci sur le bord droit un petit encart mentionnant que Victor venait de recevoir un mail.

– Excusez-moi ! Je crois que ce mail est très important car c'est une information que j'attendais pour compléter mon rapport. Puis-je l'ouvrir ? demanda Victor.

– Faites ! Voyons de quoi il s'agit ! lui autorisa le Major.

Sur le grand écran s'afficha une page de contrat de location entre IMEX, une société monégasque, propriétaire du Cabaret Show Girl de Santa Margarida et Fiesta Evento une société espagnole organisatrice de spectacles. Sur le prochain feuillet projeté, les statuts de la société IMEX apparurent mentionnant que le principal actionnaire à soixante-dix pour cent est Marcel Baronnier, puis Boris Mikovicht, un russe, détenant dix pour cent, Kamel Baloued, un marocain à dix pour cent et Paoli Simoni, un italien de Naples, pour les dix pour cent restants.

Quand le troisième feuillet, concernant les statuts de la société Fiesta Evento, fut affiché sur le grand écran, Manuela faillit tomber de sa chaise car l'un des noms des actionnaires était celui d'Alejandro Saverdera et l'actionnaire principal était Paco Masarac.

– Je ne comprends pas ! Ce n'est donc pas Durim Vlorë le responsable de Cabaret Show Girl, s'étonna Esteban.

– À la lecture des statuts, non ! Il devait être simplement le directeur, ajouta Victor.

– Soit ! Beau travail Esteban ! Je vous félicite ! Complimenta le Major Baldia.

– Mais c'est à vous qu'en revient l'honneur. Si l'enquête a bien avancé en si peu de temps c'est aussi grâce à vous en exigeant de nous, une collaboration étroite entre Manuela, Arturo et moi-même, et j'y rajouterai Victor, nous avons fait une bonne équipe tous les quatre. Maintenant, il faudrait que l'on arrive à conclure comme il faut, reprit Esteban avec un peu de connivence et beaucoup de diplomatie.

Le Major reçut avec plaisir les compliments de l'inspecteur principal et prit à nouveau la parole pour résumer.

– Donc si j'ai bien compris, tout est lié à l'affaire Bajol, sur fond de trafic de drogue. Le point commun est que Josep Bajol, Sophia Paladescu, Lorenzo Bajol et Annabella Albons sont morts d'une overdose d'héroïne. Que la propriété de Bajol est convoitée par l'agent immobilier Alejandro Saverdera et Beppo Molinari, son fils qui vient de réapparaître. Que toutes ces personnes, Alfonso Rabos, Durim Vlorë, Alejandro Saverdera, Beppo Molinari, Vicente Agullana, Marcel Baronnier et Paco Masarac ont un lien direct ou indirect avec cette affaire. Bon, qu'en pensez-vous ? demanda le Major au commandant de la Guardia civil et au directeur des douanes.

Ernesto Salinas, le directeur des douanes, se leva et passa une clé USB à Victor afin que celui-ci l'introduise dans l'ordinateur. Un dossier apparut sur l'écran portant comme titre « **Caer** » (tomber).

– Madame et messieurs, bravo ! Vos explications ont été très claires et celles-ci nous permettent enfin de faire le lien entre plusieurs personnes impliquées dans ce trafic de drogue. On attendait depuis pas mal de temps, de savoir qui était à la

tête de ce trafic. La tête pensante, maintenant je peux vous l'affirmer, s'est Marcel Baronnier, surnommé Le Baron. Voilà ce que nous savons avec exactitude. Il s'adressa à Victor, afin qu'il veuille bien ouvrir le dossier et passer les feuillets sur le grand écran.

Le Florita, cargo battant pavillon maltais et appartenant à la société Monégasque Imex, fait une fois par mois la navette entre le port marocain de Tanger jusqu'à Naples. Il navigue dans les eaux internationales sans faire d'escale et au lieu de prendre la voie maritime la plus droite, c'est-à-dire par le sud de la Sardaigne, il passe au large d'Ibiza, de Barcelone et de Roses. Le dénommé Kamel Baloued s'occupe du chargement du cargo à Tanger en soudoyant les responsables du port de Tanger et Paoli Simoni réceptionne la marchandise à Naples. Lui aussi a corrompu plusieurs personnes sur le port de Naples.

– Mais on ne savait pas où et comment ils arrivaient à faire passer la drogue à Ibiza, à Barcelone et à Roses. Maintenant, si on arrive à les prendre en flagrant délit, on fera tomber ce réseau et le Baron sera arrêté et jugé. Jusqu'à présent, on n'avait rien contre lui. Les autorités françaises nous ont dit que Beppo Molinari allait profiter du huit mai, jour férié en France, pour faire un passage de drogue pendant la nuit. Je vais vous expliquer comment nous allons opérer. Pour cela, j'ai besoin de la collaboration de vous tous et de la plus grande discrétion, reprit le directeur des douanes.

Victor passa les différents points de la stratégie sur le grand écran. Puis le directeur des douanes définit à chacun les instructions et la tâche qui lui incombait.

Le plan était mis en place, il n'y avait plus qu'à attendre. Il conseilla à tous d'aller se reposer et de revenir en fin de journée pour se préparer. La nuit risquait d'être longue et dangereuse.

– Surtout, n'en parlez à personne, n'intervenez pas auprès des suspects, il faut que la journée se passe sans que la moindre faille vienne anéantir notre plan d'action, conclut-il.

Manuela rentra à l'appartement, elle profita du temps libre pour faire le ménage. C'était nécessaire, la poussière s'était accumulée en peu de temps. Elle fut satisfaite, de son travail, l'appartement était impeccable. Quatorze heures, elle venait de terminer quand la sonnette de la porte d'entrée, la fit sursauter.

Elle était légèrement vêtue. Si c'était Rosa, la concierge ! Je ne peux pas lui ouvrir habillée de la sorte, se dit-elle ! En allant guetter par l'œil-de-bœuf, elle vit Arturo.

– Tu as la clé ! Pourquoi, tu n'as pas ouvert, dit-elle en l'accueillant et en lui donnant un baiser.

– Parce que j'ai les bras chargés avec ces deux pizzas, ma chérie. Toi aussi, tu en as profité pour faire le ménage, j'ai fait de même chez moi, dit Arturo en constatant que tout brillait et sentait bon le propre.

Arturo posa sur la table de la terrasse les pizzas et mit les couverts pendant que Manuela prenait sa douche. Il était bien avec elle et il se sentait heureux mais quelque chose le tracassait. Quand elle revint près de lui, elle vit qu'il arborait un drôle d'air qu'il essayait de cacher par son sourire.

– Qu'est-ce qui se passe ! Je te connais assez pour savoir que tu es tourmenté, elle se colla contre lui.

Il l'embrassa et la regarda droit dans les yeux.

– Ma chérie ! Je ne veux pas que tu participes à l'opération de cette nuit. C'est trop dangereux ! Les trafiquants de drogue sont prêts à ouvrir le feu s'ils se sentent en danger. Je n'ai pas envie de te perdre. Il y a trop de morts dans cette affaire. Josep, Sophia, Lorenzo, Annabella et Carlos. Non ! Tu dois rester là, supplia Arturo.

– Quoi ! Carlos est mort ! Elle se blottit encore plus fort dans ses bras.

– Oui ! Je viens de l'apprendre à l'instant. Il n'a pas survécu à ses blessures. C'est pour cela, que je te demande de renoncer à l'opération. Je te ferais remplacer par un policier. S'il te plaît, fais-le pour moi, je t'aime !

Manuela ne répondit pas. Ils mangèrent en silence en regardant les bateaux des plaisanciers qui partaient en balade pour l'eau bleu turquoise des criques de Roses.

Les assiettes débarrassées et le café bu, ils allèrent se réconforter dans la chambre. Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, avec la peur que ce soit leur dernière étreinte.

Vingt heures, un briefing allait commencer en salle de réunion. Tous les participants étaient là, sauf Manuela. Arturo était content car il pensait avoir trouvé les mots justes pour la convaincre de ne pas venir.

– Bien, j'espère que vous êtes tous en forme pour l'opération « Caer », dit en préambule Esteban qui se trouvait être le coordinateur et le responsable de l'opération désigné par le Major des Mossos, le commandant de la Guardia-Civil et le directeur des douanes.

Il venait à peine de terminer sa phrase que la porte s'ouvrit et Manuela entra en s'excusant pour son retard. Arturo fut déçu et surpris à la fois. Il n'avait pas trouvé les mots pour la dissuader. Il avait vraiment peur pour elle. Il lui fit un geste négatif de la tête, confirmant son incompréhension.

Tout était en place ! Chacun se trouvait à son poste.

À l'Almadrava, Manuela était en planque dans sa voiture garée trois rues au-dessus de la villa appartenant au Baron. À la hauteur où elle se trouvait, dominant les villas en contrebas, avec une paire de jumelles très puissante elle pouvait voir par-dessus le portail fermé, l'intérieur de la cour de la villa ainsi que le ponton. Elle téléphona à Esteban.

– « Caer six », il est vingt-trois heures, un grand break Audi vient d'arriver à la villa. Le portail s'ouvre automatiquement. Elle rentre en marche arrière. Le conducteur descend de la voiture, la porte du garage se lève et des spots éclairent l'intérieur et la cour. Je distingue le conducteur de l'Audi qui vient de descendre de la voiture, c'est Beppo Molinari, il vient serrer la main du gars sortant du garage. Je le reconnais c'est le tchétchène Terek Dalbiev, le garde du corps du Baron. Ils pénètrent tous les deux dans la villa, la porte du garage vient de se refermer derrière eux. Terminé ! Manuela appuya sa tête sur le dossier de son siège après avoir donné l'immatriculation de la voiture qu'elle avait relevée.

Elle s'attendait à passer une bonne partie de la nuit dans sa voiture.

Heureusement que la rue où elle se trouvait n'était pas fréquentée. Elle avait un beau point de vue. De là, elle dominait la baie et pouvait admirer les lumières qui scintillaient d'Empuriabrava jusqu'à l'Escala.

Victor en planque au château de la Trinité pouvait aisément distinguer ce qu'il se passait au port de pêche sans être vu. Il téléphona à Esteban.

– « Caer cinq ». Il est vingt-trois heures quarante. Alfonso et Paulo sont arrivés au Fortuna. Personne d'autre sur le quai. Ils s'apprêtent à quitter le port.

Cinq minutes plus tard, Manuela téléphona. – « Caer six ».Il est vingt-trois heures quarante-cinq. Un 4x4 de couleur sombre vient d'arriver. Après avoir donné l'immatriculation de la voiture, elle reprit. Il est garé à l'intérieur de la propriété juste devant le garage. C'est éclairé maintenant, Beppo vient avec Terek accueillir le conducteur, c'est…

Elle ne put terminer sa phrase.

– « Caer un à caer six ». Que se passe-t-il ? s'inquiéta Esteban.

– « Caer six ». Le conducteur, c'est Alejandro ! Alejandro Saverdera ! Il sera certainement le conducteur de la voiture ouvreuse pour le go-fast.

Le Fortuna sortit du port.

– Paulo, on est dans les temps ! La mer est belle. Cette petite brume permettra de ne pas être vu. Aucun autre bateau en mer, tout va pour le mieux ! C'est bon, on va se faire un maximum avec cette livraison, promit Alfonso à son second, content que toutes les conditions soient réunies pour ce transfert.

Il était loin de se douter que son seulement il était suivi à terre par satellite mais aussi en mer par deux bateaux, l'un des douanes espagnoles, le ¨Fulmar¨, et le ¨Deniau¨ des douanes françaises se tenant bien au large tous feux éteints en suivant le cargo « Florita » par radar, par satellite et le gardant en visuel grâce à un énorme télescope à vision nocturne.

Le ¨Rio Tordera¨, bateau de la Guardia Civil Maritime avec un puissant moteur de deux mille chevaux, était planqué dans une crique. Il attendait tranquillement le retour du Fortuna.

– « Caer deux ». Il est une heure quinze. Le Florita vient de réduire sa vitesse en préparant l'accostage avec le Fortuna. Ils se trouvent à treize milles nautiques des côtes. Le Florita est dans la zone contiguë, on pourra l'arraisonner quand le transfert de la cargaison sera effectué.

– « Caer un à caer deux ». Avertissez-nous quand le déchargement sera terminé et que le Fortuna prendra le cap pour le port de Roses.

Dans les eaux territoriales, jusqu'à douze milles nautiques des côtes, l'État riverain jouit des droits souverains égaux à ceux qu'il dispose sur son territoire terrestre.

La zone contiguë allant de douze à vingt-quatre milles nautiques, l'État côtier n'exerce pas sa pleine souveraineté mais a le pouvoir d'y appliquer des droits : droits de douane et de police, droits de poursuite et d'arrestation dans le cadre de la lutte contre les stupéfiants.

Le Fortuna s'approcha lentement du cargo, il se positionna sur son bâbord, afin d'être protégé des vagues et du vent car une brise marine venait par tribord avec une mer de force trois, peu agitée. Par contre, une brume plus dense arrivait

par le large. Les deux bateaux continuaient à naviguer à deux nœuds, les marins du Florita lancèrent les amarres afin de se mettre à couple. Pendant une demi-heure, des ballots d'emballage étanche en plastique noir furent transbordés et lancés du pont du Florita sur celui du Fortuna. Paulo et Alfonso se hâtaient de les envoyer en tas dans la cale. Une fois le transfert terminé, les amarres furent larguées et le Fortuna repartit vers son port d'attache.

– « Caer deux ». Il est une heure quarante-cinq. Le Fortuna a mis le cap sur Roses. Le Florita a changé de cap et manœuvre barre à l'Est. Nous ne sommes plus en visuel suite à la brume. Demandons autorisation de l'arraisonner.

– « Caer un à caer deux et trois ». Autorisation d'arraisonner quand le Florita aura atteint les vingt milles nautiques.

Le ¨Fulmar¨ des douanes espagnoles fonça sur le Florita. Le capitaine du Florita, en le voyant sortir de la brume à moins de cent mètres, voulut immédiatement avertir Alfonso mais aucune communication ne passait. Le ¨Fulmar¨ avait mis en fonctionnement le brouilleur d'ondes de dernière génération. Le Florita se trouvait isolé du reste du monde. Le ¨Fulmar¨ aborda le Florita alors que le ¨Deniau¨ des douanes françaises l'accompagnait sur l'autre bord. Le capitaine du Florita et ses marins ne firent aucune résistance devant les douaniers armés qui les braquaient. Une fois à bord, ils trouvèrent dans la cale, parmi la cargaison légale, les ballots de drogue destinés à Paolo Simoni à Naples.

Pendant ce temps, Alfonso fonçait vers la baie de Roses. Une fois de plus, tout s'était déroulé comme il l'avait prévu. En entrant dans la baie, la brise était tombée et la mer, peu agitée était devenue belle et lisse comme un miroir. La brume était basse, ce qui arrangeait les choses pour Alfonso et son second. Ils pensaient terminer leur transfert sans être vus. Le temps idéal pour arriver discrètement au ponton de la villa de l'Almadrava et effectuer le déchargement des ballots de drogue sans problème.

Sur le ponton, Beppo, Alejandro et Terek les attendaient. Celui-ci récupéra les amarres, lancées par Paulo, le second du Fortuna, et les fixa aux deux bites d'amarrage, tandis que le puissant bateau cigarette du Baron, baptisé ¨Speedy¨, se mettait à couple avec le bateau de pêche. Paulo envoyait les ballots sur tribord à Terek qui les faisait passer à Beppo et Alejandro qui les portaient rapidement dans la villa. Tandis qu'à bâbord, Alfonso lançait des ballots au pilote du ¨Speedy¨, un autre tchétchène.

Malgré la brume, Manuela arrivait à distinguer les intervenants pour le transbordement. Elle téléphona à Esteban.

– « Caer six ». Il est trois heures quarante-cinq. Le déchargement est terminé. Terek est parti avec le ¨Speedy¨, ils sont deux à bord. Il part à vive allure vers le phare d'Empuriabrava.

Esteban avait téléphoné au ¨Rio Tordera¨ bateau de la Guardia-Civil qui suite à la brume avait quitté la crique pour mouiller au milieu de la baie.

– « Caer un à caer quatre ». Le ¨Speedy¨ vient de quitter la crique d'Almadrava pour Empuriabrava. Vous pouvez vous positionner près de l'entrée du port d'Empuriabrava pour l'intercepter, s'il veut faire demi-tour quand il se trouvera coincé dans la passe par la vedette de la Guardia-Civil, lui barrant l'accès à la

marina.

Puis il appela « Caer sept », la vedette, se trouvant en attente dans la passe d'Empuriabrava, pour leur dire de se tenir prêts car le ¨Speedy¨ arrivait sur eux.

Les amarres du Fortuna furent larguées et il prit la direction du port de Roses.

– Oh Paulo, sert moi une bière ! Dans un quart d'heure, on sera au port et une fois de plus sans encombre. Demain en fin d'après-midi, j'irai chercher la monnaie. Pense à faire le plein avant sept heures. Les autres marins, ne doivent pas se douter que nous sommes sortis cette nuit. Alfonso, se gonfla d'orgueil, très satisfait de sa virée en mer.

Beppo, aidé d'Alejandro avait rempli le coffre du break Audi de ballots de drogue, il y en avait même sur les sièges arrière.

– « Caer six », il est quatre heures. Le 4x4 conduit par Alejandro quitte la villa, sa voiture est vide. Manuela attendit quelques instants et reprit. L'Audi, chargée de ballots, conduite par Beppo vient de partir. Elle doit se trouver derrière le 4x4 à plus de trois cents mètres.

Alors qu'Alfonso, une fois l'entrée du port franchit, s'apprêtait à s'amarrer, il vit les deux voitures distantes de trois cents mètres passer sur la seule route reliant l'Almadrava à Roses. Il sourit en pensant que tout se déroulait à merveille, personne dans les rues à cette heure-ci, tout le monde dormait mais quand ses yeux fixèrent le bout de l'avenue, il aperçut à hauteur de la station-service, des lumières qui scintillaient.

Elles étaient bleues, blanches et rouges.

21

Mercredi 8 mai 2019

Le ¨Speedy¨ arriva à plus de quarante nœuds devant le phare d'Empuriabrava et diminua intensément les gaz pour rentrer à trois nœuds dans la passe formant un grand S avec la digue de protection.

– Ouf ! C'est bon, on est presque arrivé ! J'ai hâte de fourguer cette livraison à Durim, puis de repartir le plus vite possible à Santa Margarida, s'inquiéta Khizir Klinkovov, le pilote du ¨Speedy¨.

– Qu'est-ce que tu as tout à coup, on dirait que tu as la trouille ? lui demanda Terek.

– Un mauvais pressentiment ! Ce silence ne me plaît pas ! répondit Khizir.

Il eut juste le temps de terminer sa phrase qu'il aperçut, à moins de cent mètres, la vedette de la Guardia-Civil en travers de la passe bloquant l'accès à la marina. Les projecteurs de la vedette s'allumèrent pour les éblouir et les contraindre à stopper leur embarcation.

– C'est la police ! Khizir, fais demi-tour, on se casse ! On est plus rapide qu'eux, ils ne nous rattraperont pas, ordonna Terek en armant une Kalachnikov AK47.

Khizir vira de bord si rapidement que la proue du bateau heurta le bord de la digue mais cela ne l'empêcha pas de continuer. À peine sorti du S de la passe, il n'eut pas le temps d'accélérer qu'il se trouva face au ¨Rio Tordera¨, grand bateau de la Guardia-Civil, leur barrant le passage.

Terek n'hésita pas à ouvrir le feu, il vida son chargeur en direction des marins se trouvant sur le pont mais sur le pont supérieur le policier derrière sa protection métallique anti-balle envoya aussitôt une décharge de mitrailleuse.

Terek et Khizir furent touchés et abattus immédiatement, alors que le ¨Speedy venait percuter la coque du ¨Rio Tordera¨.

Alfonso aperçut en même temps les feux des voitures de la Guardia-Civil scintillant à la station- service avant le rond-point du port de pêche. Elles se mettaient en place en travers de la route de Canyelles alors que le 4x4 d'Alejandro arrivait vers eux. C'est là, que les autorités policières avaient choisi de faire le barrage afin d'éviter des dommages collatéraux lors du passage des deux véhicules des passeurs de drogue en traversant le centre-ville.

C'était la seule route que pouvait emprunter le 4x4 d'Alejandro et l'Audi de Beppo.

Alejandro étant en communication téléphonique en continu avec Beppo dès qu'il aperçut au bout de la ligne droite les voitures des policiers il avertit son ami.

– Il y a un barrage de police ! Fais demi-tour et retourne à la villa. Ce doit être un contrôle d'alcoolémie pour les jeunes à la sortie de la boîte l'Ancora. Je roule tranquillement vers eux, pas de problème, je n'ai pas bu. Va te planquer à la villa. Coupe le téléphone dit Alejandro arrivant doucement vers les policiers.

Une herse avait été placée en travers de la route. Alejandro s'arrêta, deux

policiers le fixaient, les mitraillettes pointées vers lui. Un agent, pistolet à la main, vint à sa portière.

– Veuillez descendre du véhicule ! lui imposa celui-ci.

– Pas de problème, je n'ai rien bu !

À peine sorti de la voiture, il fut mis à terre et menotté.

Trois cents mètres plus loin, Beppo avait éteint les phares de sa voiture et faisait doucement demi-tour pour revenir se planquer à la villa d'Almadrava quand il vit à hauteur du port, deux voitures des Mossos, gyrophares en marche, fonçant le long du quai vers le bateau d'Alfonso.

Beppo comprit que le barrage au rond-point de la station-service était mis en place pour les intercepter et qu'Alfonso allait être arrêté.

Ils avaient été balancés ! pensa-t-il.

Il vira et accéléra. La puissante Audi partit sur les chapeaux de roue à vive allure tous feux éteints. Le faible éclairage public suffisait à Beppo pour distinguer la route.

Arturo conduisant le premier véhicule des Mossos fonçait sur le quai en évitant les chariots et les filets de pêche. Il s'arrêta à quelques dizaines de centimètres du bord en percutant un casier vide pour crustacés qui termina son envol sur le pont du Fortuna.

Alfonso lui fit face quand il descendit de la voiture.

– Eh ! Ça ne va pas la tête ! Il faut arrêter de regarder les séries américaines. Destruction de matériel, ça peut aller loin ! dit d'un ton sec le patron pêcheur au capitaine des Mossos.

Calmement, Arturo entouré de plusieurs policiers braquant leurs armes sur Alfonso, lui répondit en s'approchant de lui.

– Toujours aussi grande gueule ! Soit ! Vous l'ouvrirez un peu moins lorsque vous serez derrière les barreaux. En attendant, passez sur le quai que je vous lise vos droits car monsieur Alfonso Rabos, vous êtes en état d'arrestation.

– Je n'ai rien fait ! J'arrive de la pêche. Nous avons relevé nos casiers à crustacés cette nuit, vous pouvez vérifier !

– Vos casiers ! Mais à part celui que j'ai envoyé sur le pont du bateau, il n'y en a pas d'autres. Non ! Cette nuit vous avez fait un transfert de drogue en transportant des ballots du bateau Florita à la villa du Baron à l'Almadrava. Alfonso Rabos et Paulo Biure, vous êtes en état d'arrestation, leur confirma Arturo.

Paulo se laissa tranquillement menotter, sans opposer la moindre résistance. Alfonso refusa en retournant sur le pont du bateau.

– Faux ! Ce que vous dites est faux ! Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez ! Fouillez mon bateau et vous ne trouverez rien, pas un gramme de drogue. Alors, vous allez repartir comme vous êtes venus. C'est n'importe quoi !

– Non, Alfonso ! On vous emmène, parce que vous avez assassiné Carlos Darnius et là, nous avons recueilli sa déposition. Il vous a vu quand il a essayé de se relever et quand vous avez reculé sans scrupule pour lui passer sur le corps. Nous avons prélevé sur votre véhicule des traces de sang de Carlos. Allez, arrêtez de faire le malin et descendez sur le quai ! Ne m'obligez pas à venir vous

chercher car je risque de perdre patience !

Manuela avait quitté sa planque qui se trouvait à proximité de la villa. Confiante, en se disant que maintenant les deux trafiquants de drogue devaient être arrêtés, elle fit démarrer sa voiture et prit tranquillement le chemin de retour vers Roses.

Après une nuit passée à observer à la jumelle la villa sans sortir de son véhicule, plus la montée adrénaline lors du transfert des ballots de drogue vers la maison et sur le « Speedy » avec la peur d'être repérée, et enfin le soulagement au départ des deux voitures des trafiquants, Manuela était complètement épuisée.

La tension était retombée, elle conduisait mais elle sentait que l'endormissement la prenait. À cette heure-ci, il n'y avait aucune circulation sur la petite route sinueuse, longeant le front de mer, de Canyelles à Roses. Par précaution, elle préféra rouler prudemment au milieu de la voie.

En passant près de la bifurcation menant au Château de La Trinité, elle allait aborder le virage quand arriva en face d'elle et à vive allure, une voiture tous phares éteints.

Elle n'eut pas le temps de se serrer sur la droite et la collision fut inévitable. La grosse voiture la percuta sur son aile gauche et l'Ibiza de Manuela alla s'encastrer sur le seul pylône qui se trouvait là. Sous le choc, le lampadaire céda et tomba sur la route, dont les câbles cisaillés faisaient des arcs électriques en serpentant sur le toit de la voiture.

Avec la vitesse et la puissance du choc, Beppo ne put redresser son Audi, qui se dirigea vers le bas-côté et glissa sur la terre humide. Effectuant un tonneau, le véhicule chuta en contrebas sur les gros rochers bordant la crique dans un vacarme qui fut entendu de loin.

Victor, arrivant de sa planque au parking du Château de La Trinité, avait vu l'accrochage. Il se précipita vers la voiture de Manuela. Les câbles électriques tombés sur le toit du véhicule faisaient des étincelles en fouettant le capot. Il vit Manuela, évanouie, la tête posée sur le volant. Il s'aperçut que le réservoir à essence était percé. L'essence coulait par petites giclées. Victor pensa que s'il ne la sortait pas de là, elle brûlerait dans sa voiture. Il fallait faire vite et éviter l'électrocution en touchant à main nue la carrosserie.

Il eut le réflexe d'enlever sa veste pour se protéger les mains et s'avança vers la portière. Elle était coincée. Il insista en tapant dessus avec les pieds, rien à faire, elle ne cédait pas. Malheureusement avec les coups, les câbles tombèrent au sol et les arcs électriques s'approchaient dangereusement de la flaque d'essence, mais cela avait libéré la voiture d'une éventuelle électrocution.

Victor alla à la portière passager qui s'était entrouverte. Il se glissa à l'intérieur, releva la tête de Manuela et passa par-dessus son corps pour défaire la ceinture de sécurité. Il put enfin la libérer. Il réussit à la sortir de la Seat Ibiza. Il la porta dans ses bras, le plus loin possible. Il avait à peine fait une dizaine de mètres que la voiture explosa, Victor plongea sur le sol en se couchant sur le corps de Manuela pour la protéger.

Arturo entendit la déflagration et vit en direction du virage du Château de La Trinité des flammes s'élevant dans le ciel.

En entendant à la radio interne de son véhicule que c'était la voiture de Manuela qui venait d'exploser suite à la collision avec celle du trafiquant de drogue, il eut un mauvais pressentiment.

Son sang ne fit qu'un tour.

Il sauta sur le pont du bateau et empoigna de ses deux mains la gorge d'Alfonso.

– Si elle est morte, ce sera de ta faute. Je te tuerai de mes propres mains, il lui serra fortement le cou en lui donnant de violents coups de tête.

– Capitaine, arrêtez ! lui sommèrent deux policiers qui essayaient de l'arrêter en le tirant par la veste.

– Je n'en ai rien à foutre ! Manuela est l'amour de ma vie ! Sans elle, je ne suis plus rien ; aucune raison de vivre sans Manuela. Alors ce salaud, il va aussi payer de sa vie. Même si je dois terminer en prison, lui, il ira en enfer et de suite, cria-t-il en pleurant et en continuant à serrer le cou d'Alfonso.

Maintenant, ils s'étaient mis à trois policiers pour lui éviter le pire. Ils menottèrent Alfonso et le firent descendre sur le quai à côté de Paulo qui genoux à terre regardait la scène en tremblant de peur. Quelques instants plus tard, ils le firent grimper dans la deuxième voiture prévue pour l'arrestation.

Arturo se releva et le regarda méchamment, puis il s'adressa à Paulo.

– Si Manuela est morte, à toi aussi, je te ferai la peau de mes propres mains. Alors parle, avoue ce que vous avez fait cette nuit en pleine mer, sinon je t'étrangle devant ton salaud de patron, il lui montra ses mains aussi larges que des pelles et les approcha du visage blême qui le regardait avec angoisse.

Paulo eut si peur, qu'il s'allongea sur le quai et avoua dans les moindres détails les faits de la nuit donna même les noms des différents intervenants, avant même qu'ils lui soient demandés.

Arturo monta dans sa voiture et partit rapidement vers le lieu de l'accident en laissant les autres policiers ramener Alfonso et Paulo au commissariat.

Il se fraya un chemin entre les voitures de la Guardia-Civil et celles des Mossos. Les pompiers n'étaient pas encore arrivés, les flammes entouraient la voiture de Manuela. Pensant qu'elle était à l'intérieur, il allait y courir pour intervenir au péril de sa vie quand il entendit Victor l'appeler.

Il se retourna et l'aperçut. Il était assis sur la route, son visage en sang et dans ses bras il tenait Manuela, inerte.

Arturo se jeta à genoux devant eux et il regarda Manuela avant de lui caresser le bras doucement.

Était-elle morte, là ? À cause de lui ?

Il n'avait pas su la dissuader de participer à cette opération. Il savait que c'était dangereux mais il aurait dû insister pour qu'elle reste à l'appartement. Il aurait dû imposer à Esteban qu'une personne étrangère à la police ne pouvait pas faire partie de cette expédition. C'était beaucoup trop dangereux.

Il la regarda en pleurant, ne bougeant pas, figé devant le corps de Manuela.

Victor lui posa une main sur l'épaule. Il tourna son regard vers son collègue, avec un petit sourire, il lui fit comprendre de regarder Manuela. Arturo vit qu'elle ouvrait les yeux et le fixait.

– Ne vous en faites pas capitaine ! Elle n'a rien ! Simplement un peu étourdie par le choc et avec tout ce qu'elle a vécu cette nuit, elle s'est assoupie en attendant que vous arriviez le premier auprès d'elle. Mon capitaine, je dois vous dire que j'ai reçu de sa part, une révélation importante.

– Ah bon ! C'est grave ?

– Je pense que oui ! Elle m'a dit qu'elle vous aime !

Arturo la prit dans ses bras, il l'embrassa et tout à coup il cria bien fort pour que tout le monde l'entende.

– Manuela, je t'aime ! Je t'aime fort mon amour ! Je suis le plus heureux des hommes.

À ce moment-là, il entendit des applaudissements. C'était toutes les personnes présentes qui applaudissaient et parmi eux, se trouvaient Esteban, le Major Baldia des Mossos, le commandant Sergio Baquera de la Guardia-Civil et Ernesto Salinas le directeur des douanes.

Esteban s'inquiéta du sang sur le visage de Victor.

– Ce n'est rien ! Simplement lors de l'explosion, j'ai plongé sur la route et j'ai nettoyé les gravillons avec mon visage ! Alors, chef, dites-moi, l'opération ¨Caer¨ est-elle un succès ? demanda Victor en s'essuyant le visage avec une lingette que lui avait tendu un collègue policier.

Esteban n'eut pas le temps de répondre que le Major Baldia le devança.

– Plus que ça ! C'est une grande victoire sur les narcotrafiquants et elle en revient à vous quatre pour votre magnifique collaboration, ainsi qu'à celle de la Guardia-Civil, les douanes espagnoles et françaises. De l'excellent travail, je suis fier de vous. Maintenant, il n'y a plus qu'à arrêter le chef de ce réseau, affirma le major.

– J'ai des hommes devant la villa du Baron. J'irai moi-même le cueillir ce matin à sept heures précises, annonça Esteban alors qu'un camion-grue arrivait pour hisser l'Audi sur la route.

22

Matin du mercredi 8 mai 2019

Avant que le camion-grue puisse remonter l'Audi du bas de la falaise sur la route, les pompiers avaient extrait de l'intérieur du véhicule le corps sans vie de Beppo Molinari. Une fois la voiture stabilisée sur le bitume, les douanes constatèrent qu'il y avait à l'intérieur de la cocaïne ainsi que de la marijuana pour plusieurs dizaines de million d'euros.

Plusieurs véhicules des Mossos étaient postés devant la villa du Baron. À sept heures précises, les policiers pointèrent leurs armes en direction de cette demeure. Esteban sortit de sa voiture, s'approcha prudemment de la sonnette et au moment où il y positionna son doigt, le portail s'ouvrit lentement. Étonné, il recula calmement et sortit son revolver. Surpris, tous les policiers s'apprêtèrent à faire feu quand un vieil homme amaigri s'avança vers eux à petit pas en levant les bras en signe de reddition.

C'était le Baron.

Esteban remarqua qu'il avait du mal à avancer et de la difficulté à se tenir debout. Se rappelant ce que lui avait dit Arturo au sujet de sa maladie et de son état de santé, il s'approcha rapidement de lui pour le soutenir.

– Merci, de votre compassion, inspecteur ! Je suis votre homme ! dit le Baron en se laissant entraîner doucement vers la voiture de police.

Il remarqua sur le perron de la villa, une femme en robe de chambre qui mouchoir à la main pleurait en voyant son mari se faire embarquer par la police.

– Monsieur Marcel Baronnier, au nom de la loi, je vous arrête pour trafic de stupéfiants. Je vais vous lire vos droits et au commissariat vous pourrez appeler votre avocat.

– Monsieur l'inspecteur, je vous dirais tout et il est temps que cela s'arrête mais en contrepartie je vous demande de laisser ma femme tranquille. Elle ne sait rien de mes affaires et n'y a jamais participé de près ou de loin, ajouta Le Baron.

– J'en tiens compte mais je suis obligé de faire fouiller votre maison.

– Faites ! Faites-le avec ménagement ! Je vous en serai reconnaissant en vous disant tout ce que je sais sur les affaires dont vous en avez la charge, Monsieur l'inspecteur.

Esteban donna les ordres pour effectuer avec précaution la perquisition de la villa et ce sans tracasser Madame Pilar Baronnier. Il avait devant lui un homme prêt à collaborer et enfin lui faire connaître le final de ses enquêtes.

– Je t'emmène aux urgences au Centre d'Attention Primaire, le CAP, afin que le médecin t'examine, dit Arturo en conduisant prudemment d'une main la voiture de police et de l'autre en caressant les cheveux de Manuela qui avait posé sa tête contre son épaule.

– Non, ce n'est pas la peine ! Je vais bien ! J'ai seulement un peu sommeil, ramène-moi à l'appartement.

– Oui, ma chérie ! Mais après avoir vu le médecin. J'ai besoin de savoir si tu vas bien, si tu n'as pas de traumatisme après ce terrible accident, lui dit Arturo

mais elle ne l'entendit pas parce qu'elle s'était encore assoupie.

Dès son arrivée aux urgences, un brancard l'attendait sur lequel Arturo la mit en la prenant dans ses bras. Il la suivit jusqu'à la salle d'observation ou un médecin la reçut pour l'examiner et expliqua à Arturo qu'il ne pouvait pas entrer dans la pièce.

– Docteur ! C'est la femme de ma vie ! Je reste dans la salle d'attente et je veux savoir si elle n'a pas de problèmes suite aux chocs qu'elle a subis. Je vous la confie, annonça Arturo.

Il faisait les cent pas dans la salle d'attente comme un père attendant la naissance de son enfant. Il s'impatientait, il priait pour qu'elle n'ait rien. Il faisait mille projets avec elle.

Il n'en pouvait plus et décida d'aller voir ce qu'il en était en se rapprochant de la pièce où se passait son examen. Arrivant devant la porte, le médecin en sortit au même moment. Il distingua sur la chaise les affaires de Manuela mais surtout celle-ci allongée sur le lit recouverte d'un drap jusqu'au cou.

Voyant la pâleur de son visage et ses yeux fermés, il poussa de la main le docteur et vint se mettre à genoux devant le lit. Il pleurait à chaudes larmes.

Le docteur vint près de lui et avec ses deux mains, le releva doucement et lui glissa à l'oreille.

– Calmez-vous capitaine ! Il n'y a rien de grave, nous lui avons donné un sédatif afin de l'apaiser et enlever l'anxiété suite à la peur qu'elle a eue lors de l'accident. Elle n'a pas de choc à la tête, seulement une ecchymose sur la poitrine due à la pression de la ceinture de sécurité. Heureusement qu'elle l'avait mise. Nous allons la garder quelques heures, nous vous appellerons pour venir la chercher, si vous voulez bien, expliqua le médecin.

Arturo rassuré prit le médecin dans ses bras et lui tapa amicale dans le dos puis il déposa un doux baiser sur les lèvres de Manuela.

– Dors, mon amour ! Repose-toi, je reviens te chercher tout à l'heure et on ne se quitte plus, lui chuchota Arturo à l'oreille.

Quand il lui murmura cela, il crut voir un début de sourire. Il partit ainsi content et heureux vers le commissariat.

Alfonso entouré de deux policiers entra dans la salle d'interrogatoire, voyant en face de lui Arturo, debout qui l'attendait de pieds fermes. Ne sachant pas si la compagne du capitaine avait péri dans l'explosion de sa voiture, il trembla de tous ses membres et supplia les deux agents.

– Non, ne me laissez pas seul avec lui ! Cet homme est fou, il veut ma mort !

– Alfonso ! Je te donne cinq minutes pour tout m'avouer et si tu ne me dis pas la vérité, je ferai de toi de la bouillie. Attention, je n'ai plus de patience et là je me contiens, lança Arturo d'une forte voix comme s'il était prêt à le fracasser.

Alfonso raconta tout ; sa participation aux trafics de drogue, les pourcentages qu'il touchait à chaque voyage, les noms des différents intervenants et les tâches qui incombaient à chacun. Puis il expliqua que c'était bien lui qui avec son 4x4 avait roulé sur le corps du pauvre Carlos Darnius parce qu'il savait qu'il l'avait balancé à la police après avoir entendu, la conversation entre lui et Paulo, sur la date prévue du voyage en mer pour récupérer la drogue. Par contre, il certifia

qu'il ne savait absolument rien sur l'assassinat de Josep Bajol et de Sophia Paladescu.

Ses aveux furent suffisants pour l'inculper de meurtre sur la personne de Carlos Darnius et de trafic de drogue en introduisant sur le territoire espagnol des quantités illégales de stupéfiants.

Puis ce fut au tour d'Alejandro Saverdera d'être auditionné. Là, Arturo employa une autre méthode pour obtenir ses aveux.

Il lui expliqua son arrestation pour participation à un trafic de drogue.

– Non ! Moi, je n'ai rien fait. Je me trouvai là par hasard. Je descendais de ma résidence de Puig Rom pour me rendre à mon agence immobilière car j'avais beaucoup de retard dans mes papiers. C'est une coïncidence, si je suis arrivé à votre barrage de police presque en même temps que la voiture du trafiquant. Je suis innocent et je n'ai rien à voir avec cela.

– Et vous ne connaissez pas, le trafiquant qui a trouvé la mort en percutant une autre voiture. Beppo Molinari, ce nom ne vous dit rien ? demanda le capitaine.

– Non ! Je ne le connais pas !

– Et la conductrice de la voiture qu'il a tamponnée et qui a explosé par la suite. Une journaliste dénommée Manuela Toleda, vous ne la connaissez pas, non plus !

– Oui, elle oui, je la connais ! C'était mon ex-femme, répondit tranquillement Alejandro sans avoir un soupçon de compassion pour l'éventuelle victime, son ex.

Victor tapa à la porte et entra comme c'était convenu avec le capitaine.

– Capitaine ! La journaliste Manuela Toleda est au centre médical. Son corps est recouvert d'un drap blanc, dit Victor en ressortant aussitôt.

– Cela n'arrange pas vos affaires, Monsieur Alejandro Saverdera. Mais on dirait que cette nouvelle ne vous attriste pas ! Au contraire, suis-je en train de voir un sourire sur vos lèvres ? souligna calmement Arturo.

– Non ! Pas du tout ! Mais cela faisait si longtemps que je ne l'avais pas vue que j'en avais presque oublié son existence.

– Bon, ça va ! Assez jouer ! Je vois que tu te moques de moi alors on va changer de tactique. Premièrement tu connais bien Beppo Molinari parce que plusieurs personnes t'ont vu à ses côtés le jour de l'enterrement de Josep Bajol et l'analyse des appels de ton portable fait ressortir que tu étais en conversation avec lui quelques secondes avant que tu arrives sur le barrage de police et en plus c'est toi qui lui as conseillé de faire demi-tour. Donc, premièrement tu es impliqué dans le trafic de drogue et deuxièmement tu es aussi responsable indirectement de l'accident avec la voiture de la journaliste qui a explosé sous le choc.

– OK ! D'accord pour le trafic de drogue mais pas la mort de Manuela. Là, je ne suis pour rien dans l'accident causé par Beppo.

– Tu reconnais ta participation sur le trafic de drogue, c'est bien ! Mais qui te dis que Manuela est décédée, personne ! Mon collègue a simplement signifié qu'elle était au centre médical recouverte d'un drap blanc. C'est simplement parce qu'elle se reposait. Peu importe ! Puisqu'on parle d'accident et de mort,

Monsieur Alejandro Saverdera, je vous inculpe pour avoir causé l'accident ayant entraîné la mort de Pedro Bajol et de son épouse Héléna Bajol survenu le dimanche vingt-quatre janvier deux mille au col de Perefita sur la route de Cadaques. Nous avons une déposition du berger Francisco Selva mentionnant que vous avait avec votre 4x4 envoyé la petite Seat des Bajol dans le ravin et qu'il vous a aussi reconnu quand vous êtes descendu de votre véhicule pour savoir si les occupants de la voiture en contrebas étaient bien morts. Nous avons aussi la déposition du carrossier, Lluis Marza, à qui vous avez demandé le lendemain de changer l'aile droite de votre 4x4 et pas de chance pour vous, il l'a gardée dans son garage. Alors maintenant, vous allez tout me dire et avouer ce meurtre.

Alejandro se sentit défaillir et il expliqua qu'il avait fait cela car il voulait obtenir la propriété des Bajol. Comme ils avaient refusé son offre, il s'était énervé en voyant leur voiture devant lui qui roulait trop lentement. Il ne voulait pas les tuer.

Par contre, il nia toutes implications dans le meurtre de leur fils Josep Bajol et celui de Sophia Paladescu.

Esteban arrivant au commissariat aida le Baron à s'extraire de la voiture. Celui-ci était très fatigué, les traits tirés et des cernes sous les yeux. Arturo, dans son bureau en train de relire les dépositions d'Alfonso Rabos et d'Alejandro Saverdera, vit entrer Esteban soutenant Le Baron.

– Arturo, nous allons prendre votre bureau pour l'audition de Monsieur Marcel Baronnier car celui-ci étant malade, on sera mieux ici que dans la salle d'interrogatoire. Par contre, suite au lien indirect que vous avez avec le prévenu, Monsieur Baronnier étant le beau-père de Kevin, votre fils, vous ne pouvez pas assister à l'interrogatoire. Vous me comprenez capitaine ? demanda gentiment Esteban.

Arturo accepta sans problème mais au moment où il allait sortir de la pièce, le Baron intervint.

– Monsieur l'inspecteur ! Je n'ai pas besoin d'avocat et je suis prêt à tout avouer mais avant, j'aimerais m'entretenir en particulier avec le capitaine Arturo Fortia. Ne voyait aucun mal ni aucune malice de ma part, simplement lui parler de son fils Kevin. Me comprenez-vous, Monsieur l'inspecteur.

Esteban fit signe qu'il acceptait cette entrevue et sortit de la pièce en fermant la porte en lui accordant cinq minutes.

– Arturo, je peux vous appeler ainsi ! Je suis très malade et les médecins ne me donnent que quelques mois à vivre. Moi je pense que ce sera que quelques semaines car ce cancer me ronge tout l'intérieur. Soit ! Si j'ai demandé à vous parler en privé c'est pour vous dire plusieurs choses.

Arturo alla chercher son fauteuil derrière le bureau et le mit devant celui-ci. Il aida le Baron à s'y asseoir et prit la chaise en se positionnant près de lui. Il avait maintenant beaucoup de pitié pour cet homme qu'il avait haï pendant des années.

– Il faut que vous sachiez que j'ai aimé Pilar et que je l'aime toujours. Elle ne s'est jamais mêlée de mes affaires donc on ne peut rien lui reprocher. Elle a toujours été à mes côtés surtout depuis ma maladie. Elle me soutient et c'est

grâce à elle que je me suis accroché à la vie mais l'heure est venue de capituler devant ce cancer. Je sais que vous, maintenant, vous êtes en paix avec votre passé car Pilar m'a dit que vous avez trouvé une femme qui pourra vous accompagner le long de votre vie. Mais je m'en veux de ce que j'ai fait en espérant ne pas avoir gâché votre avenir à cause de l'accident dont elle a été victime. Dans quel état est-elle ?

– Ça va ! Elle est choquée mais rien de grave.

– Dieu merci ! Je suis soulagé ! Je vous souhaite du fond du cœur beaucoup de bonheur avec elle. En ce qui concerne Kevin, sachez que je l'ai considéré depuis le début comme mon fils mais jamais je me suis substitué à son père car son père c'est vous, Arturo. D'autant qu'il est bien votre fils, autant dans le physique que dans le mental. Mais, excusez-moi, avec une sacrée intelligence, en plus. C'est un garçon formidable et j'aimerais qu'il réussisse dans sa vie. Cela serait mon plus grand bonheur, la seule chose de bien que j'aurai accomplie dans mon existence. Donc pour cela, Armure, vous trouverez chez vous, une lettre expliquant tout ce que je vous dis. Il y a aussi un compte à numéro dans une banque suisse. Avec cela, vous pourrez aider Kevin à s'installer. Je sais qu'il doit entrer chez Netflix mais autant qu'il profite un peu car je comprends que mes biens seront saisis.

– Marcel ! Je ne peux accepter ! Cela pourrait être considéré comme de la corruption, s'opposa Arturo.

– Pas du tout ! Car je sais que vous êtes honnête et que vous ne toucherez pas à cet argent à des fins personnelles. Vous l'utiliserez pour Kevin. Maintenant, faites entrer l'inspecteur car je fatigue et j'ai beaucoup de choses à avouer. Pouvez-vous me faire porter une tasse de café en sortant, je vous en remercie.

Esteban avait laissé le Baron utiliser le fauteuil et il s'était installé sur la chaise derrière le bureau. À peine assis, le Baron sa tasse de café en main en se réchauffant les doigts commença son récit. Il déclina son identité, il confirma avoir plusieurs sociétés et fit la description de tous ses biens. Une fois cela mentionné, il demanda à Esteban par quelle affaire il voulait qu'il commence.

– La plus récente. Celle de cette nuit !

Il expliqua que le Florita, appartenant bien à IMEX sa société, faisait un voyage par mois de Tanger au Maroc à Naples en Italie avec dans ses soutes une importante cargaison de cocaïne et de marijuana. Il donna le nom de ses complices au Maroc, en Italie et celui des passeurs à Ibiza, Barcelone et Roses.

– Maintenant est-ce que vous êtes impliqué dans la mort des jeunes Annabella Albons et Lorenzo Bajol trouvés morts dans votre villa de Mas Fumats en deux mille quinze ? demanda Esteban.

– Oui ! Je le suis puisque c'est moi qui ai donné l'ordre à Terek Darbiev et Khizir Klinkovov de les abattre, répondit calmement le Baron sans scrupule.

– Et pourquoi ? s'étonna Esteban devant cet aveu direct.

– Parce qu'ils faisaient n'importe quoi ! Étant un de mes dealers, avec sa compagne, ils revendaient ma drogue dans les différentes rave parties. Tout allait bien entre nous jusqu'à ce que Lorenzo se mette à couper ma cocaïne avec n'importe quoi. Je lui ai dit que cela détériorait la qualité et par conséquent le marché. J'ai été très clair avec lui en lui ordonnant d'arrêter cela, sinon j'allai

sévir méchamment. Il n'a rien voulu entendre, en me prenant pour un vieux con. Donc je l'ai éliminé ainsi que sa compagne. J'avais une réputation à défendre en ce temps-là. On ne m'appelle pas le Baron pour rien. C'est moi-même qui ai téléphoné à la police pour leur dire qu'il y avait deux corps sans vie dans une villa à Mas Fumats et une petite fille avec eux.

– Vous êtes sans pitié ! C'était des jeunes gens quand même et vous avez fait une orpheline !

– Pour devenir ce que je suis, il ne faut pas s'apitoyer. Je ne suis pas un faible. Ai-je des remords ? Non, on ne refait pas le passé ! affirma tranquillement le Baron.

– Vous revendez toutes sortes de drogues, on va dire que vous êtes plus spécialisé dans la cocaïne, mais alors pourquoi les avoir shootés à l'héroïne.

– Beaucoup de monde sait que je suis le Baron, le caïd de la cocaïne. Donc, il fallait détourner les soupçons. La preuve c'est que je n'ai pas été ennuyé alors qu'ils squattaient l'une de mes maisons.

Le Baron se mit à tousser. Il sortit un mouchoir en lin de sa poche et le porta à sa bouche pour essuyer ses lèvres. Esteban vit un peu de sang sur celui-ci. Il lui proposa de faire une pause, le Baron refusa par contre il demanda la possibilité d'avoir un peu d'eau. Après s'être rincé la bouche, il signala à l'inspecteur qu'il était prêt à répondre aux autres questions.

– Concernant le meurtre de Sophia Paladescu que l'on a trouvé nue et égorgée dans un bunker du cap de Falconéra, est-ce que vous êtes aussi impliqué ? demanda Esteban.

– Oui ! C'est moi le commanditaire !

Esteban n'en revenait pas, abasourdi que le Baron affirme cela spontanément, sans retenue. Il lui demanda comment cela s'était passé et pourquoi il l'avait fait.

– Le samedi vingt-sept avril, j'ai demandé à Terek et Khizir d'enlever la prostituée Sophia à la sortie du Cabaret de Santa Margarida. Elle avait l'habitude vers cinq heures du matin de téléphoner à un taxi pour la ramener chez elle à Empuriabrava.

– Vous voulez dire chez Durim Vlorë ! le reprit Esteban.

Le Baron sourit et reprit son explication sans répondre à cette question. Quand Sophia commanda la course, le chauffeur de taxi appela les Tchétchènes, sur ordre de Terek. Une fois, Sophia dans le taxi, il s'arrêta au rond-point du canal pour faire monter Terek et Khizir qui l'assommèrent. Puis ils la chargèrent dans leur voiture et partirent en direction d'Almadrava.

– Je les attendais dans ma villa d'Almadrava. Une fois arrivé, je leur ai imposé d'injecter une forte dose d'héroïne à Sophia, de la mettre nue, de lui enlever les organes génitaux et après l'avoir égorgée d'aller la mettre dans le bunker de Falconéra.

Rien qu'à écouter le récit de la mort de Sophia de cette façon aussi stoïque et indifférente, Esteban eut un haut-le-cœur.

– C'est horrible, ce que vous me racontez là ! Comment avez-vous pu faire une chose aussi terrible et ignoble ! Mais pourquoi ?

– Parce que je voulais me venger ! Il fallait que vous retrouviez le corps de

Sophia et que la méthode dont elle a été tuée vous dirige vers son proxénète. Et ça a bien fonctionné !

– Je reprends, les meurtres de Lorenzo Bajol, d'Annabella Albons et de Sophia Paladescu ont été commis par Terek Darbiev et Khizir Klinkovov. Comme ces deux-là sont morts ce matin, vous reconnaissez être le commanditaire et le seul responsable de ces meurtres, demanda Esteban.

Le Baron confirma tranquillement qu'il était le responsable et le coupable de ces trois meurtres.

– Bien ! En appliquant la méthode de la mafia albanaise, et en la droguant avec de l'héroïne, vous nous avez dirigés vers la piste du souteneur de Sophia afin de vous venger. C'est cela ! Vers Durim Vlorë, qui lui n'est pas comme on le pensait l'auteur de crime de Sophia Paladescu. Mais pourquoi ?

– Parce qu'il a essayé de me faire porter la responsabilité du meurtre de Josep Bajol.

– Vous voulez dire que c'est Durim Vlorë qui est l'assassin de Josep Bajol ?

Le Baron se remit à sourire en entendant le nom de l'albanais. Il expliqua ce qui s'était passé dans la nuit du jeudi vingt-cinq avril. Josep Bajol, venant d'apprendre qu'il n'aurait pas à temps le prêt bancaire pour payer la somme demandée par Durim pour rendre la liberté à Sophia, était venu demander au Baron de lui avancer cette somme. Mais quand le Baron sut que cet argent était pour Durim, il refusa sa demande.

– Le lendemain, quand j'ai appris la mort de Josep. J'ai fait ma propre enquête. En sortant de chez moi, Josep s'est rendu directement chez Durim pour lui dire qu'il n'avait pas l'argent et lui demander un délai supplémentaire. Celui-ci le refusa et l'assomma. Il tenait là la possibilité de se venger de moi en le tuant suivant la méthode tchétchène en lui cousant les yeux et la bouche. Comme beaucoup de personnes savent que j'emploie des Tchétchènes, la piste du Baron était inévitable. D'autant qu'il a tout fait pour que le corps remonte à la surface et en plus avec l'emballage de plastique noir étanche que nous employons pour les convoyages de drogue. Vous comprenez maintenant pourquoi je lui ai retourné la responsabilité du meurtre de Sophia.

– Quelle est la raison de cette vengeance envers vous ?

– Durim était l'un de mes plus importants clients. On avait un deal entre nous, il prenait une grande partie de ma cocaïne mais il ne devait pas faire entrer de l'héroïne. Malgré notre accord, il a fait un marché avec les Turcs et les Albanais, en achetant de l'héroïne qu'il vendait même dans le Cabaret de Santa Margarida qui comme vous le savez m'appartient. Donc comme sanction, j'ai pris d'autres dealers et entre autres le marché toulonnais avec le jeune Beppo Molinari. La semaine dernière, j'ai expliqué à Durim que la prochaine livraison, c'est-à-dire celle de cette nuit, serait la dernière pour lui. Voilà pourquoi, il a voulu me rendre coupable de la mort de Josep mais il ne pensait pas que le corps allait remonter si vite à la surface. Erreur technique qui lui a coûté très cher puisqu'il a dû fermer le Cabaret et déplacer ses prostituées pour qu'elles ne vous dévoilent pas son identité et où trouver Durim, termina le Baron dans une quinte de toux.

– Vous savez où se cache Durim, actuellement ?

– Inspecteur ! J'en ai assez dit, maintenant faites votre travail. À chacun sa tâche, prononça le Baron très fatigué.

Esteban lut la déposition au Baron et celui-ci se leva pour la signer. À peine avait-il fini de parapher en bas de la page qu'il fut pris de vertige. Esteban le soutint pour qu'il ne tombe pas.

– J'ai abusé de mes forces ! Je crois que ce n'est ni en mois, ni en semaine, ni en jours que ma vie est comptée mais en heures, dit difficilement le Baron en cherchant à reprendre sa respiration.

– Je vais appeler une ambulance, annonça Esteban très inquiet que le Baron cesse de vivre dans son bureau.

– Dépêchez-vous, parce que ce n'est pas une ambulance qu'il me faudra mais un corbillard, confirma le Baron sans crainte de mourir mais dans une voix d'outre-tombe.

Entre-temps, Arturo était revenu rechercher Manuela au centre médical, elle se sentait mieux et désirait revenir chez elle. Prenant la route pour son appartement, elle lui signala de tourner à droite au premier rond-point pour se rendre au commissariat.

– Mais, il est préférable que tu te reposes chez toi, insista Arturo.

– Il n'en est pas question ! Tu m'as informée qu'Alfonso Rabio a avoué le meurtre de Carlos, qu'Alejandro est bien l'assassin des parents de Josep, mais je veux savoir qui a tué Sophia et surtout Josep Bajol. Ne pense pas une seconde que je vais aller chez moi tranquillement sans savoir qui c'est. Je fais partie de l'équipe et je serai avec vous jusqu'au bout. Je n'ai pas pris tous les risques pour être écartée du final, imposa Manuela.

En arrivant, ils croisèrent une ambulance emportant le Baron vers l'hôpital encadré par deux véhicules de police.

Entrant dans le bureau, Arturo demanda à Esteban comment s'était passé l'interrogatoire avec le Baron. Esteban demanda à Manuela comment elle se sentait et lui tendit la déposition en commentant celle-ci à Arturo.

– Il a avoué être responsable et coupable de la mort de Lorenzo, d'Annabella et de Sophia. Et il affirme que c'est Durim Vlorë l'assassin de Josep Bajol.

– Mais où il est ce fameux Durim ? A-t-on un retour sur l'avis de recherche ? demanda Arturo.

Victor entra dans le bureau, les joues rouges mais il ne saignait plus en tenant en main une page qu'il venait d'imprimer.

– Suite au portrait-robot que nous a fait Sonia et aux différentes recherches, nous avons reçu une demande de renouvellement de passeport le concernant. Maintenant, nous avons la photo de Durim Vlorë, annonça fièrement Victor en tendant le document à Esteban.

Esteban le regarda et le passa à Arturo et à Manuela. Quand elle l'eut en main, elle fixa la photo, la rapprocha de ses yeux et annonça.

– Ce n'est pas Durim Vlorë ! L'homme sur la photo est Paco. Paco Masarac. Je le reconnais parce qu'il était le témoin d'Alejandro, mon ex-mari, lors de mon mariage. Et maintenant, je m'en souviens bien, c'était bien Paco que j'avais vu un matin devant la villa du Baron quand ils ont eu une altercation et que Paco avait

répondu méchamment qu'il n'était pas d'accord. Puis le garde du corps tchétchène l'avait raccompagné à sa Bentley décapotable en l'appelant Durim.

– Tu es sûre de ce que tu avances ! demanda gentiment Arturo en lui mettant la main sur l'épaule.

Manuela regarda une fois de plus la photo et affirma.

– Sûre et certaine ! C'est bien Paco Masarac.

– Il doit se faire passer pour Durim Vlorë. C'est pour cela que les mandats d'arrêts internationaux n'ont rien donné. Maintenant, il faut savoir où il se trouve ce Paco Masarac, demanda Esteban.

– J'ai une idée ! dit Arturo. Paco Masarac était actionnaire, avec Alejandro Saverdera de la société Fiesta Evento, ayant comme établissement le cabaret de Santa Margarida. Paco doit être très ami avec Alejandro puisqu'il était non seulement le témoin de son mariage mais en affaire avec lui pour la location de la villa d'Empuriabrava, loué au nom de Durim Vlorë. Donc celui qui va nous dire où trouver Paco c'est son ami Alejandro. Et celui-ci est encore dans une de nos cellules. J'en ai pour cinq minutes et je vous donne les coordonnées de Paco, annonça Arturo sortant du bureau pour aller interroger Alejandro.

Alejandro comprit qu'il avait tout à gagner à collaborer avec la police car cela jouerait en sa faveur lors de son procès et il se dit qu'il valait mieux être en prison accompagné d'un ami comme Paco qui pourrait le défendre en cas d'agression d'autres prisonniers qu'être seul. Donc il passa un marché avec Arturo.

– Je vous donne l'adresse où se trouvent actuellement Paco et celle des quatre prostituées de la maison d'Empuriabrava, mais en contrepartie vous me jurez qu'il ne saura pas que cela vient de moi.

– Pas de problème ! On lui fera comprendre que c'est le Baron qui l'a balancé, lui confirma Arturo.

Dès qu'Alejandro dévoila l'adresse de Paco et celle des prostituées, Arturo sortit de la pièce d'interrogatoire pour en informer Esteban qui partit, avec plusieurs véhicules de police, en direction d'Empuriabrava. En route, il téléphona au Major, de retour vers Barcelone, pour lui annoncer les aveux d'Alfonso Rabio, d'Alejandro Saverdera et de Marcel Baronnier mais qu'il allait arrêter Paco Masarac le meurtrier de Josep Bajol. Il lui demanda aussi de faire intervenir les Mossos à une adresse à Barcelone pour libérer et auditionner les quatre prostituées que Paco avait transférées ou plutôt louées à un confrère proxénète de Barcelone.

Pendant ce temps, Arturo revint avec deux tasses de café auprès d'Alejandro. Il lui en tendit une et lui dit.

– Maintenant que nous sommes tranquilles tous les deux. Explique-moi comment Paco Masarac s'est fait passer pour Durim Vlorë.

– Cela va faire six ans que Durim Vlorë est mort. Cet albanais était le bras droit de Paco. C'était lui qui s'occupait de faire venir les filles de l'Est et qui les préparait à la prostitution. Mais un jour Paco apprit que Durim faisait travailler deux prostituées pour son propre compte. Paco n'a pas hésité, il lui a tranché la gorge et il a jeté Durim dans la baie de Roses avec une ancre fixée à ses jambes.

Vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre de personnes gisant dans cette baie, c'est pour cela que c'est poissonneux. Soit, coïncidence, Paco et Durim avaient le même faciès, donc Paco utilisa le nom de Durim Vlorë pour son réseau de prostitution. Cela faisait plus peur aux putes en pensant qu'elles avaient affaire à un dur mafieux albanais. D'autant qu'il avait appris cette langue et parlait bien l'albanais. Il utilisait le passeport de Durim Vlorë quand il allait chercher les filles dans les différents pays de l'Est.

Arrivant sur la marina d'Empuriabrava, les véhicules des Mossos bifurquèrent dans le quartier résidentiel, où de luxueuses villas à plusieurs millions d'euros avaient un appontement privé sur le canal avec un somptueux yacht amarré. Passant devant celle du prestigieux footballeur de Barcelone aux multiples récompenses de ballon d'or, jouxtant la résidence de l'acteur américain en vogue actuellement, Esteban repéra devant l'adresse donnée par Alejandro, un homme qui était en train de charger une valise dans le coffre d'une Bentley décapotable. Il arrêta sa voiture devant afin qu'il ne puisse pas partir. Paco, voyant les policiers sortir précipitamment des voitures et le pointer avec leurs fusils-mitrailleurs, n'eut pas le temps de prendre son arme. Il leva les bras et se laissa arrêter sans résistance. Pendant qu'il était mis avec ménagement à l'arrière du véhicule d'Esteban, après lui avoir lu ses droits et donner la raison de son arrestation, les autres policiers perquisitionnèrent la maison.

Dans la cuisine était assis tranquillement un homme d'une cinquantaine d'années qui prenait sereinement son petit-déjeuner. Il regarda sans étonnement, ni crainte, les policiers qui lui ordonnaient de lever les bras. Il n'en fit rien et continua à boire son café au lait ; une fois le bol vide, il le posa sur la table et tendit ses poignets pour être menotté.

Lors de l'interrogatoire, Paco nia toute implication dans le meurtre de Josep Bajol, disant ne pas connaître cette personne, nia aussi toute implication dans le trafic de drogue bien que lors de la perquisition il fut trouvé chez lui plusieurs sachets d'héroïne. Il soutint que c'était la consommation de l'albanais Dehar Elbasan, son homme d'intérieur, qui venait d'être arrêté. Paco affirma qu'il était innocent et ne parlerait qu'en présence de son avocat.

Esteban se dit qu'il n'avait pas beaucoup de preuves pour l'inculper. Il avait celle de la prostituée Sonia, mais le faire aller en prison pour proxénétisme n'était pas le but recherché, sachant que c'était bien Paco le meurtrier de Josep Bajol. Entre-temps, Arturo questionnait l'albanais Dehar. Celui-ci n'était pas bavard.

– Dehar ! Durim Vlorë, c'était ton ami, je crois ? Demanda calmement Arturo.

– Oui ! Un ami d'enfance ! On est du même village en Albanie, de Bérat, dans les montagnes. Durim est retourné à Berat, il y a plusieurs années et il a ouvert un garage avec l'argent que lui a donné Paco, répondit simplement Dehar.

– Dehar ! Pourquoi tu mens ? Pour couvrir Paco ? Ce n'est pas bien, car tu sais très bien que c'est Paco qui a tué ton ami Durim et qu'il a jeté le corps à la mer. Mais ce que je ne comprends pas c'est comment, toi son ami, tu as pu aider Paco à mettre à l'eau ton copain d'enfance et que tu n'as rien fait ! C'est ça l'amitié que tu avais avec Durim ! Dehar, tu n'es qu'un un lâche, un moins que rien, un minable, une honte ! Moi des amis d'enfance comme toi, je les bannis et je prierai

pour qu'ils aillent en enfer et surtout pas au paradis. On sait que cela s'est passé comme ça et on a des preuves, mais on veut l'entendre de ta voix, annonça Arturo en bluffant.

À ce moment-là, Victor entra dans la pièce et vint chuchoter quelque chose à l'oreille d'Arturo.

– Ton ami Paco vient de nous déclarer que l'héroïne que nous avons trouvée dans la villa est à toi, que c'est toi qui fais le trafic de drogue et il t'accuse du meurtre de Josep Bajol. Il est sympathique ton patron, lui, il va sortir libre mais toi tu vas rester en prison le restant de ta vie avec ta conscience qui va te ronger tous les jours d'avoir participé à la mort de ton copain Durim. Bon, puisque tu ne veux rien avouer, on va terminer la conversation et t'envoyer en cellule suivant les aveux de Paco, lança Arturo en se levant et rattachant les menottes à Dehar.

– Non ! Je n'irai pas tout seul en prison. Cela suffit, vous avez raison, j'ai été assez lâche jusqu'à maintenant. Je m'en veux d'avoir aidé Paco à tuer mon ami Durim. Capitaine, je vais vous dire toute la vérité, annonça Dehar avec conviction.

Il expliqua que Durim avait fait travailler deux filles pour son compte. Paco avait demandé à Dehar de faire venir son ami à la villa d'Empuriabrava. Il avait égorgé Durim devant lui et tous les deux étaient allés jeter le corps en pleine mer. Comme Paco ressemblait un peu à Durim, il utilisait le passeport et l'identité de l'albanais surtout devant les prostituées qui pensaient avoir affaire à un dur mafieux albanais. La semaine dernière, il avait aussi aidé Paco à déménager les filles de la maison d'Empuriabrava et à les emmener à Barcelone juste avant l'arrivée de la police car Paco se doutait que Sonia parlerait du lieu où elles étaient logées. Et il raconta dans les détails ce qui s'était passé avec Josep Bajol.

– Josep Bajol était arrivé vers onze heures le jeudi 25 avril, chez Paco. Il le supplia de lui accorder un délai plus long pour le paiement de la libération de la prostituée Sophia. Paco ne céda pas et fit face à Bajol en lui disant que l'accord devait être respecté à la date prévue sinon il enverrait Sophia dans un bordel du Moyen Orient. Josep s'est emporté, il a frappé Paco d'un coup de poing alors je l'ai assommé avec le manche de mon poignard. Paco m'a assuré que j'avais bien fait. Il resta devant le corps inanimé de Josep en réfléchissant, puis il dit qu'il avait une idée de génie, que la venue de Josep était une coïncidence. Il allait se venger du vieux Baron et prendre sa place.

Arturo prenait note et enregistrait en même temps les aveux de Dehar. Enfin, il tenait la vérité sur la mort de Josep.

– Il lui a injecté une importante dose d'héroïne. On a mis son corps sur une bâche plastique qui servait au transport de drogue et là il m'a demandé de lui couper le sexe avec mon poignard. J'étais étonné mais je l'ai fait pendant que Paco lui cousait la bouche et les yeux.

– Pourquoi a-t-il fait cela !

– Paco voulait faire croire ainsi que c'étaient les Tchétchènes du Baron qui avaient commis le meurtre et l'émasculation c'était sa façon de faire comprendre que l'on ne touche pas ses prostituées. Après on l'a enveloppé dans la bâche entourée par un cordage. Ce que je n'ai pas compris c'était qu'on l'a relié à une

ancre par une petite ficelle. Paco m'a affirmé qu'elle allait se briser dans quelques semaines et que le paquet remonterait à la surface. Soit, je ne sais toujours pas comment, peu importe, mais Paco s'est trompé car le corps de Josep Bajol a été retrouvé que quelques heures après que nous l'avons jeté au milieu de la baie de Roses, conclut Dehar.

Arturo relut la déposition et lui dit.

– Dehar, c'est très bien ! Cela ne rachètera pas ta lâcheté envers ton ami Durim mais tu as soulagé ta conscience.

Paco ne s'attendait pas à ce que Dehar le dénonce. Il ne nia plus les faits et avoua les crimes de Durim Vlorë et de Josep Bajol.

L'affaire des meurtres de Roses était résolue et bouclée.

Il était près de onze heures du matin, Arturo assis face à son bureau regardait Manuela assoupie sur le fauteuil en attendant qu'Esteban vienne leur faire part des aveux de Paco.

Quand celui-ci entra, il tendit la déposition à Arturo qui la lut. En terminant la lecture il aperçut Manuela se lever, lui sourire et venir de son côté. Elle prit la déposition d'une main la redonna à Esteban et de l'autre main elle tira le bras d'Arturo pour qu'il la suive.

– Inspecteur, Esteban ! Beau travail, maintenant, nous allons nous coucher, dit-elle en entraînant Arturo vers la sortie.

La nuit avait été longue, la matinée avait été pleine de rebondissements et maintenant l'après-
midi allait être agréable, avec beaucoup d'amour et de promesses.

Du même auteur

Meurtres en Roussillon

ANDRÉ MAJESTER

Meurtres à Roses

Dans la magnifique station balnéaire de ROSES, en Espagne, plusieurs meurtres horribles vont être perpétrés juste avant la saison estivale et à quelques jours des élections municipales.
Sous la pression des autorités, les enquêteurs, Esteban, Arturo et Manuela, que beaucoup de choses différencient, devront collaborer pour mener rapidement à bien les enquêtes et trouver les coupables de ces crimes atroces.
Les différentes pistes, immobilière, politique, prostitution, drogue et vengeance personnelle viendront s'imbriquer mais laquelle les amènera à la découverte de la vérité ?
Qui est l'assassin de l'homme aux dauphins ?
André MAJESTER vous tient en haleine dans ce thriller aux multiples rebondissements en vous faisant connaître les splendeurs de la somptueuse baie de Roses et ses différents attraits.

André MAJESTER est né en 1954, à Céret – capitale de la cerise primeur et la Mecque du cubisme – d'une famille catalane dont les origines remontent jusqu'au XIII[e] siècle.
Sa profession dans le domaine du BTP l'a amené à voyager autant dans une grande partie de la France qu'à l'étranger, entre autres dans les pays francophones de l'Afrique.
Rédigeant des articles dans son domaine professionnel pour des revues du BTP, il a passé le cap pour se lancer dans l'écriture de romans.
Ses romans, où souvent la fiction rejoint la réalité, sont si captivants et si prenants que les lecteurs en redemandent.
De ce fait, depuis quinze ans, il n'a pas cessé d'écrire.

Collection : Crimes et châtiments

www.lespresseslitteraires.com